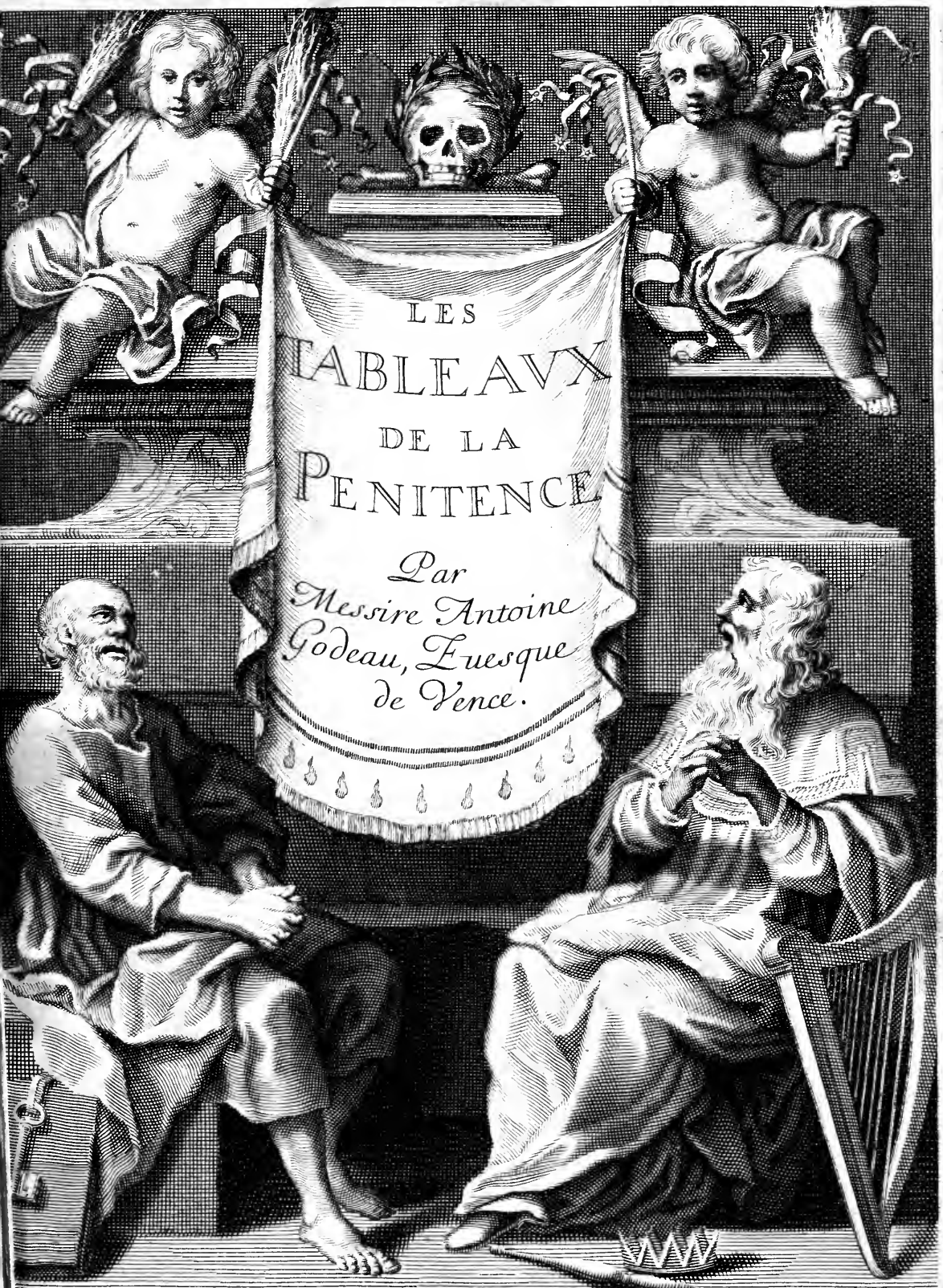




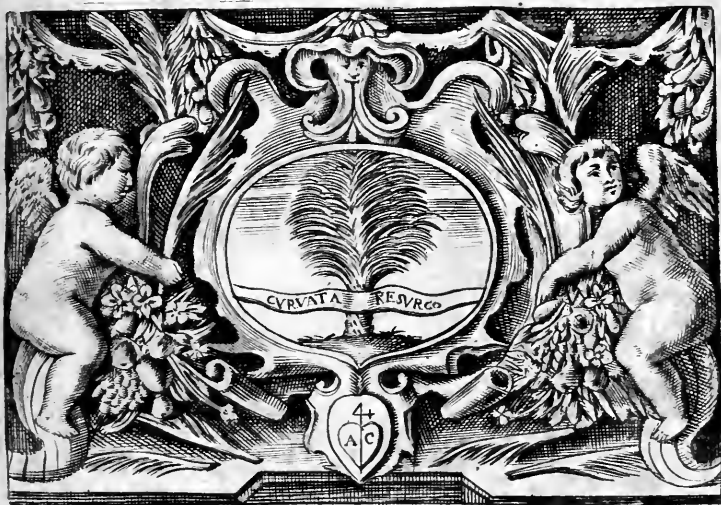
1/6 The
2
3





LES
TABLEAUX
DE LA
PENITENCE.

PAR MESSIRE ANTOINE GODEAU,
Evêque de Vence.



A PARIS,
Chez AUGUSTIN COURBE', dans la petite Salle
du Palais, à la Palme.

M. DC. LIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



L'IMPRIMEUR AU LECTEUR.

LE te donne cét Ouvrage en l'absence de son Auteur, lequel estant à deux cens lieuës de Paris, occupé à la visite d'un nouveau Diocèse, n'a pû ni corriger les espreuves, ni t'expliquer luy-mesme, par vne Preface, le dessein qu'il a eu lors qu'il a fait ces Tableaux. Je luy ay ouy dire ; Que pour porter les ames à la Pieté, il estoit bon d'accompagner quelque fois la Doctrine, de Descriptions agréables, & de mē-

L'IMPRIMEUR

ler ainsi le plaisir à l'utilité ; & que c'estoit ce qui l'auoit obligé à se seruir de l'inuention que tu verras par tout dans ce Liure , où il explique premièrement ce qui est représenté dans la Figure, & en suite , il fait des reflexions Morales & Chrestiennes sur ces explications. Tant d'autres pieces excellentes qu'il a données au Public, t'ont fait connoistre son sçauoir & son mérite , qu'il suffit que son nom soit à la teste de celle-cy, pour te donner enuie de la voir, & d'en profiter. I'ay pris tout le soin qui m'a esté possible pour en rendre l'impres-sion non seulement correcte, mais belle & commode , tant par la forme , que par la netteté du caractère , & par la bonté du papier. Je n'ay aussi espargné aucune dépense pour ren-

AV LECTEUR.

*dre l'ornement des Tailles-douces plus
accomply. Tous les desseins sont de
la main d'un homme celebre en son
Art, & la pluspart ont esté grauez
par des meilleurs Maîtres qui soient
aujourd'huy à Paris. Reçois donc fa-
vorablement ces témoignages de l'in-
clination que j'ay à te plaire ; afin
de m'obliger à les continuër , & à
faire rouler mes presses pour ton con-
tatement, & pour ton service.*

The first of these is the fact that the
 system is not a simple one. It is a
 complex one, and it is one that is
 not easily understood. It is a system
 that is not easily understood, and it
 is one that is not easily understood.
 It is a system that is not easily
 understood, and it is one that is not
 easily understood. It is a system that
 is not easily understood, and it is one
 that is not easily understood. It is a
 system that is not easily understood,



TITRES
DES TABLEAUX
CONTENUS
EN CE VOLUME.



DAM ET EVE HORS LE PA-
RADIS TERRESTRE.

Premier Tableau, page 1.

LE DELUGE.

Second Tableau, p. 29.

LE PASSAGE DES ENFANS D'ISRAEL
AV TRAVERS DE LA MER ROUGE.

Troisième Tableau, p. 53.

DAVID PENITENT.

Quatrième Tableau, p. 79.

TITRES

MANASSES DANS LES CHAISNES.	
Cinquiemesme Tableau,	p.107.
LES NINIVITES.	
Sixiesme Tableau,	p.135.
NABVCHODONOSOR.	
Septiesme Tableau,	p.163.
LES IVIFS CAPTIFS EN BABYLONE.	
Huitiesme Tableau,	p.193.
ANTIOCHVS AV LIT DE LA MORT.	
Neufiesme Tableau,	p.231.
SAINT IEAN BAPTISTE.	
Dixiesme Tableau,	p.259.
IESVS-CHRIST DANS LE DESERT.	
Onziesme Tableau,	p.277.
LA RESVRRECTION DE LAZARE.	
Douziemesme Tableau,	p.309.
ZACHEE.	
Treiziemesme Tableau,	p.335.
LA FEMME ADVLTERE.	
Quatorziemesme Tableau,	p.359.
LE CHARITABLE SAMARITAIN.	
Quinziemesme Tableau,	p.387.

DES TABLEAUX.

L'ENFANT PRODIGE.

Seiziesme Tableau, p.409.

LE PARALITIQUE DE TRENTÉ HUIT ANS.

Dix-septiesme Tableau, p.433.

SAINT PIERRE PLEVRANT.

Dix-huitiesme Tableau, p.459.

LE LARRON CONVERTY PAR IESVS-CHRIST MOVRANT.

Dix-neufiesme Tableau, p.483.

IUDAS DESEPERÉ.

Vingtiesme Tableau, p.509.

SAINTÉ MAGDELAINE DANS SON ROCHER.

Vingt-vniesme Tableau, p.533.

THEODÔSE AVX PIEDS DE S.AMBROISE.

Vingt-deuxiesme Tableau, p.567.









TABLEAUX

DE LA
PENITENCE.

A D A M E T E V E
HORS DV PARADIS
T E R R E S T R E .

PREMIER TABLEAU.



DANS ce premier Tableau , le Peintre a songé à trauailler pour soy-mesme. Il y a déployé tous les secrets de son Art , afin d'engager les Curieux à considérer les Tableaux suiuians ; & si cette Piece fait l'entrée des miracles de la Pénitence ; elle fait aussi l'ouuer-

A ij

ture de la gloire de son Auteur, & sert de fondement à sa reputation. En vn espace assez petit vous voyez vn lieu qui paroist fort vaste, représenté avec toutes les beautés, & toutes les richesses qui luy faisoient porter le nom d'Eden, c'est à dire de l'aridín de Volupté. On y peut distinguer toutes les especes des arbres qui nous sont connus ; la grandeur, le feüillage, la couleur de chacun y est obseruée, & il y a tant d'ordre dans leur confusion, qu'elle fait le plus agreable objet du monde à la veüe. Ces Orangers qui font tout-seuls vne allée, sont chargez de fleurs & de fruits, & les fleurs qu'on prendroit pour de grosses perles attachées à des feüilles d'émeraudes , donnent vn nouuel éclat aux fruits, qui ressemblent à des pommes d'or. Regardez comme ces Palmes entrelassent leurs branches ; vne amour innocente leur apprend à se ioindre de cette sorte. Ne diriez-vous pas que ce Grenadier est tout couuert de langues de feu, & que les grains de ses fruits qui s'ouurent, sont de rubis qui composent vne couronne ? Cét Arbre des Indes, qui contient en soy toutes les necessitez de la vie humaine, n'y est pas oublié.

Les plus belles Fleurs que la Nature produise, y brillent de toutes parts. Considérez ces Tulipes où elle a pris plaisir de se iouer, soit pour le fond, soit pour les feüilles qui sont pannachées diuersement ; Ces Oeillets d'une grandeur prodigieuse, & d'une variété admirable ; Ces Anémones, & ces Renoncules, d'un éclat qui semble viuant plustost que peint ; & ces Roses sans espines, dont le feu esblouit ceux qui les regardent. Voila une infinité d'autres Fleurs qui croissent en diuers lieux du monde, & chacune montre par sa beauté, qu'on a raison de les appeler toutes, les Amours, & les Chef-d'œuvres du Soleil. Le Peintre a représenté cét Astre éclairant au trauers d'une nuë subtile, comme s'il vouloit se contenter de leur donner le iour necessaire pour faire paroistre leurs beautez differentes, & qu'il craignist de les offencer s'il y dardoit ses rayons à plomb. En cét endroit voila mille Arbustes differens, & tout aupres sont les Simples les plus rares de la Nature. Entre les autres, regardez celuy qui commence le troisiéme rang. Sa feüille est fort delicate, & sa yerdure se conserue toute l'année. Mais

ce qu'il a de particulier est, que si on le touche tant soit peu, ses feüilles se resserrent, comme si elles auoient du sentiment, ce qui luy a fait donner le nom de *Plante sensitive*. Au milieu de ce beau Iardin, le Peintre a fort bien marqué cette grande Source qui se diuisoit en quatre Fleuves, lesquels alloient arroser toute la Terre. Mais si ces objets donnent du plaisir à l'œil qui en sçait connoistre les beautez ; cét Ange qui paroist à la porte du Iardin, & qui tient vn glaive flamboyant, donne beaucoup d'étonnement & de terreur. Le feu de ses yeux & de son visage, est encore plus redoutable que celuy de son espée. Il semble qu'il en menace ceux que vous voyez vn peu plus loin, s'ils songent à rentrer dans ce beau lieu d'où le Seigneur vient de les chasser. Ils sont tous deux habillez de peaux, & cét habillement a ie ne sçay quoy de mortel & de lugubre. On diroit que le Peintre a voulu représenter la tristesse mesme en représentant leurs visages. Mais il y a sceu si bien mesler la sagesse avec la douleur, qu'on lit dans le fond de leur ame, que cette tristesse les afflige sans leur donner d'impatience, les

trouble fans les inquiéter , les humilie fans les abatre, & leur sert tout-ensemble, de remede & de chastiment. Cét Homme s'appelle *Adam*, & cette Femme, *Eue*. Ils ne viennent que de sortir des mains de Dieu, & déjà ils sont pecheurs, ils sont bannis, ils sont misérables. Le Createur, apres auoir formé le corps du mary, d'une terre rouge; l'anima par le souffle de sa bouche. Il y répandit vne ame où il graua son Image, & ne la tira ni des Astres, ni de sa Substance; mais la créa à l'heure mesme, afin qu'avec le corps qu'elle animeroit, elle fist de l'homme, le Chef-d'œuvre de l'Vniuers, & le Roy des creatures. Il versa dans son entendement vne lumiere qui luy faisoit connoistre les grandeurs de son Auteur, les obligations dont il luy estoit redevable, les merueilles de la Nature, & celles qu'il portoit en soy-mesme. Nulle vapeur n'obscurcissoit la serenité de son esprit, nul trauail n'en affoiblissoit l'action, nulle fausse apparence ne le iettoit dans l'erreur. Il estoit plus vaste que tous les Cieux, plus brillant que le Soleil, plus leger que le feu, plus subtil que l'air, plus profond que la mer, & plus solide

que la terre. Ce merueilleux Roy, dans l'étenduë de son Empire ne trouuoit point de Sujet qu'il ne connust. Il auoit donné le nom à tous les animaux, & ces noms expliquoient leur essence. Enfin, la Nature n'auoit point de voiles pour luy, & elle le regardoit comme son second Maistre. Sa volonté n'estoit pas moins riche que son entendement Comme vne lumiere diuine penetrait celuy-cy, vn amour celeste remplissoit celle-là, & la possédoit entierement. Il en bannissoit toutes les foibleesses, toutes les agitations, tous les déréglemens, toutes les légéretez. Il l'éleuoit au dessus d'elle-mesme pour l'attacher au Bien souuerain, par vne chaisne qui estoit forte sans pesantueur, & pressante sans violence. Par l'vnion à la Beauté immuable, il luy ostoit son inconstance; & par la sujétion à son Maistre, elle iouissoit de la veritable liberté. C'estoit le sejour de l'Innocence, de la Iustice, & de la Paix. C'estoit vn Thrône où Dieu prenoit plaisir à régner en sa Majesté. C'estoit vn Ciel dont il gouuernoit tous les mouuemens, & où il versoit ses plus bénignes influences. C'estoit vn Feu qui ne faisoit point de

de fumée; vn Air où il ne se formoit point de cometes; vne Mer où il ne s'éleuoit point d'orages; vne Terre où il ne croissoit point de poisons. Les vens qui maintenant y excitent des tempestes si dangereuses, n'y estoient point connus. Il n'y souffloit que le Zephire pour la rafraichir, & pour la rendre féconde. La colere n'y allumoit point de feu, la haine n'y iettoit point de venin, l'enuie n'y faisoit point sentir ses tortures. Enfin, les passions n'y osoient paroistre que comme des esclaves de la Raison, qui n'auoit nulle peine à les retenir dans leur deuoir; car il ne falloit pas craindre qu'elle eust aucune intelligence au dedans avec celles qui sont deuenues depuis ses ennemies, parce que le peché ne les auoit pas encore dérégées. Ce n'est pas qu'elle ne pût estre vaincuë aussi bien que triomphante; car nulle necessité ne la déterminoit ni à la royauté, ni à la seruitude; ni à la pureté, ni à la souillure; ni au bon-heur, ni à la misere. Elle dispoit de soy-mesme en souueraine; & voulant faire son deuoir, elle trouuoit la Grace diuine toute preste, qui luy laissoit la liberté de son choix, & qui se contentant que le bien ne se

pût faire sans elle, luy donnoit par ce moyen la principale gloire de l'action, comme le principal droit à la récompense. Aussi ne falloit-il à celuy qui auoit les yeux sains & ouuers, qu'une lumiere certaine pour connoistre les choses; & son corps estant sans maladies, auoit besoin d'alimens pour viure, & non pas de remedes pour guérir. C'estoit vn digne Palais de son Ame, que l'on peut bien nommer vne Grande Reyne. Il auoit vne beauté virile, qui par vn heureux mélange de douceur & de majesté, estoit parfaitement agreable; Sa taille, son port, son air, témoignoiient vne grandeur, qui n'auoit rien de contraint, ni de superbe. Tous ses sens estoient vifs; tous leurs organes parfaits; tous leurs rapports fideles, toutes leurs fonctions réglées. L'ame estoit leur maistresse souueraine, & la Raison, leur regle inuiolable; vne parfaite harmonie accordoit les humeurs, pour empêcher que leur combat ne se terminast à la dissolution de ce corps admirable, qui auoit pour son priuilege vne espece d'immortalité, laquelle consistoit à pouuoir ne pas mourir.

Cét Homme si sage , si saint , & si heureux , ne sceut pas reconnoistre sa felicité , ni en iouir comme il deuoit. Le Demon, qui venoit de perdre la sienne par son orgueil, resolut de le rendre compagnon de sa misere ; & pour executer ce dessein , il vit bien qu'il le faloit rendre compagnon de son crime. Mais comme il sçauoit quelle estoit la sublimité de son esprit , & la lumiere de sa science , il iugea qu'il le deuoit surprendre, plutost que de le combattre ; & tout superbe qu'il est , il n'ayma pas tant l'honneur que la seureté de la victoire. C'est pourquoy il s'adressa à sa femme , esperant de la tromper plus facilement comme la plus crédule. Il se cacha dans le corps d'un Serpent ; Cét animal n'auoit rien qui pût, ni faire horreur, ni donner de la crainte à Eue, parce qu'elle luy commandoit comme à tous les autres. Le Seduc-teur commença par vne question qui sembloit partir du soin qu'il auoit de son contentement , luy demandant , Pourquoi Dieu ne luy auoit pas permis, & à son mary, de manger du fruit de tous les arbres qui estoient dans le Paradis Terrestre ? Cela vouloit dire tacitement ; Pourquoi vous

a-t-il priuez de ce plaisir ? pourquoy vous en permettant la veuë, vous en a-t-il interdit l'vsage, comme s'il eust eu enuie de vous tourmenter par le desir d'une chose défenduë ? Le traistre sçauoit bien que Dieu n'auoit pas fait cette défense generale ; mais il veut le calomnier, & faire glisser peu à peu dans l'esprit de la Femme, vne secreete indignation contre luy, & la faire douter de la Iustice du precepte qu'elle a receu de sa part. C'est le premier, *Pourquoy*, que cét ennemy de Dieu a fait entendre contre la verité, & il continuëra iusqu'à la fin des siecles, à inspirer cette interrogation arrogante aux heretiques, & aux libertins. Eue luy respond, Que son mary & elle mangeroient de tous les fruits qui estoient dans le Iardin ; mais que pour celuy que Dieu auoit mis au milieu, il leur auoit défendu d'en manger, & de le toucher de peur de mourir à l'heure mesme. La repliche du Serpent montre bien que son insolence est arriüée au plus haut comble où elle pouuoit monter. *Vous ne mourrez point*, luy dit-il, *mais Dieu sçait que dès le moment que vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, & que vous serez comme*

des Dieux ſçachant le bien & le mal. Eue trouuoit le fruit fort beau à ſa veuë, & la promeſſe de deuenir ſemblable à Dieu, flatoit doucement ſon amour propre. Elle ne voyoit pas la tromperie qui eſtoit cachée ſous ces belles paroles, & pour deuenir grande, elle prenoit conſeil de l'ennemy de ſa grandeur. Dans cét aueuglement, elle porta la main ſur le fruit qui leur eſtoit défendu, & en mangea pour contenter ſon appetit & ſa curioſité tout-enſemble. Ce ne fut pas aſſez à cette mal-heureuſe femme, elle en donna à ſon mary, qui en mangea & par complaiſance, & par vanité, pour ne pas fâcher celle qu'il aimoit, & pour ſ'afranchir luy-mefme de cette petite marque de dépendance que Dieu vouloit qu'il portaſt, comme vn hommage continuël à ſa Souueraineté, apres luy auoir donné celle de toutes les autres Creatures.

Que fais-tu, Ingrat ! le ſouuenir de la déſenſe de Dieu ſort-il ſi-toſt de ton eſprit ? as-tu plus de peur de fâcher ton Epouſe, ſi tu la refuses, que ton Createur, ſi tu luy deſobeis ? Tu crains de contriſter celle que tu nommes la moitié de toy-mefme, & tu ne crains pas de déplaire à celui de qui tu

as receu l'estre tout entier ? Ne peux-tu montrer ton amitié à Eue , qu'aux dépens de ton salut ? Crois-tu le discours d'un Serpent ? tu as trop de connoissance pour t'y laisser séduire comme elle : Et si tu n'es point séduit par des promesses si avantageuses, pourquoy te laisses-tu séduire à la flaterie d'une femme ? N'est-ce pas à toy que Dieu a signifié sa défense ? N'as-tu pas promis de la garder ? l'observation en est-elle difficile ? Il t'a donné le commandement sur toutes ses creatures ; il veut qu'elles t'obéissent comme à leur Roy ; il ne s'est réservé, pour marque de la dépendance qu'il veut que tu ayes de luy, qu'un fruit dont il t'a interdit l'usage, & tu ne peux souffrir une redevance si légitime ? & tu veux t'arrester en toy-mesme, estre le principe de ton bon-heur , iouir de toy , & te conduire par ta propre volonté ? Où est ton raisonnement ? nul ennemy ne te sollicite au dedans. Ta Femme te parle au dehors , elle a suivi le conseil d'une beste, elle veut que tu le suives ; & tu te laisses emporter à son desir ? Est-ce ainsi que tu conserves l'Empire que Dieu t'a donné ? Tu ne veux pas, en observant la défense qu'il t'a fai-

te, paroistre son fujet; & tu ne crains point de paroistre esclaué des volontez de celle que son sexe foumet aux tiennes. Tu la deuois empêcher de desobeir à Dieu; il la falloit contraindre de garder son precepte, & cette contrainte eust esté heureuse pour elle. Mais tu luy laisses commettre vne horrible ingratitude, & toy-mesme tu t'en rens coupable, comme si, apres son crime, tu auois honte d'estre Innocent! Tu connoistras bien-tost s'il falloit la croire legerement. Tes yeux s'ouurent, mais que vois-tu? Ta nudité quite fait honte; & qui te reproche ton crime. La plus honteuse & la plus déplorable n'est pas celle de ton corps. Tu la peux couvrir avec des feüilles d'arbre; mais il n'y a point de couuerture pour cacher celle de ton Ame. En vn moment tu passes de la connoissance de toutes choses à vne ignorance d'autant plus fâcheuse pour toy, qu'elle est la punition de ton infidélité, & non pas le defect de ta nature. Tu n'as pas voulu dépendre de Dieu, tu dépendras de la brutalité de ton corps. Tu as désiré de te gouverner toy-mesme; tu seras laissé à toy-mesme, & ton amour propre qui a fait ton

crime, fera ton bourreau & ton chastiment. Tu commandois à toutes les Creatures, obeïssant à Dieu en vne chose fort legere; & tu obeïras à ta Concupiscence en des choses tres-fâcheuses : tu l'as entraînée apres toy, & elle t'entraînera apres elle. Tu n'as pas fait le bien quand tu l'as pû faire ; tu ne le pourras pas faire quand tu voudras. Tu as peché par vn mauuais vsage de ta liberté ; & tu entreras par là dans vne seruitude, qui te rendra incapable de tout bien. Tu estois en la main de ton Conseil, & tu seras au pouuoir de tes Passions. Tu as choisi le Feu, & il te brûlera mal-heureusement. Le Serpent a promis à ta femme que vous seriez comme des Dieux; & voila que vous deuenez les plus miserables Creatures du monde. Vous deuiez sçauoir le bien & le mal comme des Dieux; vous ignorerez l'vn comme des bestes, & vous ferez l'autre comme des demons. Ton corps estoit ton esclau, & maintenant il est ton Tyran. Les maladies ne l'osoient attaquer, & il en sera desormais la proye. Tu auois vn Arbre de Vie, qui eust réparé les forces naturelles de ton corps, quand par la longue
suite

suite des années, elles eussent commencé à s'afoiblir; & maintenant tu ne peux plus empêcher leur décadence. Tu eusses ioui d'une continuëlle santé, & tu seras sujet à des maladies innombrables. Les remedes pour en guérir, seront de seconds maux, & tu descendras au sepulchre avec des douleurs extrêmes, aussi-bien qu'avec des frayeurs épouuantables. Tandis que ie fais ces reproches à ce mal-heureux Rebelle, Dieu luy en fait de son costé, qui sont terribles, bien qu'il n'y ait rien de rude dans les paroles. Adam, au lieu d'auouër sa faute, & d'essayer à la diminuër par l'humilité de sa confession, l'augmente par l'orgueil de ses excuses. Il ne se contente pas de tâcher à l'amoindrir en la rejettant sur sa Femme, il semble qu'il la veuille rejeter sur Dieu mesme, disant, *Que la Femme qu'il luy a donnée, la luy a fait faire*; Comme si le Createur l'auoit formée pour luy seruir de piège, aussi bien que de Compagne. Son Iuge n'auoit pas voulu le citer deuant luy incontinent apres son crime. Il estoit descendu dans le Iardin à son ordinaire; il l'auoit appelé, afin qu'entendant sa voix, il se souuinst de son of-

fenſe, il en euſt honte, il vint ſe ietter à ſes pieds, il luy en demandaſt pardon : Mais au lieu de recourir à ſa Clemence, il a recours à la fuite, & aux excuſes, qui ne ſont pas moins criminelles que ſon peché. Il eſt faiſi de crainte à ſa voix ; mais cette crainte eſt d'un eſclaue qui ſe voit ſur le point d'eſtre chaſtié, & non pas d'un fils qui eſt touché de repentir pour auoir fâché ſon pere. Sa préſomption le fait trembler, & il a plus de dépit que de regret de ſon manquement. Sa nudité luy a donné vne honte qu'il a eſſayé de cacher ſous des ſeüilles de Figuier ; & ſon orgueil veut couvrir la honte de ſon Ame, ſous des excuſes qui ne ſont pas plus ſolides que des ſeüilles d'arbre qui ſont le iouët du vent. La conſuſion qu'il euſt eüe en confeſſant ſon peché luy euſt eſté ſalutaire, & par elle il euſt peut-eſtre éuité celle du rigoureux Arreſt que ſon Iuge luy prononce. Apres cés foudroyantes paroles, *Tu és poudre, & tu retourneras en poudre* ; Il habille de peaux les deux criminels, & les chaſſe de ce Iardin de delices, dont à peine ils auoient eu le loïſir de conſiderer les beautez. Car tous

les Saints Peres font d'accord qu'ils y demeurèrent fort peu de temps, sans estre coupables.

Dieu se retire, & laisse Adam en proye à la douleur; alors le nuage d'orgueil qui obscurcissoit son entendement, se dissipe. Il découure l'énormité de sa faute, & en remarque toutes les circonstances qui la peuuent rendre insupportable. Considerant la hauteur où il estoit esleué, il connoist la grandeur de sa cheute. Sa Conscience est vn témoin qu'il ne peut, ni ne veut démentir, & il demeure d'accord de tout ce qu'elle luy reproche. Il ne peut empêcher qu'elle ne soit son bourreau; il la reçoit mesme pour son Iuge. S'il regarde la terre, il voit qu'elle est maudite pour l'amour de luy; & par la malediction d'une creature qui n'a point de part à son peché, il comprend celle qu'il a méritée par son crime. Il a horreur des espines dont il est cause qu'elle se hériffe; mais il en sent dans luy-mesme de plus dangereuses & de plus piquantes. Les foudres qu'il entend dans l'air, luy font peur; mais ses passions en font gronder de plus terribles dans son ame. Dieu luy a demandé,

Où es-tu ? & il se demande à luy-mesme, *où suis-je ?* J'estois dans vn Jardin de volupté ; & me voila dans vn précipice de malheurs. Dieu m'auoit mis dans ce premier lieu, comme vn Grand Roy ; & ie suis confiné dans ce second, comme vn esclaue. Dieu ne dédaignoit pas de se promener familièrement avec moy ; & il me chasse pour iamais de sa presence. J'estois reuestu de l'immortalité, & ie suis couuert de la dépoüille des bestes mortes ; mais n'est-ce pas l'habillement qui me conuient apres ma desobeissance ? J'ay suiuy le conseil qu'une beste auoit donné à ma Femme ; i'ay aussi peu considéré ce que ie faisois, qu'une beste. J'ay violé la défense de mon Createur à qui les bestes obeissent. Je n'ay pû conseruer l'Empire qu'il m'auoit donné sur les bestes. J'ay perdu la vie de la Grace, & avec elle ie me suis engagé à perdre celle du Corps. Mes pensées, mes affections, sont toutes mortelles. Je suis maintenant le triomphe de la Mort, dont ie triomphois autrefois : Il est donc bien iuste que ie porte ses enseignes, comme son esclaue. Mon Iuge me fait grace de me vestir, luy que

i'ay voulu dépouïller de la souueraineté qu'il a sur moy. Je suis l'auteur de ma nudité honteuse, & il la couure. Je me suis rendu sensible aux injures de l'air, & il me donne vne robe pour m'en défendre. Quelle bonté ! Mais il veut que i'aye en cette robe, vn miroir où ie voye ma faute, & vn précepteur qui m'enseigne les sentimens que ie dois suiure. Quelle miséricorde ! Ouy, Seigneur, ie me considereray toute ma vie dans ce miroir. Autant que i'ay eu de complaisance pour la beauté que i'auois receuë de vous; autant i'auray de confusion pour ma laideur, dont ie suis la cause. Je me suis caché quand vous m'appelliez dans le Iardin, & ie ne craindray point maintenant de vous aborder. Mon orgueil m'a fait chercher des excuses à mon offense, quand vous me la reprochiez en particulier; & maintenant ie la confesse deuant vos Anges; & ie veux bien que toutes les Creatures la sçachent. C'en'est point la Femme que vous m'avez donnée qui me l'a fait faire; c'est mon ambition, c'est mon amour propre qui m'y ont porté. Vous avez eu raison de me chasser de ce beau lieu dont i'ay abusé;

Il estoit fait pour vn sujet obeïssant, & non pas pour vn rebelle orgueilleux. Vous l'auiez planté de vos propres mains, afin que ie vous y adorasse comme en vn Temple Sacré, & non pas afin que par l'Idolatrie de moy-mesme, i'en fisse vn lieu d'abomination. Ie vous deuois regarder dans ces beautez différentes que vous y auiez rassemblées, & non pas me mirer en moy-mesme, pour conceuoir vn amour qui m'a esté si funeste. Enfin, c'estoit vn séjour propre au repos de l'Innocence, & non pas aux trauaux de la Pénitence dont i'ay besoin. Si ie le regarde, ce n'est pas pour voir comment i'y pourray rentrer ; c'est pour m'accuser moy-mesme de m'en estre fait bannir. Il faut que la veüe du Royaume où ie commandois, me fasse mieux sentir la duresté de mon exil. Si vous m'eussiez laissé dans le premier, ie n'aurois iamais connu que ie meritois le second. Ce Cherubin qui tient vn glaïue Flamboyant, ne l'employera iamais contre moy. Il suffit que ie sçache que vous ne voulez pas que ie rentre dans le Paradis, dont il garde la Porte pour m'oster toute pensée de retour. Ie m'en esloignerois mesme, si ce

voisinage ne seruoit à la punition de ma reuolte, & à ma Pénitence. Je veux que mes descendans apprenent de moy comme il la faut faire, puis-qu'ils feront les heritiers de mon crime. Je veux que s'ils ont excusé leurs fautes comme i'ay fait, ils les confessent à mon exemple; Que n'ayant pas voulu demeurer dans le Paradis de cette Eglise que vous tirerez vn iour du costé de vostre Fils, comme vous auez tiré Eue du mien; ils trouuent bon que vos Anges Terrestres, c'est à dire vos Prestres, les en séparent; & que s'ils ont porté la main sur des Fruits défendus, on ne leur permette pas de manger sa chair qui fera leur Fruit de Vie. Je veux que s'ils se sont dépouillez de la robe d'Innocence, ils se couurent volontiers des haïres & des cilices; Que n'ayant point rougy de leur faute, ils ne rougissent point de leur expiation; & puis-qu'ils auront semé des espines, ils les moissonnent en patience. Je veux qu'ils mangent leur Pain materiel & spirituel à la suëur de leur visage; Qu'ils labourent la terre maudite de leurs cœurs avec humilité, afin de la rendre propre à receuoir la semence de la Grace; Qu'ils ne se contentent

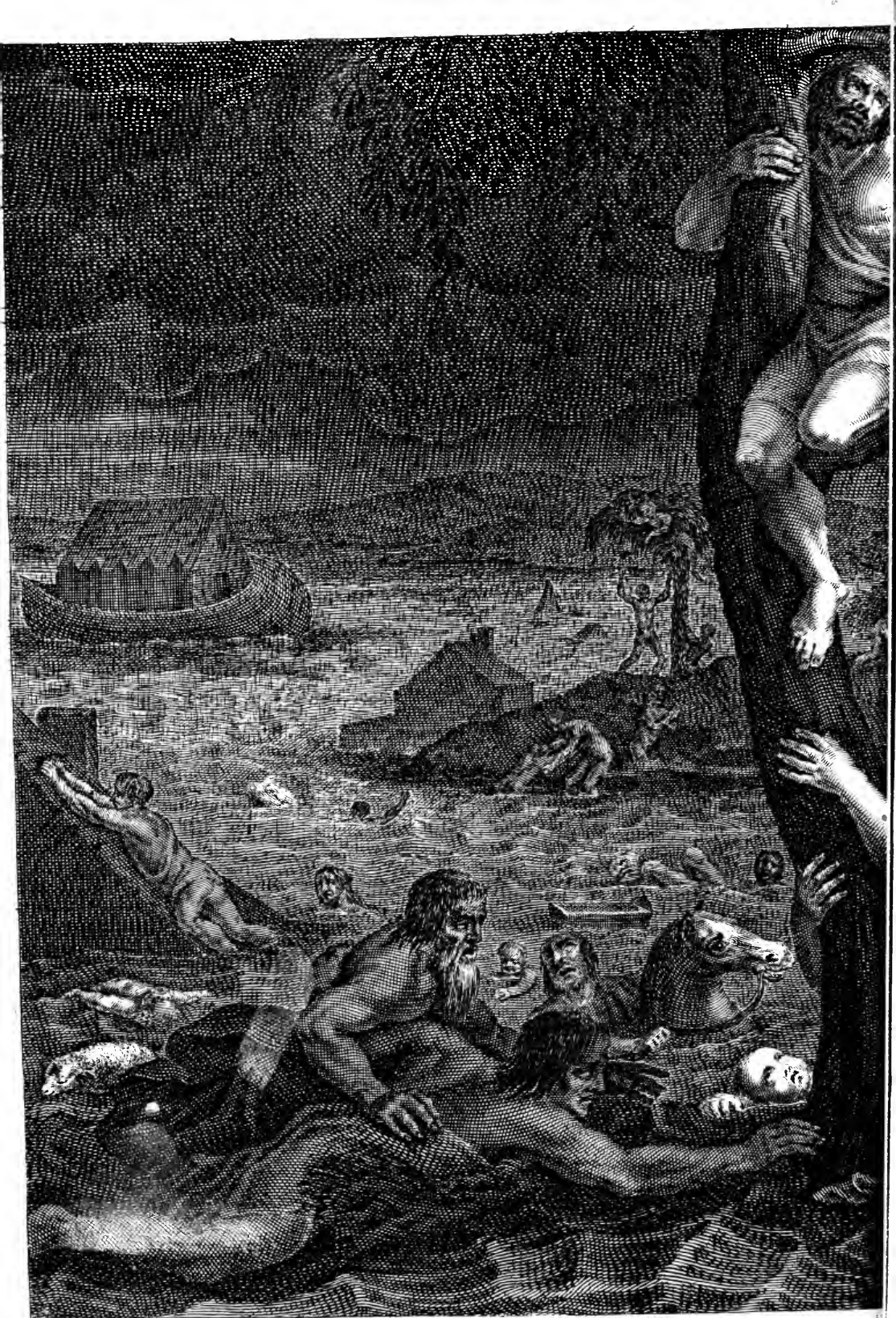
pas de l'effleurer par quelques satisfactions légères, mais qu'ils l'arrosent de larmes, & qu'ils la déchirent par vne veritable douleur. Enfin, ie veux qu'ils soient spirituellement reuestus de peaux de bestes mortes; qu'ils se regardent non plus comme ceux qui sont créez à l'Image de Dieu, puis-qu'ils l'ont effacée: mais comme des animaux sans raison; puis-qu'aussi bien ils en font les œuvres; Qu'ils songent incessamment à la poudre, d'où ils sont tirez, & où ils doiuent retourner; afin d'en sortir par la gloire que vous promettez aux Pénitens veritables.

Enfans d'Adam, c'est vostre Pere qui parle. Il ne se contente pas que vous admiriez la main du Peintre dans le Tableau de son bon-heur, & de sa disgrâce. Il veut que vous profitiez de ses conseils, & que vous les grauiez si profondement dans vostre cœur que iamais ils ne s'en effacent. Ne vous amusez pas à l'accuser comme l'auteur de vos maux; Songez à profiter des remedes qu'ils vous presente. Vous auez esté corrompus par luy, haïssez cette corruption qui ne peut-estre criminelle pour vous, si vostre volonté ne suit les mouuemens de la nature. Vostre
origine

origine est souillée, n'y adjouſtez pas de nouvelles ſoiüillures : voſtre ſeconde naiſſance dans le baptême a effacé la tache de la première ; conſervez-en la pureté avec vn grand ſoin. Si vous l'avez perduë, tâchez de la recouurer dans le bain de la pénitence. C'eſt vne ſource admirable, que le ſecond Adam fait ſourdre au milieu de ſon Eglife, & qui ſe répand par tout le monde pour purifier les pécheurs, pour rendre féconde la terre ſtérile de leurs ames, pour en arracher les eſpines, & pour y eſteindre le feu de la mauuiſe conuoitiſe qui les conſume. Ne vous contentez pas de la conſiderer, ou d'y tremper ſeulement vos mains: plongez vous-y tout-entiers. Demeurez-y autant que vos Paſteurs le iugeront neceſſaire. Souffrez avec ioye la douleur que ſes eaux vous pourront cauſer : & aſſez-vous que vous en ſortirez comme des Aigles dont la ieuneſſe eſt renouuellée, & qui dédaignant de voler terre à terre, s'éleuent au deſſus des nuës, & reſiſtent à la violence des vens qui les veulent emporter. Je veux dire, que ſi vous ſatisfaites veritablement à Dieu, & ſi vous reuenez à luy par vne conuerſion ſincere ; vous

ne ferez plus attachez à l'amour des choses mortelles ; mais vous soupirerez seulement apres l'entrée dans le vray Jardin de delices, qui est le sein de Dieu, où Iesus-Christ est entré le premier comme Chef, pour vous en mériter l'ouuerture comme à ses Membres.







LE DELUGE.

SECOND TABLEAU.



TOVS les objets que ce Tableau nous présente, sont effroyables, ils ne laissent pas, neantmoins, d'arrêter les yeux agreablement, par le charme secret qui se trouue dans l'imitation parfaite des choses. Voyez ce prodigieux amas de nùées, d'où il semble qu'il tombe des riuieres plûtoſt qu'une pluye. Il n'y a pas vn rayon de Soleil qui les perce, & c'est plûtoſt vn ſombre Crépuſcule, qu'un Iour. D'autre coſté, remarquez la Mer qui ſort de ſon lit, & s'élève au deſſus du riuage. Ses Vagues ſont blanchiſſantes d'écume, & il ſemble qu'on les entende gronder, tant leur fureur eſt admirablement bien exprimée. Icy l'on voit nager peſſe-

meſſe des brebis, des agneaux, & des loups. Le peril commun leur oſte leur auerſion naturelle, & chacun ſonge à ſe ſauuer des flots qui l'emportent. Là ſe preſentent à la veüë des berceaux d'enſans qui ſont vuides. Vn peu plus-loin, vous voyez leurs petis corps qui flotent parmy d'autres, dont les vns ont le viſage renuerſé, & les autres l'ont tourné vers le Ciel qui ne paroïſt plus. Regardez la poſture de ce ieune homme, qui d'une main tient vn Vieillard, & de l'autre fend les vagues. C'eſt ſon Pere qu'il tâche de ſauuer. Ne diriez-vous pas que veritablement il ſouffle contre l'eau qui veut monter ſur ſa teſte, & qu'il remuë les pieds? Sa Pieté eſt loüable, mais elle n'empêchera pas qu'il ne ſoit ſumergé. La poſture de cét homme monté à la cime d'un Arbre eſt merueilleuſe. Voyez comme il ſe ramaffe en un peloton, & s'attache des mains & des pieds à une groſſe branche. La frayeur de la mort eſt peinte ſur ſon viſage & dans ſes yeux qu'il ferme à demy, comme ſi en ne voyant pas le peril, il le pouuoit éuiter. Dans ce Naufrage general du Monde, Noé ſeul, avec ſes enfans, ſe ſauue dans l'Arche

qu'il a bastie cent ans auparauant par le commandement de Dieu. La voyez-vous voguer sur les Flots que l'on diroit qui s'aplanissent sous elle, comme s'ils auoient peur de l'agiter. Aussi ont-ils charge de la part de Dieu, de l'éleuer seulement, & de la porter sur les plus hautes Montagnes d'Armenie. Il a long-temps dissimulé les crimes effroyables des hommes : mais quand il a veu que toute Chair auoit corrompu la Voye, & que sa patience rendoit les Pécheurs plus insolens, au lieu de les attirer au repentir, il s'est repenty luy-mesme de les auoir faits, & il a resolu de les faire perir dans vn Deluge vniuersel avec routes les Créatures dont ils ont abusé.

C'est l'état où la Terre se trouue encore aujourd'huy. Tous ceux qui l'habitent la fouillent par des pechez abominables. Les vns adorent encore les Idoles que Iesus-Christ est venu briser par son Euangile. Le Diable, dans la moitié du Monde a conserué ses Prestres, ses Autels, & ses Sacrifices. Il y régne encore en Souuerain, ou plutôt il y commande en Tyran, à des Peuples

entiers, qu'il tourmente visiblement sous des formes tres-hideuses. En d'autres Contrées, il tient les hommes sous son joug par la Loy de Mahomet, & fait passer les Révéries d'un Prophete furieux pour des revelations venuës du Ciel. Son Alcoran a chassé l'Evangile de l'Orient, où il avoit paru avec plus d'éclat, que le Soleil, durant l'espace de six Siècles. Les Temples consacrez à Iesus-Christ, au milieu de Constantinople, & de tant d'autres villes, par la pieté des Empeurs & des Fideles, sont abatus, ou sont changez en Mosquées, dans lesquelles on croit l'honorer beaucoup quand on luy donne le nom de grand Prophete. Ce n'est pas assez au Prince des tenebres, il veut tenir sous la clef, le Sepulchre de celuy qui l'a desarmé, & vaincu par sa Mort. Il ne pût empêcher qu'il n'en sortist le troisiéme iour, comme il l'auoit promis : mais il se vange avec usure de cet affront, empêchant que les Chrétiens ne puissent visiter, sans licence, & sans tribut, ce glorieux Trophée de sa Resurrection.

Dans le Monde que l'on appelle Chrétien, il ne régne pas si ouvertement, mais il ne
laisse

laisse pas d'y auoir vn Empire, formidable par le nombre & par la qualité de ses sujets. Les Heretiques le seruent sous prétexte de le combattre. Il trompe les vns, & il rend les autres trompeurs ; mais tous trauaillent à le faire régner , & ceux qui croient auoir moins de part à ce règne mal-heureux , l'auancent & l'affermissent dauantage que les autres qui reconnoissent son imposture. Encore n'est-ce pas parmy eux que se trouue la plus grande corruption & la plus digne de châtiment. C'est parmy ceux que la vraye Foy deuroit rendre incorruptibles , ie veux dire parmy les Catholiques. Ils doiuent estre Saints en effet , aussi bien que de nom, estant appelez à la Sainteté, par la vocation du Christianisme. Ils la reçoient au Baptisme , où dans vn heureux & saint Deluge de Grace , leur vieil homme est détruit , pour faire place au nouveau qui est créé selon Dieu , dit l'Apostre, en justice, en sainteté , & en verité , & où ils deuiennent les Enfans du Pere celeste , les membres du Corps de Iesus-Christ, qui est le Saint de Dieu , & les temples de l'esprit Saint qui les consacre

par sa présence. Mais , hélas ! tous ces grans titres , toutes ces obligations si estroites , n'ont point de pouuoir pour les arrester dans leur deuoir. On voit tous les iours par experience , la verité de cette maxime : que plus les choses sont excellentes , plus la corruption en est grande , & la puanteur insupportable. Car il y a moins de pudeur , moins de retenuë , moins de prudence , moins de justice , moins de respect , moins de crainte de Dieu , parmy les Catholiques qui s'abandonnent à leurs conuoitises déréglées , que parmy ceux qui n'ont point la lumiere de la Foy , ou parmy plusieurs Heretiques qui n'en ont qu'une fausse & altérée. On peut dire d'eux , que presque toute chair a corrompu sa voye. Car qui est-ce qui se met en peine de rechercher la Loy de Dieu ? Qui est-ce qui veut y méditer , ie ne diray pas la nuit & le iour , mais quelques momens durant le cours d'une année ? Qui est-ce qui ne la trouue trop rude quand il l'entend expliquer dans sa pureté ? Qui est-ce qui ne desire qu'on l'accommode à ses inclinations ? Qui est-ce qui ne trauaille à tromper les au-

tres , & à se tromper soy-mesme , comme si les autres estoient ses Iuges , ou que la fausseté de son opinion fust la règle que son veritable Iuge suiura en le iugeant ? Où sont les Princes qui ne soient point éblouis de leur grandeur ? Se souviennent-ils qu'au dessus d'eux , il y a vn Souuerain dans le Ciel , infiniment plus élevé , & deuant lequel tout ce qui paroist Grand dans le monde , est tres-petit ? Pensent-ils que c'est par luy qu'ils régnerent , & que c'est son doigt qui imprime sur leur front , ce rayon de Diuinité qui les fait respecter par vn si grand nombre d'hommes qui ne scauent pourquoy ils les redoutent ? Craignent-ils , comme ils doivent craindre , qu'il ne leur oste l'esprit , qu'il ne confonde leur prudence , qu'il ne renuerse leurs conseils , & qu'il ne leur détache leur baudrier , comme parle Iob , c'est à dire ; qu'il ne les priue de toute leur force ? Ont-ils soin de le faire honorer dans leurs Estats ? Respectent-ils les Ministres de ses Autels ? Défendent-ils ses veritez ? Comme ils se plaisent à estre assis sur les Thrônes , se plaisent-ils à y

faire assoir la Iustice & la Sagesse avec eux ? sont-ils les Peres & les Pasteurs de leurs peuples, comme ils en portent le nom ? Ont-ils le cœur sensible pour leurs miseres, qui ne sont que trop visibles ; & ne croient-ils pas plustost qu'elles seruent à les retenir dans l'obeissance , & que les sujets heureux ne sont pas fidèles ? Où sont aussi les sujets qui ayent le veritable esprit de la sujétion Chrétienne pour leurs Souuerains ? Qui est-ce qui les regarde comme les Images de Dieu , qui se soumette à leur puissance comme estant establie par luy, & qui le fasse , non pour éuiter le châtiment, *Aux Rom. chap. 15.* mais pour satisfaire au deuoir de sa Conscience, comme veut l'Apostre ? Ne voyons-nous pas des factions populaires presque dans tous les Royaumes du monde ? Sans sortir de la France , que n'auons - nous point senty ; Que ne sentons-nous point encore par la guerre Ciuile, que des intérêts particuliers d'un costé , & vne fole crédulité de l'autre , ont allumée ? Quelles cruantez effroyables n'ont esté exercées dans les Villes , & à la campagne , sans que la veüe ou le recit de ces excès, ayt seule-

ment fait frémir ceux que la chaleur du party auoit aueuglez ? Qui est-ce qui a pû se défendre de ces Lions & de ces Tygres qui sont venu fondre dans nos Prouinces, comme dans vn païs de conqueſte ? Quels lieux Saints n'ont eſté profanez ? Quelles choſes ſacrées n'ont eſté polluës. Quels ſacrilèges déteſtables n'ont eſté commis par ceux qui font profeſſion de croire au Dieu adoré dans ces lieux , Maïſtre de ces choſes , & Iuge de ces ſacrilèges ? Cette calamité eſpouuantable qui rauage toute la France , ſe peut bien nommer vn Deluge enuoyé par la colere diuine , pour punir ſes habitans. Certes , on peut preſque dire , qu'il n'y en a pas vn qui faſſe bien , mais que tous ont quitté le ſentier de la Juſtice , & que tous ſe ſont rendus abominables deuant Dieu ; ſes Miniſtres , par leur peu de zele , leur auarice , & leur lâcheté ; les Grans , par leur violence ; les Magiſtrats , par leurs injuſtices ; les Marchans , par leurs fraudes ; les maris & les femmes , par leurs infidelitez mutuelles ; les jeunes-hommes , par leurs débauches ; les filles , par leur effronterie ; les vieillards , par leurs

*Aug. lib.
de Carthe-
chisandis
rudibus. c.
19.*

mauuaifes habitudes ; les ſçauans , par leur vanité ; les ignorans , par leur négligence : & tous ceux que ie viens de nommer , par vne infenſibilité commune pour les choſes éternelles. Les calamitez qui nous accablent ſont , dis-ie , vn Deluge de la colere de celuy qui ne peut plus ſouffrir noſtre ingratitude : mais nous auons ſujet de craindre qu'elles ne ſoient que les auant-coureurs du Deluge general qui nous doit abyſmer, ſi nous ne nous iettons dans vn autre , qui eſt celuy de la Pénitence , dont le Deluge qui noya la terre fut vne excellente figure. Cent ans auant que d'exercer vn ſi horrible châtiment ſur tous les hommes , Dieu commanda à Noé de baſtir vne Arche pour ſe ſauuer de l'inondation vniuerſelle. C'eſtoit auertir les pécheurs de ſe corriger , & pour cette raiſon , on peut apeller Noé vn Prédicateur muët de la Pénitence , qui parloit plus efficacement par ſes mains , en fabriquant ce nouueau nauire pour vn vſage qui paroifſoit ridicule , qu'il n'eult pû faire par le plus puiffant diſcours de l'éloquence. Nous auons vn Prédicateur dans l'Egliſe qui nous parle avec bien plus

de force , & dont l'autorité nous doit estre incomparablement plus confiderable. C'est le Fils de Dieu, qui prononça cét Arrest terrible & agreable tout-ensemble. *Si vous ne faites Pénitence, vous perirez tous d'une mes-* ^{EnS. Luc. chap.} *me façon.* Je dis qu'il est agreable & terrible, parce que si la menace de la perte nous épouuante, la condition qui s'y trouue iointe, nous doit consoler. C'est vne chose horrible que de périr eternellement ; mais pourquoy voulez-vous périr par vostre opiniâtreté ? Dieu ne veut point que vous-vous égariez , luy qui est vostre voye ; que vous périssiez , luy qui est vostre Sauueur : que vous mouriez , luy qui est vostre vie ? Pourquoy donc , ô maison d'Israël ! ô Chrétiens ! qui estes l'Israël de Dieu , voulez-vous vous égarer ? Pourquoy voulez-vous périr ? Pourquoy voulez-vous vous donner la mort ? La main de vostre Iuge va ouurir les Cataractes du Ciel ; elle va leuer les bondes de la mer , & des fleuves , pour les faire déborder sur la terre ; fussiez-vous sur des montagnes plus hautes que ne sont les nuës , vous serez enséuelis sous les flots de sa colére. Mais en mesme temps , cette mesme

main vous presente vn abyfme d'eau falutaire, & vne Arche d'affurance pour vous fauuer. Cette Arche eft l'Eglife, & cét abyfme eft la Pénitence qui tire des larmes du cœur des Pécheurs. Il faut demeurer dans l'vne par la Foy, & fe ietter dans l'autre par l'amour. La Philosophie ne connoift point la Pénitence, parce qu'elle ne connoift la nature, ni de la vertu, ni du péché. L'heresie l'a tantost combatuë en la refusant aux coupables, comme faisoient les Nouatiens, par vn faux zele de la Iustice de Dieu; & tantost elle les en a déchargez par vne confiance présomptueuse en sa bonté, comme font Luther & Calvin. N'ayant point de sacrifices, ils ne peuvent auoir de Prestres, & sans les Prestres, il n'y a point de Pénitence Chrétienne, parce qu'ils en font les Dispensateurs, & les Iuges. C'est donc dans la vraye Eglise qu'il faut se conuertir à Dieu; c'est donc dans cette Arche seulement où l'on se sauue du Deluge qui emporte les pécheurs obstinez; c'est donc le vaisseau où sont assemblez les vrays Iustes. Mais c'est aussi où toutes sortes d'animaux sont enfermez, & où ils

*S. Amb.
au 2. l. de
la Pénitence.*

ils vivent en paix, malgré leurs antipathies naturelles. Cela ne vous apprend-il pas que dans l'Eglise, les méchans étant meslez parmy les bons; il faut que les bons suportent les méchans, & que l'esprit de la Pénitence est vn esprit de paix & d'vnion avec tous les hommes, qui fait supporter aux Pécheurs veritablement conuertis, les crimes, & mesme les persecutions des Pécheurs qui se glorifient en leur malice? Il n'appartient à pas vn Iuste de iuger son frere, parce qu'il usurpe l'office de Iesus-Christ, que son Pere a estably Iuge des viuans & des morts: mais l'usurpation que fait le Pénitent en iugeant de ceux qui ne le sont pas encore, & qui le peuuent deuenir, est bien plus criminelle. Car il ne sçait pas s'il est ce qu'il croit estre, & quand il le feroit, c'est vne grace qu'il a receuë de la bonté diuine qui ne la luy deuoit point. Enfin, il doit craindre incessamment d'estre iugé à la rigueur par celuy qui iuge les Iuges mesmes; comment donc luy pourroit-il estre permis de s'assoir sur le Tribunal, pour condamner des coupables qui ne le sont pas tant que luy? Comment peut-il leur estre seuer, luy qui a besoin

de la douceur de leur Iuge commun ? Comment peut-il en auoir horreur, luy qui s'estoit rendu si horrible à Dieu & à ses Anges ? N'est-ce pas s'élever sur les flots de la Pénitence, comme fit l'Arche sur ceux du Deluge ; mais d'une élévation funeste, qui perd ceux qu'elle porte sur les montagnes, par vn orgueil moins pardonnable aux Pénitens, qu'aux autres ?

Dans l'inondation de l'Vniuers, Dieu ouurit les Cataractes du Ciel, aussi bien que celles de la Terre. Cela vous enseigne que les larmes de la Pénitence viennent d'en-haut, & que c'est cette pluye volontaire que le Seigneur a préparée à son heritage. Certes, si les pleurs des Pénitens ne sortoient que des yeux du Corps, ils ne feroient qu'une humeur naturelle qui leur obscurciroit la veüe, & qui caueroit leurs iouës. Mais ils n'illumineroient pas leur esprit ; ils n'amolliroient pas leurs cœurs ; ils ne purifiroient pas leurs fœuilles ; ils n'esteindroient pas le feu des mauuaises conuoitises qui les brûle ; & encore moins celuy de la colere diuine. Il faut donc que le Ciel pleuue sur eux, & y pleuue en abondance : qu'il y verse des torrens

& qu'il ne se contente pas d'y laisser tomber des rosées, comme sur les Iustes. C'est cette grande miséricorde que Daudid demande *Psal. 50.* apres les deux plus grans crimes qu'il pouvoit commettre. La bonté des hommes a des sources qui sont bien-tost épuisées, & pour peu que la chaleur soit violente, elles tarissent, & il n'y a rien de si aisé, sans cela mesme, que de diuertir leur cours, & de les faire perdre; mais la bonté de nostre Dieu est vn abyssine sans fond, d'où coulent des eaux toûjours viues, toûjours salutaires, qui passent par tous pais, qui arrosent les lieux les plus releuez, qui rendent fécons les plus stériles, qui embellissent les plus sauuages.

La pluye qui fit le Deluge tomba durant quarante iours, & quarante nuits. Ce nombre est consacré à la Pénitence dans l'Ecriture, & l'Eglise l'observe en ce ieusne solennel qui precede la Feste de Pasques, à l'exemple de son Espoux, qui le passa dans le Desert. Mais il ne faut pas que les grans Pécheurs s'imaginent que leurs satisfactions ne doiuent iamaïs auoir vn terme plus long. Car il faut qu'il soit mesuré par ceux que Dieu leur a donnez pour Iuges, & non pas

par eux-mêmes qui sont les coupables. Leur peine est aussi leur remède; & les maladies de l'esprit, aussi bien que celles du corps, qui ont fait vne plus dangereuse & plus profonde impression de malignité, doiuent estre guéries avec plus de temps & de trauail, que celles qui sont plus legeres, & moins enuicillies. Dans le Deluge les petis buissons furent couuers d'eau dès le second iour de l'inondation; mais les cedres, & les sommets des montagnes, ne disparurent que par la continuation de la pluye: Ainsi, les Pécheurs qui n'ont failly que par fragilité, & en des choses assez ordinaires, sont heureusement noyez par vne pénitence de peu de iours; mais les Pécheurs qui sont des Geans en orgueil, ont besoin d'une plus longue purification, afin que leurs crimes soient abyfmez. Tous les animaux de l'air, des eaux, & de la terre, périrent dans le Deluge, quoy qu'ils ne fussent point coupables des péchez qui auoient obligé Dieu d'exercer vne si épouuantable punition. Cela doit apprendre aux Pénitens qu'il ne leur est pas permis de rien reseruer dans l'expiation de leurs offenses, & dans le sacrifice de leur contrition.

Il faut qu'ils trauaillent à exterminer toutes leurs passions déréglées, tous leurs mauuais desirs, toutes leurs injustes conuoitises. Quelques-vnes paroissent plus nobles, & plus spirituëllles que les autres, & on les peut comparer à des oyseaux qui s'élèuent iusqu'aux nuës ; comme sont les prétentions ambitieuses, & l'amour de la Gloire. Il y en a de terrestres, comme sont toutes les voluptez des sens. Il y en a de farouches, il y en a de domestiques ; mais il faut les faire toutes périr heureusement dans le Deluge de la Pénitence, & ne retenir que les animaux qui sont mondes, & propres au Sacrifice. L'ancienne façon de donner le Baptême estoit par vne triple immersion, & il y a beaucoup de Canons qui déposent l'Euesque, & le Prestre, qui l'auront administré autrement. La raison de l'Eglise estoit, que le Baptême figuroit la mort de Iesus-Christ, avec qui, dit Saint Paul, nous y mourons & y sommes enseuelis. Auiourd'huy, cette ceremonie ne se pratique plus pour des raisons fort considerables ; mais on la doit pratiquer spirituëllement dans la Pénitence, qui est nommée par les Peres, vn Baptême laborieux.

*Ep. aux
Rom. chap.
6.*

*Scff 14. du
Conc. de
Trente,
ch. 1.*

*1. an. Cor.
ch. 3.*

Je veux dire, que le Pécheur qui a dessein de quitter veritablement son péché, & de retourner sincèrement à Dieu, doit se plonger tout-entier dans les larmes, dans la douleur, dans la mortification, afin d'y laisser son vieil-homme, & d'en sortir reuestu du nouveau, & viuant d'une vie tout à fait ressuscitée. Il ne doit pas craindre qu'il y ait quelque chose en luy qui ne merite pas ce rigoureux châtiment. Car comme son ame & son corps sont liez d'une chaisne tres-estroite, il ne peut commettre de péchez si spirituëls, que le corps n'y ait quelque part, ni de si corporels, que l'esprit n'y entre en quelque façon, parce que tout ce qui n'est point selon l'esprit de l'Euangile, est selon la chair. C'est pourquoy le Corps doit souffrir pour l'Esprit, & l'Esprit pour le Corps, afin que tous deux se sauvent au iour terrible où le Iuste Iuge les examinera seuerement, & où ils receuront soit la peine, soit la récompense, de leurs bonnes & de leurs mauuaises œuvres.

Tandis que les animaux estoient abyfmez dans les eaux du Deluge, l'Arche flotoit au dessus. C'est la figure du courage & de l'espe-

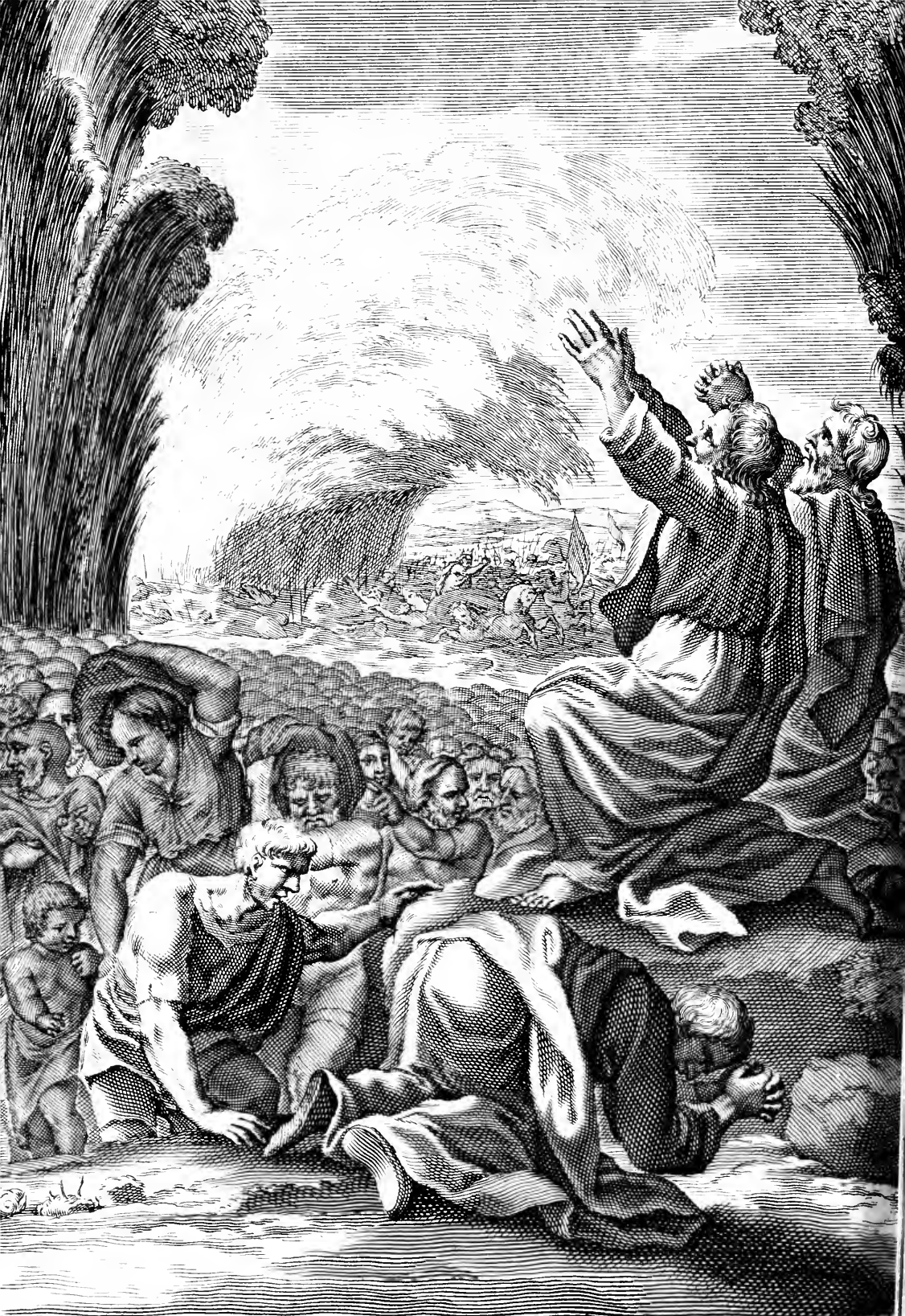
rance que les Pénitens doiuent auoir dans toutes les choses qu'ils souffrent. Les exercices qu'ils pratiquent de leur nature, abaissent l'esprit, & sont tout à fait contraires à l'éléuation que donne la Philosophie. Mais il faut que cet abaissement soit relevé par la Foy, & par l'Esperance Chrestienne. Il faut que la Foy, qui leur fait croire les choses qu'ils ne voyent pas, leur fasse par cette créance mépriser celles qu'ils voyent; qu'elle les rende saintement insensibles à celles qu'ils sentent, & qu'elle les mette au dessus de celles à qui tous les Pécheurs sont soumis : Car tout amour est assujettissant ; & il y a cette difference entre l'amour du Bien souverain, & l'amour du Bien inferieur, que le premier élève iusqu'au Ciel ceux qu'il soumet à son joug, & que l'autre accable ceux qui reçoivent le sien, & les pousse dans l'abysme. Il faut que l'esperance se ioigne encore à la Foy : parce que c'est elle qui dès cette vie fera entrer les Pénitens dans le Sanctuaire celeste, où leur Chef est entré comme leur précurseur, pour les assurer qu'ils y entreront comme ses membres. Or ainsi qu'il y est entré par la rupture du voile,

c'est à dire, par la mort de sa Chair passible: de mesme, ils n'y peuuent entrer que par la mort de leur chair, laquelle arriue par la Pénitence. Cette mort est tres-rude, parce qu'elle ne leur oste pas la vie tout d'un coup. Les puissances de leur corps & de leur ame se debattent, comme ceux qui se noient, lesquels tantost vont au fond de l'eau, & tantost reuiennent au dessus. C'est pourquoy il est absolument necessaire que l'Esperance Chrestienne les ayde, & qu'elle les retire des flots du desespoir qui les engloutiroient, & qu'elle les empesche de regagner le port mal-heureux des délices d'où ils sont partis. Le Diable le leur fait voir encore plus agreable qu'ils ne l'auoient iamais veu; & si au mesme temps, leur esprit à qui se presente comme vn ocean de peines à trauerser, n'est fortifié par l'attente amoureuse & assueu- rée du calme eternel que la Pénitence leur promet; il est impossible qu'ils ne perdent courage, & qu'ils ne demeurent en chemin. L'Arche où Noé se sauua, flotoit tousiours, elle ne s'arresta qu'à la fin du Deluge sur les montagnes d'Armenie. Les Pénitens ont besoin de l'Esperance dont ie parle, qui leur
serue

serue d'anchre, comme l'Apostre l'apelle ; *Epist. aux Heb. chap.*
mais ce n'est pas pour les arrester en vne place, & pour les empêcher de courir toujours sur cette Mer de contrition & de satisfactions, dont l'orage luy est si vtile. C'est pour empêcher que les flots ne les engloutissent, & pour leur faire tenir leur course droite, afin qu'ils ne se brisent pas aux écueils qui se trouuent sur leur chemin. Le Corbeau sort de l'Arche de Noé, & il n'y reuient point dès qu'il rencontre des charognes dont il peut se nourrir. Il n'en doit pas estre de mesme des pécheurs qui ont esté receus dans l'Arche de la Pénitence pour s'y sauuer de la colere de Dieu. Il ne faut point qu'ils en sortent de peur de trouuer des Corps, qui bien que morts, & puans, ne laisseront pas de leur paroistre vn aliment agreable. Si on leur donne congé, c'est Noé qui le doit faire, qui leur doit ouurir la fenestre : l'entens que ce sont les Ministres de Iesus-Christ qui seuls peuuent, & doiuent les deliurer des trauaux de la Pénitence, & les remettre dans la liberté des enfans de Dieu, comme des Colombes qui ont long-temps gémy, & qui sont enne-

mies de la saleté. Celle de l'Arche y reuient portant vn rameau d'Oliue en son bec ; mais celles dont nous parlons en sortent avec la paix de la Conscience , dont l'Oliue est le Symbole.

Enfin , Noé sort de son Vaisseau ; mais c'est quand la terre est sechée , & à sa sortie , il offre vn Sacrifice à l'Eternel , qui luy promet de ne noyer plus le Monde , & qui luy commande de croistre & de multiplier. Les Pénitens ne doiuent pas estre plus hâtez que luy. Il faut qu'ils attendent que la terre soit ferme ; ie veux dire que l'habitude de la Vertu se soit fortifiée en leur cœur ; & que leurs passions se soient renfermées dans leurs bornes , comme la Mer dans les siennes , auant que de se mettre au large ; & de marcher avec les autres. Mais apres cela , il faut encore que toute leur vie soit vn Sacrifice continuël , que Dieu reçoïue en odeur de suauité , & qui l'oblige à ne les châtier pas vne autrefois. Il faut qu'ils croissent , & qu'ils multiplient en toutes sortes de vertus , car les bonnes œuvres sont la posterité des Iustes , par laquelle ils vivent eternellement.





LE PASSAGE DES ENFANS D'ISRAEL, AV TRAVERS DE LA MER ROUGE.

TROISIÈME TABLEAU.



A Fable n'a iamais rien inuenté de plus merueilleux & de plus incroyable, qu'est le veritable éuénement que le Peintre represente dans ce Tableau, & qu'il a tiré de la source de la Verité, dans le Liure de l'Exode. L'art y a fait tous ses efforts, & il y trompe les yeux si parfaitement, qu'ils croient voir les choses mesmes, & non pas leur representation. Voila vne troupe presque innombrable d'hommes & de femmes, qui trauerfent vne Mer, laquelle s'est ouuerte pour leur donner passage. C'est le Peu-

ple d'Israël, à qui Pharaon forcé par les calamitez qui luy sont arriuées, & à son Royaume, a permis de sortir de ses Estats. Vn moment apres ce congé, il a changé de dessein, & il a poursuiuy les Israélites avec vne armée, en resolution de les remener en Egypte. Mais Dieu dont il a lassé la patience, l'a fait tomber dans le malheur qu'il préparoit à des Innocens. Il a commandé à Moïse de fraper la Mer avec cette Verge qui auoit déjà fait tant de Miracles; & aussi-tost elle s'est fenduë par le milieu. D'un costé & d'autre les flots sont suspendus, & forment comme deux murailles liquides qui se soustiennent, sans que l'on voye ce qui les soustient. Ils paroissent émeus comme ils ont accoustumé d'estre dans vne tempeste, & c'est ce qui rend plus admirable l'état où ils demeurent pour laisser passer le Peuple de Dieu. On ne peut compter les personnes, & toutefois le Peintre les a distinguées en les representant innombrables. Regardez le visage de quelques-vns; l'étonnement où ils sont de voir qu'ils marchent à pied sec dans les abysses, y est tout visible. Il semble qu'ils pressent

ceux qui les precedent, de s'avancer: comme s'ils auoient peur que les vagues amoncelées les vnes sur les autres ne tombent sur leur teste, & les enseueliffent. Voila des Meres qui tiennent leurs enfans par la main, & qui les empêchent de s'arrester pour amasser des coquilles dont la beauté les charme & leur donne dans la veüe. D'autres qui tremblent de se voir dans vn lieu si obscur, se cachent la teste entre leurs mains. Ces deux hommes qui paroissent sur le riuage du costé du Desert, sont Moïse, & son frere Aaron. Ils élèuent les yeux au Ciel pour remercier Dieu du prodige qu'il vient de faire, en faueur de son Peuple, & leur ioye paroist bien clairement sur leur visage. Elle auroit esté courte, si le Seigneur se fust arresté à ce miracle. Car Pharaon qui estoit entré avec toute son armée, dans la Mer, pour suiure les Israëlitites qui s'enfuyoient, les eust attrapez & défaits entierement; mais le Seigneur luy preparoit vn tombeau où son insolence luy faisoit esperer vn Trophée. Il estoit déjà au milieu, & il ne s'en faloit guère que son Auant-garde ne ioignit l'Arriere-garde des Hebreux,

quand voila que tout d'un coup, les vagues qui estoient demeurées suspenduës, se détachent avec vn bruit effroyable, & reuiennent en leur premier état. Le Camp infidèle en est surpris. C'est en vain que le malheureux Pharaon tâche de regagner le riuage. Le voyez-vous sur son Char, qui fait signe de la main que l'on tourne vers le lieu d'où l'on est party. Mais les flots qui descendent comme des montagnes, l'abyssment avec tous ses gens, & il n'en reste pas vn seul pour en porter la nouuelle dans l'Egypte. C'est ainsi que finit ce Prince orgueilleux, qui disoit insolemment à Moïse, *Je ne connois point le Seigneur*. Les Israélites profiterent de ce naufrage. Car la Mer ietta du costé où ils auoient abordé, les corps des Egyptiens, & leurs Chariots de bagage; de sorte qu'ils pillerent ceux qui se promettoient de s'enrichir de leurs dépouilles. Leur Conducteur les inuita à rendre de publiques actions de graces à Dieu qui venoit de faire en leur faueur vn si grand miracle, & il entonna vn Cantique admirable, où cette merueille estoit représentée d'une façon merueilleuse.

Tout

Tout ce qui arriuoit aux Iuifs, dit Saint ^{1. aux Cor.} Paul, leur arriuoit en figure, & represen- ^{ch. 10.} toit la verité des choses que les vrais Israélites de Dieu, qui sont les Chrétiens, deuoient voir, croire, & pratiquer, dans l'estat de la Loy nouvelle. C'est pourquoy le plus grand éuénement qui soit iamais auenu aux vns, ne peut figurer pour les autres, que quelque mystere fort extraordinaire, & fort important. En effect, le mesme Apostre dit, que nous auons tous esté Baptisez dans la Mer où Moïse fit passer le Peuple; & les Saints Peres apres luy, expliquent ce merueilleux passage, comme la figure expresse du Baptisme, où le Prince du Siecle est enseuely, avec toutes ses forces, toutes ses pompes, & toutes ses delices, dans les eaux salutaires du Sacrement de la regeneration, & d'où les Fideles sortent chargez de richesses pour entrer dans la terre de promesse, qui est l'Eglise, laquelle les conduit dans le Ciel. La Pénitence est appelée par les mesmes Peres, vn Baptisme laborieux; ie puis donc ^{Session 14.} bien dire, que le passage des Israélites au ^{du Concile} trauers de la Mer Rouge, en est la figure, & ^{de Trente.} les rapports qui s'y trouuent, meritent bien

d'estre attentiuement confiderez.

Tous les Pécheurs sont sortis de la Terre Sainte & Benie, où ils auoient pris la Naissance spirituelle, pour venir habiter en Egypte. Quand les enfans de Iacob quitterent leur país pour y venir, ce fut la famine qui les y contraignit, & ils n'auoient point enuie d'y demeurer. Ils y entrèrent comme des Marchans qui auoient haste de s'en retourner à la maison paternelle, & qui soupiroient sans cesse apres leur retour. Mais quand les Chrétiens sortent de la maison du Pere Celeste, c'est par vn dégoust criminel de l'abondance des biens & des délices, qui s'y trouue. Car qu'est-ce qui leur manque dans ce bien-heureux séjour ? La seule presence de leur Pere, s'ils auoient du iugement & de la reconnoissance, les deuroit contenter. Les tendresses qu'il a pour eux sont inexplicables. Il les comble de ioye, de consolation, & de faueur. Il préuiuent leurs desirs, il va au deuant de leurs demandes, il surpasse leurs esperances & leurs souhaits. Il les nourrit non pas d'un Pain paistry par la main des Anges ; mais de la Chair de son Fils. Il les fortifie dans leurs foiblesses,

il les instruit dans leurs doutes , il les éclaire dans leurs tenebres , il les console dans leurs peines , il les défend dans les attaques de leurs ennemis , il leur donne de glorieuses victoires : Enfin , il est tout à eux , tout en eux , & toutes choses pour eux. Comment donc est-il possible que des enfans si tendrement chéris , si délicatement élevez , si abondamment partagez de toutes sortes de biens , veüillent quitter vne maison , où ils sont en ce bienheureux estat , pour descendre en Egypte ? Ils croient y trouver plus d'abondance & plus de liberté ; mais ils reconnoissent bientôt qu'il n'y a que disette & que servitude. Quand les Egyptiens eurent consumé le blé que Ioseph leur avoit vendu , il salut , *Genes. ch. 47.* afin d'en avoir d'autre , qu'ils se donnassent pour esclaves au Roy , & qu'ils luy vendissent le fonds de leurs heritages. C'est ce qui arrive à tous les Pécheurs. Les pétés plaisirs que le Diable , figuré par Pharaon , leur fait goûter , leur sont vendus au prix de la liberté de leur corps & de leur ame , & il n'en fait point meilleur marché à personne. En cela , il exécute sans y penser l'Arrest de la Justice de Dieu , lequel , comme dit Saint Augustin ,

n'a point d'ennemis qui soient libres , parce que la mesme chose qui les rend ses ennemis, c'est à dire le péché , les rend esclaves en mesme temps du Tyran qui est le vengeur de leur felonie. Peut-on voir par exemple vne plus honteuse & plus generale seruitude que celle d'un homme impudique ? Ses yeux voyent tous les mauuais objets que le Diable leur veut faire voir ; & au lieu que Iob auoit fait vn pacte avec les siens, de ne les arrester iamais sur les beaux visages, de peur que le desir illicite ne suiuiſt la veuë curieuse ; celuy dont nous parlons , fait vn mal-heureux pacte avec les siens , de les arrester mesme sur les visages qui ne sont pas aymables , où souuent sa brutalité trouue de quoy se contenter par des gouſts bisarres. Ses oreilles ne sont-elles pas ouuertes pour tous les discours infames que son Tyran veut qu'il escoute, afin de le ſouiller tous les iours dauantage ? Sa langue n'est-elle pas en sa disposition pour dire toutes les ordures qu'il luy suggère ? tout son corps enfin , n'est-il pas vendu à l'impureté ; & l'Histoire n'a-t-elle pas dit, que Neron se vanſoit de n'auoir sur le ſien aucune partie qui fuſt chaſte ? Qui peut

penfer fans horreur à ces ardeurs déteftables , qui le brûlent , & qui s'augmentent par les plaifirs qui deuroient , ce femble , ou les éteindre , ou les moderer ? qui peut expliquer fes laffitudes , les langueurs , & le dérèglement de fon gouft ? Que fi de la fervitude du corps on paffe à confiderer celle de l'ame , elle eft encore plus honteufe & plus cruelle. Son entendement eft plein de tenebres ; il n'a plus d'amour pour la contemplation des veritez , foit diuines , foit humaines. Les delices de l'eftude l'ennuyent , & nul autre objet que celui qu'il aime , ne l'occupe agreablement. Sa memoire ne l'entretient que de fes faueurs , ou de fes mépris , & elle recueille iufqu'aux chofes les plus petites & les plus ridicules , pour en tirer des fujets de ioye ou de trifteffe. Son imagination forme tantoft des monftres pour les combattre , & tantoft des fantômes agreables pour les adorer : & quoy qu'il fçache bien que tout cela n'eft que menfonge , il ne laiffe pas d'en sentir de veritables impreffions qui vont iufqu'à fes fens pour les troubler. Que peut-on dire de fon cœur ? C'eft là proprement où eft le Thrône du

péché qui le tient dans ses chaînes. C'est où il commande en Tyran, c'est où tantost s'allument les desirs violens, tantost naissent les dégousts insupportables ; c'est où les soupçons sans fondement succedent à des assurances sans raison ; c'est où la ioye & la tristesse se chassent tour à tour : mais pour dire la verité, c'est où la dernière fait vn plus long séjour que la première, qui n'y est iamais toute pure. Voilà comme Pharaon traite les deserteurs de la Terre de Chanaan. J'ay fait le Tableau de ceux que l'on croit qu'il traite le plus doucement, & qui se vantent de porter les chaînes sinon les plus honorables, au moins les plus naturelles. Iugez quelle doit estre la condition de ceux qui se laissent emporter aux passions furieuses de la haine, de la colere, du desespoir, de l'enuie, de l'ambition, & de l'avarice, où le peché est le suplice des Pécheurs qui le commettent.

Le Roy legitime de ces rebelles a pitié de leur mal-heur, parce qu'il est leur pere, & le meilleur de tous les peres ; c'est pourquoy il leur enuoye des Moïses : ie veux dire des Prédicateurs, qui les assurent de leur future

déliurance, s'ils veulent les croire. Le Peuple Hebreu croit Moïse qui luy parloit de la part de Dieu, & il n'y eut que Pharaon à combattre. Mais au contraire, il n'y a que les Captifs dont ie parle, qui donnent de la peine à leur Libérateur, & qui s'opposent à leur liberté. Ils sont autant de Pharaons, dont le cœur est aueuglé & endurcy de telle sorte, que les plus épouvantables prodiges ne les peuvent toucher. Combien de fois Dieu a-t-il fait tomber la gresle, & la foudre sur leurs terres, qui leur ont osté tous les biens qu'ils se promettoient de recueillir sur le point de la moisson? Combien de fois a-t-il fait nager leurs maisons dans le sang de leurs enfans, ou de leurs parens les plus chers, & les plus vtils, par des meurtres tragiques & épouvantables? Combien de fois a-t-il permis que toutes sortes de personnes criaissent contre-eux, comme des grenouilles importunes? Combien de fois les a-t-il abandonnez aux morsures de la calomnie, qui les a piquez non pas comme vne mouche, mais comme vn Serpent? Combien de fois a-t-il frappé leurs corps de maladies honteuses & cruëlls tout-ensem-

*Exod. ch.
7.8.9.*

ble ? Combien de fois leur a-t-il osté des enfans vniques par des morts précipitées ? Enfin , de quelles playes ne se sert-il pour faire reuenir ces Pharaons superbes , ces Pécheurs endurcis , à la reconnoissance de leurs fautes , & à l'amour de leur liberté ? Heureux sont-ils en toutes leurs pertes , s'ils confessent à la fin qu'ils sont vaincus , & s'ils se laissent conduire par ceux qui prennent le soin de leur déliurance !

C'est la premiere condition de la Pénitence Chrétienne , & le fondement sur lequel il faut bastir l'édifice de la Conuersion. Si le peuple Hebreu n'eust pas voulu suiure Moïse , il n'eust iamais esté déliuré ; Car il ne sçauoit pas le chemin qu'il deuoit tenir , & Pharaon l'eust ayfément remené en Egypte , quand il en eust esté éloigné de plusieurs iournées , trouuant vne multitude confuse , d'autant plus aisée à vaincre , qu'elle estoit nombreuse & chargée de bagage. Heureux les Pénitens qui trouuent des Moïses éclairez de la lumiere du Seigneur , & qui ont la veritable mission de luy , pour les retirer de la seruitude du péché ! Détéstables ceux qui ayment mieux consulter
des

des Magiciens de l'Egypte, qui ne font que de faux miracles, & qui les laissent aller par tel chemin qu'il leur plaist, que les Prophetes d'Israël qui leur disent la verité. Mais déplorables ceux qui pensant escouter des Prophetes, escoutent des enchanteurs qui les conduisent dans le précipice, leur faisant acroire qu'ils les meinent dans la Terre des Viuans !

Les Israélites furent estrangement surpris quand ils se trouuerent au bord de la Mer Rouge, sans voir comment ils la passeroient, & qu'ils virent l'armée de Pharaon sur le point de les atteindre. Ils accusèrent celuy qui les vouloit sauuer, de les auoir conduits dans la solitude pour les y faire mourir, & protesterent tout-haut qu'il eust mieux valu pour eux, demeurer en Egypte, & y viure esclaves, comme ils auoient fait depuis tant d'années. Voila l'image de plusieurs Pécheurs. Ils se laissent tirer de leurs péchez ; ils font quelques pas dans le chemin de la pieté ; mais quand il faut tout de bon satisfaire à Dieu, & qu'ils voyent non pas vne Mer de peines & de trauaux : mais vn petit ruisseau de Pénitence, s'il m'est permis de

parler ainsi; ils s'estonnent, ils se dépitent & ils murmurent contre ceux qui les ont conduits iufques-là, comme s'ils vouloient estre leurs homicides. Ils se representent les plaisirs qu'ils ont quittez, leurs passions se réueillent, & les pressent avec violence : les doutes, les craintes, les frayeurs, les desespoirs, les talonnent. Ils pensent que les hommes & les Demons vont fondre sur eux pour les exterminer. Ils n'ont point le sentiment des douceurs de cette Terre de promesse où on les veut conduire; celles de l'Egypte sont toutes fraiches dans leur imagination, l'impression profonde en est demeurée dans leurs corps, de sorte qu'en cét estat, ils regrettent d'auoir quitté le seruice de leur ancien Maître, & sont tout-prests d'y retourner. Hélas ! qu'il se trouue tous les iours vn grand nombre de ces faux Pénitens, qui en effet retournent en Egypte, d'où ils ne sont pas encore bien sortis, par la fausse terreur que leur donne le trauail de la Pénitence !

Les Israélites se moquerent de leur crainte, & eurent honte de s'estre défiés de l'assistance du Seigneur, quand ils virent qu'il leur ouuroit vn chemin asséuré & glorieux

dans les abyfmes de la mer. Ainfi les vrais Pénitent qui ont aprehendé les difficultez de la véritable conuerfion à Dieu, & les duretez des fatisfactions qui font deuës à fa Iuftice, fe moquent de leurs fauffes alarmes quand ils pratiquent les mefmes exercices laborieux qui leur faisoient tant de peur. A regarder naturellement & felon les fens, l'eftat où ils viuent, on peut dire qu'ils font au milieu d'une Mer émeuë de colere; que les eaux de la douleur font entrées dans leur ame; qu'ils font enfoncez dans la vafe: que les flots grondans paffent fur leurs teftes; qu'ils ne voyent que des monftres, & qu'ils marchent parmy les ombres de la mort. Mais à regarder toutes ces chofes par l'efprit de la Foy, elles ne font rien de tout ce qu'elles paroiffent. Au milieu de cette Mer fi émeuë, ils trouuent vne profonde bonace. Ces eaux de douleur qui entrent au fond de leur ame, y portent le rafraichiffement du feu de leurs paffions. A mefure qu'ils femblent eftre enfoncez dans la vafe d'une confufion falutaire, ils fortent de la bouë de leurs péchez, & s'affermiffent dans la vertu. Ces flots qui grondent fur leurs teftes,

empêchent les foudres de la Justice de Dieu d'y tomber. Ces monstres qui mortifient leurs yeux par leurs objets desagréables, les rendent propres à voir toutes les beautés du Ciel. Enfin, de cette region de ténèbres & de nuit, où ils marchent durant quelques années, ils s'élèvent dans la region de la lumière & de la vie, pour l'éternité. Que dis-je ? au fond de cette Mer, ils trouvent un chemin non seulement assuré, mais agréable par les consolations que Dieu leur envoie. Comme par sa miséricorde, il mêle des amertumes aux plaisirs défendus que goûtent les Pécheurs qu'il veut retirer du péché, afin de les empêcher de s'y abandonner tout à fait : de même il mêle des douceurs aux amertumes de leur Pénitence, afin qu'ils ne perdent pas courage dans cette carrière laborieuse où il les fait entrer par sa grace, s'accommodant en cela à leur faiblesse. C'est sans doute ce qu'il nous a voulu figurer faisant tomber la Manne dans le Desert, où il arresta les Israélites durant quarante ans, avant que de les introduire dans la Terre de promesse. Mais quand il n'y auroit point de douceur dans la Pénitence,

il ne faudroit pas laisser pour cela de passer par cette bien-heureuse Mer, & de fendre les flots avec grand courage, de peur de tomber entre les mains des ennemis qui poursuivent les vrais Pénitens, pour les remettre dans leur servitude. Les Pécheurs n'ont point fait difficulté de s'embarquer sur la Mer du monde, de se ietter à corps perdu dans ses vagues, & de s'exposer à toutes ses tempestes. Ils ne se sont point rebutez pour y avoir fait plusieurs fois naufrage, les vns d'honneur, les autres de biens; ceux-cy de la santé, ceux-là du repos de l'esprit, qui sont les deux biens les plus solides de la vie. Ils ont navigé long-temps contre vent & marée, comme on dit ordinairement, & ils ont toujours espéré qu'enfin ils arriueront à quelque bon port. Comment donc seront-ils excusables, si quand il faut sortir de cette Mer criminelle & malheureuse, ils craignent si fort de s'embarquer sur la Mer sacrée de la Pénitence, que l'on peut bien nommer la Mer pacifique, puisqu'elle met la paix dans le cœur de tous ceux qui y voyagent comme il faut. Qu'ils considerent ces voyageurs illustres des De-

ferts de la Thebaïde, qui l'ont toute parcouruë durant de longues années, & qui ont souffert des choses si estranges en leur nauigation : ils auront honte d'auoir peur de celle qu'on leur propose, laquelle en comparaison de celle-là, est vn repos, & vn diuertissement. Le desir du gain fait rembarquer les Marchans quoy qu'ils ayent fait naufrage, & couru fortune de perdre la vie. Et le desir de se raquiter de la perte de l'innocence du Baptisme, de gagner les richesses de la Grace, & de iouir des délices de la Gloire, ne fera pas assez fort pour obliger les Pécheurs à monter sur vne Mer, où ils sont bien asseurez de ne pouuoir périr ? En verité, il faut qu'ils comptent pour fort peu de chose, & ce qu'ils ont perdu, & ce qu'ils peuuent regagner, ayant ces peurs d'enfant, & cette delicateffe, ou pour mieux parler, cette insensibilité pour leur salut. Certes, s'ils estoient bien persuadez qu'il y a vn lac de souffre, & de feu ; vn lieu de la gesne où les Pécheurs impénitens seront iettez pieds & mains liez ; ils ne feroient pas difficulté de se plonger dans les eaux de la Pénitence, pour se garentir d'un si

grand mal-heur. Mais ils ne pensent point à vne verité si effroyable, & l'enfer dont l'Evangile parle, ne les estonne pas davantage que l'enfer des Poëtes, ce qui fait voir qu'ils n'ont point de Foy. C'est toutefois la seule chose qu'ils doiuent craindre, & il n'y a rien, dit S. Augustin, qu'ils doiuent craindre davantage, parce qu'il n'y a point vn plus grand mal pour eux, ou plustost parce que c'est le seul mal qui leur peut arriver. Il est vray que si c'est par cette crainte que les Pénitens embrassent d'abord les travaux de la Pénitence, ce n'est pas par elle seule qu'ils doiuent continuër à les souffrir: Car ce sont des enfans qui font Pénitence dans la maison de leur pere, & non pas des esclaves dans la maison de leur Maistre. C'est le peuple fidele qui passe la Mer des souffrances avec l'esprit d'adoption, l'esprit de liberté, & non pas l'esprit de seruitude; de sorte qu'il doit agir librement & amoureusement. Certes, s'il ne s'abstient du péché que parce qu'il craint de brûler: il craint plustost de brûler, dit le mesme Saint Augustin, que de pécher: & il pécheroit sans doute s'il croyoit pécher impunément; de

forte qu'au fond de sa volonté il est coupable, quoy que quant à l'œuvre extérieure, il soit innocent. La crainte peut donc faire mettre le pied dans la Mer de la Pénitence, mais il faut que la charité fasse avancer chemin : autrement on marche en Juif & non pas en Chrétien, & on n'est point bien fort d'Egypte. On a Pharaon & son armée à ses talons, que la Mer n'engloutit pas, mais qui fond sur ces Captifs, lors qu'ils y pensent le moins, & qui les ramène dans les prisons, où il les traite comme des fugitifs avec plus de rigueur qu'auparavant.

Ce Tyran & toute son armée périrent dans la Mer avec tout le bagage, & personne ne s'en sauva pour en porter la nouvelle en Egypte, qui fut desolée par cette calamité. Il faut que pour accomplir cette figure, le Pécheur iette dans la Mer de la Pénitence, tout ce qui appartient au règne du péché, soit en sa personne, soit en ses biens, soit en ses amis. Car il n'en est pas de même d'un vray Pénitent qui s'est embarqué sur elle, que des marchans qui nauigent sur l'Océan. Il suffit souvent, quand la tempeste est violente, de jeter une partie de la charge
du

du nauire dans les flots , comme si on vouloit les appaifer par cette proye : mais si le cœur de ceux dont ie parle , n'est entiere-ment déchargé de tout ce qu'il porte ; il ne peut éuiter de périr dans l'orage qui le bat, sans luy donner vn seul moment de relâche. Il faut que Pharaon soit submergé avec toutes ses troupes, tout son orgueil, toute sa vanité, toutes ses pompes, toutes ses délices. Il n'y a nulle composition à faire avec cette Mer sacrée. Et certes, il y auroit de l'injustice à en demander quelque vne, puis que tout ce qu'elle veut engloutir, n'enrichit pas les Pénitens, mais les apauurit, ou les rend tres-miserables. Ils ne veulent pas que leur Iuge leur fasse grace à moitié , & ne se contenteroient pas d'une petite part de sa gloire. Ils demandent vn pardon tout entier, ils veulent iouir de tous les priuileges, de tout l'heritage des enfans de Dieu. N'est-il pas iuste aussi, que de leur costé ils renoncent à tout ce qui déplaist à ses yeux , & à tout ce qui offense sa sainteté. Pharaon fut noyé tout d'un coup : il faut aussi que tout d'un coup ils quittent toutes les occasions qui les retiennent dans la seruitude d'Egypte, parce

que s'ils different, ou s'ils font la chose peu à peu, il est fort à craindre, & il est presque inévitable que toutes leurs bonnes résolutions s'en iront en fumée, & qu'ils demeureront toujours dans leurs vieilles chaînes. Babylone sera desolée par cet heureux naufrage, les Citoyens en gronderont, & en seront confus; mais la sainte Cité de Jerusalem en triomphera, & les Anges en feront vne grande feste dans le Ciel.

Les Israélites profitèrent des dépouilles des Egyptiens; il faut que les pauvres de Iesus-Christ profitent de celles que les Pécheurs Pénitens rejettent eux-mêmes dans la mer de la Pénitence, afin de séparer par cet employ, ou l'iniustice de l'acquisition de leurs biens, ou leur mauvais usage. Le Sage commande de jeter son pain sur le courant des eaux, & assure qu'on le retrouvera: à plus forte raison, les riches doiuent-ils jeter leurs richesses, ou mal gagnées, ou superflues, entre les mains des indigens, où elles ne périront pas, mais où elles profiteront pour eux, à vne usure innocente & avantageuse, leur aquérant les tresors du Ciel, qui ne sont sujets ni

à la rouille , ni au larcin , ni à aucune autre perte. L'aumône est comme la rançon naturelle des péchez : & quoy que bien souvent elle ne soit qu'une restitution , encore peu proportionnée à la dette , toutefois, Dieu ne laisse pas de la recevoir comme une offrande , à laquelle il ne peut refuser l'absolution des crimes les plus énormes.

Enfin , quand les Pénitens sont déliurez, ils doivent toute leur vie chanter un Cantique d'action de graces à leur Libérateur , qui a ietté le cheval & le Chevalier dans la mer , qui les a tirez de l'Egypte , en la force de son bras , qui leur a ouvert les heureux abysses de la Pénitence, & où il a noyé entierement leur vieilhomme , qui est leur vray Pharaon. Les Israélites chanterent avec Moïse le Cantique que nous lisons dans l'Exode , avec beaucoup de ioye & de ressentiment: mais ils oublierent bien-tost la faueur insigne qu'ils avoient receüe. Il n'en doit pas estre ainsi des Pénitens , leur Cantique est une reconnaissance profonde qu'ils sont obligez d'avoir dans le fond du cœur , de la miséricor-

de que Dieu leur a faite, lors qu'ils en estoient le moins dignes ; & il ne faut pas que iamaïs ils cessent de chanter cét hymne secret à leur Libérateur. L'objet continuël de leur souuenir doit estre l'Egypte d'où ils sont fortis, & les miracles que Dieu a faits pour les en faire sortir. Qu'ils ne se flarent point d'y auoir part : Dieu a fendu la Mer, Dieu les a conduits dans ses entrailles : Dieu a fait abyssmer Pharaon, & son armée ; & s'ils ont marché, c'est Dieu qui a donné la force à leurs pieds : s'ils ont combatu, c'est Dieu qui a enseigné leurs mains à combattre : s'ils ont vaincu, c'est Dieu qui les a fait triompher. Qu'ils luy en rendent donc toute la gloire, & qu'ils le benissent sans cesse en cette vie, afin de le benir dans l'autre aux Siecles des Siecles.







DAVID PENITENT.

QVATRIESME TABLE AV.



L semble d'abord que le Peintre s'est trompé en faisant les visages des personnes qu'il represente en ce Tableau. Ce vieillard a la mine trop haute pour vn sujet, & ce Roy paroist trop estonné pour vn Souuerain. Le premier est habillé fort simplement, & toutefois, par la majesté de son port, & par ce feu qui luit dans ses yeux, il efface l'éclat du Sceptre & de la Pourpre de l'autre. Le geste de sa main montre qu'il luy fait des reproches. Le Prince tient la veuë basse, & montre qu'il demeure d'accord de ce qu'il entend. Sa Couronne panche à demy ; on diroit qu'il laisse choir son Sceptre, & qu'il va luy-mesme tomber de son Siege, tant il paroist surpris & affligé. Voulez-vous sçauoir leurs noms, l'un s'appelle Dauid, &

*Au 2. liu.
des Rois
chap. 12.*

l'autre Nathan. Celuy-là est vn Grand Prince, & celuy-cy vn plus Grand Prophete. Ce n'estoit pas sa coustume de venir à la Cour; il en auoit autant d'horreur comme il auoit d'amour pour sa solitude. N'ayant point d'esperances, ni de desirs pour les grandeurs de la terre, il ne paroifloit point aux lieux où on les recherche. Dieu luy faisant l'honneur de luy montrer les choses futures, il méprisoit les présentes; & entendant les secrets de son Créateur, il ne se soucioit point de pénétrer dans ceux de son Prince; il sçauoit bien que Dauid estoit l'homme selon son cœur, mais il sçauoit aussi que tous les Courtisans ne ressembtent pas à leur Maistre. Il eust volontiers eu société avec vn Saint; mais il craignoit la conuersation des Pécheurs. En celuy-là, il n'eust veu que de bons exemples; en ceux-cy, il n'eust trouué que des scandales. Il les pouuoit instruire; mais ils le pouuoient corrompre. Ils eussent eu besoin d'un Censeur courageux & sincere comme luy; mais il ne vouloit pas s'exposer luy-mesme au danger de la censure: il eust fait paroistre la grandeur de son courage en se mettant dans le danger; mais
il

il auoit peur d'y périr. Le zele le conuioit de secourir ceux qui se perdoient, mais il vouloit éuiter les occasions de se perdre. Enfin, il sçauoit que le Desert est le país des Prophetes, & que s'ils paroissent à la Cour, il faut que ce soit comme des éclairs qui ne font que passer, & non pas comme des estoiles fixes, qui demeurent attachées à leur Ciel. Dieu l'enuoye à celle de Dauid en cette façon. Ce pauvre Prince a mal-heureusement oublié ce qu'il deuoit à sa bonté apres tant de graces qu'il en a receuës. D'un Berger il en a fait le Roy de son Peuple; il l'a deliuré de toutes les embûches de Saül. Il l'a rendu la terreur de ses ennemis, l'arbitre de ses voisins, & l'amour de ses sujets. Sa Cour est pompeuse, ses Palais magnifiques, ses Tresors immenses, tous les biens d'un grand Royaume sont à luy, & il peut Espouser autant de femmes qu'il voudra. Cependant, comme si tout ce qu'il possède ne pouuoit le contenter, il rait la Femme d'un de ses plus fideles seruiteurs; & pour en iouir sans trouble, il le fait périr dans un combat. Ce ne luy est pas assez de luy oster l'honneur, il luy veut encore oster la

vie. Vn amour criminel, apres auoir amolli son cœur par vne mauuaise tendresse pour la Femme , l'endurcit pour le Mary, & le porte à commettre vne épouuantable cruauté. C'estoit tout à cette heure le plus doux des hommes, maintenant c'est le plus inhumain de tous les Tyrans. Les autres amans versent des larmes, il veut répandre du Sang. Ils se contentent de tromper les maris, & il veut exterminer celui-cy. C'est vn de ses Sujets, c'est vn de ses plus Vail-lans Capitaines : mais il n'est plus ni Roy debonnaire, ni conquerant genereux. C'est vn Tyran barbare, c'est vn adultere cruel aussi bien qu'effeminé. Comment seroit-il sensible aux seruices qu'il a receus d'Vrie, qu'il ne l'est pas aux graces qu'il a receuës de Dieu. Il a perdu les sentimens d'un homme raisonnable ; il peut bien se dépouïller des sentimens d'un bon Roy. Celuy qui s'est laissé surmonter à vne passion si honteuse, ne se soucie guère des Soldats qui se battent pour son seruice. Tandis qu'il trauaillent pour luy amener ses ennemis enchainez, il se laisse enchainer par vne de ses sujettes qui ne songeoit pas à luy. Il l'a veüe com-

me elle se rafraichissoit dans le bain , & fa
 conuoitise l'a ietté dans vn feu qu'il a vou-
 lu éteindre par deux crimes. Il n'a point
 disputé sa conqueste , & l'infidelité de son
 cœur à suiuy aussi-tost la curiosité de ses
 yeux. Celuy qui estrangloit les lions en sa
 ieunesse , s'est laissé surmonter en la force
 de son âge , par vne femme. Le vainqueur
 de Goliath est le Triomphe de Bersabée. Le
 Libérateur du Peuple d'Israël, deuient son
 scandale. Celuy qui chantoit les loüanges
 de Dieu sur sa Harpe, soupire pour celle qui
 l'a vaincu; & peut-estre chante-t-il des hym-
 nes pour vne conqueste qui le deshonnore.
 Cét excellent Prophete qui lisoit dans l'a-
 uenir, ne connoist pas les mal-heurs de l'e-
 stat present où son crime l'a réduit. Ce
 Docteur admirable qui exhortoit son peu-
 ple à la pieté & à la vertu par des paroles
 enflammées, l'en détourne par vn exemple
 détestable. Enfin, l'Homme selon le cœur
 de Dieu, est deuenu par son double crime,
 l'Homme selon le cœur du demon. Il pense
 bien l'auoir caché, & qu'il en gousterà le
 fruit en repos. Il ne songe point que Dieu
 sçait le dessein de la lettre que portoit Vrie;

il songe encore moins à la punition que sa Justice en peut faire. Il éloigne de son esprit tout ce qui peut empescher qu'il ne iouisse de sa nouvelle femme avec vn plaisir sans amertume. C'est vn grand oubly de son devoir que de commettre vn adultere, & vn homicide ; mais c'est vn plus grand mépris de son Souuerain, de ne se repentir ni de l'vn, ni de l'autre. Vn horrible mal-heur est entré dans sa maison avec Bersabée : il fait vn plus énorme sacrilege d'entrer apres cela dans la maison de Dieu, comme auparavant. Comment ose-t-il regarder le Tabernacle de celuy qu'il a deshonoré ? Comment a-t-il la hardiesse de luy offrir des dons avec des mains teintes du sang d'vn de ses Sujets ? Le Sacrifice des Taureaux peut-il effacer celuy que son amour impudique a fait faire au milieu de son armée, d'vn de ses plus braues Capitaines ? L'encens qu'il voit brûler sur l'Autel des parfums, ne luy reproche-t-il pas la puanteur de son péché ? Le feu qui consume les Victimes, n'accuse-t-il pas celuy dont son cœur est mal-heureusement enflamé ? ose-t-il bien mesler sa voix avec les Chantres pour louer le nom

de celuy qu'il a si peu respecté ? Helas ! David fait toutes ces choses sans scrupule ; & comme il ne voit point arriuer de changement en sa fortune , il ne s'aperçoit pas de celuy qui est arriué dans son cœur. L'amour criminel qui l'a corrompu y produit ses deux effets ordinaires, l'aveuglement , & l'insensibilité.

Dieu qui ne l'abandonne pas aussi-tost qu'il en est abandonné, veut le retirer de ses ténèbres , & luy rendre le sentiment qu'il a perdu. La Iustice luy auoit mis la foudre à la main pour exterminer vn Prince dont l'ingratitude estoit inexcusable, & il en vouloit faire vn exemple pour tous les Rois de tous les siècles. Mais la miséricorde le desarma incontinent , & il ne put se résoudre à ruiner l'ouurage que sa grace auoit commencé dans ce mal-heureux Pécheur. Il ne le regarda point comme celuy qui auoit méconnu si lâchement les faueurs qu'il auoit receuës de sa bonté : mais comme celuy à qui elles l'auoient engagé d'estre toujours fauorable ; l'Homme qui auoit esté si longtemps selon son cœur , ne pût deuenir l'objet de sa haine. La fidelité passée l'emporta

sur l'ingratitude presente, & il aimamieux que les siècles suiuaus eussent en luy vn exemple de Pénitence, que de desespoir. Pour cét effet, il choisit Nathan, & luy inspire vn admirable conduite. La Majesté Royale eust, sans doute, fait peur à vn autre. Il eust refusé, ou il eust tâché d'éluder cette commission. Mais quand il s'agit du commandement du Roy éternel, vn vray Prophetene peut craindre ni la puissance, ni la colere d'un Roy Terrien. Il sçait que la verité entrant dans la Cour entre dans vn pais ennemy; & il sçait encore mieux, que Dieu qui se nomme la Verité, regne au milieu de ses ennemis, & qu'il ferme quand il luy plaist la gueule des lions. Quand il deuroit aborder vn Prince qui feroit vne profession ouuerte d'impieté, & qui feroit vn Tyran déclaré, il ne laisseroit pas de s'aquiter de son Ambassade : à plus forte raison l'excutera-t-il hardiment ayant à traiter avec vn Roy dont il connoist la religion & la douceur. C'est toutefois vn Roy, & cette qualité l'oblige de cacher la lancette qu'il veut enfoncer dans sa playe, de déguiser le remede qu'il prepare pour sa guérison, & de

courir de fleurs le piège qu'il luy tend pour son salut. Il fait semblant de l'establiſſir Juge de ce mauuais riche qui a tué l'vnique brebis qu'auoit ſon pauvre voiſin, luy qui en poſſedoit des troupeaux, & il a deſſein de luy faire prononcer vn arreſt contre ſoy-meſme. Il le met en colere contre vn criminel imaginaire, pour le faire entrer en vne ſainte fureur contre le vray coupable. Il veut qu'il s'oſte à luy-meſme toutes ſortes d'excuses pour diminuër ſon péché. Il le réduit à ce point que ſe confeſſant criminel quand il ne ſonge pas à ſon crime, il ſe declare digne de mort, & que par ſa propre langue il aiguïſe l'épée qui doit executer ſa condamnation. Quand Nathan le voit en cét eſtat, il luy manifeſte le ſecret de ſa Parabole, & luy dit hardiment. *Tu es cét homme qui merite la mort.* A ces terribles paroles, Dauid n'entre point en colere contre le Prophete, pour la liberté de ſa censure; mais il ſe faſche contre luy-meſme pour l'indignité de ſon crime. Il ne ſe plaint point qu'il n'a pas reſpecté ſa Grandeur Royale; mais il ſ'accuſe de l'auoir violée par ſon forfait. Il ne cherche point d'excuse pour la

diminuër ; mais il s'écrie , *J'ay Péché*. Cette confession ne sort pas seulement de sa bouche, pour ne pouuoir démentir l'homme de Dieu qu'il voit estre instruit de son offense ; mais elle sort de son cœur qui en ressent vn douloureux repentir. Il ne dit qu'une parole , & il explique la plus vaste & la plus parfaite contrition que iamais Pécheur ait ressentie. C'est vn trait de feu qui ayant percé son cœur perce celui de son Iuge , & en chasse toute la colere. C'est vne Mer où son adultere & son homicide sont abysmez de telle sorte , qu'ils ne paroistront iamais deuant le Tribunal de la Iustice Diuine. C'est vn sacrifice expiatoire où il immole toutes les puissances de son ame pour obtenir le pardon de son infidelité. C'est vn encens que l'Eternel reçoit en odeur de suauité , & qui chassant la puanteur de son scandale , répand vn admirable parfum dans tous les siècles. C'est pour tous les Pécheurs vne leçon de douleur , & vn gage d'esperance : enfin , c'est la honte du Demon , l'instruction de la terre , la consolation des coupables , la ioye des Anges. Mais ne pensez pas que ce Saint Pénitent se contente de la confession de son crime

crime deuant le Prophete. Il a peché, c'est
 ce que les Rois ont accoustumé de faire ;
 il a commis vn adultere, c'est dequoy plu-
 sieurs se glorifient ; il a fait tuër vn de ses plus
 fideles seruiteurs, c'est ce qu'ils comptent
 pour fort peu de chose. Mais il a publié son
 crime, il a voulu en éterniser la memoire dans
 ses Pseaumes, & il a, ce semble, conuoqué tous
 les hommes de tous les siècles comme à vn
 Theatre, pour y voir représenter l'histoire de
 ses amours détestables, & celle de son cuisant
 repentir. C'a esté trop peu pour luy de pleu-
 rer, il a fait nager son lit dans ses larmes ; il
 en a composé son bruuage ; il s'est dépouillé
 en secret de sa pourpre, il a pris le cilice,
 il s'est prosterné par terre, il a gémy, il a
 soupiré, il a ieusné, il a prié ; c'est ce que
 les mauuais Rois ne font point. Que dis-je,
 c'est ce qu'ils ne veulent pas seulement qu'on
 leur die. S'ils ont quelques vertus, on ne
 peut trouuer de termes assez magnifiques à
 leur goust pour les louer ; & s'ils ont de
 grans vices, s'ils commettent des crimes
 énormes, s'ils font gloire de leurs adulteres
 & de leurs autres abominations, s'ils répan-
 dent le sang de leurs sujets comme de l'eau,

ou ils ne peuuent souffrir qu'on les reprenne, ou ils veulent que ce soit avec des paroles si douces, qu'il semble que le Iuge appréhende le Criminel, & qu'on luy demande vne grace, quand on l'aduertit de songer à son salut. Si on leur parle en public, on les scandalise, eux dont la vie est le scandale de leur Royaume; & on leur oste le respect & l'estime des Peuples, qu'ils ont perduë par leurs débauches. Si on les auertit en secret, on se melle des choses dont on n'a que faire; on croit les mauuais bruits; on est vn estourdy & vn importun. Comment pourroit-on esperer que des Princes qui ne peuuent supporter la liberté des paroles, quoy qu'accompagnées de prudence, fussent capables de supporter les rigueurs d'une Pénitence salutaire? Qui oseroit seulement la leur proposer? Combien d'excuses, combien d'empêchemens, combien de raisons n'allegueroient-ils pas aussi-tost pour se dispenser de ce remede? La Cour n'en peut seulement ouïr prononcer le nom. Elle ne le hait pas moins que celui de la verité, ou pour mieux dire, la Pénitence est de toutes les veritez Chrétiennes celle qui la choque dauantage,

& qu'elle hait plus mortellement la ; raison n'en est pas fort difficile à trouver. L'esprit de la Cour est comme la quintessence de l'esprit du siècle, qui n'est autre chose que l'amour de la grandeur, & des voluptez. La Pénitence détruit ces deux choses, parce qu'elle humilie le cœur, & mortifie le corps ; il est donc impossible que ceux qui sont, ie ne dis pas dans la Cour ; mais de la Cour, puissent aimer cette Pénitence directement opposée à leur esprit, à leurs maximes, & à leur façon ordinaire de viure, toute molle, délicateuse, & libertine. Mais pourquoy parlons-nous seulement des Courtisans, comme des plus grans ennemis de la Pénitence Chrétienne ? Tous les Pécheurs de ce siècle, fort peu exceptez, en ont peur, & la fuyent comme vne torture. David, qui n'estoit point sujet à la punition ordonnée par les Loix humaines, s'humilie ; & ceux qui les doivent craindre pour les péchez qu'ils commettent tous les iours, & qui sont encore soumis à la rigueur des Loix Diuines, demeurent superbes. Vn adultere est vn crime que la corruption du siècle n'a rendu que trop commun ; & la Pénitence que

ceux qui en sont coupables veulent faire, est tres-rare, ou tres-legere. Ils ne peuvent ouïr les Prophetes du Seigneur qui leur reprochent leurs desordres, s'ils ne choisissent tous leurs termes de peur de les fâcher. Au lieu de châtier ces yeux qui sont la cause de leur ruïne, ils ne peuvent auoir des objets assez magnifiques & assez agreables dans leurs maisons pour les amuser; au lieu d'arroser leur lit, ou plustost de le faire nager dans leurs larmes, comme faisoit Dauid; ils y cherchent vn repos délicieux. Au lieu de manger de la cendre pour du pain, ils ne trouuent rien d'assez délicat pour leur goust; au lieu de haires & de cilices pour mater leur chair qui les a trahis; ils entretiennent son insolence par la delicateffe des habillemens dont ils la couurent; au lieu de se prosterner aux pieds des Prestres, ils leur marchent sur la teste par la Loy qu'ils leur prescriuent de ne leur ordonner rien de fâcheux. Au lieu de gemissemens & de soupirs, ils font entendre des murmures contre leurs Iuges. S'ils veillent, c'est dans des conuersations ou dangereuses, ou inutiles. S'ils prient, c'est des léures seulement, & leur

cœur est bien éloigné de Dieu. S'ils sont puissans, ils croient qu'on doit respecter leur autorité, & se dispenser pour eux des règles de l'Eglise, comme si elles n'estoient faites que pour les pauvres. S'ils ne sont que délicats, ils demandent que l'on les épargne comme foibles. S'ils ont continué longtemps à pécher, ils accusent la force de leur mauuaises habitudes dont ils n'ont pas voulu se rendre les maistres. S'ils commencent à mal faire, ils prétendent que les premières fautes doiuent aisément estre pardonnées, ou ils ont esté surpris, ou ayant combattu, ils n'ont peu résister à vne grande violence : Enfin, ils ne disent iamais *I'ay Péché*, sans y adioûter vn *Mais*, qui oste tout le mérite de leur Confession. Bien-loin de faire chanter les desordres de leur vie dans des Pseaumes de Pénitence, ils ne peuuent se résoudre à les dire à l'oreille de celuy qui a puissance de les en absoudre. Ils trouuent cette Loy insupportable & tyrannique ; ce n'est qu'à l'extremité qu'ils s'y soumettent, & ils font tout ce qu'ils peuuent pour diminuër la confusion qu'ils deuroient chercher à augmenter, parce que c'est vne confusion salu-

taire qui les conduit à la gloire de l'innocence. S'il y a dans vne ville vn Confesseur, ou ignorant, ou qu'on croit facile; s'ils en peuvent trouuer vn qui passe, & que iamais ils ne reuerront; c'est à luy qu'ils confient leurs abominations, comme s'il ne s'agissoit pour auoir la paix de la conscience, que de ne voir plus celuy à qui on en a déclaré les desordres. Apres cela, on est aussi sensible aux injures qui touchent la réputation, on est aussi amoureux des loüanges, on s'estudie avec autant de soin à gagner l'estime publique, & à paroistre enrichy des mesmes vertus qu'on a cent fois violées; que si on estoit toujours demeuré dans vne grande sainteté; & que l'esprit de la Pénitence n'obligeast pas de souffrir avec patience, & mesme avec ioye, le mépris des hommes, quand on a méprisé la Loy de Dieu. Les Iustes ne doiuent pas aimer la loüange parce que Dieu seul la merite, comme l'Autheur de leur Iustice; comment vn Pénitent la peut-il donc exiger, luy qui doit reconnoistre qu'il a abusé des dons de la Grace, & qu'il est deuenu abominable aux yeux des Iustes, des Anges, & ce qui est plus redoutable, aux yeux du Dieu qui

l'a racheté ? Si ses crimes sont publics , pour-
 quoy ne veut-il pas que la honte en soit pu-
 blique ? S'ils sont secrets, pourquoy trouue-
 t-il estrange qu'estant loüé des vertus qu'il
 n'a pas en effet, il soit blâmé quelquefois des
 defauts qui ne se rencontrent pas veritable-
 ment en luy ? la Iustice Diuine ne paroist-
 elle pas en cette conduite sur sa reputation;
 & doit-il auoir de la peine à en faire vn sa-
 crifice qui expie ses fautes, & qui guérisse
 ses blesseures en mesme temps ?

Quand Dauid fut contraint de sortir de
 Ierusalem pour ne pas tomber entre les mains
 d'Absalom, Semei le trouuant en ce pitoya-
 ble estat ; au lieu de compatir à son mal-
 heur, & de consoler son Prince, il le char-
 gea d'injures, & le nomma homme de Sang.
 Vn de ses Capitaines le voulut tuër, mais
 ce Genereux Pénitent le retint, & luy dit,
 que Dieu auoit commandé à Semei de le
 maudire. C'est qu'il se consideroit en cette
 occasion comme vn Pécheur que la Iustice
 Diuine punissoit pour le meurtre d'Vrie, &
 qui estoit obligé par la Loy de la Péniten-
 ce, de supporter les injures de son sujet, avec
 d'autant plus de douceur que ce qu'il luy re-
 prochoit estoit veritable.

*An 2. liu.
 des Rois
 ch. 16.*

Lors que ce Saint Roy eut tiré du fond de son cœur cette admirable parole, *I'ay Péché*, Nathan luy replique aussi-tost, de la part de son Iuge, *le Seigneur t'a pardonné*. Les Pécheurs dont ie parle voudroient qu'en prononçant la mesme parole, sans auoir le mesme repentir, la mesme Grace leur fust accordée. Que dis-je, ils ne veulent pas mesme prononcer si-tost ce mot admirable, mais ils le remettent au lit de la mort, comme s'il dépendoit du criminel d'auoir sa Grace quand il luy plaît. Ainsi ce *I'ay Péché*, apres quoy Dauid ne pèche plus, leur donne la hardiesse de pécher toûjours. Ce qui est pour ce Grand Roy, vn sacrifice d'expiation, est pour ces impertinens, vn sacrilege. Ce qui estoit pour luy vn gage de l'esperance du pardon pour le passé, les rend plus dignes de condamnation pour l'auenir. Ce qui a étonné le Demon en luy, le fait triompher en eux : ce qui a instruit le monde, le scandalise; ce qui a réjouï les Anges, les offence. Enfin, du remede, ils font du poison; & des termes de leur Grace, ils composent l'arrest de leur perte. Vn bon, *I'ay Péché*, suffit, il est vray : mais il n'est bon que quand il est

volon-

volontaire ; Et lors qu'on le profère en vn estat où l'on ne peut plus pécher, parce qu'on va mourir ; est-ce vn effet d'une bonne volonté ? n'est-ce pas plutoſt vn effet de la crainte dont l'ame eſt ſaiſie à la veuë d'un amas épouuantable de crimes ; où l'on n'auoit point ſongé auparauant ? Eſt-ce quitter le péché ? N'est-ce pas plutoſt en eſtre quit-té, lors qu'on voudroit bien rapeller la vie qui s'enfuit, afin d'auoir toûjours le plaſiſir de le commettre ?

L'Enfant qui eſtoit né de l'adultere de Dauid, mourut incontinent apres ſa naiſſance ; cela vous doit enſeigner qu'il faut eſtoufler le péché, & ce qui en vient, auſſi-toſt que cette mal-heureuſe production eſt faite. Je ſçay que le fruit des crimes eſt d'ordinaire plus agreable que celui de la vertu ; mais il ne faut pas laiſſer de l'arracher auant qu'il croiſſe & ſe fortifie ; ſans attendre qu'eſtant tout pourry il ne ſoit plus plaiſant au gouſt. Dauid n'attend pas à proférer cette grande parole, lors qu'il ſera ſur le bord du ſepulchre ; auſſi-toſt que le bandeau tombe de ſes yeux, ſa langue ſe dénouë ; & dans le premier mouuement de ſon cœur, il ſe confeſſe

coupable parce que le fond n'estoit pas encore gasté. Aussi son Iuge est-il soudain apaisé, vn mot luy arrache la foudre des mains, & il est bien-aïse d'estre vaincu par vn coupable qu'il n'eust puny qu'à regret. Pécheurs, qui dites, *nous auons Péché*; il n'y a point de Prophete qui vous die assurement, *le Seigneur vous a remis vos Péchez*. Le Prestre prononce, il est vray, & prononce comme Iuge, *le vous absous* : mais le Pape Saint Gregoire vous aduertit, que cette sentence d'absolution qui retentit à vos oreilles ne vous sert de rien, si en mesme temps Iesus-Christ qui est le Iuge inuisible, ne la confirme dans le Ciel. Cette confirmation dépend de l'estat du cœur des criminels; & qui est-ce qui connoist assez son propre cœur, pour estre assuré qu'il a les dispositions necessaires pour estre absous par vn Iuge si exact & si rigoureux ? Ceux qui ont le plus de soin de garder leur cœur, & qui l'enuironnent d'épines, ou plustost d'une forte muraille, pour empêcher que les bestes farrouches n'y entrent : Ceux qui veillent continuellement sur tous ses desirs & qui ne luy pardonnent pas le moindre déréglement, sont toujours

en crainte, n'en osent respondre, & demandent à Dieu qu'il leur pardonne leurs ignorances. Que doiuent donc faire les Pécheurs qui ont laissé leur cœur tout ouuert à toutes les passions depuis tant d'années; qui sont allez au deuant des ennemis pour les introduire dans la place; qui ont fauorisé leur tyrannie; qui ont eu peur de n'estre pas assez esclaves des mauuaises conuëitises? Est-il possible qu'aussi-tost qu'ils croient auoir recouuré la liberté, ils soient en cette profonde assurance & du passé, & de l'auenir, qui aproche fort de l'insensibilité? L'Apostre ne leur enseigne-t-il pas clairement, qu'ayant éteint en eux la lumiere de la verité, & violé ses régles par des crimes détestables, il n'y a plus pour eux d'hostie qui les puisse expier de telle sorte, qu'ils ne doiuent toujours viure dans la crainte du terrible Iugement de Dieu? A-t-il des yeux humains pour voir les choses comme les hommes les voyent? a-t-il entre ses mains les mesmes balances? pese-t-il les péchez de la mesme sorte? suit-il les régles que la corruption du monde a introduites & autorisées? Est-on tel deuant luy que l'on croit estre, ou tel

*Epist. aux
Heb. chap.
10.*

que l'on paroist deuant les autres ? Non, les choses ne vont pas de cette sorte. Il a ses yeux, ses balances, son poids, & ses régles: & cela est si rigoureux, si pur, & si saint, qu'il n'y a personne qui apres l'auoir offensé se doieue tenir assurez du pardon, en telle maniere qu'il ne soit plus obligé de songer à apaiser sa colere, à l'exemple de Dauid qui pleure son péché iusqu'à la fin de sa vie. Dieu luy inspirant ce mouuement extraordinaire, a voulu qu'il fust vn Docteur, & vn modèle de la Pénitence Chrétienne, durant les ombres de la Loy de Moïse. C'est pourquoy il ne suffit pas de l'admirer, ou d'escouter ce qu'il enseigne ; il faut imiter ce qu'il pratique. Ces belles larmes, ces saints gémissemens, ces sacrez soupirs, cette délicieuse tristesse, cette heureuse douleur; Enfin, cette admirable Pénitence d'un Grand Prince, fait vostre leçon & vostre loy tout ensemble. Le Peintre n'a pû représenter des choses si saintes avec son pinceau ; mais Dauid en a fait l'image dans ses Pseaumes qu'on appelle Pénitentiaux. Tous les traits en sont merueilleux, & l'on voit clairement que le cœur conduisoit sa main, ou pour mieux

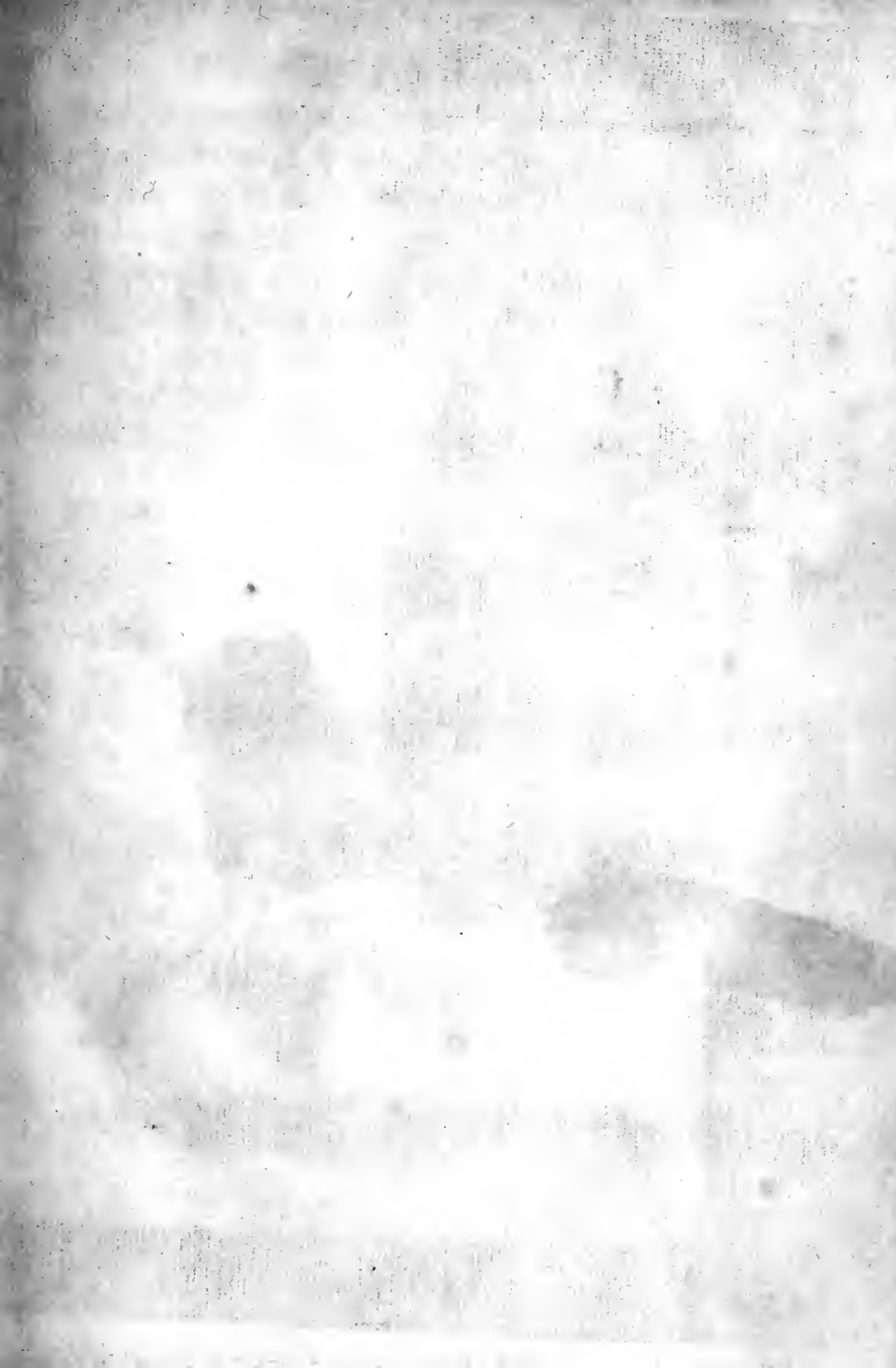
dire, que l'esprit de Dieu échauffoit l'un de ses ardeurs les plus violentes, & que l'autre suiuit son mouvement. Laissez, ô Pénitens, laissez toute autre lecture pour vous adonner à celle-cy qui vous est propre. Il ne vous appartient pas d'estre admis à celle des autres Liures Sacrez où les Grands Mysteres sont découuers, & où Dieu fait voir ses beautés & sentir ses faueurs à ceux qui le seruent. Que dis-je ? vous ne meriteriez pas de lire les Pseaumes dont ie parle; mais vostre Iuge, qui vous veut faire misericorde, veut que vous apreniez comment il faut la luy demander. Il veut estre inuouqué avec les termes qu'il a inspirez luy-mesme à vn parfait Pénitent, comme c'est pour l'amour de luy-mesme qu'il vous pardonne. Si vos esprits sont enuelopez de ténèbres, vous trouuerez dans ces Pseaumes vne lumiere admirable qui les dissipera. Si vostre Foy est languissante, elle y prendra vne nouuelle vigueur. Si vostre esperance chancelle, elle s'y affermira solidement ; Si vostre douleur est foible, elle s'y augmentera ; Si vos cœurs sont durs, ils s'amoliront ; S'ils sont de glace, ils seront incessamment échauffez ; ils sortent des éclairs, des

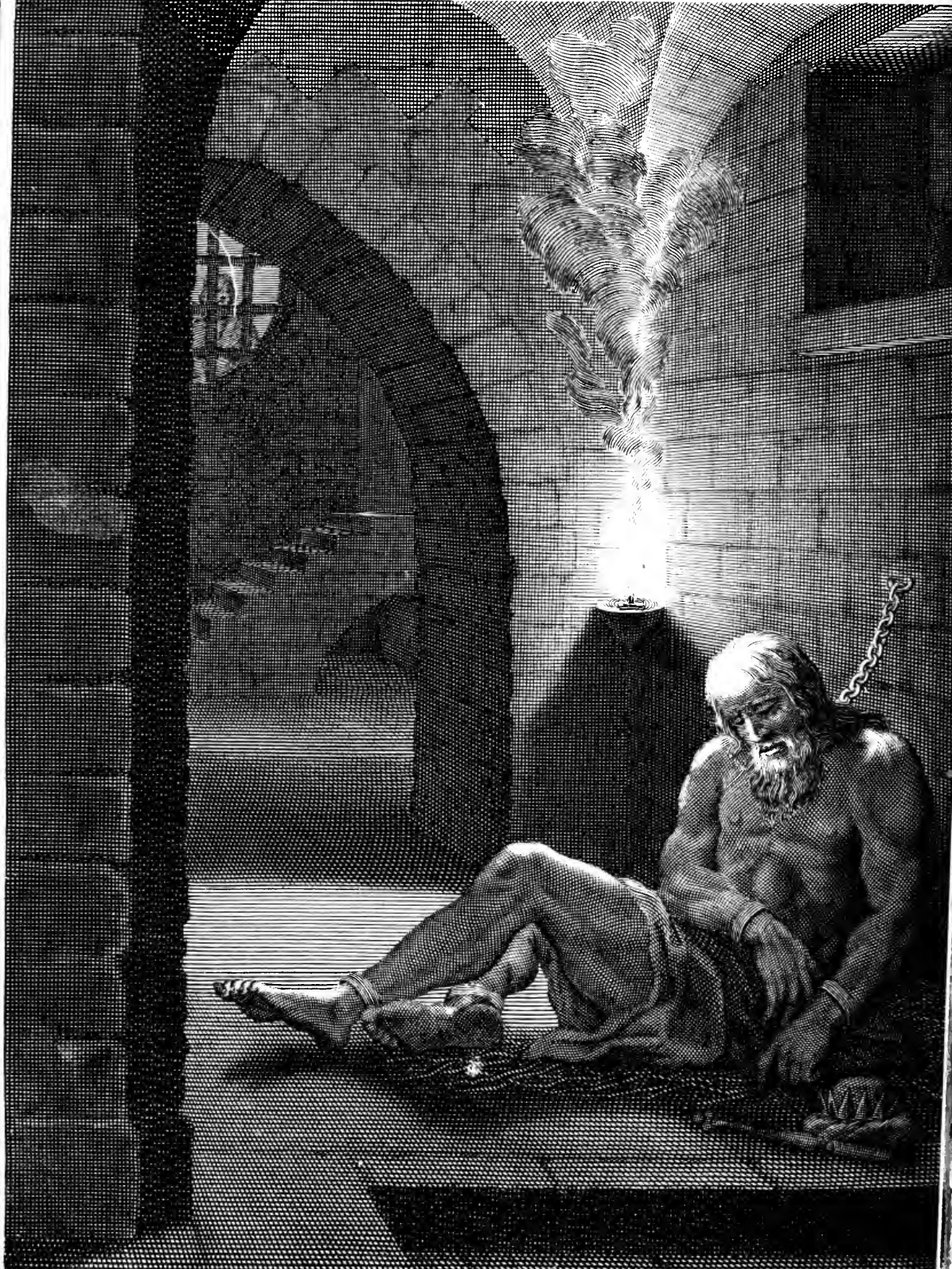
feux & des foudres de chaque verset , qui emportent l'ame & qui la transforment; tous les sentimens s'y trouuent & y sont meslez d'une façon admirable, de la crainte on y passe à l'esperance, de la tristesse à la ioye, des plaintes aux remerciemens, de la frayeur à l'assurance, du trouble à la paix, & de la douleur au repos. On y iette des larmes & on les effuye, on y parle en sain & en malade, en fils & en seruiteur, en innocent & en coupable. En s'y blâmant, on s'y louë, & en s'y condamnant, on s'y absout; de quelque nature que soit le mal dont on se plaint, on y trouue des remedes propres pourueu qu'on veuille sincerement se guérir, & quand on est guéry, il y a des préseruatifs admirables pour conseruer la santé. Enfin, les Pseaumes de la Pénitence de David sont le tresor des Pénitens, leur bouclier, leur espée, leur forteresse, leur asyle, leur pédagogue, leur consolation, leur nourriture, leur remede, leur vie. Meditez-y donc nuit & iour? ô vous qui voulez faire vne Pénitence qui soit sincere; remplissez-en vostre memoire, mais grauez les mieux dans vostre cœur, parce qu'il faut qu'ils effacent les

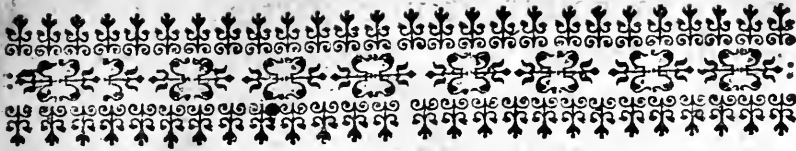
traits du vieilhomme que vos crimes y ont profondément imprimez, & qu'ils y mettent ceux de l'homme nouveau que vous y auez effacez depuis tant d'années. La Sainte Eglise les fait lire en la ceremonie de l'absolution des Pénitens & des excommuniez; & dans les calamitez extraordinaires; c'est par eux qu'elle tâche d'apaiser la colere de Dieu. Cela nous montre qu'ils ont quelque vertu particuliere dans la Pénitence, & que c'est la langue des Pécheurs qui se veulent convertir. Dans la Musique les airs tristes sont ordinairement les plus sçauans & les plus agreables à ceux qui entendent les secrets de l'harmonie, & quoy qu'ils semblent mal-propres à charmer la mélancolie, ils l'adoucissent neanmoins, s'ils ne la peuuent chasser tout à fait. La Pénitence est vne tristesse qui, à la considerer seulement comme telle, desseiche les os, abat l'esprit & deuore le cœur; mais les airs des Pseaumes de la Pénitence de Dauid font tressaillir les os des Pénitens d'une sainte ioye, relèuent leurs esprits & engendrent dans leurs cœurs vne allégresse toute diuine, qui les nourrit délicieusement, tandis que les Pécheurs croient qu'ils se

nourrissent de poison. Les airs les plus agreables ne laissent rien d'eux que quelques sons dans les oreilles qui n'y peuuent demeurer long-temps; mais ceux du Prophete se conferuent toujous dans le fond de l'ame , & y font des changemens admirables, sans que l'on s'en aperçoive. Ce sont des airs proportionnez au venin de la Tarentule qui les a mordus , & qui par cette proportion les réveillent de leur assoupissement , & par vne heureuse agitation en chassent le venin qui leur eust donné la mort.









MANASSES

DANS LES CHAISNES.

CINQVIESME TABLEAU.



ES fameuses nuits du Bassan qui luy ont fait aquerir tant de reputation parmy les Peintres, n'ont rien de si admirable que celle de ce Tableau. L'enfoncement de ce cachot est merueilleux. La voute est toute noire de la fumée de cette petite lampe qui brûle en vn coin, & qui ne iette qu'une lumière bleuastre. C'est tout ce qu'on peut faire de descouvrir, à la faueur de cette ténébreuse clarté, vn homme qui a des chaisnes au cou, aux pieds, & aux mains. Leur pesantueur luy fait baisser la teste, & on ne laisse pas, neantmoins, de remarquer son visage, qui montre quelque chose de fort grand & de tres-affligé tout-ensemble. Ses cheueux hé-

*Lib. 2. des
Paralip.
chap. 33.*

rissiez en couurent vne partie, il coule de grosses larmes de ses yeux, & l'on voit à leurs regards languissans, qu'une profonde tristesse a occupé son esprit, & qu'il sent quelque violente douleur. A costé de luy le Peintre a mis vn Sceptre, & vn Diadème pour nous faire connoistre que ce prisonnier est vn Roy. C'est tout ce qu'il nous peut dire; Mais l'Histoire Sainte en fait vn Tableau viuant, qui merite beaucoup mieux d'estre obserué que le sien.

Son nom est Manassés, il s'est veu assis sur le Trofne de Iuda par vne succession legitime, mais il l'a perdu par ses crimes; Au lieu de reconnoistre que succedant à la Couronne de son Pere Ezechias, il deuoit succeder à sa pieté; & que commandant au peuple que le vray Dieu auoit choisy pour son heritage, il estoit obligé de luy montrer l'exemple de son veritable culte; Au lieu de profiter des exemples de ses predecesseurs, qui auoient esté si rigoureusement punis de leurs impiétez; il sembloit qu'il voulust enchérir sur-eux, en toutes sortes d'abominations. Il chassa du Temple, les Prestres, & les Leuites, & introduisit à leur

place des Prestres Idolâtres. Il fit passer ses enfans par le feu, & les offrit à Moloch. Il consulta tous les Magiciens qu'il put trouver, & adora toutes les Idoles qui luy furent présentées; il leur fit dresser des Autels dans le Temple mesme, & n'oublia rien pour rendre ses sujets aussi profanes que luy. Son mauvais exemple n'eut que trop de force. La Cour, qui n'a guère de religion sous les Princes les plus pieux, perdit aisément toute religion sous vn Roy impie. Ses Flateurs l'eussent adoré luy-mesme, aussi bien que les Diuinitez qu'il seruoit, s'il eust désiré des honneurs diuins; & plus il multiplioit ses sacrileges, plus ils loüoient l'estenduë de sa piété. Le Peuple se laissa aisément emporter à l'exemple de son Maistre; de sorte que la Terre Sainte de Iuda, deuient en peu de temps vn pais d'abomination sous le règne de Manassés. Iamais Tygre n'a esté plus farouche que luy. Les moindres soupçons passoient dans son esprit, pour des crimes auérez, & il n'y auoit point de supplices assez rudes pour assouuir sa vengeance. Hierusalem nageoit dans le sang de ses habitans, les plus illustres familles pleuroient

ceux qui souûtenoient leur dignité, & rien n'estoit si dangereux que la reputation d'une grande vertu. Enfin, dans vne fort grande ieunesse, il commit tous les crimes des vieux Tyrans ; & on eust dit qu'il craignoit de n'auoir pas assez de vie pour estre extraordinairement méchant, tant il se haïsta de faire du mal. Dieu ne le voulut pas châtier comme il méritoit, ni le laisser sans auertissement. Il suscita des Prophetes qui luy parlant de sa part avec plus de hardiesse qu'il ne vouloit, & le menaçant de ses Iugemens, furent mis à mort par ses ordres. Isaïe estoit le plus zelé, & le plus éloquent, mais outre sa science & sa vertu, il auoit l'honneur d'estre de la Maison Royale, & proche parent de Manassés. Ce qui sembloit le deuoir rendre plus considerable aupres de luy, ou du moins l'exempter du mauuais traitement, fut ce qui luy fit plus de mal. Il crut que le degré de parenté qu'il auoit avec luy, le rendoit insolent ; qu'il le traitoit en ieune homme plustost qu'en Pécheur, & qu'il deuoit couvrir ses fautes, & non pas les publier, & demander pour luy des benedictions à Dieu, plustost que de luy faire

des menaces de sa part. C'est ce qui le porta à commander qu'on le fust mourir; & comme si ce n'eust pas esté assez pour conten-ter son dépit, que d'oster la vie à son parent, à vn vieillard, & à vn Prophete; il voulut augmenter son crime par la nouveauté rigoureuse du suplice, le faisant couper en deux, avec vne scie de bois. Les autres Cen-seurs de ses abominations éprouuerent aussi combien il estoit dangereux de luy dire des veritez qu'il ne vouloit pas entendre; & des morts cruëles furent la recompense des bons conseils qu'ils luy donnoient. Mais le Dieu qui les faisoit parler, & à qui l'injure estoit faite, la vengea comme ils luy auoient prédit. Nabuchodonosor (ou Merodach) qui dans les premieres années de l'vsurpation de l'Empire d'Assyrie, lequel il auoit vny à ce-luy de Babylone, cultiuoit l'amitié d'Eze-chias, se voyant affermy sur le Thrône, ne tint pas grand conte de son fils, & il le vou-lut assujétir au mesme tribut que son Pere auoit payé aux Assyriens. Manassés refu-sant de s'y soumettre, il luy fit la guerre par ses Lieutenans, qui défirent ses troupes le prirent luy-mesme prisonnier, le chargerent

de chaisnes, & l'emmenèrent captif en Babylone. Le Vainqueur vſa inſolement de ſa victoire; au lieu de reſpecter en luy la qualité Royale, & de conſiderer que par la viciffitude des choſes humaines qui auoit fait tomber vn Prince legitime, du Thrône dans les fers; luy qui eſtoit vn vſurpateur, pouuoit bien voir détruire ſa grandeur naiſſante. Il le fit ietter dans vn cachot. Les ténèbres y eſtoient bien noires, mais la lumiere de la Grace y fit voir à Manaſſés des veritez que la ſplendeur de la Couronne, la ieuneſſe, la puiffance, & les voluptez luy auoient cachées. Il ſemble qu'en perdant l'eſperance de porter iamais le bandeau Royal, celuy qu'il auoit ſur l'eſprit, en tomba heureuſement pour luy faire recouurer la veuë. Le changement de ſa fortune qui paroifſoit ſi cruel, en produiſit vn tres-fauorable dans ſon cœur; deuenant mal-heureux, il cessa de l'eſtre; perdant la liberté, il la recouura; & tombant entre les mains de ſon ennemy viſible, il ſortit de celles de l'ennemy inuiſible qu'il adoroit comme ſon Dieu. Au lieu des flateurs qui l'afſiegeoient, & qui iuſtificioient tous ſes ſacrileges; ſa con-
ſcience

science qui ne luy déguisoit rien, luy représenta tous les crimes, sous leurs veritables formes. Ce fut vn témoin, qu'il ne pût ni faire taire, ni démentir; & qui apres auoir esté vn témoin fidele, fit l'office de iuge, inflexible, & de bourreau impitoyable. Mais ce Iuge luy fut d'autant plus fauorable, qu'il luy fit moins de faueur; & ce bourreau luy montra sa clémence par sa cruauté. Le iuge en le condamnant, luy accorda sa grace; le bourreau en le punissant, le conserua. Il aquiesça à son arrest, & il demeura d'accord qu'il estoit encore trop doux pour l'énormité de ses offenses. Les Palais où il les auoit commises luy donnerent autant d'horreur, que le cachot où il les pouuoit expier, luy parut agreable. Il maudit la liberté dont il auoit fait vn vsage si mauuais, & benit la prison qui luy donnoit des moyens si auantageux pour son salut. Quand il consideroit les chaisnes dont son corps estoit chargé, il les trouuoit douces à comparaison de celles du Démon qu'il auoit si long-temps portées. La puanteur de sa demeure l'offensoit moins que le souuenir de l'encens qu'il auoit brûlé deuant les Idoles. Il voyoit par ex-

perience qu'elles n'auoient point d'yeux pour voir son mal-heur, & point de mains pour l'en déliurer. Le culte qu'il leur auoit rendu luy faisoit aimer les injures qu'il receuoit, & il se réjouissoit de n'estre pas traité en Roy, apres auoir traité en Dieux, des simulachres d'or, d'argent, & de pierre. Il adoroit la patience avec laquelle le vray Dieu auoit supporté si long-temps ses abominations. Il reconnoissoit sa puissance en cette misericorde; & moins il la meritoit, plus il se sentoit obligé de confesser qu'il ne la pouuoit assez reconnoistre. Il n'auoit pas choisy la calamité qu'il souffroit, mais il l'acceptoit avec vne soumission si amoureuse & si humble, qu'elle ne fut pas moins propre pour expier ses fautes, que si elle eust esté volontaire. Enfin, pour nous seruir des termes de l'Ecriture, qui dit en vn mot tout ce que nous venons de dire en beaucoup de paroles, *Manassés fit vne grande Pénitence deuant le Dieu de ses peres.* Elle fut grande parce qu'un Grand la faisoit, dans vne grande misere, avec vne grande humilité, avec vn grand amour, & en vn âge, où les Grans ont accoustumé d'estre moins capables de

*Paralip.
chap. 33.*

souffrir les grandes calamitez. Il ne songeoit point quand il en seroit déliuré : mais il estoit attentif à les bien endurer, & à les faire seruir à l'expiation de ses crimes. Il les employoit pour reparer le passé, plustost que pour changer le present; pour recouurer l'innocence, plustost que pour remonter sur son Thrône; pour détourner la colere de Dieu, plustost que pour attirer ses faueurs; pour sauuer son ame, plustost que pour conseruer sa vie. Son vnique occupation estoit la priere, & d'ordinaire il faisoit celle-cy.

» S Eigneur, tout-puissant, Dieu de nos
 » Peres, Abraham, Isaac, & Iacob, & de
 » leur iuste posterité, ie sçay bien que i'ay
 » profané l'honneur que i'ay d'estre sorty
 » d'eux, & qu'en vous nommant par ces
 » titres, ie m'accuse moy-mesme, & vous
 » fournis des raisons pour me condamner.
 » Car si ie vous croyois puissant, pourquoy
 » semblois-ie vous défier de prendre ven-
 » geance de mes sacrilèges? Si vous estiez
 » le Dieu de mes Peres, pourquoy dresseis-
 » ie des Autels à des Dieux estranges, que
 » mes Peres ont détestez? Pourquoi n'imi-

*Priere du
 Roy Ma-
 nassés dās
 sa Prison.*

» tois-ie pas la Foy d'Abraham, l'obeïſſance
» d'Iſaac, & la ſimplicité de Iacob? Pourquoi
» ay-ie dementy la ſainteté de mon origine?
» Mais vous eſtes vn meilleur Pere que ie
» ne ſuis vn mauuais Enfant, & ie ne dou-
» te point que vous ne receuiez agreable-
» ment la confeſſion que ie fais de voſtre
» gloire, & de voſtre puiffance, apres auoir
» ſi long-temps ſoufert que ie vous aye des-
» honoré. Je veux donc que tous les ſié-
» cles ſçachent que ie connois que voſtre
» pouuoir n'a point de bornes, que vous
» auez eſtendu les voûtes des Cieux, que
» vous y auez placé les aſtres qui les em-
» belliffent, que vous auez donné la lumie-
» re dont ils éclairent, & les influénces
» qu'ils répandent ſur la terre; qu'elle eſt
» ſouſtenuë par voſtre main, que vous la ren-
» dez féconde, & qu'elle vous doit toutes
» ſes beautéz; que vous auez renfermé les
» eaux de la mer dans des riuages qu'elle
» n'oſeroit paſſer; que vous arreſtez ſes
» plus furieuſes tempeſtes, & que ſes va-
» gues reconnoiſſent voſtre doigt imprimé
» ſur le ſable de ſes bords, & ſ'y rompent
» comme en luy rendant quelque hom-

»mage. Toutes les créatures vous crai-
 »gnent, toutes sont saisies de frayeur en
 »présence de vostre Majesté dont nulle ne
 »peut supporter l'éclat & la gloire. Vostre
 »fureur accable tous ceux sur qui elle tom-
 »be, les Pécheurs les plus puissans n'en
 »peuvent éviter les épouvantables effets;
 »toute leur force devant la vostre, est aussi
 »ridicule qu'inutile, vous n'avez besoin ni
 »des vens, ni des éclairs, ni des foudres,
 »pour abatre les testes les plus élevées des
 »Rois les plus superbes; il suffit que vous
 »détourniez vostre visage d'eux, & toutes
 »leurs armées ne peuvent empêcher qu'ils
 »ne se troublent, qu'ils ne tombent, & qu'ils
 »ne retournent en poudre; comme c'est
 »vous qui les en avez tirez. Il n'en faut point
 »d'autre exemple que le mien, & j'ay au-
 »jourd'huy en moy-mesme, vn maistre qui
 »m'enseigne bien clairement, & bien dou-
 »loureusement, la vanité de la grandeur
 »des Rois, qui ne veulent pas estre vos su-
 »jets, & tenir leurs Couronnes de vos mains.
 »Le nombre infiny de mes offenses, me
 »feroit desesperer du pardon, si ie n'estois
 »bien assuré que vostre misericorde sur-

» passe vostre Iustice; que les tresors de vo-
» stre bonté sont inépuisables, qu'elle est im-
» mense, & incompréhensible pour les Pé-
» cheurs. Apres auoir donné des Loix aux
» hommes que leur équité, vostre comman-
» dement, & leur récompense deuoient leur
» rendre tres-agréables; vous auez voulu éta-
» blir vn remede pour ceux qui viendroient
» à les violer, quelque grande & quelque
» ingrate que fust cette transgression. Ce
» remede est la Pénitence qui est toujours
» suiuite de la remission de la faute, quand
» elle est veritable; elle vous arrache la fou-
» dre des mains; elle vous fait réuoquer
» tous les arrests prononcez contre les cou-
» pables. D'une maladie desesperée, elle les
» fait reuenir à vne vigoureuse santé; de l'a-
» ueuglement, à la lumiere; des chaines, à
» la liberté; de vostre disgrâce, à vos faueurs;
» & de la damnation, au salut. Ce n'est ni
» pour Abraham, ni pour Isaac, ni pour Ia-
» cob, que vous auez estably la Pénitence,
» puis que les sains n'ont pas besoin de mé-
» decine: mais c'est pour les grans Pécheurs
» comme moy, que vous l'auiez preparée, &
» i'en ay autant de reconnoissance que si vous

» ne l'auiez préparée que pour moy seul.
» Helas ! i'en ay besoin d'une toute particu-
» liere, puis-que nul Pécheur n'a iamais tant
» mérité de sentir tous les effets de vostre
» iustice, que moy. Le nombre de mes pé-
» chez surpasse le nombre des grains de sa-
» ble qui sont sur les riuages de la Mer, mes
» iniquitez ne se peuuent compter, & ie
» ne suis pas digne de regarder le Ciel
» où est le Thrône du Iuge de mes infidé-
» litez, & de mes crimes. Les chaisnes
» que ie porte me font courber la teste ; les
» maux que ie souffre m'ostent le moyen de
» respirer ; mais toutes ces miseres sont en-
» core trop douces pour expier les offenses
» par lesquelles i'ay prouqué vostre colere.
» En toutes choses, i'ay désobéi à vos sain-
» tes volontez. Au lieu d'observer les pré-
» ceptes de vostre Loy, i'ay tâché de la dé-
» truire, i'ay porté les autres à la violer, i'ay
» esté le seducteur, & le Tyran de vostre peu-
» ple. Vous me l'auiez donné pour le gou-
» uerner, & ie l'ay contraint de vous quitter,
» pour des Dieux estranges, dont vous luy
» auiez si estroitement défendu le culte.
» Maintenant, ie reconnois mes fautes, ie

„fléchis le cœur en vostre presence, ne pou-
 „uant fléchir les genoux à cause de mes fers;
 „& i'ay recours à vostre bonté. l'ay péché,
 „i'ay péché, Seigneur, ie l'auoué dans mon
 „cachot; mais si ie suis iamais libre, ie le
 „confesseray deuant tous les hommes. Par-
 „donnez-moy mon Dieu, pardonnez-moy,
 „ne me perdez pas, ne conseruez pas vne
 „colere éternelle contre-moy, qui ne suis
 „qu'un miserable mortel, de la prison où
 „ie suis ne m'enuoyez pas dans celle des En-
 „fers; montrez que vous estes Dieu, & le
 „Dieu des Pénitens, que vous les retirez des
 „plus grandes calamitez où ils puissent tom-
 „ber. Seigneur, j'espère que vous me trai-
 „terez en cette qualité, avec vne douceur
 „dont ie suis indigne; que vous me faue-
 „rez par vos grandes misericordes, & que
 „vous me donnerez moyen de vous louer
 „tous les iours de ma vie, vous que louent
 „toutes les vertus des Cieux aux siècles des
 „siècles.

Pécheurs, que la Iustice de Dieu, ou plu-
 tost sa bonté, a mis dans un estat de tribu-
 lation; qui avez perdu ou les biens, ou
 l'honneur, ou les grandes dignitez; que de
 puis-

puissans ennemis persécutent, que les amis abandonnent, & à qui tout semble estre contraire; qui languissez dans des maladies effroyables, ou qui souffrez des péines cruelles dans l'esprit; reconnoissez la main de Dieu qui vous frappe. N'accusez ni la fortune, ni l'injustice du siècle, ni l'infidélité des hommes; mais accusez-vous vous-mêmes de tous les maux que vous souffrez, souvenez-vous du passé, pour supporter le présent, & pour changer l'avenir. Souvenez-vous, de vostre insolence dans l'autorité, lors que vous l'avez perduë: du mauuais vsage de vos richesses, quand on vous les enléue; de vostre ingratitude pour Dieu, quand les hommes manquent pour vous de reconnoissance; de vos fourbes, quand on vous trompe, des plaisirs que vous avez donnez à vos corps, quand ils sentent de la douleur. Dites alors, *La main du Seigneur nous a frappez*. Vous avez plus de sujet de le dire que Job. Car cét Illustre mal-heureux viuoit en saint, & c'estoit veritablement la main du Diable qui le frapoit en ses biens, en ses enfans, & en sa personne. Mais n'est-il pas vray que vous avez aquis la plus grande partie de vos biens,

Q

par des voyes injustes? N'avez-vous pas nourry vos enfans dans l'orgueil, & dans les délices? Ne les avez vous pas sacrifiez au Demon, au lieu d'offrir pour eux des sacrifices au vray Dieu? N'avez-vous pas en vos personnes, corrompu le Temple du Saint Esprit, en mille façons exécrables? N'avez-vous pas adoré ou l'argent, ou l'honneur, ou la reputation, ou les voluptez? Comment donc cherchez-vous hors de vous-mesmes, les causes des mal-heurs qui vous arriuent? heureux seront ces mal-heurs si vous les changez en des moyens de Pénitence. C'est pour ce sujet que la bonté de Dieu vous les enuoye. Il a eu pitié de vostre aveuglement & de vostre insensibilité; & pour vous faire reconnoistre le précipice où vous vous estiez iettez, & la maladie mortelle qui vous alloit conduire à la mort, il vous a frapez vn peu rudement, par des afflictions impréueuës à vostre vanité, mais ordonnées par son amoureuse prouidence. Il voyoit que tous les Ministres qui vous crioient, Faites Pénitence, la coignée est au pied de l'arbre, il sera coupé & ietté au feu, s'il ne produit des fruits dignes de Pénitence; ne pouuoient

rien gagner sur vostre cœur endurcy : que vous vous seruiez de sa patience pour multiplier les sujets de sa colere ; que vous amassiez vn tresor funeste d'ire , & de maledictions ; & qu'enfin , vous le forceriez de vous foudroyer. Ce mépris qui le deuoit porter à vne vengeance de destruction , l'a porté à vne vengeance de salut ; & il vous a mis dans le chemin , où vostre délicatesse vous empêchoit d'entrer. Marchez-y donc avec humilité , avec ioye , & avec perseuerance. Confessez que tous vos maux n'égalent point vos offenses. Donnez gloire à Dieu , & iustifiez la rigueur aparente de sa conduite par l'aveu de l'énormité de vos sacrilèges. Si Manassés eut attribué sa prison à la fortune , ou à la faute de ses chefs , iamaïs il n'eust appaisé la colere du Seigneur ; mais aussi-tost qu'il confessa humblement que ses péchez l'auoient conduit dans le cachot , il en fut déliuré contre son esperance. Pharaon , au contraire , s'endurcissant contre les fieux de Dieu , & ne voulant pas reconnoître qu'ils venoient de sa main , fut noyé avec toute son armée , dans les vagues de la Mer Rouge. Ioignez la ioye de la sou-

france, à l'humilité de la confession. Car vostre iuge misericordieux vous enuoyant ces punitions, veut que vous les changiez en sacrifices, & il n'aime point de sacrifices, dans la Loy nouuelle, que celuy d'un cœur contrit & humilié. Si vous estes contrits, vous aurez infailliblement de l'amour; & si vous avez de l'amour, vous sentirez de la ioye, en souffrant, pour satisfaire le Bien-aimé. Toute la ioye des Chrétiens les plus iustes, doit estre de se voir dans les tribulations; à plus forte raison, les Chrétiens qui ont perdu la iustice, doiuent-ils estre bien-aïses d'endurer en diuerses manieres, sçachant que leurs peines sont moindres que leurs fautes, & que c'est par elles qu'ils les expient. L'amour, par vne excellente Metamorphose, change ces fers en couronnes, ces disgraces en faueurs, & ces suppliées en offrandes. L'amour fait du lit d'un malade, où le péché semble triompher, un autel de Pénitence, où le coupable se sacrifie, & en se détruisant se conserue. L'amour fait trouuer dans la perte des honneurs de la terre, qui sont périssables, les honneurs du Ciel qui ne se perdent iamais. L'amour

met bien avec le Roy des Rois, ceux qui sont mal avec les Grans de la terre. L'amour introduit dans le secret de Dieu, ceux qui n'ont plus celuy de leur Prince. L'amour élue au dessus de toutes les créatures, les pauvres qui sont foulez aux pieds, comme la bouë. L'amour fait boire l'ame dans un torrent de voluptez diuines, quand le corps est contraint de se nourrir des choses les plus amères. Enfin, l'amour par de pëtis maux, acquiert de grans biens; & par vne fort courte patience, donne vne éternelle felicité. Seroit-il donc possible que vous fussiez ennuyez de souffrir? Ne considerez-vous pas, que vostre souffrance est vne lice où vous courez, & que le prix de la course ne se donne que quand on est arriué au bout de la carriere? Vous auez si long-temps marché dans les voyes de l'injustice, sans vous lasser, quoy qu'elles fussent bien rudes; & vous trouuez les voyes de la Pénitence trop longues? A peine partez-vous des barrières, que vous voudriez auoir finy la course. Ce n'est pas le moyen d'estre couronné. Que fussiez-vous deuenus, si Dieu vous eust laissez dans vos routes anciennes? Vous n'en

auriez reconnu les dangers que quand vous seriez tombez dans le dernier précipice, que quand il n'y auroit plus de moyen d'en sortir. Ne vous troublez point, de ce que vous n'avez pas choisy le genre de vostre satisfaction. Il suffit que vostre Iuge vous l'ordonne, & que vous l'acceptiez humblement. Car la valeur de la satisfaction pour nos péchez, qui fait vne des plus nécessaires parties de la Pénitence Chrétienne, ne consiste pas en ce que la douleur, ou la peine produit en nous, comme vne action naturelle; mais en ce qu'elle est soufferte pour l'amour de celuy à qui nous l'offrons. Le fils de Dieu qui a satisfait pour nos péchez, n'a point choisy son suplice; mais il l'a accepté de la main de son Pere, & par la main des Bourreaux, qui se sont presentez pour le tourmenter, par les peines que son iuge a ordonnées, il a operé le Mystere de nostre redemption. Il ne bâtit pas sa Croix, mais il se contenta de la porter; suivez son exemple, portez la Croix, & portez-la d'autant plus volontiers, que ce n'est pas vostre persecuteur, qui l'a bâtie, mais vostre Medecin, vostre Espoux, vostre Sauveur, qui luy a

donné toutes les mesures. Si vous l'auiez faite , vous auriez manqué à quelqu'une , & elle ne seroit pas propre pour vous. Or il faut qu'elle vous soit iuste , puis-que c'est du nouuel homme le quel y est attaché , que vous deuez vous reuestir en la portant. C'est la Médecine de vos maladies ; ne vous l'ordonnez pas vous-mesmes , puis que ne connoissant point la grandeur des excès , vous ne pouuez connoistre quelle doit estre la doze de l'autre. Peut-estre qu'il ne faut pas qu'elle soit aussi amère que vous pensez ; peut-estre aussi faut-il qu'elle le soit dauantage. Vous-vous imaginez que c'est vostre corps qui doit souffrir ; & c'est vostre esprit qui a besoin d'estre humilié. Vous vous persuadez que vostre esprit à besoin de châtiment , & c'est vostre corps , qui en est digne , vous croyez que l'affliction qu'un autre souffre , vous seroit plus propre que la vostre , & elle vous perdrait. Certes , la peine que nous choisissons n'est iamais tout à fait peine. Nostre élection y mesle de la complaisance , & la complaisance l'adoucit. Si nous la haïssons , comme vne chose qui nous tourmente , nous la suportons com-

me nostre ouurage; & il est à craindre souvent que nous ne nous souïillions, par ce qui nous deuroit purifier. Cela n'est pas à craindre dans les afflictions, qui ne sont ni recherchées, ni préueuës. Ou la main d'où nous croyons qu'elles nous viennent est haïe, & méprisée; & cela en rend le coup plus sensible; ou nous les auons attirées par nostre imprudence, & cela mortifie nostre vanité. De sorte que nous pouuons faire deux ou trois sacrifices, en vn seul, si nous auons le véritable esprit de la pénitence Chrétienne, qui consiste à souffrir par amour, tout ce qui détruit nostre vieil homme, & qui establit en nous le nouveau. Nous voudrions-bien estre reuestus de celuy-cy; mais non pas nous despoüiller de l'autre, comme dit l'Apostre; de sorte que quand

2. aux
Cor. ch. 5. Dieu qui voit nostre foiblesse nous donne les moyens du dépoüillement, que nous n'eussions iamais choisis de nous-mesmes, il nous fait, sans doute, vne grande grace. Nous n'auons qu'à le suiure, & qu'à demeurer sur la Croix, comme fit Iesus-Christ, qui n'en descendit pas, mais qui n'empescha pas aussi qu'on ne l'en vint descendre, pour le porter
dans

dans le tombeau. Car comme la fuite de la souffrance est blâmable, il n'y a point de doute qu'il pourroit y auoir de l'indiscrétion, & mesme de la temerité dans vn certain desir inquiet de souffrir tousiours, & dans le refus des consolations diuines. Puisque Dieu viuifie aussi bien qu'il mortifie, & retire du tombeau comme il y mène ; la soumission que nous deuons auoir pour mourir quand il veut que nous mourions, veut aussi que quand il veut que nous viuions, nous soyons bien ayfés de viure. Le renier aussi-tost qu'il nous traite avec rigueur, & principalement lors qu'il ne nous est rigoureux, que parce que nous luy sommes infidèles ; c'est sans doute vne infidélité qui n'a point d'excuse. Ne vouloir pas aussi le benir lors qu'il nous est fauorable, & qu'il nous fait ressentir des caresses amoureuses, c'est estre farouche ; & bien-souuent c'est estre superbe sous prétexte d'estre genereux. Car comme les ames communes sont attachées à son seruice par les douceurs qu'elles y trouuent, & qu'il n'y a rien de si facile que de marcher apres l'Epoux, en l'odeur de ses parfums, & par des chemins semez de roses ; la vanité secrète du

cœur humain desire quelquefois des afflictions, non pas pour montrer sa fidélité à Dieu, mais pour faire paroître son courage aux hommes. Il faut donc pour marcher plus seurement, ni n'en demander, ni n'en refuser; mais se tenir, à l'égard de la Prouidence de Dieu, comme vn esclaué fidèle est affectionné à son Maistre, toujours prest à cheminer, & à prendre la route qui luy marquera. Cette disposition est tout à fait nécessaire aux Pénitens, pour iouir du repos de l'esprit dans certains estats intérieurs où Dieu les met quelquefois pour les exercer; autrement, il est à craindre que dans les peines, ils ne deuiennent orgueilleux, ou ne perdent courage; & que dans les consolations ils ne soient troublez par des craintes friuoles, qui les empêchent de s'auancer dans la perfection. L'Histoire qui nous apprend les mortifications incroyables des Anachorètes des Siècles passez, nous apprend aussi les douceurs dont nostre Seigneur les combloit; & ils ne faisoient pas vn moins bon vsage des vices que les autres. Saint Antoine ne quitoit pas l'Oraison où il passoit les nuits entières, parce qu'il y éprouuoit des consolations qui l'o-

obligeoient de se plaindre du retour trop prompt du Soleil : Et s'il ne les eût point quitées, il n'eût pas non plus abandonné ce saint exercice où il s'apliquoit pour adorer son Maistre, & y recevoir ce qu'il voudroit luy donner. Il en estoit de mesme des Pénitens de l'ancienne Eglise, tandis qu'ils demouroient dans ce degré laborieux, où il sembloit qu'ils eussent pris à tâche de détruire leur corps plustost que de le châtier. Au dehors il ne paroissoit en eux que tristesse, que confusion, que douleur, que mort : mais au dedans il y auoit souuent de la ioye, qu'ils ne rejettoient pas par vn mauuais scrupule, mais dont ils se seruoient pour perséuerer dans leurs trauaux. Quand l'Eglise en abrégéoit le temps, ils receuoient cette grace avec humilité ; comme si elle leur eût laissé acheuer leur terme, ils eussent obéi à ses ordres avec douceur. Les choses vont maintenant d'une autre maniere, & les grans pécheurs ne souffrent guère rien de rude, que dans les éuénemens malheureux qui leur arriuent par l'ordre de la Prouidence, contre lequel ils ne peuvent aller, comme ils iroient contre celuy de leurs Confesseurs, s'ils leur

vouloient imposer des satisfactions proportionnées à leurs offenses. Mais ils ont toujours besoin de pratiquer ce que ie viens de dire, de la soumission à la conduite diuine, quand ils sont Pénitens, afin de ne vouloir estre affligé, ou consolez, que selon la volonté de leur Iuge; à l'exemple de Manassés qui demeure patiemment dans son cachot, tandis que Dieu veut qu'il y expie ses péchez.







LES NINIVITES.

SIXIESME TABLE AV.



ET TE Ville que vous voyez s'appelle Ninive. Le Peintre n'en à pû marquer la vaste estenduë qui estoit de trois iours de chemin pour la traverfer, mais on ne laisse pas par ces éloignemens qu'il a si bien obseruez, de connoistre son extraordinaire grandeur. Voyez ce nombre innombrable de maisons qui ont toutes des terrasses selon l'usage de l'Assyrie. Voila quatre grandes ruës tirées à la ligne, qui aboutissent à autant de portes, que la perspective fait iuger estre extrêmement éloignées. De chaque costé, remarquez ces Palais, & ces Temples, dont les faces differentes en leur structure, ne laissent pas de composer vn ordre le plus magnifique du Monde. D'espace en espace, voila des Fontaines dans les carrefours, ou

ou le pinceau s'est ioüé par des caprices aussi sçauans qu'agreables. Dans les vnes, ce sont des statuës de femmes, d'une grandeur prodigieuse qui iettent de l'eau de leur sein, il semble qu'elle sont de relief, & la sculpture ne peut rien former de plus acheué. En d'autres bassins, voila des figures d'hommes qui poussent en haut de gros jets d'eau, qui retombent comme vne grosse pluye, & le Soleil donnant à trauers, il semble qu'il y a des Perles, des Diamans, des Rubis & des Esmeraudes. Ce Colosse couché qui tient sous le bras vne cruche, d'où il sort vn fleuve plustost qu'une fontaine, represente l'Euphrate qui arrose la Prouince d'Assyrie. Remarquez ce grand Oyseau, qui est posé sur vne colomne fort élevée, c'est vn Pelican qui se donne des coups de bec dans l'estomach, & au lieu de sang avec lequel on dit qu'il ranime ses pëtis, il en sort de plusieurs endroits, vne si grande abondance d'eau qu'elle réjallit bien-loin au delà. Dans cette grande place tous les habitans de cette populeuse ville sont assemblez, & on ne sçauroit compter ces visages que le Peintre neantmoins a tous distinguez, & sur

sur qui il a marqué l'estonnement qu'ils ont d'entendre ce que leur dit vn homme qui leur parle à l'autre bout, & qui à son geste, paroist luy-mesme épouuanté de ce qu'il leur dit. Il est habillé à la mode des Iuifs; aussi est-il de cette nation; mais de plus, c'est vn Prophete que le Dieu d'Israël, qui est le Dieu de tous les hommes, a enuoyé aux Niniuites, pour annoncer la ruine de leur Ville dans quarante iours, s'ils ne font Pénitence. Quand il receut ce commandement, le péril qu'il voyoit dans l'exécution, l'estonna si fort, qu'au lieu de prendre la route d'Assyrie, il s'enfuit deuant la face du Seigneur, & s'alla embarquer à Ioppé pour venir à Tharse. Mais ne sçauoit-il pas que ce-luy dont il negligeoit les ordres, a fait la Mer, que comme il l'a renfermée dans ses riuages, il l'en fait sortir, il l'émeut, il la bouleuerse, & il l'appaise comme il luy plaist; qu'il se promeine sur les aisles des vens, qu'il les tire de ses trefors, & qu'il les fait souffler avec violence, ou avec douceur, selon qu'il s'en veut seruir, pour montrer sa clémence, ou sa colere aux passagers, & aux matelots.

Jonas (c'est ainsi que se nommoit ce Prophete

timide, & desobeissant) estoit dans la foule de ceux-la, & on ne prenoit point garde à luy; mais il ne fut que trop tost distingué des autres. Il s'éleva vne tempeste horrible sans que le Pilote qui estoit tres-habile en son art, ni les autres mariniers en eussent veu le moindre signe auparavant. Le Ciel se couvrit de nuages si espais, que la lumiere du Soleil leur fut tout à fait cachée. Celle des éclairs dont l'air estoit allumé les éblouissoit, au lieu de leur faire voir les choses dont ils avoient besoin. Le tonnerre faisoit un bruit si épouvantable, qu'à chaque coup, tous croyoient que le vaisseau en alloit estre foudroyé. Les vagues de la Mer mugissoient d'une façon qui n'estoit pas moins terrible; les vens grondoient horriblement, & le navire exposé à la fureur de tant d'ennemis, tantost montoit iusques aux estoiles, & tantost descendoit iusques aux Enfers, avec vne roideur, à laquelle celle d'une flèche lancée par la main d'un archer puissant, n'est point comparable. En cette extrémité, le Pilote n'oublia rien de son art, mais la tempeste estant la plus forte, & voyant le timon emporté, l'arbre brisé, toutes les voiles déchi-

rées, & le vaisseau ouuert de tous costez, sans qu'il eust esté allégé par le jet des marchandises dans la Mer; il dit aux passagers qu'il falloit auoir recours aux Dieux, qui pouuoient seuls les garentir du naufrage qu'il croyoit indubitable. Chacun commença à prier la Diuinité qu'il connoissoit, avec d'autant plus de ferueur, qu'il s'agissoit de la perte de sa vie. Ionas, durant cét horrible tumulte, dormoit au fond du vaisseau, & le pilote le voyant assoupy si tranquillement, lors que tous les autres trembloient avec tant de sujet, le réueillit en colere, & l'aduertit du danger où il estoit, afin qu'il inuoquast le secours de son Dieu, comme les autres. Mais comment eust-il osé prier celui deuant la face duquel il s'enfuyoit, & dont la iuste indignation auoit excité cette tempeste? Les prieres ne seruant de rien pour l'appaiser, le Pilote fut d'avis de ietter le sort pour sçauoir si quelqu'un des passagers n'en estoit point cause, par quelque grand crime qu'il eust commis. Le sort tomba sur Ionas, & il ne fit point de difficulté de confesser la verité de sa condition, & l'ambassade qu'il n'auoit pas voulu exécuter. Chacun de ceux

quil'entendirent parler du Dieu d'Israël, qui auoit fait la Mer & la Terre, fut saisy d'une terreur religieuse ; & ils demanderent à ce pauvre Prophete, ce qu'ils feroient de luy, voyant que l'orage s'augmentoît toujours. Il leur dit, qu'ils le iettassent dans la Mer, & que comme c'estoit à cause de luy que la Mer s'émouuoit si horriblement, dès qu'il ne seroit plus dans le vaisseau, elle s'apaiseroit, & qu'ils aborderoient en assurance dans quelque bon port. Ils le prirent à l'heure même, & à peine fut-il dans l'eau, que le Ciel s'éclaircit, les foudres cessèrent, les vens se turent, les vagues s'adoucirent, & la Mer redeuint tranquille, comme quand ils s'estoient embarquez. Qui n'eust creû que Ionas estoit enseuely dans les abysses de cet Élément impitoyable, & que sa mort auoit puny sa desobeïssance ? Mais Dieu qui s'en vouloit seruir pour le salut des Niniuites, luy prépara le ventre d'une Baleine, où ayant demeuré trois iours, & trois nuits, il fut ietté par cet animal sur le riuage de la Mer. Tandis qu'il estoit dans ce salutaire abysses, qui n'estoit ni son tombeau puis-qu'il viuoit encore, ni une demeure propre à un homme

viuant, puis-qu'il n'y auoit que des poissons que l'animal auoit deuorez pour sa nourriture; il fut éclairé d'une lumière celeste qui luy fit connoître sa faute, & la bonté de Dieu tout-ensemble. Il fit des entrailles profondes du monstre qui l'auoit englouty, un Temple où il chanta ses loüanges. Il fut instruit dans cette ténébreuse échole, à obeir mieux une autre fois à son Souuerain; & la charité qu'il trouuoit dans la baleine qui l'auoit sauué de la fureur de la Mer, luy aprit celle qu'il deuoit auoir pour les Pécheurs. Quand Dieu luy dit, qu'il allast menacer ceux de Ninie de leur ruine prochaine, il auoit aperceu dans ses menaces, qu'il estoit résolu de leur pardonner; & par un zèle trop rigoureux, il n'auoit pas voulu estre le Ministre de sa clémence, pour une Ville dont il abhorroit les crimes, & l'impiété. Car pourquoy, disoit-il en luy-mesme, aduertir ces méchans qui font gloire de leurs offenses, s'il a veritablement enuie de les punir? N'est-ce pas leur ouurir un chemin pour se sauuer, que de leur prescrire un terme si court, pour leur perte? J'iray donc dans leur Ville, ie la menaceray d'une subuersion ge-

nerale; & si dans cét estonnement, ils répandent quelques larmes, Dieu s'appaisera aussi-tost, & j'auray deux déplaisirs tout à la fois, l'un d'estre trouué faux Prophete, & l'autre de voir vne Cité impie préservée de la ruine qu'elle mérite. Mais apres auoir eu pour prison le ventre d'un monstre plus charitable que luy, il change de pensées, & il se résout d'obeïr promptement à la volonté de son Maistre, il entre dans Niuiue, & il commence à crier par toutes les places; *Encore quarante iours, & Ninive sera renuersée.* Ceux qui entendirent cette menace, si extraordinaire faite par la bouche d'un homme inconnu, creurent d'abord qu'il auoit perdu le iugement. On luy dit des injures, on le traita comme un insensé, & comme un séditieux; mais il témoigna tant de sagesse en ses responses, que les Magistrats en furent estonnez, & qu'ils le prièrent de leur expliquer plus au long, ce qu'il vouloit dire. Il le fit dans cette assemblée du peuple, que le Peintre a si bien marquée, & il parla à peu près de cette façon.

» **N**Iniuites, puis-que vous voulez sça-
» uoir au nom de qui ie vous annonce
» la ruine de vostre Ville, & pour quelle rai-
» son ie vous fais cette menace ; prestez-
» moy vne fauorable audience. Ie suis en-
» uoyé de la part du Dieu des Iuifs, qui est
» le Dieu de tous les hommes, le Créateur
» de toutes choses, le Roy des Rois, le Do-
» minateur des Nations, & le Seigneur des
» armées ; C'est luy qui a fait la Terre pour
» la demeure des enfans des hommes, com-
» me il s'est reserué le Ciel pour le sejour de
» sa Gloire ; c'est luy qui distribuë les Cou-
» ronnes selon la profondeur de ses iuge-
» mens. Si vostre Empire est monté à vn si
» haut comble de prosperité & de grandeur ;
» s'il a durant tant de siècles assujéty tant de
» nations différentes ; c'est sa prouidence qui
» l'a fait croistre de cette sorte, qui a con-
» duit les armées de vos Monarques, & qui
» leur a donné les victoires qu'ils ont rem-
» portées. C'est à luy que vostre Ville est
» obligée de ses richesses, & s'il n'en eust be-
» ny les fondemens, iamais elle ne seroit ve-
» nue à ce point de grandeur, qu'elle paroist

»plutoſt vne Prouince qu'une Cité. Mais
»comme il l'a laiſſé venir à cette élévation,
»par vne bonté dont il ne nous eſt pas per-
»mis de pénétrer les raiſons ; ſçachez que
»ſa Juſtice eſt reſoluë de la faire périr , pour
»des cauſes qui ne ſont que trop viſibles, &
»trop légitimes. De quelque coſté que ie
»iette les yeux , ie ne trouue que des ſujets
»pour le mettre en colere , & pour l'obliger
»à effectuër ſa menace, meſme auant le ter-
»me qu'il vous preſcrit. Si ie regarde vos
»Temples , plus ils ſont ſuperbes , & plus
»voſtre impiété luy fait d'injure , puis-
»qu'ils ſont conſacrez aux Démons , qui
»ſont ſes eſclaues & ſes ennemis. Encore
»n'eſtes-vous pas ſinceres dans le culte que
»vous eſtimez religieux. Ces edifices ma-
»gnifiques, où vous preſentez des ſacrifices
»abominables, ſont des effets de voſtre vanité
»plutoſt que de voſtre deuotion. Il y eſt plus
»entré de ſang des pauvres, que de ciment &
»de bitume , & ce marbre , ce porphyre, ces
»bois précieux, cét argent, cét or, ces pier-
»res qui enrichiſſent la voûte, les parois &
»les autels , ſont les reſtes du pillage que
»les riches ont fait , par leurs concuſſions,
leurs

» leurs voleries , & leurs vfures. Quand vous
» y entrez pour prier ces Idoles qui n'ont
» point d'oreilles pour vous entendre , c'est
» plutoft , ou pour fatisfaire à la couftume,
» ou pour aquerir la réputation d'efre pieux,
» que par vn veritable fentiment de piété.
» Il paroift bien à vos actions que vofre cul-
» te pour la Diuinité n'eft que fur les léures,
» & non pas dans le cœur. Car bien que vous
» n'adoriez pas la véritable, toutefois, les
» fauffes que vous feruez , vous prefcriuent
» toute vne autre façon de viure que celle
» qui eft la plus commune parmy-vous.
» Roy d'Affyrie, permets que ie te parle
» avec la liberté que m'ordonne celuy de-
» uant qui tous les Rois ne font que cendre
» & que bouë; qui leur ofte la force, le cou-
» rage, les trefors, la puiffance, & le refpect
» des peuples, quand il veut exercer fur-eux
» les vengeancees dont leur orgueil & leur
» injustice les rendent dignes. Ce n'eft pas
» moy qui te parle, c'eft ton Maiftre & le
» sien; Il te dit par ma bouche, des veri-
» tez que iamais tu n'as entenduës de tes fla-
» teurs. Tu és eleué au deffus d'un nombre
» infiny d'hommes qui font nez de mefme

» façon que toy ; ta gloire t'éblouit par son
» éclat, tes armées te rendent superbe par
» leur force ; tu crois que rien n'est capable
» de te résister, que c'est par la force du bras
» de tes ancêtres, que tant de nations qui t'o-
» beïssent, ont esté subjuguées ; qu'ils ont
» chassé de leurs Thrônes tant de Rois qui
» sont tes esclaves, comme vn Aigle chasse
» d'autres oyseaux de leurs nids ; sans que
» personne ait seulement osé murmurer. La
» magnificence de tes Palais, l'amas des cho-
» ses les plus précieuses de l'Orient, la som-
» ptuosité de tes meubles, la pompe de cer-
» te Cour nombreuse qui t'environne, l'ado-
» ration plutôt que le respect de tes Satra-
» pes, & de tes Peuples ; le luxe de ta table,
» les caresses de tes femmes, & de tes con-
» cubines ; Enfin, l'estat heureux, où tu te
» trouves entre tous les hommes, t'aueugle
» si fort, qu'au lieu de reconnoître que tu
» le tiens de la main de Dieu, tu crois estre
» vn Dieu toy-mesme, & tu vis comme si
» tu l'estois en effet. Car crains-tu quel-
» que punition pour les crimes abominables
» que tu commets si hardiment ? Respectes-
» tu ni Loix diuines, ni Loix naturelles, ni

» Loix ciuiles, quand tu veux contenter tes
» passions dérégées ? Tes soupçons ne pas-
» sent-ils pas pour des preuues quand tu
» veux perdre quelqu'un, dont la vertu &
» la reputation te donnent de la ialousie ?
» As-tu quelque horreur du sang innocent
» que tu fais répandre si légèrement ? Con-
» sidères-tu le sçauoir éminent, la valeur ex-
» traordinaire, & la haute probité ? Est-ce
» aux plus dignes que tu donnes les premiers
» honneurs de ton Estat ? N'est-ce pas aux
» plus lâches, aux plus complaisans, aux plus
» infames ? Que voit-on autour de toy, que
» des flateurs impudens, des railleurs impies,
» des hommes deuenus femmes, & des fem-
» mes deuenuës hommes ? Quel soin as-tu de
» l'honneur des Dieux que tu adores ? Ne
» pillés-tu pas les richesses de leurs Temples,
» quand bon te semble ? Ne traites-tu pas
» leurs Prestres, en esclaués ? Ne leur fais-tu
» pas vn crime de leurs remonstrances ? S'ils
» résistent à tes mauuaises volontez, ne sont-
» ils pas, dans ton opinion, des ingrats, des
» seditieux, & des rebelles ? Ceux qui prosti-
» tuent leur dignité, & qui trahissent leur
» conscience, pour approuuer toutes tes im-

» postures, ne font-ils pas tes bons serui-
» teurs & tes fauoris ? Songes-tu à empêcher
» que les Grans n'oppressent les petis ? As-
» tu soin que ton peuple viue dans vne hon-
» neste abondance ? Celle-cy ne t'est-elle pas
» aussi-tost suspecte, comme vn instrument
» de rebellion ? Au lieu de te contenter de
» tondre ces brebis dont tu és le Pasteur, ne
» les écorches-tu pas tous les iours ? Les in-
» uentions qui te plaisent dauantage ne sont-
» ce pas celles qui te donnent le moyen de
» tirer iusqu'à la dernière goutte de sang de
» leurs veines ? Les Ministres de ces cruèles
» saignées, ne sont-ils pas, à ton aduís, les
» conseruateurs de ton Royaume ? N'est-ce
» pas pour eux que sont les graces, les pri-
» uilèges, la protection, & l'impunité ? Les
» voix des misérables qui expirent sous la
» cruauté de ces bourreaux, ne sont-elles pas
» pour toy des cris de sédition & de réuolte ?
» Epargnes-tu la pureté des vierges qui te
» plaisent ? L'honneur du Mariage t'est-il en
» quelque considération ? Te contentes-tu
» des plaisirs que la nature permet ? Ne suis-
» tu pas les transports de ta conuoitise, dans
» les délices, où tu te plonges si brutalement ?

» Reconnois tes crimes , Roy mal-heureux,
 » & sçache que quand tu aurois mis ton nid
 » dans les nuës, la main du Seigneur l'ar-
 » rachera, & te fera tomber avec ta perfide
 » race, mais d'une cheute qui sera mortelle;
 » Rien ne t'en sçauroit défendre ; *Encore*
 » *quarante iours, & Ninive sera renuversée.*
 » Prestres, vous abusez de la simplicité
 » des Peuples, & vous faites vn commerce
 » d'un culte qui est déjà impie. Vous leur
 » estes vn piège pour les surprendre , vne
 » pierre d'achopement pour les faire tom-
 » ber, & vn Ardent pour les conduire dans le
 » précipice. Vous leur débitez vos songes
 » pour des Oracles, & vous ne vous fouciez
 » pas de les perdre en les flatant, pourueu
 » que vous tiriez profit de vos flateries. Vous
 » vous dites les Interpretes des Dieux, &
 » vous n'apprenez aux hommes que ce que
 » vostre vanité, ou vostre intérêt vous met
 » dans la bouche. Vous nommez le bien, mal,
 » & le mal, bien; vous appelez doux ce qui est
 » amer, & amer ce qui est doux. De la lumié-
 » re, vous faites des ténébres, & des ténébres,
 » la lumière. Vous estes sages deuant vos
 » yeux, & prudens en vous-mesmes ; mais

» vostre sagesse n'est que vanité, & vostre
» prudence que fourberie. Vous estes puis-
» sans, mais c'est en iniquité. Vous maniez
» des choses que vous voulez qu'on croye
» estre saintes, avec des mains polluës de tou-
» tes sortes de souillures. Vous vous mêlez
» d'enseigner les autres, & vous faites impu-
» demment tout ce que vous condamnez en
» eux; Sçachez que l'heure de vostre puni-
» tion est arriuée, & que vous ferez enuelo-
» pez dans la calamité de Ninive, *Encore*
» *quarante iours, & elle sera renuersée.*

» Magistrats, que ne deuez-vous appré-
» hender, & de quelle punition n'estes-vous
» dignes? La cause de la veufue, & de l'or-
» phelin ne peut auoir d'accès auprès de
» vous, vous laissez opprimer l'une, & piller
» l'autre, pourueu que vous ayez part dans le
» pillage. Vous estes les compagnons de ceux
» dont vous deuriez estre les Iuges; vous ai-
» mez les presens; vous craignez l'injustice
» quand elle est puissante; vous ne vous sou-
» ciez point de l'innocence lors qu'elle est
» foible; vous fermez l'oreille aux cris des
» misérables, qui ne peuuent vous faire châ-
» tier de vostre dureté; vous employez vô-

»tre autorité pour venger vos passions ;
»comme vostre tribunal est vn asyle pour
»les méchans que vous aimez , ou que vous
»craignez ; il est vn piège , & vn précipice
»pour vos ennemis. Enfin , vous-vous ser-
»uez de l'espée de la Iustice en Tyrans ; vous
»vous mettez son bandeau sur les yeux pour
»ne voir ni les Loix diuines , ni les Loix hu-
»maines ; vous n'avez que de fausses balan-
»ces entre les mains , pour peser les crimes ,
»& vous les faites pancher selon vos inté-
»rests ; Craignez , enfin , le Dieu qui vous
»les a mises entre les mains , & qui vous ap-
»pelle des Dieux , parce que vous avez en
»vostre disposition , la vie & la mort des
»hommes , dont il est le Créateur ; vous ne
»pouuez éuiter la ruine générale , *Encore*
»*quarante iours , & Ninive sera renuersée.*
»Peuple , que te puis-je dire , de tes dé-
»bordemens ? As-tu quelque crainte des
»Dieux que tu adores tous les iours ? si tu
»crois qu'ils suportent le vice , comment
»peuvent-ils estre des Dieux ? Et s'ils le doi-
»uent châtier , comment en fais-tu si peu
»de scrupule ? L'infidélité n'est-elle pas
»dans ton commerce ? Le voisin , ne son-

„gé-t-il pas incessamment à tromper son
„voisin? L'intérêt, & l'intérêt bas & chétif,
„n'est-il pas la règle de toutes tes actions?
„Qu'y a-t-il dans les paroles les plus douces,
„que fourbe? dans les promesses les plus so-
„lemnelles, que perfidie? dans les amitez,
„que déguisemens? dans les conuersations,
„que médifances? dans les desseins, qu'in-
„justice? dans la prospérité, qu'insolence?
„dans les afflictions, que blasphemes? dans
„les festins, qu'yurogneries? dans les ré-
„jouissances, qu'excès? ou les peres n'ont
„point d'amitié pour leurs enfans, ou ils n'en
„ont qu'une qui leur souffrant toutes cho-
„ses, les caresse, & les étouffe en mesme
„temps. Les enfans sont sans respect pour
„leurs peres, & ces épines qu'ils ont élevées
„avec tant de soin, ne tardent guère à leur
„faire de cruëlls piqueures. Les maris sont
„les tyrans de leurs femmes, par leur mau-
„vais traitement; ou leurs adultères, par
„leur incontinence. Les femmes n'ont plus
„de pudeur, & leur front ne sçait ce que
„c'est que de rougir. Elles font vanité de
„leurs affections défenduës, & appellent la
„perte de leur honneur, leur victoire, &
leur

leur conquête. Elles marchent la teste levée, comme si elles triomphoient de l'honneur si lâchement violée : A peine touchent-elles la terre du bout des pieds, comme si elle estoit indigne de les porter, elle qui les doit bien-tost engloutir : car, *Encore quarante iours, & Ninive sera renversée.*

Ville superbe, dont les iniquitez sont montées iusques au Thrône de Dieu, ne te fie point en la fermeté de tes fondemens, en la force de tes murailles, en l'épaisseur de tes tours, aux durs marbres de tes Palais. Celuy qui t'advertis de ta ruine, en vn moment te renversera de fond en comble. Tu pourrois repousser des armées qui te viendroient assaillir, par des troupes plus nombreuses, à qui tu ferois faire des sorties. Tu pourrois te fortifier encore de nouveau pour soutenir leur attaque. Tu pourrois auoir des machines pour les incommoder. Tu pourrois les laisser par la patience de tes habitans; mais tu ne peux détourner le coup horrible qui ne fera de toy qu'un grand amas de pierres, ou plustost qu'un tombeau effroyable pour tes habitants. *Encore quarante iours, & Ninive sera renversée.*

» Niniuités, Dieu vous parlant ainsi, vous
» ouure vn moyen pour éuiter ce funeste
» bouleuerfement. Il vous aduertit qu'il va
» leuer le bras, afin que vous détourniez le
» coup. Il vous fait voir ce qu'il peut faire par
» fa Iustice, pour vostre ruine, afin que vous
» recouriez à sa bonté, pour vostre conser-
» uation; sa menace est vne inuention ingé-
» nieuse de son amour, & il la fait précéder
» comme vn éclair, auant que de lâcher le
» foudre qui gronde dans ses paroles. Il hayt
» le péché, & il ne le peut souffrir sans le châ-
» tier; mais il aime les Pécheurs, & il ne les
» châtie qu'à regret. Encore que vous ayez
» défiguré son Image en vous, par tant de
» crimes abominables, il ne laisse pas de l'y
» reconnoistre, & il en veut conseruer les
» vestiges. Il vous donne quarente iours,
» pour recourir à sa clémence; Ce terme est
» bien long pour des coupables qu'il attend
» depuis tant d'années à vn changement de
» vie; mais son amour, ne fait point de graces
» médiocres. C'est à vous à en vser avec re-
» connoissance, & n'esperez pas vn plus long
» delay. *Encore quarente iours, & Ninie sera*
renuerrfée.

Cette épouvantable Prédication de Ionas, fit vn grand bruit dans cette populeuse Ville, & le Roy d'Assyrie en aprit les nouvelles avec estonnement. On croyoit qu'un homme aussi cruel, & aussi voluptueux que luy, au lieu d'en profiter, feroit punir de mort ce luy qui faisoit des menaces si effroyables, de la part d'un Dieu qu'on n'adoroit point dans le païs. Mais il montra en cette occasion qu'il tient le cœur des Rois entre ses mains, & qu'il les tourne, & les incline comme il luy plaist. Car il changea le sien si puissamment, qu'on le vid descendre de son Thrône, dépouiller la Pourpre Royale pour se reuestir d'un cilice, quitter sa Thiare, & mettre des cendres sur sa teste, comme vn Pénitent. Il connut heureusement avec quelles armes il se faloit défendre en cette occasion, & oubliant qu'il estoit Roy, il se souuint seulement qu'il estoit le premier pécheur de son Royaume, parce qu'il appréhendoit la colere du Roy des Rois. Mais, ô force admirable de l'humilité de la Pénitence! aussi-tost qu'il dépose tous les ornemens de la Royauté, & qu'il ne se souvient plus d'estre Roy d'Assyrie, il commence à estre vn Roy de Iustice. Ayant donné des

exemples scandaleux de volupté, il en voulut donner d'une religieuse abstinence : Il commença à ieusner, & fit publier un ieusne general, qui n'épargnoit ni les enfans au berceau, ni les animaux mesme, afin d'apaiser la colere de ce Dieu qui menaçoit Niniue d'une si effroyable ruine, & de faire comme une armée sainte pour opposer à la colere du Seigneur. Il ne se trompa point ; Le repentir des Hommes produisit le repentir de Dieu : La Pénitence de ceux qui changeoient de vie, fit changer celui qui estoit immuable, il n'eut point de honte de retracter l'arrest de ruine qu'il auoit prononcé ; de rendre les armes aux prieres des criminels, & de paroistre vaincu par ceux qui ne l'attaquoient que par le ieusne. Leur humiliation fit monter leurs cris iusqu'à son Thrône, & en chassa les iniquitez qui y estoient montées pour demander vengeance contre-eux. Quand Niniue n'est plus une impie, une effrontée, une superbe, Dieu n'est plus un Iuge en colere, un Pere offensé, & un Roy en fureur. Un petit retranchement de nourriture, raffermist ses fondemens, fortifie ses murailles, assure ses Palais, & conserue ses Ci-

royens. D'une Cité paillardes, il se fait une Cité sainte; & celle qui devoit servir de theatre à la plus horrible vengeance qu'on eust jamais veüe, devient le trophée de la plus grande miséricorde de Dieu qui sera jamais exercée.

O ieusne, qui as conserué tant d'ames destinées à la mort ; ô ieusne qui as desarmé le Dieu des batailles, ô ieusne qui as esteint le feu de ses foudres ; ô ieusne qui as fait la paix du Ciel, & d'une Ville ; ô ieusne qu'on peut nommer le second fondateur de Ninive ; quel Pénitent, apres cet exemple, ne doit recourir à toy comme à un asyle inuiolable ! A qui peux-tu désormais paroistre ou nouveau, ou trop rigoureux, qu'à ceux qui ont enuie de tomber dans la ruine dont Dieu les menace par sa parole ; ou qui ne croient pas que sa parole soit veritable ? Les ennemis nous environnent, la guerre nous est déclarée par la Iustice Diuine, nostre perte ne se peut guères plus éloigner. Où trouuerons-nous du secours contre le Tout-puissant ? dans nos entrailles, vuidons-les par un ieusne salutaire ; faisons-les crier par une faim Pénitente, & asseurons-nous que leur voix montera iusqu'au Thrône de Dieu, aussi bien que celle

des Niniuites , pour obtenir le pardon de nos offenses , & pour luy faire tomber les armes des mains. Quand nous ne serions pas coupables des crimes , qui ont attiré la colere de Dieu sur nostre païs , ne laissons pas de ieusner. Dans Ninive , les enfans qui n'auoient point de part à la malice de leurs citoyens ; & ce qui est de plus estrange , les animaux qui estoient encore moins coupables que les enfans ; ne laissent pas de ieusner ; & ne seroit-ce pas vne chose infame & abominable , que les Chrétiens refusassent de faire pour leurs freres , ce que font des bestes pour le salut des hommes qui abusent d'elles , & s'en seruent comme de leurs esclaves ? A plus forte raison , ceux à qui les Prestres ordonnent quelques ieusnes pour leur propre salut , doiuent-ils se soumettre à vne abstinence si profitable , ou ils se montrent moins raisonnables que les bestes. Elles s'éloignent du précipice où on les veut poussier ; & ces pécheurs délicats ne voudroient pas sortir de celuy où ils sont tombez , en se priuant pour quelques iours du plaisir brutal de boire & de manger. N'est-ce pas estre furieux , & desesperé que de se réjouir lors qu'on doit pleu-

rer pour la mort qu'on a dans le sein ? Et ces gourmands qui disent , Mangeons , buuons , nous mourrons demain , ne sont-ils pas en cet estat ? Jeufnez donc , Pénitens , ieufnez , mais avec ioye ; & en vous priuant des viandes qui se corrompent dans l'estomach , rendez-vous dignes de la viande celeste , c'est à dire de l'Eucharistie , qui est la semence de la Gloire.

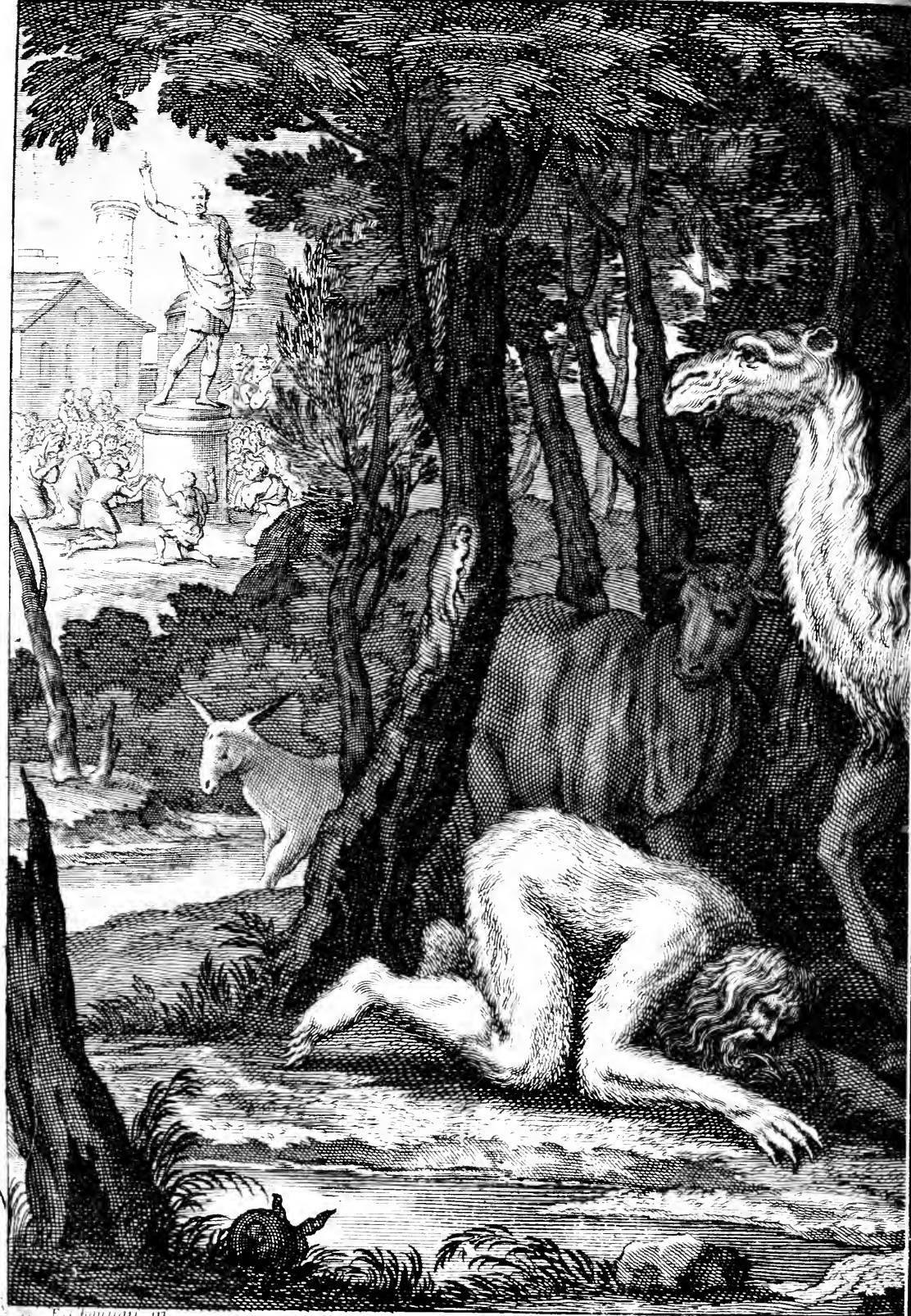


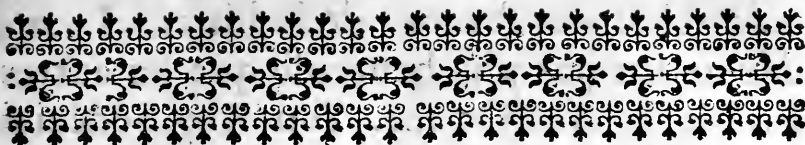
THE UNIVERSITY OF CHICAGO

TO THE PRESIDENT OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO
FROM THE FACULTY OF THE DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES
RESOLUTION OF THE FACULTY OF THE DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES
APPROVED BY THE FACULTY OF THE DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES
JANUARY 1954









NAB VCHODONOSOR.

SEPTIESME TABLE AV.



A Fable n'a iamais inuenté vne punition de l'impiété d'un Prince reuolté contre ses Dieux, & voulant se mettre à leur place, qui soit si effroyable, que celle du Monarque qui fait le sujet de ce Tableau, & que la verité mesme nous apprend dans les Liures saints. La Iustice de Dieu l'auoit choisy pour détruire l'Empire d'Assyrie, qui florissoit depuis plusieurs siècles, & qui sembloit estre inesbranlable. Rien n'auoit pû résister à la force de ses armes. Il sembloit que la victoire volast deuant ses armées, ou qu'elle fust attachée à son char, tant les Triomphes estoient pour luy & nombreux & faciles, sur toutes sortes de Peuples, encore qu'ils fussent aguerris, & que leur valeur se

Daniel
ch. 3.

*Lin. 4.
des Rois
ch. 24. 25.*

redoublast par l'amour de la liberté. La Judée ne fut pas plus heureuse que les autres Prouinces de l'Orient. Son Roy Sédécias s'estant laissé abuser aux fausses esperances de pouuoir secouër le ioug que les Iduméens, les Moabites, les Ammonites, les Tyriens & les Sydoniens luy auoient imposé, se reuolta contre luy à son retour de Babylone, où il auoit esté luy porter des présens, & l'asseurer de son obeissance. Le manquement de foy qui n'auoit point d'excuse, fut cause de la ruine de ses Confédérez & de celle de Ierusalem, que Nabuchodonosor prit, après vn siège de trois ans. Celuy de la ville de Tyr, le combla de gloire par l'heureux succès qu'il eut. L'Egypte ne put resister à sa bonne fortune, il la subjugua toute, & par la mort de son Roy il fit finir la race des Pharaons. Il porta ses armes dans l'Afrique, & iusques dans l'Espagne mesme; de sorte qu'il se pouuoit nommer le Conquerant de la moitié du monde. Apres des Victoires si illustres, il se méconnut iusqu'au point qu'il crut estre quelque chose de plus qu'un homme mortel, & qu'il voulut receuoir des honneurs diuins. Voyez-vous ce grand Colosse

d'or, à la porte de Babylone, que le Peintre a représenté en éloignement, c'est sa figure, & il a fait vn Edit par lequel il commande à tous ses Sujets de l'adorer. Sa taille est au dessus du naturel : mais le Peintre a représenté tous les traits de son visage. Considérez ce front large & auancé, sur qui l'orgueil semble estre visible. Il paroist vne fierté dans ses yeux, qui semble donner de la terreur à ceux qui le regardent. Il a vn bras leué en haut comme s'il menaçoit le Ciel; de l'autre, il tient vn Sceptre negligemment, comme s'il estimoit que c'est trop peu de chose pour luy. Tout le corps est admirablement formé; & on voit à ses nerfs & à ses muscles, qu'il deuoit auoir vne force extraordinaire. Voila autour du Colosse des Chantres & des Musiciens, les vns font des concerts de voix, les autres tiennent des lyres, des harpes, des trompetes, des flutes, des cymbales, des tambours, & des cornets. Tous les Satrapes se prosternent la face contre terre; & le Peintre les a distinguez, par leur habillement de teste, de la multitude infinie du peuple qui adore la statuë en la mesme posture. A ce coin, observez ces trois

ieunes hommes qui demeurent de bout , & qui regardant le Ciel, & y leuant les mains, montrent qu'ils détestent le culte impie que l'on rend en leur presence, à vn homme mortel. Ce sont trois captifs de la nation des Iuifs, qui n'ont point voulu obeïr au commandement de Nabuchodonosor. Dieu ne laissa pas long-temps son sacrilège sans punition. Voyez-vous dans cette grande campagne vn homme qui marche à quatre pates, dont le corps est tout velu, & à qui les cheveux sont crus comme on void croistre le crin aux cheuaux, & les ongles aux aigles, & qui broute l'herbe parmy des bœufs, des chameaux & des asnes, sur le bord d'un ruisseau. C'est ce Prince orgueilleux qui a voulu estre adoré comme l'Eternel. Celuy dont il pensoit vsurper l'honneur, luy a troublé l'imagination, par ce pouuoir secret que comme Créateur, il a sur toutes les créatures. Dans le plus grand éclat de sa puissance, au mesme moment qu'il disoit, en regardant la Capitale de son Empire ; *N'est-ce pas-là à Babylone, que j'ay bastie pour le Thrône de mon Royaume, en la force de mon bras, & en la pompe de ma gloire?* on le chassa de son

Palais , comme s'il eust esté vne beste , les Princes, les Domestiques, & les Sujets le prenant pour cela , comme luy-mesme croyoit aussi estre vn animal priué de raison. Il demeura sept ans en cét estat , & après cette longue Pénitence , la raison luy fut renduë. Il leua les yeux au Ciel , il bénit le Tres-haut , il loia celuy qui vit éternellement , & publia hautement que sa puissance est éternelle , que son règne subsiste aux siècles des siècles , & que tous les peuples du monde ne sont qu'un néant deuant luy ; qu'il fait tout ce qu'il luy plaist au Ciel & en Terre, que personne ne peut luy résister , & n'ose luy dire pourquoy fais-tu ainsi ? Nabuchodonosor ne recouura pas seulement le sens ; il entra en possession de sa grandeur , & remonta sur son Thrône, qu'il occupa avec plus de gloire qu'auparavant, parce qu'il reconnut le tenir de la main du Roy des Rois , auquel il auoit osé se comparer par vne impiété aussi fole qu'exécration.

Ce Tableau doit estre vn miroir pour les Rois Chrétiens , à qui d'ordinaire on n'en présente point de fidèles , parce que l'intérêt de ceux qui les aprochent , veut qu'ils

ne connoissent iamais ce qu'ils font, afin qu'eux soient toujours ce qu'ils ne deuroient pas estre. La Royauté qui est vne image de la Diuinité, les porte aisément à croire qu'ils ont quelque chose de l'original; Auant qu'ils sçachent que leur naissance est semblable à celle des autres hommes, qu'ils sont venus au monde; qu'ils ont gémy, qu'ils ont pleuré comme leurs esclaves, que leur corps s'est trouué aussi foible que le leur, qu'ils ont eu besoin de mesme nourriture, qu'ils ont esté sujets aux mesmes injures de l'air, & aux mesmes foibleesses: on leur dit qu'ils sont héritiers d'un grand Royaume, que les biens d'un grand peuple leur appartiendront vn iour, qu'ils seront Maistres de la vie des hommes, & qu'ils n'ont que Dieu au dessus d'eux. On les nomme, mon Roy, mon Maistre, mon Prince, mon Souuerain, & si on osoit, on diroit, mon Dieu. Les Grans se tiennent en respect deuant vn Enfant, qui aime mieux iouer avec vne poupée que les regarder. Les plus sages, à qui l'âge a déjà fait blanchir les cheueux, ou que leur condition doit rendre graues, deuiennent Enfans, & iouënt avec luy. S'il arriue qu'ils fassent quelque action

iolie

iolie, ou qu'ils disent vne parole spirituelle, on n'entend qu'exclamations, & c'est l'entretien de la Cour durant plusieurs mois. Font-ils, au contraire, quelque chose contre la bien-séance, leur échape-t-il quelque vilain mot, se mettent-ils en colere sans raison, témoignent-ils ou de l'enuie, ou de la cruauté, ou de l'auarice ? tout le monde est muët, le Gouverneur ou n'ose parler, ou ne le sçait pas faire comme il faut; & l'excuse se trouue toute preste pour défendre leur silence. *C'est vn Enfant*, disent-ils; mais c'est vn Enfant qui doit vn iour commander à des millions d'hommes. C'est vn Enfant qui croist insensiblement avec ses defauts; Ses mauuaises inclinations se fortifient, & ce qui estoit vne petite herbe facile à arracher, deuiet vne plante qui a des racines profondes que l'on ne peut plus couper qu'avec le fer. L'âge qui luy donne plus de lumiere d'esprit, luy donne en mesme temps plus d'orgueil, & lors qu'il a plus de besoin de conduite, il deuiet plus éloigné de se laisser conduire. Le venin que la grandeur a ietté dans le fond de son ame, commence à montrer sa malignité. Les flatteurs la nourrissent & l'augmentent par

leurs cajoleries continuëles ; & les Gouverneurs deuiennent odieux & insupportables, s'ils veulent parler avec autorité. Les Peres qui deuroient apuyer leurs corrections, les blâment souuent de ne sçauoir pas ménager son esprit, & de faire trop les Pédagogues. Quelquefois, ils craignent qu'on le rende trop habile, & par la ialousie ridicule du commandement, ils aiment mieux auoir vn sot pour successeur, qu'un heritier à qui les grandes qualitez fassent gagner l'amour & l'estime de leurs peuples. Si on les instruit aux sciences, c'est aux sciences inutiles qui chargent leur memoire, & qui n'instruisent pas leur entendement. On en fait des Docteurs capables de disputer, & des Orateurs qui peuuent faire des harangues: mais il en faudroit faire de bons Rois, qui sceussent conseruer la Religion, maintenir la Paix dans leurs Royaumes, faire régner la Iustice, & se bien aquitter de tous les deuoirs de la Souueraineté. Il faudroit leur imprimer dans l'esprit les veritables Maximes de la Politique Chrétienne; leur éléuer le courage, sans leur donner de l'ambition; leur faire sentir leur grandeur, sans leur inspirer la vanité;

les rendre hardis, sans les porter aux actions téméraires; leur apprendre à estre doux, sans mollesse; constans, sans opiniastrété; graues, sans austerité; affables, sans bassesse; francs sans niaiserie; prudens sans fourbe; secrets, sans dissimulation; libéraux, sans prodigalité; bons ménagers sans auarice; & religieux sans superstition.

Comme la pluspart des Princes sont d'ordinaire éléuez tout d'une autre sorte, il ne faut pas s'estonner si quand ils se trouuent avec l'autorité absoluë entre les mains, ils sont ou si stupides, ou si cruëls, ou si superbes. Le dernier vice est le plus ordinaire, parce qu'il est plus attaché à leur condition. Tous les hommes, depuis le péché du premier, affectent l'imitation de la Diuinité, & elle se trouue dans tous les crimes qu'ils commettent; car on ne peut pécher sans violer la Loy qui le défend, & l'homme orgueilleux la viole, pour paroistre, comme dit Saint Augustin, faussement libre, lors qu'il est veritablement esclaué, & pour se flater d'une image vaine & ténébreuse de la Toute-puissance diuine: mais les Rois, qui par leur condition sont au dessus des Loix-mesmes de

*Au 2. lin.
de ses Conf.
ch. 6.*

leur Estat, au moins pour la punition de leurs crimes dont Dieu seul est le Iuge, ont en eux des semences bien plus viues & plus corrompues de presumption; de sorte que tres-aisément, comme i'ay dit, ils s'estiment, sinon des Dieux pour faire adorer leurs statuës, au moins des Images viuantes de Dieu, à qui toutes choses sont permises, & qui peuuent presque faire tout ce qu'il fait. Dieu a la grandeur par sa nature; ils veulent iouir de la leur, & ils songent aussi peu à en faire hommage à celuy dont ils l'ont receuë, ou à la conseruer par l'observation de ses préceptes, que si elle leur estoit propre. Dieu seul mérite vn honneur suprême, & ils desfirent des respects de leurs sujets qui n'ont point de bornes. Dieu fait tout ce qu'il veut dans le Ciel & sur la Terre; ils ne peuuent souffrir que l'on s'oppose à leurs volontez les plus injustes. Dieu se fait craindre aux Démons, & aux Anges; ils cherchent à donner plutoist de la terreur à leurs sujets, qu'à leur inspirer de l'amour. Dieu fait toutes choses pour luy-mesme; ils se persuadent que tout ce qui se trouue sous leur domination est à eux; & pour eux, sans aucune exception.

Dieu a vne source inépuisable de richesses; ils trauaillent pour amasser des tresors immenses. Dieu punit les pécheurs qui l'offensent sans se repentir; & ils veulent exterminer ceux qui les fâchent, quoy qu'ils s'en repentent. Dieu n'est redevable à personne; & ils croient ne pas estre obligez de reconnoistre les seruices qu'on leur rend. Dieu est inaccessible dans sa gloire veritable; & on ne peut approcher d'eux dans leur fausse Majesté. Dieu ne peut auoir de soin qui le trauaille dans le gouuernement du monde; & ils vivent dans vn repos stupide pour les affaires de leurs Royaumes, qu'ils abandonnent au premier qui a la hardiesse de s'en saisir. En cette fausse imitation de Dieu, ne sont-ils pas non seulement des singes ridicules, mais des Idolâtres inexcusables? Les Conquerans qui ont fondé leurs Empires, ou qui en ont estendu les bornes par leur courage & par leur prudence, sont encore plus sujets à cette idolâtrie dont ie parle; car outre que l'innocence ne se peut accorder avec la conqueste des Estats d'autrui; ni les Maximes de l'Euangile avec celles dont il faut se seruir pour venir about d'une si

grande entreprise : Il est certain que la gloire qui suit les heureux succès, est vn estrange poison pour l'esprit, & que sans vne grace de Dieu tres-forte & tres-particuliere, il est impossible de se garantir de cét orgueil insupportable, qui fait croire au victorieux qu'il est au dessus de la condition des autres hommes. L'Histoire profane nous en fournit diuers exemples; mais celuy d'Alexandre seul peut sufire : aussi-tost qu'il deuint le Conquerant de l'Asie, il cessa d'estre raisonnable. Celuy qui estoit assis sur le Thrône de Darius, n'estoit plus celuy qui l'auoit gagné par tant d'actions magnanimes. Ses premiers combats l'auoient fait reconnoistre pour vn Prince digne de commander à toute la Terre; & ses dernieres victoires firent voir qu'il ne sçauoit pas commander à sa fortune. Le fils de Iupiter Hammon, gasta le fils de Philippe de Macedoine; & le Dieu fut cause qu'il n'y eut plus de Héros. Mais pourquoy sortirons-nous de nostre sujet ? Si Nabuchodonosor eust toûjours mené vne vie fainéante, obscure, & délicate, les plaisirs de l'homme luy eussent osté la pensée d'estre Dieu, & n'ayant pas le cœur assez élevé pour son-

ger à occuper glorieusement le Thrône ; il n'eust iamais pensé à se faire bastir des autels. Mais les victoires continuëles qu'il a remportées, la conqueste de tant de peuples par la force des armes, l'autorité absoluë dans vn Empire si estendu, les flateries des Orateurs, les menfonges des Poëtes ; enfin, l'adoration de tout le monde, l'ont enyuré de telle sorte, que voyant toutes choses au dessous de luy, il n'a rien voulu voir au dessus ; & que comme si c'eust esté peu de chose pour contenter sa vanité, de faire adorer sa personne, il a voulu qu'on rendist le mesme honneur à sa statuë. Vne si grande impiété méritoit vn aussi grand châtiment que celuy qui la punit. Il estoit iuste que celuy qui ne vouloit pas se contenter d'estre le premier homme du monde, creust estre vne beste ; qu'ayant fait vn si mauuais viage de sa raison, il la perdist ; & qu'au lieu des viâtes qu'on auoit immolées à son Colosse ; on le prist luy-mesme pour vn animal capable d'estre sacrifié.

En cét estat, il est l'Image d'un parfait Pé-nitent. Car premierement, il sort de son Palais, & de Babylone, ou, pour demeurer plus

religieusement dans les termes de l'Escriture sainte, il en est chassé par ses Satrapes, & par ses Domestiques, qui le prennent pour vn bœuf, comme il en a la figure à leurs yeux; par l'impression de l'espèce de cet animal que Dieu y a faite. N'est-ce pas le premier degré de la Pénitence Chrétienne, que de sortir des occasions & des lieux où l'on s'est corrompu? Quelquefois, on en sort de soy-mesme, & non pas par soy-mesme, ie veux dire, que plusieurs pécheurs touchés de la Grace de Dieu, reconnoissent qu'ils sont captifs en Babylone, & qu'ils y seruent vn Tyran aussi ingrat que cruel. La lumiere diuine rompt le charme qui les trompe, & leur fait voir qu'ils prennent pour vne grandeur tres-sublime, vne bassesse tres-raualée; qu'une obscure nuit leur paroist vn iour éclatant; qu'ils embrassent des phantosmes pour des corps solides; & qu'ils marchent sur le bord des précipices, pensant marcher par des chemins asseurez. Ils voyent que leurs guides les égarent, que leur repos les lasse, que toutes les fleurs qu'ils sentent sont empoisonnées, qu'ils se nourrissent de venin, qu'ils s'appauvrissent par leur abondance, qu'ils se deshonnorent par leurs

leurs dignitez, qu'ils sont foibles par leur puissance, & que leur liberté fait leur servitude. En mesme temps que cette clarté celeste leur decouvre la verité des choses qui se passent en Babylone, elle leur en donne vne si grand horreur, qu'ils s'enfuient de cette mal-heureuse Cité, plustost qu'ils n'en sortent, & qu'ils volent vers la celeste Ierusalem, plustost qu'ils n'y tendent. Ils ne s'amusent point à dire des adieux inutiles à ces amis qu'ils ont tâché d'y faire, parce qu'ils en reconnoissent ou l'inutilité, ou la tromperie. Le plaisir des amitez de Babylone les a corrompus, comment donc pourroient-ils regretter de perdre ce qui les a perdus, ou ce qui a si fort contribué à leur perte? Ces amis infidèles ne peuvent estre leurs conseillers; & ils peuvent les détourner d'un dessein qui les choque, & qui les condamne. Il est donc necessaire de se dérober, & de faire vne inciuité à l'homme, quand la ciuité nous expose à commettre vne ingratitude contre Dieu. Ce que ie dis des amitez, ie le dis de toutes les occasions qui peuvent empêcher que le Pénitent sorte entierement du péché. Il ne faut point parlementer avec

elles , autrement la surprise est presque inévitable. Car l'ennemy avec qui elles s'entendent, est d'autant plus à craindre qu'il se voit sur le point d'estre détruit. Il ramasse toutes ses ruses quand il voit que ses forces sont inutiles ; & il songe à se conserver en renard, dans vne place où on ne le veut plus souffrir comme vn lion. Le mauuais amour prend le visage de l'amitié innocente , & tâche de persuader que cette transformation se fait aisément. La passion se nomme tendresse, la rupture paroist vne ingratitude, ou du moins la bien-séance veut obliger au delay. La chaisne , en se rompant de force, fera trop d'éclat, il vaut mieux la desnouër sans qu'on y prenne garde, & il n'importe de quelle façon on se mette en liberté pourueu qu'on l'obtienne. L'ambition qui veut demeurer maistresse du cœur d'un Courtisan, luy fait voir des précipices à la porte du Palais du Prince ; s'il en fort trop brusquement. Elle ne condamne pas absolument cette resolution ; mais elle y propose des obstacles qui semblent tres-raisonnables, afin qu'il la suspende. La prudence du siècle vient à son secours , & luy fournit tant de raisons pour

faire la chose dans l'ordre, qu'enfin, si on la veut croire, elle ne se fait point du tout. Le dégoust de la Cour passe; il se presente quelque nouveau charme où on se laisse attraper; vne esperance qui paroist plus certaine flate l'esprit; & en vn mot, on se trouue plus aueugle, plus enchainé, & plus séduit qu'on n'auoit esté auparauant. Mais si on eust fuy d'abord, sans écouter les mauuais conseils de son ennemy, on se seroit mis en liberté.

Il y a d'autres personnes que Babylone chasse de Babylone, vous entendez bien que ie veux parler de ceux que le mauuais traitement du monde dégoust du monde, à qui les naufrages font haïr la Mer, & que la dureté du ioug retire de la seruitude. Car le monde n'est pas vn maistre flateur pour tous ses esclaués. Il en a qu'il ne regarde iamais de bon œil, pour qui les menaces & les injures sont touïours dans sa bouche, & dont il rebute tous les seruices. S'il leur fait quelque caresse, elle est si contrainte, qu'il vaudroit autant leur faire vn outrage. S'il les porte à quelque place élevée, c'est pour les faire tomber dans des précipices, ou pour les mettre en vn poste d'où ils craignent in-

cessamment de tomber. S'il leur laisse recueillir quelque moisson de leur travail, elle ne répond ni à leurs peines, ni à leur attente. Il la leur vend au prix de mille bassesses qu'il leur a fallu faire, & souvent il se trouve que le bien qu'ils croient fort solide, n'est qu'une agréable illusion. S'il les flatte de quelque gloire parmi les hommes; c'est un peu de fumée qui ne tarde guère à se dissiper. S'il leur accorde des délices; les amertumes qu'il y mêle en corrompent toute la douceur, & leurs crimes deviennent leur punition. Le monde traitant ainsi ceux qui le servent, croit qu'ils ne luy peuvent échapper; & il en use comme les Comites, avec les forçats, qu'ils outragent sans aucune crainte, parce qu'ils sont attachez, & qu'ils ne peuvent ni se défendre, ni s'enfuir. Mais le monde se trompe en ses pensées, & sa malice, comme dit le Psalmiste, ment souvent à elle-mesme, c'est à dire, se trouve attrapée en ses desseins, & fait tout ce qu'elle n'a point envie de faire. Car la rigueur dont il use avec trop d'autorité sur ses captifs, les desesperere, & cet heureux desespoir les fait songer à la liberté. Ils sentent la pesanteur du ioug qui les

accable, ils en cherchent la déliurance, & pour la trouuer plus facilement, ils s'enfuyent du lieu de leur seruitude. Helas ! de quelque façon que l'on en sorte, on doit s'estimer bien-heureux ; & il en faut sortir en toutes façons, & ne point délibérer sur vne sortie si necessaire. Loth tardant à quitter Sodome, les Anges furent forcez de le prendre par la main, & de le contraindre de partir, de peur que la vengeance de Dieu ne le surprist dans cette ville abominable. Heureux les pécheurs qui trouueront des Anges visibles, ie veux dire, des Directeurs saintement séuères, qui les prendront non seulement par la main, mais par les cheveux, s'il le faut, pour les tirer des occasions du péché, afin de les mettre dans le chemin de la sainte Sion, dont ils sont & Citoyens & Rois tout-ensemble !

Nabuchodonosor, au sortir de son Palais, n'emporte aucune marque de son ancienne condition, aucune pompe, aucune richesses, aucune commoditez de la vie. Que dis-je ? Il en sort dans la pensée qu'il est vne beste, dont la campagne est la demeure, le Ciel, le couuert, les animaux, la compagnie, &

l'herbe, la nourriture. C'est l'exemple du véritable Pénitent, il ne retient, en sortant de l'estat du péché, aucun regret, aucun desir, aucune complaisance, aucune affection pour les choses qu'il abandonne: Il en a si distinctement reconnu la laideur, la tromperie, & la corruption, qu'il les hayt d'une hayne parfaite. Il y renonce si absolument qu'il voudroit les pouuoir chasser de sa memoire, aussi bien que de son cœur, & qu'il ne s'en souvient que pour s'affermir davantage dans leur haine, & pour se faire honte à soy-mesme. Il commence à compter les iours de sa vie, du moment qu'il les a quittées, & qu'il leur a dit vn adieu éternel. Il frémit, il tremble, il est saisy d'horreur, songeant au temps qu'il a perdu à les poursuivre, ou à les gouter. C'est ce qui fait que ses yeux respandent des torrens de larmes, qu'elles font son pain la nuit & le iour, tandis qu'il se demande à luy-mesme, en ce temps-là où estoit ton Dieu? Il soupire d'auoir soupiré après elles; ou plustost le gémissement de son cœur, est le rugissement d'un lion qui se met en colere contre luy-mesme, & qui se deuore heureusement par le repentir. Les

images du passé sont pour luy des spectres effroyables qui glacent son sang dans ses veines, qui luy font hériffer les cheveux, qui mettent vne passeur de mort sur son visage, qui troublent son imagination, qui confondent son raisonnement, & qui le feroient mourir de frayeur & de desespoir; si en mesme temps l'esperance, en la misericorde de son Iuge ne les soustenoit.

Il n'a garde de songer aux grans Palais, aux meubles précieux, aux ornemens magnifiques, luy qui ne se croit pas digne que la terre le porte, qui craint à toute heure qu'elle ne s'ouvre pour l'engloutir, & qui de la pensée habite dans ses abysses, de peur d'y descendre vn iour en effet. Il regarde les maisons superbes où il a demeuré, & qui ont fait vne partie de ses crimes, soit par leurs acquisitions iniques, soit par leur usage voluptueux, comme des monumens de son injustice & de son erreur. Il voit des pierres qui les composent, vne voix effroyable qui luy reprochent, que c'est du sang des pauvres qu'on les a cimentées; ou que tandis que les Temples du Dieu viuant tomboient en ruine, on les rangeoit avec vne despenſe excé-

fiue, pour en former vn édifice qui triomphoit de la calamité publique. Les ameublemens somptueux dont il s'est seruy, ou plustost qu'il n'a iamais fait seruir qu'à son luxe, accusent sa cruauté pour les membres de Iesus-Christ qu'il a laissez tous nuds dans les ruës. Les festins où il se glorifioit d'une magnificence dont il deuoit auoir honte, sont autant d'accusateurs, ou plustost de Iuges, qui condamnent sa cruauté pour ses freres qui mouroient de faim. En vn mot, la mollesse de sa vie passée n'a rien qui ne le dégoute, qui ne l'estonne, qui ne l'afflige, & les moindres restes luy en sont suspects. Il passe dans vne autre extrémité bien-heureuse, & pour expier la iouissance des délices défendues, il se priue de l'usage des plus innocentes. Il a voulu loger dans des Palais; il se contente d'une grotte, ou d'une maison qui le défende des injures de l'air. Il ne pouuoit auoir des lits assez magnifiques; il dort sur le bois, & sur la paille. Il auoit interrompu le silence de la nuit, par les sérénades; il l'interrompt par ses soupirs. Il auoit dormy pour la volupté; il ne dort pas mesme autant qu'il luy est nécessaire. Il auoit vescu pour, manger; à peine mange-t-il

ge-t-il pour viure. Les viandes les plus délicates ne pouuoient contenter son gouſt; il ſe nourriroit volontiers de fiel & d'abſynthe. Il luy faloit tous les iours vne nouuelle compagnie; la conſeruation des hommes luy eſt vn ſuplice. Il ſe regarde comme vne beſte ſans raiſon, & qui ne mérite pas la ſociété des créatures raiſonnables. Tandis qu'il obeïſſoit aux deſirs de ſa conuoitiſe, & qu'il ſe gouuernoit ſelon les maximes de la prudence charnelle, il croyoit que ſa raiſon faiſoit des efforts admirables; mais depuis qu'il combat ſes conuoitiſes mal-heureuſes, & qu'il fait profeſſion de viure contre toutes les règles de cette mauuiſe prudence, il reconnoiſt qu'il a eſté vne beſte ſans iugement, & il ſe tient deuant Dieu en cette qualité, attendant de luy ſeul la raiſon qu'il a perduë. Il veut bien que le monde qui l'a eſtimé ſage, le repoute fou, & le traite comme vn animal ſtupide, à cauſe de ſon changement. Si Dieu luy-meſme le traite de cette forte, ſi durant qu'il gémit, qu'il ſouſpire, qu'il ſe purifie, qu'il ſe fait mourir par les exercices de la Pénitence; il ne luy donne non plus de lumière qu'à vne beſte; ſ'il ſent

son entendement toûjours remply d'erreurs; si sa memoire n'a que des images tout à fait brutales; si la loy de ses membres s'oppose incessamment à celle de son esprit; s'il fait le mal qu'il ne veut pas; s'il ne fait pas le bien qu'il voudroit faire; si toutes les affections qu'il sent sont animales; il ne se plaint que de luy-mesme, & il reconnoist humblement qu'ayant semé la corruption, il ne peut ni ne doit recueillir autre chose: Il dit avec David; *Ouy Seigneur, ie suis comme une beste de charge devant toy.* Le ne mérite non plus que tu me regardes, que si i'estois vn cheual, ou vn mulet.

En effet, Pécheur, ne leur ressembles-tu pas par tes affections brutales, par ta dureté à écouter sa parole, & par ta desobeissance à sa conduite? Il te vouloit gouverner de la main, tu l'as contraint d'employer l'espe-ron; & avec tout cela, il n'a pû venir about de te mener, tant tu t'es montré contraire à ton bien, qui estoit de le suiure avec euglement: mais il faut récompenser ta faute. Il faut conjurer sa bonté de te donner vn frein si rude, qu'il t'empêche que tu ne t'emportes comme tu as fait. C'est trop peu de la

main, & de la gaule, il faut te piquer dans les flancs, & te piquer iufqu'à ce que le fang en forte, afin que tu faffes tout ce qui luy plaira. Il faut qu'il vienne s'affoir dans toutes les facultez de ton ame, & dans tous tes fens, comme vn efcuyer & fort, & mifericordieux, qu'il les rempliffe tout feul, & qu'il les affujettiffe parfaitement à fa volonté. Il faut que tu trauailles fans cefse, & apres le trauail que tu ne demandes pas que l'on te flate, & qu'on te nourriffe au moins délicatement. La délicateffe du fiécle t'a gaffé, & tu n'es pas digne des douceurs du Ciel. Il te doit fufire qu'on te donne de l'herbe comme à vne beffe, afin que n'ayant pas voulu manger & viure de la viande diuine, qui eftoit feruie fur la Table de ton Pere Celefte, durant tant d'années, tu expies en quelque façon, vn mépris fi criminel & fi déteftable. Soupire apres ce pain qui a vne fi grande fua- uité, brûle d'enuie d'auoir part à cette viande qui donne tant de forces; mais fonge qu'elle eft pour les Enfans, & que tu es vn traiftre; que la viande eft pour les eftomachs robustes, & que le tien eft entierement ruiné par tes desbauches. Songe qu'il ne faut

pas donner le Saint des Saints aux chiens ? N'as-tu pas esté vn chien enragé par tes haines impitoyables ? vn chien impudent par tes voluptez infames ? vn chien mordant par tes médifances cruëlls ? maintenant répute toy deuant Dieu plus vil qu'un chien mort ; & aduouë que c'est assez te faire de grace que de te permettre de brouter l'herbe de la terre ; ie veux dire d'entendre les premieres veritez de la Pénitence, qui te doit reſtablir dans la grandeur que tu as perduë. Et qu'elles ſont ces veritez élémentaires, ſinon la reconnoiſſance de ta brutalité paſſée, & de ton indignité preſente.

Reçois avec ioye & humilité la roſée du Ciel, c'eſt elle qui te rafraîſchira, qui te lauera, qui te purifiera, qui te guérira, qui t'embellira, qui te rendra & la figure, & la verité de la nature humaine. Garde-toy d'eſtre mouillé par l'humidité de la terre, elle te feroit tout à fait dangereuſe. Elle a, ſans doute, plus de rapport avec toy, mais c'eſt avec toy Pécheur, avec toy enfant d'Adam, avec toy ennemy de Dieu, avec toy deuenu beſte ; & tu veux ſortir de ce mal-heureux eſtat. La roſée ne tombe que le matin vn peu auant

le leuer du Soleil ; mais il faut que cette rosée dont ie parle, tombe dans ton ame, après que le Soleil s'y fera leué. La raison humaine peut estre comme vne aurore pour ton esprit ; mais c'est vne aurore obscure & sèche tout-ensemble, ou si elle a quelque lumiere, & quelque humidité, l'une ne seruira qu'à te faire égarer, & l'autre qu'à t'échauffer dauantage. Le seul Iesus qui est le Soleil de Iustice, est la veritable lumiere qui illumine tout homme qui vient en ce monde ; & il est descendu dans le sein de la Vierge, comme descend la rosée dans la toison des brebis, & tous les iours il entre dans les ames en la mesme maniere, sans bruit, sans orage, & souuent sans qu'on s'apperçoie de son entrée. Pénitent, ne te troubles donc point si tu ne sens pas d'abord la fraicheur de cette rosée diuine. Elle ne laisse pas d'auoir pénétré ton cœur ; & sans elle, le feu dont tu te plains t'auroit consumé ; mets toy en repos ; tu crois que sa chaleur te brûle pour te mettre en cendres : ce n'est que sa flame qui t'échaufe vn peu pour t'aduertir de trauailler à l'éteindre. Cette flame a plus de clarté que de force, & tu peux faire ton remède de ce que tu crois estre ton poison.

*En S. Jean
ch. 1.
Pf. 71.*

Ne sçais-tu pas que le Seigneur a conduit son Peuple par la colonne de feu, aussi bien que par celle de la nuée. Tu es dans le desert, tu marches la nuit, laisse-toy donc mener par le feu afin d'arriuer au repos de la Terre promise au vray Israël de Dieu. Si tu es dans la fournaise, beny celui pour l'amour de qui tu y es ietté; ou plustost qui t'y iette luy-mesme, afin de t'épurer comme l'or, & de te rendre digne de son Tabernacle. Si tu en vses ainsi, croy assurement que ta raison te sera renduë, que tu connoistras parfaitement le Tres-haut, que tu verras la vanité de toutes les créatures, que tu seras restably dans la royauté que tu as perduë par tes crimes; & qu'elle ne sera sujette ni à la violence d'un vsurpateur, ni à l'infidélité des peuples, ni à la vicissitude des choses humaines.





J. Grignon. fecit

F. Chaunce



LES IVIFS CAPTIFS

EN BABYLONE.

HVITIESME TABLEAV.



L ne se peut rien voir de plus
 agréable que ce païsage, l'herbe
 de ces prez est si verte & si frai-
 che, qu'elle semble plutoſt croi-
 ſtre dans ce Tableau qu'y eſtre représentée.
 Voila des troupeaux de toutes ſortes d'eſpé-
 ces qui la broutent paiſiblement. Conſidérez
 la nobleſſe de ces poulains, cette petite teſte,
 ces yeux vifs, ce cou déchargé, ce crin on-
 doyant, cette poitrine large & ouuerte, ces
 iambes fortes & ſèches, & ce pied releué.
 Ne diriez-vous pas que ces deux taureaux
 prennent leur courſe pour ſe venir heurter
 de toute leur force. Vn peu loin d'eux
 voila vne geniffe blanche comme la neige,
 qu'ils regardent avec des yeux où l'on voit de

B b

l'amour & de la colere; c'est le sujet aussi bien que le prix de leur combat. Ces brebis semblent danser au son de la flute de ces deux Bergers qui sont sur vne petite mote de terre. Auprès d'elles le Peintre n'a pas oublié de mettre vn chien le plus beau du monde, prenez garde à ses oreilles qui pendent bien bas, & dont le poil frisé ressemble à des flocons de foye. La couleur qui tire sur le châtain clair en est admirable. Cette gueule a demy ouuerte montre des dents aussi redoutables par leur force, qu'agreables à voir par leur blancheur & par leur polisseure, son corps tout moucheté de taches, comme si c'estoit vn léopard, n'est ni maigre, ni pesant, de sorte qu'il paroist aussi propre pour la course que pour le combat. Il est estendu tout de son long, & il repose sa teste sur ses pates comme s'il dormoit; mais il a les yeux ouuers, & regarde le troupeau dont il est le défenseur. Tous ces arbres font de merueilleuses diuersitez par leur mélange. Voila de petis bouquets de bois d'un costé; de l'autre, on voit des forests en éloignement, des châteaux, & des villages, qui font tous vne perspectiue differente; mais la plus con-

ſiderable eſt celle de la ville de Babylone, qui pour eſtre représentée dans vn fort petit eſpace, ne laiſſe pas de paroître extrêmement grande. Ce fleuve qui trauerſe la plaine, s'appelle l'Euphrate. Ne ſemble-t-il pas qu'on le voit couler, & meſme qu'on entend le bruit que font ſes flots qui ſans eſtre eſmeus comme dans vne tempeſte, ne laiſſent pas de donner quelque frayeur, montant les vns ſur les autres, & ſe précipitant dans leur courſe avec vne roideur eſtrange. Tout le riuage eſt bordé de ſaules qui font vne ombre aſſez triſte. Voila aux branches de pluſieurs, des harpes, des lyres, & d'autres inſtrumens de muſique ſuspendus. Ils appartiennent à ces hommes dont les vns ſont couchez ſur l'herbe, & les autres ſe tiennent debout, les yeux attachez ſur le fleuve. Il eſt aiſé de iuger à leurs viſages, que quelque grande douleur occupe leur eſprit. La paſſeur de la mort y eſt peinte, & dans leurs yeux on voit la triſteſſe meſme. Leurs cheueux qui leur battent ſur les eſpaules ſont poudreux & hérifſez. Leurs habits à peine leur couurent le corps, tant ils ſont vſez. Tous portent vne petite chaîne au pied, ou

au bras, afin de les distinguer des habitans du païs. En effet, ils y sont estrangers & captifs, par la plus grande réuolution de fortune qu'on ait iamais veüe. Il faut dire, pour parler religieusement, par vne punition tres-iuste du vray Dieu qu'ils ont offensé. Je ne veux pas vous laisser dauantage en peine. Ces bannis sont les Iuifs, que Dieu, apres auoir long-temps suporté leurs crimes, a donnez en proye aux armes du Roy de Babylone. Il a conquis la Iudée, brûlé Ierusalem, & amené en son païs tous ces habitans de ce malheureux Royaume, où il les traite en esclaves, & non pas en prisonniers de guerre. Voyez-vous ces hommes coifez de thiares, & habillez de longues vestes fort riches, qui parlent à quelques-vns des captifs, & qui leur montrent du doigt leurs harpes & leurs lyres, comme s'ils les prioient de les dépendre des saules, & de les toucher pour les diuertir. Cesont les Satrapes du Monarque qui les tient en captiuité, qui leur commandent de chanter les hymnes qu'ils auoient accoustumé de faire entendre dans le Temple de Dieu. Vous voyez bien à leur contenance qu'ils ne sont pas resolus de faire ce qu'on

desire d'eux. Le Peintre, qui a exprimé leur refus par le geste de leurs mains, & par le haussément de leurs espauls, leur a encore mis des larmes dans les yeux qu'ils tournent pitoyablement vers le Ciel, comme s'ils l'asseuroient qu'ils ne prophane-
ront point les chansons du Seigneur. Ils demeurent muets, ne croyant pas qu'il leur soit permis de faire ouïr les cantiques composez pour louer l'Eternel, dans une terre estrangere, où son nom estoit blasphemé & son peuple tenu dans la servitude.

La Grace que Dieu a faite aux Israélites de les choisir entre toutes les nations du monde pour les rendre son peuple bien-aimé, estoit sans doute tres-grande. Car il n'y avoit rien en eux qui le pût obliger à ce choix; au contraire, leur rudesse, leur brutalité, leur inconstance, & leur ingratitude, devoient, ce semble, les en exclure par toute sorte de raison. Mais l'élection que Dieu a faite de tous les peuples du monde pour en composer le Corps de son Fils, est bien plus profonde dans ses desseins, plus admirable dans ses suites, & plus glorieuse dans son execution. Car si l'on considere le mérite des

hommes qu'il éleue à cette grande dignité, ils n'en ont que de mauuais, comme dit Saint Augustin. Ils sont enfans d'Adam, c'est à dire enfans de péché, d'ire & de malediction. Au mesme moment qu'ils reçoient leur estre de Dieu, ils commencent d'estre ses ennemis, sans le connoistre, leur ame qui part toute pure de ses mains, n'est pas plustost vnue au corps, que comme si c'estoit peu de deuenir prisonniere, elle deuiet souillée & criminelle d'une souillure qu'elle ne sent point, & d'un crime qu'elle ignore. Elle contracte le péché sans vouloir estre pécheresse, parce que sa volonté, auant que d'agir, a esté desobeissante à la Loy de Dieu, estant enfermée dans la volonté du Chef de la Nature humaine. Par quelle voye ce venin découle depuis sa premiere source iusqu'à elle, c'est un secret inconnu qui trauaille la curiosité des hommes superbes, & qui humilie l'esprit des veritables fidèles. Mais si la course en est cachée, les effets n'en sont que trop sensibles. L'homme ne se peut regarder d'aucun costé qu'il ne trouue en soy des desordres, des miseres, & des ruines. S'il considere son corps, il y voit la rebellion de la loy des membres

à la loy de l'esprit, qui ne cesse que par la mort : & cette mort est la solde de ce péché, avec lequel il a commencé sa vie. S'il regarde son ame, il n'aperçoit dans son entendement, que ténébres; dans son raisonnement, que fausseté ; dans sa volonté, que corruption ; dans sa liberté, que foiblesse ; dans sa memoire, qu'infidélité ; dans son imagination, qu'extrauagance ; dans son appetit, que fureur ; dans ses passions, que dérèglement. Toutefois, cét homme avec tous ses defauts, avec toute cette corruption, avec toute cette indignité, est choisy de Dieu dans l'estat de l'Euangile, pour en faire son Fils adoptif, & son héritier. Il l'élit n'y trouuant que des sujets de reprobation, afin de faire paroistre les richesses de sa misericorde : & en l'élisant de cette sorte par vn pur mouuement de sa bonté, il le rend digne d'estre élu. Le choix n'est point sujet au repentir, & tous les hommes, que dis-je, tous les Démons, ne peuuent l'arracher de ses mains toutes-puissantes, qui le protègent contre les assauts les plus violens de ses ennemis ; qui font retourner contre eux tous les traits qu'ils décochent contre luy ; qui le soutiennent sur le bord des

précipices, de peur qu'il n'y tombe; ou qui l'en retirent aussi-tost qu'il y est tombé; qui le font marcher plus asséurément apres sa cheute; enfin, qui par vn secret admirable, changent pour luy les poisons en remedes, & font que toutes choses luy cooperent en bien pour son salut. Cét amoureux époux ne luy épargne rien, le fait entrer dans ses celliers où il l'enyure d'un vin celeste qui éclaire & qui fortifie sa raison. Il le reçoit dans le cabinet de ses parfums, où par des odeurs diuines qu'il respand dans son esprit, il le met dans vne pâmoison bien-heureuse, qui le transporte hors de luy-mesme. Il luy montre où il se couche en son midy. Il luy découvre toutes les beautez de son visage, tous les secrets de son conseil, toutes les richesses de sa gloire. Par la prédication de sa Parole, il l'engendre d'une façon toute diuine. Par le Baptesme, il luy donne vne naissance nouvelle, qui le rend son fils & son héritier, & qui le lie à la sainte Trinité, au nom de laquelle il le reçoit. Par la Confirmation, il le marque de son Seau, & le perfectionne. Par l'Eucharistie, il le nourrit de la chair de son Fils. Par la lumiere de ses inspirations, il luy

*Cant. des
Cant. ch 1.*

luy montre ce qu'il doit faire. Par la force amoureuse de sa grace, il luy fait faire ce qu'il luy a montré. Il le fortifie dans les bonnes œuvres ; il empêche qu'elles ne l'enflent ; enfin, il le met dans ce sentier du iuste, *aux Prou.* qui est vn sentier de lumiere, laquelle croist *ch. 4.* incessamment, iusqu'à ce qu'elle arriue à vn iour parfait.

N'est-il pas vray que si on compare ces faucurs que reçoit le Peuple Chrétien, avec celles que le Peuple Iuif a receuës, on trouuera que les premieres sont autant éloignées des autres, que le Ciel l'est de la Terre, puis-qu'en effet celles-cy estoient toutes terrestres, & que celles-la sont toutes celestes ? Donc, puis-que la grandeur du bienfait est la mesure de l'obligation à la reconnaissance, ou de la grandeur de l'ingratitude ; il n'y a point de doute que le Chrétien ne commette vne perfidie plus exécrationnable sans comparaison ; que celle du Iuif, quand il laisse celui qu'il l'a comblé de tant de graces pour de chétives Idoles qui ont moins de marques de diuinité, que les Idoles que les Iuifs ont adorées, Dieu leur reproche d'auoir seruy la milice du Ciel, c'est à dire, d'a-

*Liu. 4. des
Rois.
ch. 17.
Ier. 19.*

voir sacrifié aux astres. Mais ces corps sont si nobles , leurs effets sont si merueilleux , & leurs influënces si necessaires aux hommes , que si quelque Idolâtrie peut trouver vne excuse , c'est sans doute celle dont nous parlons. Les Iuifs ont adoré d'autres Idoles moins nobles , iel'auouë , mais elles estoient déjà adorées par leurs voisins. Elles auoient aquis comme vne préscrition de diuinité , & leurs adorateurs estoient retenus dans ce mauuais culte , par de faux miracles. Il n'en est pas ainsi des Chrétiens , qui laissent le vray Dieu pour les créatures où il n'y a que des defauts , de la bassesse , de la corruption , de l'infidélité , de l'impuissance , & du tourment. Ils reconnoissent eux-mesmes les premiers , l'injustice de l'hommage qu'ils leur rendent. Ils se plaignent d'estre emportez par vne violence dont ils ne sont pas les maistres. Ils ont honte de leur foiblesse , ils sentent la pesanteur de leurs chaines , ils en voudroient , disent-ils , estre déliurez. Ils demeurent d'accord de leur aueuglement. Ils nomment bien-heureux ceux qui n'y sont pas plongez ; enfin , ils confessent que leurs crime leur sert de suplice. Cependant , ils

continuënt toûjours dans leur felonie ; & tandis que d'un costé ils font de vains souhaits pour leur correction ; de l'autre, ils deuiennent incorrigibles , & se rendent d'autant moins dignes de pardon, qu'ils semblent reconnoistre la faute qu'ils commettent contre leur Souuerain. En effet, ce n'est pas avec cette volonté imparfaite , que l'on retourne à Dieu : ce ne sont pas ces faux desirs de guérir qui commencent nostre guérison , & qui sont les premiers remedes que donne le Médecin celeste à vne ame malade. Ce n'est pas ce sentiment de son mal qui témoigne qu'elle n'est pas morte. Il en faut vn autre , qui soit celuy des vrais Pénitens, & nous en auons vne image fidèle dans la captiuité des Israélites en Babylone.

La premiere chose que i'y obserue, est, qu'ils ont esté transportez hors de leur Terre natale , où ils auoient toutes sortes de commoditez & de délices, pour viure dans vne terre estrangere , où ils ne trouuent que misere & que persecution. N'est-ce pas ce qui arriue à ceux qui manquent de foy à Dieu, & qui le laissent pour le monde qui est son ennemy ? Ils viuoient déjà par l'esprit & par le cœur

Aux Rom.
chap. 8.

dans la sainte Sion, qui est leur Cité natale selon la Grace; & en ce bien-heureux séjour, ils estoient non seulement des Citoyens bien-heureux : mais des Rois glorieux & pacifiques. Car par l'amour du Bien souverain, ils se trouuoient détachez de toutes les créatures, & par ce détachement, ils leur commandoient d'une façon admirable. Ils les déliuroient de cette vanité, à laquelle elles sont sujetes par force, dit l'Apostre, ne les employant que dans un usage sobre, & s'en servant seulement comme d'un passage, pour arriuer à la iouissance de celuy qui les a faites. Ils marchaient dans la lumière, & les plus subtiles illusions qui trompent les enfans du siècle, ne les pouuoient surprendre. Ils goustoient une paix profonde dans le cœur, qui surpassoit tous les plaisirs, que la paix du monde se vante faussement de donner à ceux qui la veulent recevoir. Leurs délices n'auoient aucune amertume, & leurs amertumes auoient des délices inexplicables. Leur ioye, qui estoit viue & tranquille tout-ensemble, se respendoit iusques dans les sens. Les choses fâcheuses d'elles-mêmes changeoient de nature pour eux, & deuenoient agréables.

par l'usage qu'ils en sçauoient faire. Le passé ne leur faisoit point sentir de remors ; le present les entretenoit dans vne humble & amoureuse assurance ; & l'auenir ne leur donnoit que des alarmes tranquiles. Leurs esperances estoient aussi assurées que sublimes ; & toutes les tempestes qui s'éleuoient contre eux , ne pouuoient les ébranler tant soit peu , parce que cette esperance estoit pour eux , comme vne ancre qui les rendoit immobiles. Voila en quel bien-heureux estat les Pécheurs viuoient dans leur pais natal , qu'ils ont infidèlement quitté pour venir habiter dans vne Terre estrangere , dont la fausse beauté les a trompez. Helas ! elle continuë à les tromper ; elle leur paroist verdoyante , fleurie , & féconde en toutes sortes de biens ; mais en effet , elle est aride , espineuse , & stérile ; & la premiere clarté dont ils ont besoin pour en sortir , est celle qu'ils fera connoistre cette aridité qui les brûle , ces espines qui les blessent , & cette stérilité qui les apauurit. Car tandis que le charme durera , qu'ils croiront voir la clarté où il n'y a que ténèbres , & qu'ils prendront les monstres pour des objets agréables , les pré-

cipices pour des chemins asseurez, les torrens pour des ruisseaux paisibles, les poisons pour des herbes salutaires, & le fiel des dragons pour vn vin délicieux ; il est impossible qu'ils reconnoissent la grandeur de la perte qu'ils ont faite, en sortant de leur patrie, & par conséquent qu'ils souhaitent d'y retourner. Il faut que leurs yeux s'ouvrent, & qu'ils voyent la terre qu'ils habitent dans son véritable estat, afin qu'ils s'ennuyent de son obscurité, qu'ils se dégoustent de ses faux plaisirs, & qu'ils se lassent de la domination de son Tyran. Dieu a fait touûjours reuenir les Israélites à luy, par le sentiment des rigueurs de leur seruitude, qui les retiroit de leur idolatrie, & leur faisoit implorer la miséricorde de celuy qu'ils auoient délaissé pour suiure des Dieux estrangers.

Mais comme il est bon de sentir les miseres de la Terre maudite où l'on s'est engagé, il faut prendre garde à les sentir en esprit de Pénitence, & non pas en esprit de volupté. L'homme aime naturellement le plaisir, & c'est l'vnique poids qui l'entraîne à ses actions, soit bonnes soit mauuaises. Quand il ne le trouue pas dans le péché, au point

qu'il l'auoit imaginé auant que de le commettre, ou qu'il ne l'y trouue plus si délicieux, par vn dégouſt inéuitable qui y eſt attaché; il ſ'ennuye, il ſe tourmente, il ſe plaint, & il ſe condamne de foibleſſe & d'auueuglement, il parle contre des délices dont il a eſté inſatiable, avec des termes ſi forts qu'il en fait horreur aux autres. Il en deſcouure ſi bien la fauſſeté; il en examine ſi particulièrement les tromperies; qu'après cela, on ne peut croire qu'il n'en ſoit véritablement ennemy, & qu'il ne leur ait dit adieu pour iamais. Mais le fond de ſon cœur ne reſpond pas à ſes paroles. C'eſt ſon dégouſt qui fait ces beaux diſcours, & non pas ſon repentir; c'eſt la délicateſſe de ſa faim qui ne peut ſouffrir la ſatiété; c'eſt ſon impuiſſance qui luy fait acroire qu'il eſt tempérant; c'eſt le deſir de la nouveauté qui le porte à condamner les choſes paſſées; c'eſt ſon orgueil qui ſe vante de quitter ce qu'il ne peut retenir; c'eſt ſon inquiétude naturelle qui luy perſuade qu'il n'aura pas la fièvre, quand il aura changé de lit; mais, hélas! ces eſpines piquent ſon cœur, ſans qu'elles en faſſent ſortir le mauvais ſang, ni qu'elles le retirent de ſa létargie,

comme nous auons déjà dit; ces dégoufts, ces lassitudes, ces chagrins, ces remors, ces frayeurs, sont le commencement des peines éternelles qui châtieront son infidélité dans les enfers.

*Aux Gal.
ch. 6.*

Il faut donc trouuer vn moyen de faire en sorte qu'ils soient pour luy, le commencement de la ioye qu'il doit esperer dans le Ciel. L'vnique moyen est de les souffrir en esprit de Pénitence, c'est à dire, de les porter comme des peines que l'on a iustement meritées par les desordres de sa vie. L'Apostre enseigne, que qui sème en corruption dans sa chair, moissonne aussi dans sa chair la corruption. C'est ce que nous venons de montrer descriuant l'estat de l'homme pécheur, dans les plus grandes délices du péché, où il trouue tant d'amertumes fascheuses, & tant de souillures desagréables. Cette moisson déplaist à son orgueil, & il aimeroit bien mieux que dés qu'il sent quelque étincelle du feu de l'amour de Dieu, ce feu réduisit en cendres cette funeste moisson, afin de n'en estre plus importuné; mais le vray Pénitent accorde la honte de la recueillir, & la ioye d'en ressentir la douleur, quand il la regarde comme le fruit de sa per-

perfidie , il l'abhorre & il la déteste ; quand il la confidere comme sa punition , il l'aime & il la bénit. Il voudroit bien n'auoir point en soy cette marque de desobeïssance ; mais puis-qu'il se l'est luy-mesme imprimée , il tâche de la rendre glorieuse , en auoüant qu'il en est digne. C'est vn esclauue fugitif, qui veut bien que le signe de sa fuite paroisse sur son front , parce qu'il reprend de bon cœur sa premiere seruitude. Il ne s'est pas soucié d'auoir la gloire d'une fidélité perseuerante, il aspire à celle d'un continuël repentir de sa perfidie. Il entend à toute heure les cris de sa conscience qui l'accuse , & il se condamne le premier avec plus de séuerité que les autres ne le condamnent. Il demeure d'accord que n'ayant pas voulu suiure la lumiere quand elle luy a paru , il est iuste qu'elle se cache quand il desire qu'elle se monstre ; que la resistance qu'il se fait à soy-mesme, châtie celle qu'il a faite à Dieu ; & que ses sens qu'il a fait reuolter , quand il luy a pleû , perseuerent dans leur reuolte , quand il veut les faire obeir. De cette sorte, ses bourreaux deuiennent ses Médecins ; le poison , vn remede ; & la maladie le conduit à la santé. C'est ainsi

que David confesse qu'il a esté autrefois guéry. Il n'a point eu de honte de nous représenter la pourriture de ses cicatrices, leur malignité inuétérée, la douleur qu'elles luy faisoient sentir, le feu qui brûloit ses reins la nuit & le iour, les illusions qui l'affligoient, & les perils où il estoit continuellement exposé par la tentation; aussi estoit-il vn vray Pénitent, ou pour mieux dire, vne loy viuante, vn exemple accompli de la Pénitence Chrétienne. Cette façon de guérir est douloureuse, mais elle est assurée, & les esprits orgueilleux en ont tout à fait besoin. Car si tout d'un coup ils passeroient de la feruitude d'une passion violente, à la douceur de la liberté des enfans de Dieu; & de la souillure des délices charnelles, à la pureté des plaisirs celestes; ils croiroient aisément que c'est la force de leur raison, & non pas celle de la Grace Diuine, qui produit vn changement si soudain & si difficile. Ils penseroient auoir en leurs mains, leur mort & leur vie, sans aucune dépendance de celuy qui a la clef de l'une, & qui est la source de l'autre. Ils ne craindroient plus d'estre vaincus par des ennemis qu'ils estimeroient n'estre puissans

qu'autant qu'ils leur voudroient laisser de puissance. Ils prendroient librement des chaisnes, qu'à leur aduis ils pourroient rompre quand il leur plairoit. Ils se moqueroient des maladies, dont la guérison ne dépendroit que de leur volonté. Ils ne conteroient pour rien de s'estre laissé vaincre, & ils se vantoient d'auoir triomphé de leurs vainqueurs. Ils ne rougiroient point de leurs chaisnes, & ils feroient parade de leur liberté. Ils auroient peu de honte d'auoir esté leurs propres homicides, & ils auroient vne grande vanité de s'estre ressuscitez eux-mesmes. En effet, l'un est de l'homme, & l'autre est de Dieu; de sorte que pour faire souuenir le Pécheur superbe qu'il n'a que l'humanité, & encore bien foible, il est nécessaire qu'il gémissé, qu'il soupire, qu'il souffre la pesanteur du ioug des mauuaises conuoitises, où il s'est luy-mesme soumis, par vn mauuais vsage de sa liberté.

Les Israëlités estant transportez hors de leur país natal, ne demeurent pas dans la ville de Babylone, mais ils habitent à la campagne, le long du fleuve qui arrose cette ville impie, là, au lieu de s'amuser à courir, à se

Ps. 136.

promener & à prendre des diuertissemens ; ils sont assis , & ils pleurent au souuenir de Sion , d'où ils ont esté chasséz. Ils pendent leurs harpes aux saules du riuage , & quand leurs maîtres les pressent de chanter les Cantiques du Seigneur , ils respondent qu'ils ne peuuent les faire entendre dans vne terre estrangere. Quelles admirables leçons pour les vrais Pénitens ! Les vns peuuent sortir de Babylone , non seulement de cœur , mais de corps ; les autres ne peuuent en sortir que de cœur , à cause des engagements de leur condition , où ils sont mesme obligez de demeurer par la règle de Saint Paul , qui veut que

*Aux Cor.**ch. 7.*

chacun se sanctifie en la sienne ; mais ceux-cy ne doiuent pas demeurer dans ses places publiques , & y estre oysifs tout le long du iour , sans faire autre chose que de s'entretenir de ses nouuelles , où ils ne doiuent plus prendre de part. Il faut qu'ils soient assis sur le riuage du fleuve qui l'arrose ; & qu'ils considerent attentiuement comme il coule sans cesse vers la Mer , où il va porter le tribut de ses eaux , s'engloutir , & perdre son nom. Cela veut dire , qu'ils doiuent mettre leur esprit en repos , par l'éloignement des af-

faïres inutiles & des soins superflus, qui iuf-
qu'alors les ont continuëlement agitez,
afin de confiderer dans vne profonde & pai-
fible méditation, l'incertitude, la vanité, le
trouble, & la tromperie de tous les biens de
Babylone, pour l'amour defquels ils ont
laiffé la conftance, la folidité, la paix, & la
verité des biens de la Ierufalem celefte. Les
fleuves de Babylone, dit Saint Auguftin, *Sur le*
Pf. 136.
font toutes les chofes que l'on aime en ce
monde, & qui paffent rapidement. La gran-
deur des Rois, l'autorité des Magistrats, la
Nobleffe, la Valeur, la Science, le Bel-eſprit,
l'Eloquence, la Beauté, les Richèſſes, font
comme de grans fleuves qui ont vn lit eſten-
du, qui élèuent de groſſes vagues, & qui
font beaucoup de bruit durant leur courſe.
Mais ces fleuves, en s'eſtendant, s'afoiblif-
ſent: leurs vagues en ſe groſſiſſant, font de l'é-
cume; on ſ'accouſtume à leur bruit; enfin, ils
coulent ſans ceſſe, & ſe haſtent d'aller vers
la Mer où ils ſ'abyſment. Que font deuenus
tous ces Monarques ſi fameux, qui ont fondé
de puiffantes Monarchies, ou qui les ont aug-
mentées par leurs victoires célèbres? Ils ont
eſté dans le monde comme des torrens à qui

Ch. 3.

rien n'a pû résister ; mais ils ont passé, & maintenant ils dorment dans leurs sépulchres, comme dit Job, où ils ne font plus ni de peur, ni de bruit. Ces Héros que l'Antiquité croyoit estre sortis du sang des Dieux, ont acheué leur course, & il n'en reste plus de vestiges. Ces Guerriers qui estoient si redoutables, ne sont plus crains de personne. Ces Sçauans que l'on consultoit comme des Oracles, sont muets. Ces Beaux-esprits qui estoient les délices du siècle passé, sont oubliez du present. Ces Orateurs qui regnoient souverainement sur les volontez des hommes, par la force de leur discours, ont trouué que la mort n'auoit point d'oreilles pour eux. Ces Beutez qui ont esté adorées, sont sans autels & sans sacrifices. Elles ont survécu à elles-mesmes, & ne se sont pas aperceues qu'elles s'enfuyoient. Ces Richesses qui ont rendu leurs possesseurs si considérables, sont passées en d'autres mains. Enfin, tout coule en la terre de Babylone, tout y passe, & à peine a-t-on le loisir de le remarquer, tant ce passage se fait avec rapidité. C'est ce que le Pénitent doit considerer avec attention, afin de pleurer l'erreur qui luy a fait

croire que ces choses coulantes estoient stables, & qu'il en pouuoit long-temps iouir. Car quand par la lumiere diuine il voit leur rapidité, que rien n'est capable d'arrester, il entre dans vne confusion salutaire de luy-mesme. Il se fait de iustes reproches, & il se soumet volontiers à souffrir les peines que ses Iuges luy ordonnent, pour expier dignement sa faute : il conçoit vn saint dégoût de ce qu'il a si passionnément aimé, & vn ardent desir de ce qu'il a si ingratement méprisé dans les ténèbres de son ignorance. Et en quoy consiste la veritable Pénitence; sinon à aimer ce que l'on haïssoit, & à haïr ce que l'on aimoit? sinon à esperer ce que l'on craignoit, & à craindre ce que l'on esperoit? sinon à détruire ce que l'on a basti, & à réédifier ce qu'on a détruit? Ce n'est pas assez que le Pénitent soit assis au bord du fleuve de Babylone; il faut qu'il pleure, & sur soy-mesme, qui s'est autrefois laissé emporter à ces vagues, & sur ceux qui en sont emportez, sans qu'ils songent à regagner le riuage. Et comment seroit-il possible qu'il ne pleurast pas amèrement le naufrage mal-heureux de son ame, d'où elle s'est sauuée avec tant de

peine, & où elle a perdu son honneur, ses forces, sa gloire, ses plaisirs, ses richesses? Elle devoit commander au Roy mesme de Babylone, & elle s'est assujétie aux plus vils de ses esclaves; elle n'a plus cette force secrète de cœur qui la rendoit inébranlable à toutes les vagues de ses passions; elle est l'objet du mépris, aussi bien que de la haine de son Dieu; elle s'est dégradée de sa Noblesse; elle ne sent plus que des remors effroyables; elle voudroit bien s'enfuir de soy-mesme, où elle trouue vn témoin qui l'accuse avec rigueur, vn iuge qui la condamne avec justice, vn bourreau qui la tourmente sans aucune pitié. Et mal-heureuse qu'elle est! elle se trouue par tout pour estre son suplice, & pour executer contre soy-mesme la vengeance de celuy qu'elle a si ingratement abandonné; elle est dans la plus honteuse pauvreté qui se puisse imaginer, n'ayant plus ni lumiere dans l'entendement, ni force dans la volonté, ni paix dans ses passions, ni règle dans ses desseins, ni fermeté dans ses bons desirs, ni éclaircissement dans ses doutes, ni consolation dans ses peines. Le passé ne luy represente que des objets qui la couurent de honte,

honte & de confusion, le present crucifie ses inclinations naturelles, l'auenir la remplit de frayeurs épouuantables. Ses vieilles maladies luy déplaisent; les remèdes la fâchent, la longueur & l'incertitude de la guérison l'inquiètent. Comment donc vn Pénitent, dont l'ame est en ce pitoyable estat, ne pleurerait-il pas? Quel sujet plus iuste peut-il auoir de pleurer? comment ne verseroit-il pas des torrens de pleurs? mais, hélas! où les prendra-t-il ces pleurs bien-heureux, qui feront vn fleuve capable de réjouir la Cité de *Ps. 47.* Dieu? dans le sein de Dieu mesme, dans la source de ses misericordes infinies qui ne s'épuise iamais.

La tristesse humaine estant contraire à la Nature, il ne faut point s'estonner si elle luy est bien-tost fâcheuse, & si elle s'adoucit aisément, soit par le temps, soit par la raison: mais il y a vne tristesse de Pénitence, qui est toûjours agréable au cœur qui en est touché, & que ni le temps, ni la raison, ne peuvent adoucir, parce qu'elle est vne reparation du mauuais vsage du temps passé, vn employ légitime du present, & vne asseurance du futur. La raison diuine veut que

le desir d'une fausse ioye ayant fait quitter Dieu, au Chrétien, il y reuienne par la douleur, & qu'ainsi la maladie de son ame soit guérie par son contraire. Mais comme cette raison n'oste pas les sentimens de la nature, il est necessaire que l'ame soit fortifiée par quelque consideration puissante qui l'empêche de s'abatre, & qui luy fasse souffrir patiemment ce qui est si contraire à ses mauuaises inclinations. Et quelle pensée peut mieux faire cela que le souuenir de Ierusalem; c'est à dire du Paradis d'où elle est bannie par le péché? Plusieurs, dit S. Augustin, pleurent, mais à la façon de pleurer de Babylone, parce qu'ils se réjouissent de la ioye de Babylone; c'est à dire, qu'ils versent des larmes quand ils perdent les biens de cette Cité mal-heureuse, comme ils sont touchez de plaisir, quand ils iouissent de ses biens. Le Chrétien doit pleurer; mais c'est en se ressouuenant de la sainte Sion, quand mesme il possederait toutes les grandeurs, toutes les richesses, & toutes les délices de Babylone. Car n'est-il pas vray que s'il est bien persuadé de la verité des biens de l'une, & de la vanité des biens de l'autre; il doit s'estimer

Sur le
Ps. 136.

mal-heureux dans la possession des derniers qui luy font courir fortune, de perdre ceux qui meritent seuls d'estre son desir, sa recherche, & son estime, parce que seuls ils peuvent le rendre veritablement heureux? O qu'il est mal-aisé que dans la comparaison qu'il en fait, les inconstans, les faux, les éblouissans, puissent luy plaire dans l'esperance des fidèles, des veritables, & des lumineux d'une lumiere qui esclaire sans éblouir, qui brûle sans échauffer, & qui consume sans détruire! O sainte Sion, où rien ne coule, rien ne passe, rien ne s'enfuit, rien ne trompe, rien ne dégoute, rien ne trouble : mais où le bien est suprefme, veritable, constant, & délicieux : où iamais il n'ennuye, où il est toujours nouveau, où il se partage sans se diminuer, où il se diuise & demeure entier! O Terre des vians, ô chere, ô desirable patrie, que ta pensée est douce à ceux qui sont tes Citoyens, & qui ont toujours vescu selon ta police! Qu'elle est amere à ceux qui t'ont abandonnée lâchement pour Babylone! mais que cette amertume leur est salutaire, quand ils ont dessein de retourner vers toy, & de réparer le crime qu'ils ont

commis en t'abandonnant ! que la honte qu'elle leur donne est salutaire ! que les frayeurs dont elle les espouuante leur sont vtils ! qu'elle leur donne de force pour supporter tous les trauaux de la Pénitence ! qu'elle en sçait admirablement adoucir les plus douloureuses amertumes ! que la crainte d'en estre pour iamais séparé , les separe aisément de toutes les ioyes de Babylone ! qu'elle opere promptement en eux , vn entier changement d'eux-mesmes ! Songe donc , ô pécheur , qui dis que tu veux faire vne conuersion veritable ; mais songe serieusement , constamment , amoureuxment , & douloureusement , à la celeste Sion ; & que ce seul souuenir soit la seule cause de tes larmes , puis-que sa perte doit estre la seule cause de ta douleur , & sa possession le seul sujet de ta ioye.

Il faut pendre ta harpe & ta lyre aux saules du riuage , les chansons , au moins celles qui ont vn air gay , ne te sont plus propres. Tu es vn criminel , tu es vn traistre , tu es vn banny , tu es vn rebelle ; ne songe donc pas aux hymnes , ni aux cantiques de réjouissance ; pleure , soupire , gémy ; & si tu chantes , que

ce soit sur vn ton lugubre, qui fasse connoistre que c'est moins pour soulager ta douleur, que pour confesser ton crime. Daid, chantant sur sa harpe les Pseaumes qu'il composoit pour glorifier le Seigneur, après quelque grande victoire, auoit la Couronne en teste, estoit vestu de pourpre, & estoit toute la magnificence royale. Mais quand il chantoit les Pseaumes de sa Pénitence, il estoit couuert d'un cilice, la cendre paroissoit sur ses cheueux, le ton de sa voix estoit lamentable, ses soupirs interrompoient ses paroles, & toutes les cordes de sa harpe rendoient vn son si triste, qu'il faisoit bien connoistre que le cœur de ce merueilleux Pénitent conduisoit sa main. O pécheur, qui veux l'imiter en son repentir, laisse louer le Seigneur aux justes, avec les lyres, les orgues, le psalterion, le tambour, & les autres instrumens de musique, qui peuvent flater les oreilles. Pour toy, qu'il te fusse de faire des plaintes de ton malheur, & de luy adresser des prieres pour en sortir. Si tu ne dois pas toucher aux harpes de Sion, comment pourras-tu prendre celles de Babylone? Ce sont leurs airs friuoles qui t'ont

amusé; c'est leur harmonie empoisonnée qui a corrompu ton ame; c'est leur accord trompeur, qui a mis le trouble & le desordre dans ton esprit. Considère-les donc, comme les instrumens de ta perte, attache-les pour jamais aux saules du riuage, & n'escoute ni le Prince, ni les conseillers de Babylone qui te veulent obliger à les reprendre, & à les toucher. Ils te diront, par des suggestions agréables, Veux-tu donc acheuer ta vie dans la tristesse, après l'auoir si heureusement commencée dans la ioye? tu tirois de ta harpe des accords si agréables; en donnant du plaisir aux autres, tu t'en donnois à toy-mesme vn si doux & si rauissant; tu te faisois aimer de tant d'honnestes personnes, tu aquerois tant de gloire, tu t'ouurois vn si beau chemin aux richesses & aux grandeurs? Quel sombre nuage te couure maintenant l'esprit? quelle vapeur de mélancolie trouble cette belle & délicieuse clarté qui te rendoit si agréable? d'où vient vn changement si bisarre & si soudain? à quelle foiblesse te laisses-tu surprendre? pourquoy fais-tu vn nouveau crime d'vne chose qui passe pour innocente depuis tant de siècles?

quand le monde te parlera de la sorte, ô bien-
heureux Pénitent, respon-luy : Je suis main-
tenant dans la terre de Pénitence, qui est la
terre du Seigneur ; & comment voulez-vous
que i'y fasse entendre les chansons de ses en-
nemis ? ne seroit-ce pas luy faire vn outrage
insupportable ? ne me dois-je pas contenter
qu'il a souffert que ie les aye si long-temps
ouïes, si soigneusement apprises, & si ardem-
ment aimées, contre mes promesses, mon de-
voir, & mes interets ? ne m'en-a-t-il pas fait
reconnoistre la fausseté, l'infamie, & les mal-
heureux effets ? non, non, ie ne puis desor-
mais chanter que des airs tristes qui parlent
de mes pertes, de mes craintes, de mes maux,
& de mon repentir. Non seulement ie ne
veux plus auoir de main pour en toucher
d'autres ; mais ie souhaite qu'elle se seiche ;
qu'elle deuienne immobile, qu'elle perde
tout sentiment, plustost que de commettre vn
si grand crime, & que de trahir si mal-heureu-
sement les affections de mon cœur. Il veut de-
ormais se nourrir de fiel & d'absynthe. Ces
viandes sont amères, mais cette amertume
le déliurera de la corruption ; le goust en
est choqué, mais les délices du goust l'onz

rendu malade , la nature les abhorre ; mais son mal-heur vient de l'auoir voulu satisfaire ; & il ne faut point qu'il espere la vie de la grace , si son ennemie n'est crucifiée. Enfin , ie suis vn banny , vn pleureur , & la musique est tout à fait ridicule dans le deuil. Si ie vous suis importun , ne me prestez point l'oreille , laissez-moy , regardez-moy comme vn fou , si vous voulez : ie confesse que ie l'ay esté , lors que vous me croyiez fort sage ; ouy lors que ie touchois les cordes de la harpe de Babylone , pour louër ses Princes , pour parler de ses grandeurs , pour me vanter de ses ioyes , ou pour regretter la perte de ses plaisirs ; i'estois vn insensé , l'esprit d'erreur conduisoit ma main ; la science que ie faisois paroistre dans ces accords que vous louëz si magnifiquement , estoit vne ignorance déplorable , vne vanité ridicule , vne tromperie funeste , vne lâcheté indigne d'excuse , vne profanation criminelle des dons de Dieu , en la loüange de ses ennemis : mais maintenant que ie fais cette confession , & que i'ay d'autres pensées , ie soutiens que ie suis sage ; & si ie vous choque , ie tire de là vne preuue indubitable de la connoissance
que

que i'ay de la verité. Le monde qui est dans les ténèbres ne peut voir la lumiere, & il n'aime que ce qui est conforme à son erreur, à son injustice, & à sa corruption. Fuyez-moy, c'est la plus grande grace que vous me sçauriez faire, vostre présence m'est encore plus dangereuse, qu'elle ne m'est importune, & i'aime bien mieux vous vaincre par la fuite que dans le combat. Ha gloire du triomphe ne me flate point, ie cherche la seureté de la victoire, O Princes & enfans d'Edom, iusqu'à quand persecuterez-vous toujourns les Citoyens de Ierusalem? Quand cesserez-vous de débaucher ceux qui demeurent dans cette glorieuse ville, & d'empêcher ceux qui en sont bannis, d'y retourner par la Pénitence? Ne croyez-vous pas qu'un iour le Roy de cette sainte Cité, vous rendra la rétribution de vos cruautéz, de vos trahisons, & de vos sacrileges? Pensez-vous que parce qu'il dissimule vos violences, il les approuve? Que parce qu'il ne lance pas le foudre sur vostre teste, il n'en ait pas un entre les mains? Que parce qu'il attend vostre repentir; il vous pardonne vostre crime? Que parce qu'il éprouve ses seruiteurs,

il les abandonne ? Enfin , estes - vous bons parce qu'il est méchant ; & voulez-vous estre les bourreaux des Innocens ; parce qu'ils ne peuvent , ou qu'ils ne veulent pas se défendre ? Cruëls Citoyens de Babylone , vous vous trompez , vous vous estimez puissans , & vous estes foibles ; doctes , & vous estes ignorans ; sages , & vous estes fous ; glorieux , & vous estes infames ; libres , & vous estes captifs ; sains , & vous estes malades ; viuans , & vous estes morts. Le iour , le iour viendra , & il est proche , où vous pleurerez , où vous gémirez , où vous hurlerez , où vous vous desespererez ; & aucun n'essuyera vos larmes , aucun n'escoutera vos gémissemens , & vos hurlemens , pour en auoir pitié ; aucun ne vous donnera esperance de sortir de vostre misere. Vous avez renuersé , ce vous sembloit , la Cité de Ierusalem ; vous l'avez rasée iusqu'au fondement , dans les folles pensées de vostre vanité ; vous n'avez épargné , ni les enfans qui pendoient à la mamelle , ni les ieunes filles , ni les vieillars , ni les Palais , ni les Temples : Je veux dire qu'elle n'a rien de si saint en ses Maximes , que vous n'ayez tâché de corrompre , ni de Ci-

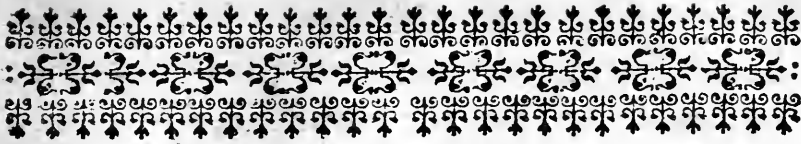
toyens si recommandables en piété, à qui vous n'avez fait vne tres-cruëlle persecution; mais la retribution vous arriuera. Vous verrez Babylone entierement détruite avec tous ses Princes & tous ses habitans. Ces édifices superbes où vous avez trauaillé si long-temps, tomberont tout d'un coup par terre, & à peine en restera-t-il quelques vestiges. Ceux que vous avez mis sous les pieds, marcheront sur vos testes. Ceux que vous avez fait passer pour criminels, seront vos juges. Ils auront entre les mains des glaiues trenchans des deux costez, pour faire la iuste vengeance des cruautéz qu'ils ont souffertes. Leur coup entrera iusqu'au fond de vos mouëlles, & iamais ces blessures douloureuses ne seront guéries. Alors ils seront assis sur le riuage de ce beau fleuve qui passe au trauers de Ierusalem. Ils y iouïront de l'ombrage agréable de ces arbres toûjours verdoyans, dont il est planté. Ils chanteront sur leurs harpes, les Cantiques du Seigneur, & au pied de son Thrône. Ne vous estonnez donc pas s'ils ne veulent point chanter à present, ceux de Babylone: s'ils pleurent, s'ils soupirent, s'ils gémissent sans cesse, s'ils ont.

toûjours deuant les yeux cette Cité admirable, où ils doiuent regner avec tant de gloire & de seureté ; Prenez pour vostre partage la ioye qui passera , puis-que vous voulez vous tromper , & laissez-nous pour le nostre en cette vie , la tristesse qui finira bien-tost, & qui se changera en vne ioye qui doit durer autant que Dieu mesme.









ANTIOCHVS

AV LIT DE LA MORT.

NEVFVIESME TABLE AV.



PRES le Tableau de deux Rois qui font vne Pénitence salutaire, l'un, en ne disant qu'une parole, & l'autre, en usant bien de sa captiuité; voyez celuy d'un autre Prince, qui fait vne Pénitence publique, avec des termes pleins d'humilité, de reconnoissance de ses fautes, & de promesse d'un parfait changement de vie; mais laquelle, avec tout cela, ne laisse pas d'estre infructueuse. Le Peintre a parfaitement bien représenté sur son visage, les fràyeurs dont son ame est agitée. Ce front qu'il retire, montre qu'il souffre beaucoup, & qu'il se fait violence, pour ne se pas plaindre. Ses yeux iettent des regards,

où le desefpoir paroist parmy la langueur. Il les a enfoncez aussi bien que les iouës; & l'épaisseur de sa barbe empêche, qu'on n'en voye l'épouuantable maigreur. Il hausse vn peu sa teste sur son cheuet, & on voit bien qu'il ne se tient en cette posture qu'avec douleur. Il a les bras hors du lit, & d'une main il fait vn geste, qui semble parler du miserable estat où il se trouue, à ses Capitaines qui sont à l'entour de luy. Il les a fait venir dans sa chambre, afin de leur dire le dernier adieu, voyant qu'il ne pouuoit plus esperer la guérison, dont iusqu'alors il s'estoit flaté. Tous paroissent affligez sensiblement de le voir accablé d'un mal aussi extraordinaire que le sien, mais ils sont plus estonnez de ce qu'il leur dit. Ils se regardent tristement les vns les autres, & celui qui est le plus proche de ce pauvre Prince, détourne la teste, ne pouuant supporter l'horrible puanteur, qui sort de tous les endroits de son corps; Chacun fait son geste diferent; mais il exprime le mesme estonnement & la mesme affliction. Voila vne Couronne & vn Sceptre sur vn carreau, auprès du lit de ce Roy mourant; Et ces marques de sa grandeur, ne seruent

seruent en l'estat où il se trouue que pour luy en faire mieux voir la vanité, & pour augmenter le regret qu'il a d'en estre dépouillé, lors qu'il croyoit auoir encore de longues années pour en iouir.

Ce Monarque au lit de la mort s'appelle Antiochus. Il portoit le surnom d'Illustre; mais il ne l'estoit qu'en cruauté, en tyrannie, & en sacrilèges. Il auoit succédé au thrône de l'Empire des Grecs, après la mort de Seleucus son frere, ou plutoſt il l'auoit vſurpé ſur ſon fils Demetrius, qui eſtoit en oſtage à Rome, ne ſe ſouuenant plus qu'il luy deuoit ſa liberté, ayant eſté enuoyé en ſa place. Il s'empara de meſme de la Syrie, ſous pre-
texte de la tutelle de ſon nepueu Ptolomée, ſurnommé Philometor, par l'adreſſe, & par l'aſſiſtance d'Euménés, & d'Attalus. Mais ſes plus grans crimes furent ceux qu'il com-
mit contre le Peuple, le Temple, & le culte du vray Dieu. Il n'y auoit cruauté qu'il ne pratiquaſt contre ce peuple, pour le porter à l'Idolâtrie, & il pillâ les treſors & les vâſes ſacrez de ce Temple; il le prophana par des ſacrilèges énormes, il défendit l'exercice de la Religion Iudaïque; enfin, il n'oublia rien

à faire pour mettre en la place du Dieu d'Israël, les Idoles des Gentils. La mort des sept freres Machabées, & de leur mere, dont il voulut estre témoin, suffisoit pour le rendre execrable à tous les hommes, si les Rois ne trouuoient des flatteurs, qui louënt, ou qui defendent leurs actions les plus abominables, & qui font passer leurs sacrilèges, pour des marques de leur piété. Ces saints Martyrs qui méritoient mieux le nom d'Illustres que luy, furent plus estroitement conjoints par le zèle pour les préceptes de leur Religion, qu'ils ne l'estoient déjà par le sang. Vn mesme esprit les anima pour soutenir des tourmens, dont la seule veüe donnoit de l'horreur aux hommes les plus asseurez. Ils respondirent par vne mesme bouche, parce qu'ils auoient vn mesme cœur, chacun souffrant en celuy qu'il voyoit souffrir deuant luy, on peut dire que chacun fut deux fois martyr, & que leur mere mourut sept fois auant que de perdre la vie. La Prophetie du plus jeune de ses enfans, qui menaça le Tyran de l'ire de Dieu, & de son Iugement épouuantable, ne demeura pas long-temps à s'accomplir. Comme l'ambition & l'aua-

rice s'estant vne fois renduës maistresses de
 l'ame d'un Tyran, y exercent contre elle vne
 rigoureuse Tyrannic, & qu'elles ne connois-
 sent plus de bornes; Antiochus ayant pro-
 fané le Temple du Dieu d'Israël, & fait des
 extorsions horribles dans les hautes Prouin-
 ces d'Asie, qu'il courut avec ses troupes, vou-
 lut enfin piller le Temple de Diane, qui
 estoit dans la ville de Persépolis, où on luy
 rapporta qu'Alexandre après la conquête
 du Royaume de Perse, auoit laissé d'im-
 menses richesses. Mais il ne fut pas si heu-
 reux en cette dernière impieté, qu'il auoit
 esté dans les autres. Il trouua vne généreu-
 se resistance dans vn lieu dont il pensoit se
 rendre maistre sans difficulté; & lors qu'il
 songeoit à faire vne conquête, il aprit que
 ses troupes qui estoient dans la Judée, sous
 le commandement de Timothée, de Nica-
 bor, & de Lysias, auoient esté entièrement
 defaites par les Iuifs; Que le bagage de l'ar-
 mée leur estoit aussi demeuré; Que l'Idole
 qu'il auoit dressée sur l'Autel du Seigneur,
 estoit abatuë, le Temple purifié, le culte an-
 cien rétably, & Ierusalem fortifiée de mu-
 railles, & la ville de Béthura reprise. Ces

*Au 2. liu.
 des Mach.
 ch. 9.*

mauuaifes nouuelles le mirent en vne estrange colere, & se voyant contraint de quitter l'entreprise du Temple de Persépolis, il iura qu'il se vengeroit sur les Iuifs de ce hon-teux succès ; qu'il les feroit tout passer par le fil de l'épée ; & qu'il changeroit Ierusalem en vn grand cimitière de ses habitans. En mesme temps il commanda à ses troupes de marcher en diligence , & de prendre le chemin de la Palestine. Il monta sur son chariot, & ordonna à celuy qui le conduisoit de mener ses cheuaux à toute bride, afin de satisfaire bien-tost sa vengeance. Mais il ne songeoit pas qu'il menaçoit le peuple, & la ville de celuy qui se nomme Roy des Rois, qui les tire de la poussiere, & qui les y remet quand il luy plaist ; qui confond leur conseil, & leurs conseillers , & qui se montre particulièrement terrible contre eux. Car à peine eut-il prononcé l'arrest que sa colere & son impieté auoient formé dans son esprit ; que le Seigneur, dont il vouloit exterminer les adorateurs, & destruire le culte, le frapa d'une vlcere incurable, & d'une playe inuisible. Vne douleur violente commença à déchirer ses entrailles, & à luy

faire payer l'usure des suplices qu'il auoit fait exercer contre les Iuifs , pour les obliger d'abandonner leur Religion. Encore qu'il deût plustost songer à guérir son mal qu'à tourmenter les autres : toutefois parmy les tranchées cruëles qu'il souffroit , il auoit toujours la ruine des Iuifs dans l'esprit ; & comme il luy tardoit d'estre dans leur pais , il pressoit incessamment son cocher de le mener en diligence. Il luy obeït , & le chariot qui sembloit voler plustost que courir , par cette impetuosité , fut cause de la cheute de ce mal-heureux Prince , qui reconnut trop tard qu'il lutoit contre vn plus fort que luy. En tombant il se brisa tout le corps , de sorte qu'en vn moment les choses furent extrêmement changées en sa personne. Celuy qui estoit enflé d'vn orgueil insupportable , qui croyoit commander aux vagues de la mer , & qui voyoit les plus hautes montagnes sous ses pieds , fut contraint de se faire porter sur vn brancard , & se vit en vn estat où il ne pouuoit se remuer. Il salut s'arrester par force , & se mettre dans le lit d'où il ne sortit plus. Ses douleurs s'augmenterent tous les iours : tous les remedes

qu'on luy fit prendre les aigrent, au lieu de les adoucir : son corps ne deuinst qu'une grande playe où fourmilloient les vers, & d'où sortoit vne si horrible puanteur, qu'elle estoit insupportable à ceux qui l'aimoient le plus tendrement ; les inquiétudes de son esprit, sa rage de n'auoir pas reussi en l'entreprise de Persépolis, & de ne pouuoir contenir sa haine contre les Iuifs, estoient vn autre suplice pour luy, qui n'auoit pas moins de cruauté que les tourmens qu'il enduroit en tous ses membres. La mort se presenta à ses yeux, & comme il creut qu'il ne la pouuoit éuiter ; il fit venir dans sa chambre tous les Capitaines, & les personnes de qualité, en qui il auoit vne confiance particuliere.

*Liv. 2. des
Mach.
ch. 9.*

» **V**OUS voyez mes chers amis, leur dit-
 » il, vn estrange exemple de la fragilité
 » des grandeurs humaines en ma personne.
 » Il y a peu de iours que chacun me regar-
 » doit peut-estre avec enuie, & maintenant
 » ie croy que chacun me regarde avec pitié.
 » J'estois vn des plus Grans Princes du mon-
 » de, & ie suis le plus miserable des hommes.
 » Je touchois le Ciel de la teste, & me voila

» abatu d'un coup de foudre auffi violent
 » qu'il eft impreueu, ie courois par l'Asie
 » comme vn torrent, & ie me vois attaché
 » dans vn lit, où ie ne puis me remuër, ie na-
 » geois dans les délices, & ie foufre des dou-
 » leurs infuportables. Je donnois à mes fens
 » tous les plaifirs qu'ils pouuoient prendre,
 » & ils foufrent tous les maux qu'ils font ca-
 » pables de fouffrir. Le fommeil s'eft éloigné
 » de moy, tous les foulagemens qu'on me
 » donne, irritent mon mal, & ie ne fuis pas
 » moins infuportable à moy-mefme, qu'à
 » ceux qui me feruent; Enfin, il faut que ie
 » confeffe la caufe du miserable estat où ie
 » me trouue. Il n'eft plus temps ni de diffimu-
 » ler, ni de meroidir contre la puiffance qui
 » m'a fi iufteement abbatu. La prosperité m'a
 » caché ce que l'affliction m'a fait connoiftre;
 » & quoy que ce foit bien tard, ie veux
 » auouër en vofre prefence, qu'il eft iufte
 » qu'un homme mortel foit fôûmis à Dieu, &
 » qu'il n'ait pas les deffeins, & les penfées de la
 » diuinité, eftant fi éloigné de fa puiffance.
 » C'eft ce que j'ay fait iufqu'icy; C'eft ce que
 » les flateurs qui m'environnoient m'ont fait
 » faire. C'eft où la grandeur de mon rang, ma

» bonne fortune , mes tresors, mes forces, &
» ma reputation, m'ont porté. Mais la puant-
» teur qui sort de mon corps, les vers qui le
» deuorent tout en vie, m'apprennent bien
» que ie suis homme. Mon éléuation n'a ser-
» uy qu'à rendre ma cheute plus dangereu-
» se. Ma prosperité s'est éuanouie comme
» vn songe. Mes tresors ne me peuuent fai-
» re trouuer vn moment de trêue avec mes
» douleurs. Mon armée me plaint peut-estre;
» mais ses plaintes me sont inutiles, & tou-
» te la gloire que ie puis auoir aquisée en mes
» autres entreprises, est esteinte par le mau-
» uais succès de Persépolis, & par le salut des
» Iuifs que i'auois resolu de sacrifier à ma
» colere. Je connois, ie connois, mes amis,
» que les maux que ie leur ay fais, & que
» ie leur voulois faire, sont les causes de ceux
» que ie souffre. Je les ay persecutez sans au-
» cune cause legitime; i'ay porté le fer, & le
» feu dans leur pais; i'ay desolé leurs Pro-
» uinces, & brûlé leurs villes. Il n'y a cruau-
» té que ie n'aye exercée dans Ierusalem; Et
» comme si ce ne m'eust pas esté assez d'of-
» fencer les hommes, i'ay voulu prouoquer
» contre moy la colere du Dieu qu'ils ado-
rent,

» rent , & qui est le seul Dieu qu'il faut ado-
 » rer. I'ay profané son Temple par des sacri-
 » fices impies ; i'y ay placé des Idoles exe-
 » crables ; i'ay fait massacrer ses Prestres , &
 » ie l'ay dépouillé de ses vases , de ses orne-
 » mens , & de toutes ses richesses. Celuy que
 » i'offençois si outrageusement dissimuloit
 » mon crime , & ie croyois ou qu'il ne le con-
 » nuist pas , ou qu'il ne pust s'en vanger. Mais
 » ie vois bien aujourd'huy qu'il ne differoit
 » ma punition que pour la rendre plus cruel-
 » le , & plus honteuse. Je confesse que ie la
 » merite , & ie veux esperer que cette con-
 » fession fléchira la clémence de celuy à qui
 » ie veux desormais rendre autant d'hon-
 » neur , que iusqu'icy ie luy ay fait d'inju-
 » res , & d'outrages. I'ay ouy dire mille fois
 » aux Iuifs , que leur Dieu estoit infiniment
 » misericordieux , & qu'il n'attendoit qu'une
 » larme des plus grans pécheurs pour leur
 » faire grace. Aujourd'huy ie fons en lar-
 » mes , & ie soupire en sa presence. Je re-
 » connois que tous les autres Dieux sont des
 » Idoles mortes , qui ne peuvent ni voir les
 » maux de ceux qui les adorent , ni les secou-
 » rir. I'auois iuré que i'exterminerois la na-

» tion des Iuifs, & ie luy veux donner d'aussi
» grans Priuileges qu'aux Atheniens. I'auois
» promis de faire de Ierusalem, vn grand ci-
» metiere; & ie promets de la rendre vne des
» plus belles villes de l'Orient. I'auois reso-
» luy d'abatre son Temple tout à fait, & ie
» fais dessein de rendre au double toutes les
» choses que i'en ay emportées. I'augmen-
» teray ses ornemens, ie feray mettre vn
» fons assure pour entretenir ses sacrifices;
» Enfin, ie me feray Iuif moy-mesme, &
» i'iray par toute la Terre, non pas en Con-
» querant, comme i'ay fait, mais en messa-
» ger de la gloire, & de la puissance de son
» Dieu, à qui ie seray obligé de mon salut.

Antiochus parla de cette sorte à ses amis,
& il paroissoit touché d'un si veritable re-
pentir, que si quelque Iuif s'y fût rencon-
tré, il eust creu aisément que tant de larmes,
& de promesses de satisfaction, appaiseroient
la colere de Dieu; Mais comme elles ne par-
toient pas d'un cœur touché d'une sincere
Pénitence, & qu'il auoit plus de crainte de
la mort, qu'il n'auoit de regret de ses abo-
minations passées, & de vray desir d'ex-
cuser ce qu'il promettoit; ce méchant prioit

le Seigneur, de qui il ne deuoit pas obtenir misericorde.

Si l'Eſcriture ſainte ne prononçoit ſes dernieres parolès, ie n'oſerois les écrire. Mais elles y ſont grauées en caractères indelebiles, & iuſqu'à la fin des ſiècles, elles doiuent faire trembler tous les pécheurs, qui attendent à faire Pénitence au lit de la mort. Si nous obſeruons celle de la pluſpart des Chrétiens, nous trouuerons qu'après auoir veſcu dans vne mal-heureuſe inſenſibilité pour Dieu, & dans des vices énormes, auant que de ſortir du monde, ils ſe confeſſent, ils reçoient le ſaint Viatique, & l'Extreme-onction, ils pleurent, ils ſoupirent, ils demandent pardon à Dieu, ils auouent leurs deſordres tout haut, ils inuoquent Ieſus-Chriſt, & enfin, ils meurent embrasſant le ſigne de noſtre Redemption. Cependant l'Euangile nous aſſeure que le nombre de ceux qui ſeront ſauuez, eſt tres-petit; & toutes les figures des élus, qui ſont dans l'ancien Teſtament, nous montrent la meſme choſe. Il faut donc que la fin du plus grand nombre des Chrétiens ſoit pareille à celle d'Antiochus, & qu'il ſoit vray de dire de chacun

d'eux, le méchant prioit le Seigneur, de qui il ne deuoit pas obtenir misericorde. Et certes si on fait réflexion sur leur vie, on ne la trouuera guère diferente à proportion de la vie de ce Prince sacrilège. Les ambitieux font-ils scrupule pour paruenir aux grandeurs qu'ils desirent, de tromper leurs amis, de ruiner leurs parens, & de manquer aux Loix les plus saintes de la société ciuile. L'ambition n'a-t-elle pas introduit cette maxime, que s'il faut violer le droit diuin, & humain, ce doit estre pour regner; & ne l'estend-on pas iusqu'à tous les degrez de puissance & de crédit où la vanité fait aspirer les hommes, pour deuenir riches? Fait-on conscience de piller le pais où l'on est né, par des inuentions execrables? Espargne-t-on les veufues, & les orphelins? Est-on touché de la misere des hommes, qu'on voit brouter l'herbe comme les bestes; & qu'on reduit au desespoir? A-t-on quelque respect pour les biens consacrez au Fils de Dieu? Ne les gagne-t-on pas par des voyes aussi méchantes que les biens prophanes? Ne les a-t-on pas mis en commerce? N'en fait-on pas vn vsage plus impie encore que

leur acquisition ? Quels sacrilèges ne commet-on dans les Temples consacrez à l'adoration du Seigneur du Ciel & de la Terre ? Qu'elles impietez ne profere-t-on contre ses veritez les plus saintes , & ses Mysteres les plus adorables ? Quel orgueil n'ont les Sçavans, pour vn peu de connoissance que l'étude leur a fait aquerir ? Qu'elle vanité est celle des hommes que la fortune élève , ou pour mieux parler la Prouidence de Dieu qui s'en veut seruir comme d'instrumens de sa colere pour punir les autres , & après pour les détruire eux-mesmes ? Il est vray que tous ces Pécheurs croient de parole au vray Dieu, mais ils le renient par leurs œuvres ; & sans doute ils sont moins excusables que les infidèles qui ne le connoissent point du tout. Or est-il iuste que ce Dieu méprisé , offensé, blasphémé par vn pécheur insolent, durant le cours d'une longue vie , oublie ses mépris, ses offenses, & ses blasphemes, lors qu'il ne peut plus ni l'offencer, ni le mépriser, ni le blasphemer. Il a promis, ie l'auouë, de pardonner au coupable , s'il gémissoit deuant luy ; mais il entend si c'estoit d'un gémissement de veritable Pénitence. Et qui

peut donner ce nom à celuy qui sort de la bouche de la pluspart des Chrétiens mourans. La Pénitence est vn gémissément de Colombe qui regrette son veufuage, & ces Chrétiens sont ou des Corbeaux par leurs rapines, ou des Aigles par leur orgueil, ou des Boucs par leurs impuretez. Ils ne pleurent pas tant la Grace qu'ils ont perduë, que la vie qu'ils vont perdre. Ce n'est pas le regret d'auoir offensé le Pere des misericordes qui leur met les larmes dans les yeux, & les paroles de Pénitence dans la bouche; c'est la crainte du Dieu des vangeances qui les estonne, le passé ne leur desplaist que parce qu'ils voyent vn épouuantable auenir deuant eux. Ils tremblent en esclaués fugitifs, que leur maistre a rencontrez, & qui se voyent saisis lors qu'ils pensoient aller encore bien-loin; & non pas en enfans respectueux qui sont fâchez d'auoir dépleu à leur pere; Ils reçoient les Sacremens plustost qu'ils ne les demandent; On ne leur propose les remedes de l'ame, que lors qu'on desespere de la santé du corps, & comme les douleurs de celuy-ci ont abatu toute la force de celle-la; il ne faut pas s'estonner si elle se trouble à la proposi-

tion de se confesser, où si elle se confesse sans bien songer à ce qu'elle fait. On crie à l'oreille du malade le Saint nom de Iesus, & il le répète comme vn Echo. Or comme les paroles que l'écho répète, ne sont que des images creuses & vaines de la voix, que forme la bouche de celui qui parle, ou qui chante; Que d'ordinaire les dernieres syllabes, en sont racourcies; & que plus elles sont multipliées, moins sont-elles intelligibles: De mesme tous ces noms sacrez qui sortent de la bouche de la pluspart des agonisans, ne sont que des voix trompeuses, qui ne produisent point dans leur cœur ce qu'elles signifient; qui n'ont aucune vertu pour les purifier; & qui ne laissent qu'un son agréable aux oreilles de leurs parens, & de leurs amis, pour se payer de la fausse consolation, qu'ils ont fait vne sainte mort. C'est la sainteté de la vie précédente qui nous doit asseurer quelle est telle, & qui la rend telle régulièrement. Car quoy que dans les Chrétiens, on ne louë pas les commencemens, mais la fin; toutefois il est certain que dans la Loy commune que Iesus-Christ a establie pour les fideles baptisez, leur fin dépend ou de leur commence-

*aux Pron.
ch. 4.*

ment, ou de leur progrès, soit dans le vice, soit dans la vertu. Leur vie doit estre semblable à la route du Soleil qui vâ toujours croissant en lumiere, & qui ne s'obscurcit pas lors qu'il se couche sur nostre horison; mais qui vâ se leuer sur vn autre pour en dissiper les ténébres. Et comme c'est à son leuer, que l'on fait le presage de la iournée, si elle sera claire, ou obscure; de mesme c'est à l'entrée de la vie raisonnable du Chrétien, lors qu'il commence à connoistre ses deuoirs, qu'on peut tirer vne conséquence presque infailible de la façon dont il acheuera sa carriere. La bonté de Dieu qui n'a point de bornes, a fait dans les premiers siècles de grans Saints de ceux qui estoient de grans Pécheurs. Mais si vous y prenez garde, ils estoient Pécheurs auant que de croire en luy; & depuis leur conuersion, il ne se lit point qu'ils ayent retourné à leurs péchez. La Péchereffe en la Cité ne péche plus. Mathieu ne retourne plus à la Banque. Zachée ne fait plus son ancien Commerce. Pierre ne renie pas son Maistre vne seconde fois; & Paul ne retombe plus dans sa Persecution. La mesme obseruation se peut faire en tous
des

ces illustres Pénitens dont parle l'Histoire Ecclesiastique, lesquels ayant mis la main à la charuë, ne regarderent plus derriere-eux; mais allerent toujourns en auant, afin d'estre propres au Royaume de Dieu. Comment donc en vne chose si importante que le salut éternel, vn homme qui fait profession de croire qu'il y a vn Paradis & vn Enfer, peut-il se porter à violer la Loy ordinaire, sous l'esperance d'une exception qui est tres-rare? Luy est-il permis d'estre méchant, parce que Dieu est bon? de l'offencer parce qu'il le souffre? de vouloir éprouuer iusqu'où peut aller sa patience? d'amasser vn tresor d'ire, parce qu'il a des tresors de misericorde? d'implorer sa clémence quand on ne peut se sauuer de sa Iustice? Aussi tost qu'Adam eut péché, Dieu le fit sortir du Paradis Terrestre, & l'habilla de peaux de bestes mortes. Le Iuge ne difera point de prononcer la sentence, & le criminel s'y soumit avec autant de promptitude que de ioye. Puis-que les pécheurs l'imitent en son crime, il faut qu'ils l'imitent en sa Pénitence; Aussi-tost qu'ils ont violé les défences de leur Souuerain, ils doiuent sortir de leurs délices; se dépouiller de leur vieil homme, & le déchirer mesme, s'il

veut faire resistance ; se reuestir du cilice ; mettre la cendre sur leur teste ; tremper leur pain de larmes , & trauailler serieusement à défricher leur cœur , pour en oster les espines : feussent-ils asseurez de viure neuf cens ans , ils ne doiuent pas diferer à satisfaire à Dieu , puis qu'aucune raison ne peut excuser ce delay ; Car s'il y en auoit quelqu'vne , ce seroit , ou que leurs péchez ne méritent pas qu'on les expie par vne longue Pénitence , ou que la Loy de l'Euangile ne les y oblige point , ou que Dieu est obligé de leur donner moyen de la faire quand ils voudront , ou qu'ils sont asseurez d'auoir assez de temps pour s'en aquiter. Mais ne sçauent-ils pas qu'un péché veniel paroist énorme à celui qui aime Dieu , & qu'il faut l'expier ou en cette vie , ou dans le feu destiné pour purger les souillures les plus légères , avec lesquelles on en sort ? Et si cela est veritable , s'il faut rendre compte au juste Iuge d'une seule parole oyssue ; quel sera celui de tant de médifances , de tant de rapines , de tant de vanitez , de tant de haines , de tant d'injustices , de tant d'impuretez , dans lesquelles la pluspart des fidèles viuent ? L'Euangile ne dit-il pas qu'on ne sortira point des prisons di-

uines , qu'on n'ait payé iufqu'au dernier denier ? De tous les pécheurs dont il raconte la conuerfion, aucun la remet-il au l'endemain ? La Péchereffe, foudain qu'elle connoift que le Fils de Dieu eft chez Simon le Pharifien, ne vâ-t-elle pas faire Pénitence publique à fes pieds ? Elle eftoit jeune , elle eftoit belle, elle eftoit faine , elle pouuoit fe promettre aifément de viure encore long-temps, & d'auoir le loifir de pleurer toutes fes débauches ; mais elle fçauoit que cette promeffe eftoit trompeufe , & que la vie de l'homme eft vne vapeur qui fe diffipe lors qu'on y penfe le moins. Le mauuais arbre tombe quand on le croit le plus fortement enraciné , la coignée eft touûjours au pied , & quand il eft coupé, il n'eft bon qu'à ietter au feu. On ne peut obtenir pardon de fes péchez , fi l'on n'en conçoit vn vray repentir , ioint à vne ferme efpérance de la remiffion , & à vne parfaite refolution de s'amander. Et qui peut donner ce repentir qui a fon fiége dans le cœur , que celuy à qui il appartient de le toucher, de l'ammolir , & de le changer ? Qui peut le fortifier par vne viue efpérance, que celuy qui en eft l'objet , & qui nous a regenez en elle, comme parle Saint Pierre :

1. Ep. de
S. Pierre
ch. 2.

ps. 24.

Qui peut tirer le pécheur de la captiuité mal-heureuse du péché, ou l'empêcher d'y retomber aussi-tôt qu'il en est sorty, que ce-
luy à qui vn grand Pénitent disoit, *Seigneur, déliurez-moy de mes neceffitez*. L'auare quitte-t-il à la mort des richesses dont il fait ses Idoles ? Il ne les peut emporter. L'ambitieux laisse-t-il ses dignitez ? elles ne le peuvent suiure dans le cercueil ? Le voluptueux abandonne-t-il ses plaisirs ? Son corps n'en est plus capable, & il a perdu l'usage de tous les sens. Je ne dis pas que tous ceux qui attendent à faire Pénitence lors qu'ils vont mourir, la fassent toujours mauuaise, & qu'ils soient damnez ; mais ie n'ay garde aussi d'asseurer qu'ils obtiendront misericorde. Je leur puis donner, dit Saint Ambroise, les Sacre-
mens qu'ils demandent, ie les puis exhorter à se conuertir à Dieu de tout leur cœur, ie puis les fortifier contre les tentations du desespoir ; mais ie ne leur puis donner de feu-
reté ; Je ne presume point de la bonté de Dieu, ie ne m'en defie pas, mais ie dis ce que ie sçay, & ie ne mets point d'oreiller sous la teste des personnes pour les faire dormir asseurement. Ce que ie puis dire de certain, est que si les pécheurs font vne veritable Pé-

En vn
Extrait à
la Pénitence, que
quelques-
uns attri-
buent à S.
Augustin.

nitence, tandis qu'ils sont en bonne santé; si au lieu d'attendre que le péché les abandonne, ils abandonnent le péché; quelque soudaine que soit leur mort, elle ne sera pas impreueüe, & qu'asseurement ils auront part aux récompenses éternelles promises à ceux qui se conuertissent. Dans les societez humaines, dans le commerce, dans les recherches ambitieuses des honneurs, personne ne veut laisser le certain, pour prendre l'incertain; il n'y a que dans l'affaire du salut, dans l'aquisition de la vie éternelle, dans la poursuite du Royaume Celeste, que les hommes laissent l'assuré pour le douteux, & qu'ils font vanité de paroistre étourdis, & inconfiderez. Certes, il faut que cette négligence procedé d'une Foy bien foible, & d'un mépris bien grand des choses qu'on met si fort au hazard. L'un est criminel, & l'autre est tout à fait inexcusable; Mais tous ces deux defauts ne sont que trop communs dans le cœur de la pluspart des Chrétiens, qui portent un nom dont ils ne sçauent ni la grandeur, ni les obligations. Leur vie doit estre une continuëlle Pénitence; comment leur feroit-il permis de la diferer iusqu'à la mort? Les innocens y sont obligez, comment les

coupables s'en pourroient-ils exempter ? Il falloit remettre l'offence de lendemain en lendemain, & ne la commettre iamais ; mais il faut à l'heure-mesme fatis-faire à Dieu, de peur qu'il ne vienne comme vn larron, lors que nous l'attendrons le moins ; non pas pour nous enleuer ce qui nous apartient, mais pour reprendre ce que nous luy auons dérobé, & pour nous le faire payer au centuple. Heureux ceux qu'il trouuera éueillez, comme des seruiteurs fidèles qui ont enuie de voir leur Maistre, & non pas endormis comme des esclaués yures qui dissipent son bien, & qui ne songent point à sa venuë. C'est en ce premier estat, où les veritables Chrétiens doiuent touïours estre, parce qu'ils sont enfans du iour, & non pas de la nuit : or le iour est destiné à la veille & au trauail, comme la nuit est donnée aux hommes, pour le sommeil & pour le repos. Marchons donc sans cesse, tandis que le iour nous éclaire, de peur que nous ne soyons surpris par la nuit de la mort, qui arrestera nostre course, lors que nous y penferons le moins, & bien-souuent sans que nous ayons fait seulement vn pas dans les voyes de Dieu. L'ambitieux veut touïours faire vn nouveau

*S. Math.
ch. 12.*

progrès dans sa fortune , & s'il se propose vn.
 degré où estant arriué il ne songera plus à
 passer outre , quand il s'y voit paruenü ; il
 songe à aller plus loin , & iusqu'où la fortune
 le peut conduire. L'auaricieux trauail-
 le continuëllement à deuenir riche , & ne
 perd iamais l'attention à ses affaires , pour
 profiter de toutes les occasions qui se pre-
 sentent. Le sçauant ne peut se contenter de
 ce qu'il sçait , & tous les iours quoy que le
 chemin de la Science soit rude , il tâche de
 s'y auancer , & il en souffre avec ioye tou-
 tes les dificultez. Il n'y a que les uoyes de
 Dieu où on ne veut point marcher , & où l'on
 marche négligemment , quand on s'y engage.
 Au lieu qu'il y faudroit faire des pas de geant ,
 comme fait le Soleil dans sa carriere , on y
 fait des pas de tortuë ; on s'arreste à tout ce
 que l'on rencontre , & en s'arrestant , on ré-
 cule sans qu'on y prenne garde. Le Maistre
 de la course suruiuent , il nous demande com-
 pte de nos progrès , pour nous donner la
 couronne selon que nous aurons couru , ou
 pour nous châtier de nostre negligence ;
 Nous n'auons rien à luy offrir ; nous voyons
 la carriere de l'éternité qui se presente à nous ,
 à laquelle nous n'auons point songé ; Nous

voudrions bien y entrer , mais ce n'est plus le temps de la course , & nous sommes iugez sur le lieu où nous auons esté surpris , Antiochus promettoit à Dieu d'aller par toute la Terre publier sa Grandeur , s'il luy vouloit faire misericorde ; mais c'estoit à ^{la} fin de la carriere de sa vie , & Dieu le vouloit punir de ce qu'il auoit fait dans les voyes de l'impiété durant tant d'années. S'il ne se fut pas laissé endormir à ses flateurs ; s'il ne se fust pas enyuré de sa grandeur , s'il eust veillé sur son cœur pour l'empêcher d'estre surpris par toutes les mauuaises conuoitises , il eust obtenu la misericorde , qu'il eust demandée. Mais il n'a fait tant qu'il a vescu , que prouoquer la colere de Dieu , c'est pourquoy il est iuste qu'il n'obtienne pas la Grace qu'il a méprisée , & dont par là il s'est rendu indigne. Ayons toujours cette terrible image deuant les yeux , & pour trouuer nostre juge fauorable à la mort , songeons continuëlement durant nostre vie , à l'apaiser , & tâchons de nous tenir toujours prests à partir d'un lieu qui n'est point nostre pais , & où nous ne pouuons nous arrester sans nous rendre indignes de la patrie celeste.

SAINT



SAINT IEAN BAPTISTE.

DIXIESME TABLE AV.



CE fleuve que vous voyez dans ce Tableau, & qui semble couler, tant le Peintre a eu d'adresse à le représenter, n'est pas fort large en son lit, ni fort long en sa course; mais il ne laisse pas d'estre plus célèbre que ni le Nil, ni le Gange, ni l'Euphrate. La terre qu'il arrose est celle que Dieu a choisie entre toutes les autres pour y loger son peuple bien-aimé, y manifester son nom, & y recevoir des sacrifices. Autrefois il en arresta les eaux, & les ouvrit pour y faire passer cette Arche merueilleuse, sur laquelle sa gloire se reposoit; qui faisoit tomber les murailles des villes, sans employer les machines; qui tuoit ceux qui l'osoient regarder trop curieusement, & abatoit les Idoles qu'on luy

*Iosué
ch. 3. 6.
2. lin. des
Rois ch. 5.
6.
Lin. 4. des
Rois. ch. 5.*

*En Saint
Mathieu,
ch. 3.*

vouloit donner pour compaignes. Vn Seigneur fameux dans la Cour de Syrie, y a esté netoyé de sa lépre. Mais ce qui fait le comble de son honneur, est que le Fils du Dieu qui n'auoit point de tâches à lauer, y a toutefois voulu receuoir vn Baptisme, qui le faisoit paroistre souillé. Celuy des mains duquel il l'a receu, est cét homme que vous voyez sur le bord, en posture d'une personne qui parle avec affection à vn grand nombre de personnes qui paroissent fort attentives à son discours. Il n'a aucunes de ces graces exterieures qui rendent l'Orateur agréable, & qui commencent à persuader ses auditeurs, auant qu'il ait ouuert la bouche. Ses cheueux mal peignez luy batent sur les épaules. Il a les yeux étincelans; mais c'est d'un éclat qui donne quelque terreur. Son visage est hâue, & l'on voit la passeur d'un mort sur ses iouës. Sa bouche paroist retrescie, & ses léures liuides. Son menton est enfoncé, & vne barbe toute herissée luy descend iusque sur la poitrine. La robe qui le couure est faite de poil de Chameau, si ce n'est plustost vne haire très-rude, moins propre à couvrir son corps, qu'à le tourmenter.

Sa ceinture est composée d'un crin qui n'est pas plus doux. Il a les pieds nus, & ils paroissent auoir esté souuent écorchez par les épines. Cette main dont il fait ses gestes en parlant, est si fort décharnée, qu'on en voit les nerfs & les veines, comme si c'estoit celle d'un squelette. Le Peintre a merueilleusement bien représenté toutes ces choses. Quoy qu'elles soient affreuses, elles ne font pas toutefois peur à ceux qui les considerent, & cét homme qui n'a rien de beau pour les yeux, imprime quelque veneration pour luy dans l'esprit. Mais il faut que pour le faire connoistre, la parole viuante vienne au secours des couleurs mortes, & qu'elle face à son tour le portrait de ce merueilleux Prédicateur.

Sa Conception a esté miraculeuse, vn Pere & vne Mere sterile l'ont donné au monde, en vn âge où l'on ne peut douter du miracle de sa Conception. Il falloit que le champ d'où est sortie cette excellente fleur, fût longtemps cultiué par la vertu; Il falloit que les années eussent banny du commerce de ces chastes maris, tous les sentimens de la Nature corrompue, afin que la concupiscence n'eust

presque point de part en la generation de celuy qui deuoit estre le Précurseur de Iesus-Christ, qui seul a esté conceu sans concupiscence. Vn Ange du Ciel annonça la naissance de cet Ange terrestre, à son Pere Zacharie, tandis qu'il seruoit à son tour dans le Temple. Son incredulité luy ayant fait perdre l'usage de la parole, Iean Baptiste venant au monde là luy rendit. C'est le nom que le mesager de Dieu ordonna qu'on luy imposast. Auant que de naistre il fut Saint. Son Seigneur le visitant, lors qu'il estoit encore dans le sein de sa bien-heureuse Mere, le purifia de la tâche qui souille tous les enfans des hommes. Il tressaillit à son abord dans le ventre d'Elizabeth, & ce tressaillement fut vn mouuement de grace, & non pas de la nature. Ayant esté conceu contre ses loix, il ne les suiuit point dans sa connoissance. Auant que de voir la clarté du Soleil visible, il fut éclairé des lumieres du Soleil de Iustice. Son corps estoit en prison, mais son ame iouissoit de la liberté. Auant que de se pouuoir seruir de l'esprit humain, il receut l'esprit diuin. Il vola dans le Ciel auant que d'auoir touché la terre. Sa raison fut parfaitement formée auant

la perfection de ses membres. Il vesquît pour Dieu auant que de viure pour luy-mesme. Il annonça son Sauueur auant que de pouuoir parler, & parce qu'il n'auoit pas encore le mouuement de la langue libre, il parla par le mouuement de tout son corps. Il deuoit estre le Précurseur de Iesus-Christ, & en quelque façon il fut le précurseur de luy-mesme. Il estoit si remply du Saint Esprit, qu'il en remplit aussi Elizabeth, & que d'une femme ignorante, il la rendit vne Euangeliste. Vne Conception si merueilleuse, ne pouuoit estre fuiue que d'une naissance extraordinaire. En la personne de son pere, d'un muët, elle fit vn grand Prophete. Tous ceux qui entendirent son Cantique furent ravis d'étonnement, & s'écrierent avec raison. *Quel homme pensez-vous que sera cét enfant, dont les commencemens* En S. Luc ch. 2. *sont si admirables ?* Il ne fut iamais enfant, & aussi-tost presque qu'il commença à viure, il se vit en la plenitude de l'âge de Iesus-Christ, qu'il deuoit annoncer. Il eut vne deuotion celeste, auant que d'estre bien en possession, s'il faut ainsi parler, de la nature humaine. A peine a-t-il cinq ans qu'il se dérobe de la maison paternelle, & s'enfuit dans

vn desert. C'est la maison d'un Prestre & d'un Prophete; sa Mere est vne Sainte, & son Mary & elle sont plus estroitement liez par la vertu qui n'en fait qu'un, cœur & qu'une ame, que par le mariage qui n'en fait qu'une mesme chair. Il n'y peut voir que des exemples de pieté, il n'y peut entendre que des Oracles. C'est vn Temple domestique où l'on chante incessamment les loüanges de l'Eternel. C'est vne Arche où ceux qui habitent se sont sauvez du déluge des péchez, qui inondent la Iudée. C'est vn séjour de paix où la prudence & la charité reglent toutes choses; Des richesses excessiues n'y portent point le luxe, & la vanité; vne pauureté honteuse n'y donne point de sujet de chagrin, de dégoust, & de murmures. Toutefois ce merueilleux Enfant, ou n'y croit pas son innocence en seureté, ou il ne peut souffrir les commoditez de la vie qui s'y rencontrent. Non seulement il ne veut pas viure dans des plaisirs défendus, mais il craint les légitimes. Il a receu vn corps robuste pour supporter les austeritez de la Pénitence; il n'est né que pour en annoncer la Doctrine, & auant qu'il le puisse faire, il ne veut point ouuir la bouche.

bouche. S'il estoit toûjours demeuré dans la maison de son pere, il auroit moins de créance; Pour prêcher vtilement la haine & le mépris du monde, il faut auoir esté nourry dans le desert. Cette leçon veut-estre mise en pratique par le Prédicateur, auant que d'estre prêchée. L'exemple doit préparer le chemin à la parole, & les auditeurs sont plustost persuadez par les yeux que par le discours. Vn autre enfant auroit fait vne action de témérité & de folie; mais Iean Baptiste qui n'est pas vn Enfant ordinaire, en fait vne d'obeïssance & de sagesse. L'Esprit de Dieu qui l'a rendu Prophete auant qu'il fust raisonnable, le pousse dans la solitude, & il luy obeït. Il n'a rien à craindre sous vn si bon guide. Il le sépare des hommes pour le faire conuerser avec les Anges. N'est-ce pas vne grande Sagesse à luy de préférer les Citoyens de la Ierusalem celeste, aux habitans de Babylone; La seureté du port aux dangers de la tempeste, & la tranquillité de la victoire à vn honneur imaginaire de combat? Il est vray qu'il est innocent, & qu'il n'a point de souilleures à expier par la Pénitence; mais il sçait que c'est par elle que son

innocence se conseruera, & qu'il est Précurseur de celuy qui n'ayant pû se souiller ne laissera pas toutefois de mener vne vie plus pénitente que la sienne, quoy qu'elle paroisse commune. Le climat du desert est brûlant, mais le feu qui brûle son cœur l'empêche de sentir celuy de l'air qu'il respire. Il ne mange que du miel sauuage; mais son ame se nourrit de la verité qui luy feroit trouuer de la douceur dans le fiel mesme. Il se desaltere dans l'eau des torrens, & il brûle d'une soif diuine de la iustice, laquelle au lieu de le tourmenter, le remplit d'une ioye inéfaible. Il rencontre tous les iours des bestes sauuages, mais elles respectent sa sainteté; & s'il vouloit, il auroit pour ses esclaves celles qui sont les bourreaux des autres hommes. Il n'a personne avec qui il puisse parler; mais aussi il n'a personne qui l'empêche de s'entretenir avec Dieu.

Plusieurs années s'écoulent en cét estat, & son amour les luy fait trouuer bien courtes. L'Esprit de Dieu l'a poussé dans le desert, & il y est entré avec ioye. Il l'en r'apelle, & il luy obeît sans resistance. Il aime la tranquillité dont il a iouy, mais il aime dauantage

à faire la volonté de son Maistre. Il voit bien qu'il laisse la compagnie des Anges ; mais il sçait qu'il doit trauailler au salut des hommes. Il n'ignore pas qu'il s'expose sur vne mer périlleuse ; mais il ne craint ni lestepestes , ni le naufrage , ayant pour Pilote celui qui l'a faite. Il préuoit les combats qu'il aura à soutenir ; mais il se confie en la protection du Seigneur des Batailles. Il connoist les mauuaises dispositions des auditeurs auxquels il doit parler ; mais il se contente d'estre la voix de son Maistre , & il luy laisse le soin de la faire profiter. Dans ces dispositions , il vient sur le riuage du Iordain , & il commence vn discours qui surprend ses auditeurs aussi bien que l'austerité de sa personne. Le bruit de la nouvelle doctrine qu'il prêchoit , & du Baptême qu'il conuioit à recevoir , se répand aussi-tost par toute la Iudée. On accourt à luy de tous costez , & il vient vne foule estrange de monde de la ville de Ierusalem. Elle ne luy donne point de vanité ; & encore qu'il y voye des personnes de qualité releuée , & de sçauoir éminent , des Prestres , des Scribes , des Docteurs , & des Pharisiens , il n'éleue pas son discours

pour l'amour d'eux ; mais il tient à tous le
mesme langage.

*En Saint
Mathieu,
ch. 3.*

» **S**I vous estes en peine , leur dit-il d'un
» **S**on lugubre, de mon office & de ma mis-
» sion, sçachez que l'Esprit du Seigneur m'en-
» uoye. Je suis cette voix dont vn de vos Pro-
» phetes parle , & ie crie , *preparez les voyes*
» *du Seigneur , & aplanissez ses routes.* Ne re-
» gardez donc pas ma personne qui vous
» peut-estre contemptible ; écoutez ma voix
» qui vous doit estre vénérable , puis que ce-
» n'est pas la mienne , mais celle de vostre
» Iuge, & du mien. Vous attendez vn Royau-
» me temporel , voicy que le Royaume des
» Cieux aproche. Vous estes appelez à sa
» possession, mais il y faut arriuer par le che-
» min de la Pénitence. Je n'ay ni choses su-
» blimes à vous faire entendre , ni discours
» polis à vous tenir. Ceux-cy ne conuien-
» droient pas bien à vn homme nourry dans
» le desert , & ceux-là ne vous seroient pas
» profitables. Toute ma Prédication est en-
» fermée dans ce peu de mots , *faites Pêni-*
» *tence.* Prestres , qui deuez par vostre Mini-
» stere , estre couuers de justice , & qui estes

» couuers d'iniquité ; qui deuez estre saints
 » parce que vous offrez l'encens au Seigneur,
 » & qui auez la conscience souillée d'auarice
 » & de vanité ; *faites Pénitence.* Docteurs,
 » qui occupez la chaire de Moïse, & qui en-
 » seignant sa Loy , en estes les plus grans
 » préuaricateurs , ne vous confiez point en
 » vostre doctrine , ceux qui enseignent la
 » Loy ne sont pas iustifiez non plus que ceux
 » qui l'écoutent ; mais bien ceux qui l'ob-
 » seruent. N'alléguez point d'excuses pour
 » couvrir le scandale que vous donnez en ne
 » faisant pas ce que vous dites, mais *faites*
 » *Pénitence.* Pharisiens, souffrez que ie vous
 » die la verité, puis que tout le monde vous
 » flate. Vous croyez estre la fleur des enfans
 » d'Abraham , & vous vous glorifiez à toute
 » heure de l'auoir pour pere ; Vous enché-
 » rissez sur les preceptes de la Loy ; vous fai-
 » tes des ieufnes qu'elle n'ordonne point, &
 » vos visages tesmoignent par vne palseur
 » affectée, qu'ils sont aussi rigoureux que fre-
 » quens ; Vous couchez sur des lits dont la
 » dureté empêche que vous ne puissiez gou-
 » ster vn sommeil long & délicieux ; Vous
 » payez les dismes des choses qui n'y sont pas

» fujettes par la Loy. Vous ne vous conten-
» tez pas de prier dans vos chambres, vous
» priez dans les places publiques; vous por-
» tez sur le front, deuant les yeux, & aux
» franges de vos robes, les preceptes du Sei-
» gneur; vous ne parlez que de sa sainteté &
» de sa grandeur. Mais il me fait dire par son
» Esprit que vous n'estes rien moins que ce
» que vous paroissez estre. Allez, engeance
» de viperes, & non pas enfans d'Abraham,
» croyez-vous pouuoir abuser celuy qui lit
» dans vos cœurs, comme vous abusez les
» hommes qui ne peuuent penetrer dans cet
» abyfme d'orgueil, d'enuie, & d'iniquité?
» Pensez-vous que vostre ieufne soit celuy
» qu'il demande, & qu'il se contente que vous
» abatiez vn peu les forces de vostre corps,
» tandis que la vanité de vostre esprit en
» prend tous les iours de nouuelles par vô-
» tre abstinence? Cette pafleur de vos vifa-
» ges que vous montrez avec tant de foin,
» montre que c'est pluftoft pour vous que
» pour luy que vous ieufnez. Vous dormez
» durement; mais dans vos lits, vos cœurs
» qui ont la durezza des marbres, prennent
» des refolutions furieufes contre ceux que

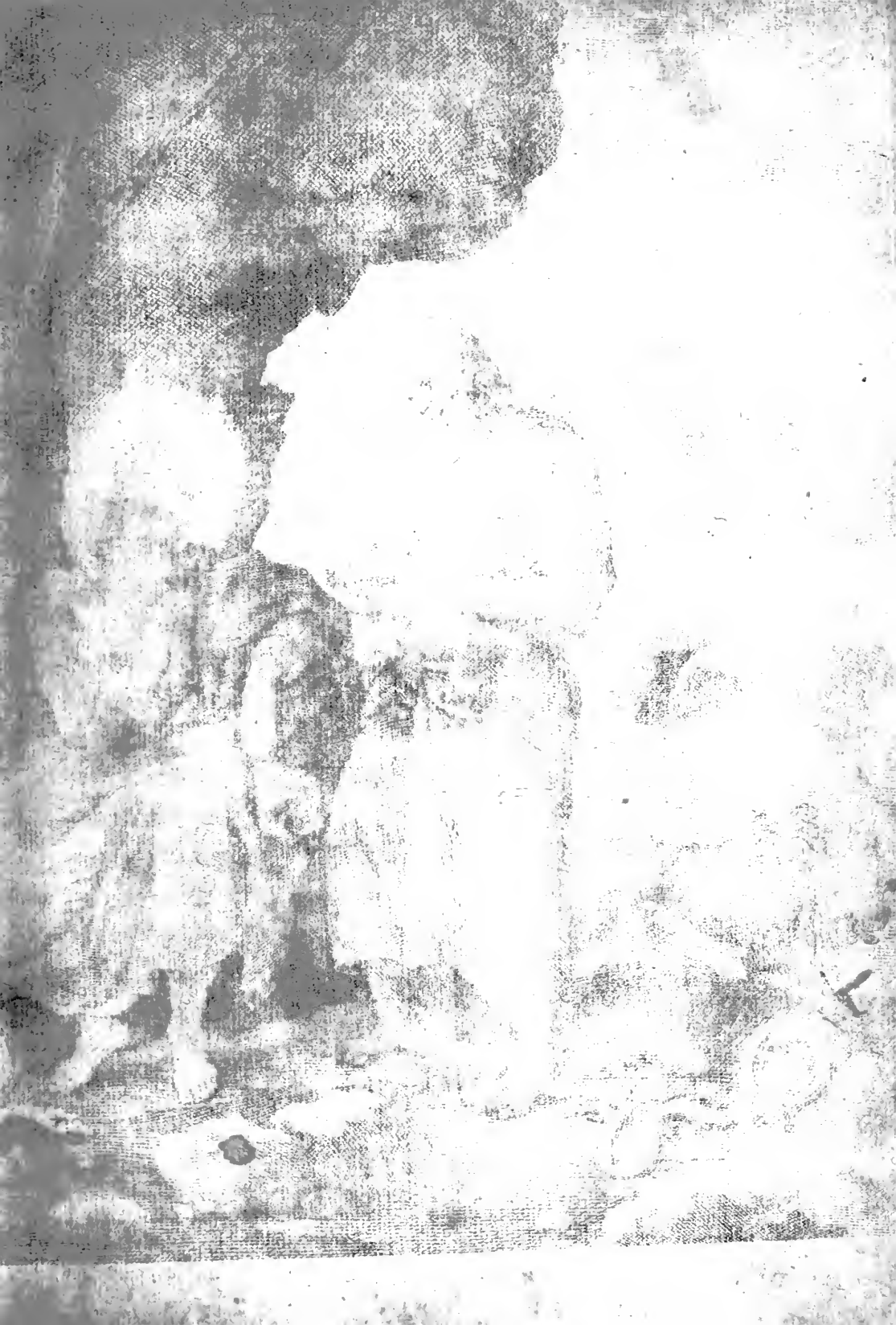
» vous n'aimez pas. Vous payez des dîmes
» extraordinaires ; mais vous atrapez par
» de mauuais artifices les biens des orphelins
» & des veufues. Vous criez toûjours *le Tem-*
» *ple, le Temple* ; mais vous faites du Temple,
» vne banque & vne cauerne de larrons.
» Vous auez continuëlement le nom de la
» Loy dans la bouche ; & par vos traditions
» nouuelles, vous corrompez la pureté de
» ses preceptes. Et croyez vous échaper la
» juste colere de celuy qui l'a donnée aux
» hommes ? Auez-vous quelque finesse pour
» éluder ses iugemens ? Auez-vous quelque
» puissance pour vous défendre des effets de
» sa colere ? Je ne veux pas toutefois vous
» faire perdre absolument l'esperoir du pardon.
» Ostez ce masque qui vous déguise, soyez
» humbles, soyez doux, soyez sinceres, soyez
» des-interessez pour vostre secte , & pour
» vos personnes ; en vn mot changez de
» mœurs, & *faites Pénitence*. Riches, Grans
» du monde qui estes comme des arbres éle-
» uez dont le front touche le Ciel, & sous
» l'ombre de qui tant de gens viennent cher-
» cher leur refuge ; sçachez que ni vostre
» hauteur , ni la profondeur de vos racines,

» n'empeschent pas que vous ne foyez
» coupez, *si vous ne faites des fruits dignes de*
» *Pénitence*. Vous avez iusqu'icy porté des
» fruits de mort, il est temps maintenant
» de produire des fruits de vie. La Pénitence
» seule vous peut donner cette heureuse pro-
» duction. La Loy de Moïse quoy que sainte,
» n'est pas capable de cette fertilité; au lieu
» de faire grace elle punit de mort ceux qui
» transgressent ses preceptes. Elle a des vic-
» times expiatrices de quelques péchez; mais
» elles ne peuuent les effacer par leur seule
» oblation, si l'esprit de la Pénitence que ie
» vous annonce, ne les viuifie. Dieu ne vous
» dit plus, offrez moy le sang des boucs &
» des taureaux. Mais ie vous dis de sa part,
» *faites Pénitence*. Quelle ne soit pas seule-
» ment sur vos léures; son principal siège
» est dans le cœur. Il n'importe que vos vi-
» cieux ne soient pas abatus, pourueu que
» celui-cy soit contrit & humilié. C'est ce
» que vostre Iuge regarde; c'est ce qu'il ne
» refusera iamais. Il ne suffit pas de produi-
» re des fruits de quelques iours, il faut qu'ils
» durent autant que vostre vie. Quand vn
» arbre cesse de porter, il n'est plus bon qu'à
ieter

» ietter au feu. Les crimes se commettent
 » plus aisément qu'ils ne s'effacent, & les ma-
 » ladies que l'on contracte avec le plaisir de
 » quelques momens, ne se peuvent guérir
 » qu'avec de longues douleurs. Mais la dou-
 » leur de la santé qui les suit, récompense
 » avec usure, les rigueurs & les amertumes
 » des remedes. Ne vous flatez pas d'un delay
 » pour les prendre, & sçachez que celui qui
 » vous les offre par ma bouche vous les refu-
 » sera quand vous les voudriez bien recevoir;
 » si vous ne les recevez quand ils sont en vô-
 » tre puissance. La coignée est au pied de l'ar-
 » bre; il a le bras leué pour le couper, & si
 » vous voulez éviter sa cheute, faites Pénit-
 » tence. Vous ne le pouuez tromper hypo-
 » crites, il tient entre ses mains un van dans *S. Math.*
 » lequel il sçaura bien séparer la paille d'avec *ch. 3.*
 » le bon grain. Celui-ci sera mis dans ses
 » greniers, celle-là sera iettée au feu. Donc
 » si vous estes comme une paille légère, vous
 » laissant emporter au vent de vos passions,
 » tâchez de devenir un pur froment, afin que
 » vostre Iuge vous conserve, & pour arriuer
 » à cette heureuse transformation, faites Pé-
 » nitence; Mais apres l'auoir faite ne com-

»mettez plus les œuvres qui vous ont obli-
»gez de la faire. Ne reprenez iamais les
»chaînes dont elle vous a déliurez. Elles se-
»roient plus pesantes aussi bien que plus cri-
»minelles dans cette seconde servitude que
»dans la première. Les fruits dignes de Péni-
»tence que ie vous demande, sont principa-
»lement la haine constante du péché que
»l'on a commis ; la fuite de toutes les occa-
»sions , & la persévérance dans les bonnes
»œuvres qui luy ont succédé. Il y a vne Pé-
»nitence trompeuse qui abuse ceux qui la
»font ; qui au lieu de guérir parfaitement
»leurs maladies, les suspend seulement pour
»quelque temps, & les rend incurables pour
»toujours ; qui laisse quelques interuales de
»santé , mais qui enfin , conduit à la mort.
»*Faites donc Pénitence* ; mais faites la salu-
»taire, faites la vraie , faites la constante ;
»enfin, faites la telle, qu'elle opere la stabili-
»té de vostre salut.









IESVS-CHRIST

DANS LE DESERT.

ONZIÈSME TABLEAU.



DE quelque costé que vous iettiez
 les yeux sur ce Tableau, vous
 trouuerez que le Peintre a eu soin
 d'y représenter toutes les choses
 qui peuuent composer vn lieu effroyable.
 Ces nuës qui couurent le Ciel, quoy qu'el-
 les paroissent de feu, n'éclairent pas toute-
 fois la campagne ; mais elles la brûlent.
 Voyez-vous comme icy les sablons font vne
 montagne qui paroist mouuante, & comme
 là ils forment vne profonde vallée. Ces ro-
 ches sont tout à fait pélées, & on diroit que
 le feu qui les a noircies, y conserue encore
 quelque chaleur. Il n'y a pas vn brin d'her-
 be dans toute la plaine, ni le moindre vestige

d'aucune humidité qui la rafraichisse. Des serpens de toutes sortes de forme & de grandeur y sont representez. En voila qui lèuent la teste, & l'œil iugeroit qu'ils allongent leur corps tout semé de tâches de différentes couleurs. Cette langue fenduë en trois pointes qu'ils tirent, fait peur à la regarder, & il semble presque, qu'on l'entend siffler. Ce lion dont vous voyez le poil hérissé, & dont les yeux paroissent deux flambeaux ardens & terribles, mesle de la majesté parmy sa terreur; sa gueule entr'ouuerte paroist toute ensanglantée, & l'on diroit qu'il va rugir. Vn peu plus loin considérez ces tygres & ces leopards; il n'y a rien que de farouche dans leur face, & ces corps menus & allongez, marquent bien leur vitesse à la course. La peau en est admirablement mouchetée, & le pinceau a imité heureusement les caprices de la Nature qui se iouë à la diuersifier. Cét homme que vous voyez au milieu de ces animaux farouches, montre bien par la sérénité de son visage, non seulement qu'il ne les craint point, mais qu'il est leur maistre. La tristesse paroist peinte dans ses yeux; mais il a quelque chose de si

doux & de si maïestueux dans cette tristesse, qu'on iuge aussi-tost qu'il ne doit pas estre vne personne ordinaire. Cét homme qui luy parle tient vne contenance bien différente. L'orgueil de son esprit paroist sur son front, que le Peintre a fait large & auancé, & à l'air méprisant qu'il a donné à son visage : Ses iouës sont colorées d'une rougeur qui marque du dépit & de la colere qu'il s'efforce de cacher. Son port a vne modestie contrainte, qui n'empêche pas que l'on ne découure sa fierté naturelle. Il a tout le corps couuert de sa robe : mais ses pieds paroissent, & ressemblent aux grifes d'un lyon, aussi n'est-ce pas vn homme veritable, mais vn Démon orgueilleux, caché sous vne forme humaine, qui vient tenter vn homme Dieu dans le desert. Iesus vient de receuoir le Baptême de Iean Baptiste, & en cette action, non seulement il s'est mis au rang des autres pécheurs, mais il s'est chargé deuant Dieu, de tous les péchez des hommes, comme l'agneau venu au monde pour les éfacer. C'est pourquoy il a esté chassé dans le desert par l'Esprit de Dieu, pour commencer à porter les peines qui sont deuës au péché, & à pra-

*En Saint
Mathieu,
chap. 4.
S. Marc,
chap. 2.
S. Luc,
cb. 4.*

tiquer la Pénitence qu'il deuoit ordonner
 aux pécheurs. En cette qualité ils sont ban-
 nis de la Cité de Dieu, qui ne reçoit que les
 Innocens. Ils n'ont plus de commerce avec
 luy, ni avec ses Anges, & ils meritent de
 perdre la société des hommes. Car Dieu qui
 est Saint, ne peut conuerſer avec les mé-
 chans. Ses Ministres entrent dans ses senti-
 mens, & ils ne ſçauroient auoir de la com-
 plaissance pour ceux qui luy font horreur.
 S'il les laiſſoit agir dans la ſainte violence
 de leur zele, bien loin de conuerſer avec ces
 Rebelles, ils les extermineroient en vn mo-
 ment. Les hommes qui ne ſont grans que
 parce qu'ils portent ſon Image, doiuent auſſi
 abhorrer ceux qui l'ont effacée en eux, & ſe
 ſéparer de leur familiarité, afin de n'auoir
 point de part en leur reuolte. Le commerce
 avec ces criminels de leze-Majeſté Diuine,
 les rend coupables, & eſt tres-dangereux
 pour leur innocence. Car comme on eſt ſaint
 avec les ſaints, de meſme on ſe peruertit avec
 les peruers. La ſociété des perſonnes raiſon-
 nables, eſt vn des plus doux plaiſirs de la
 vie; c'eſt pourquoy les pécheurs en ſont in-
 dignes, à cauſe qu'ils ont abuſé de la raiſon
 que

que Dieu leur a donnée , & qu'ils se sont rendus semblables aux bestes , par les affections brutales qu'ils ont suiuiies. Les vns, par la cruauté, sont deuenus des lyons, & des tygres; les autres par leurs rapines, ont esté des oyseaux de proye. Ceux-cy ont eu le venin des aspics sous leurs langues: ceux-la se sont roulez dans la bouë des mauuaises voluptez comme des pourceaux. Il est donc bien juste qu'ils conuersent avec les bestes de la terre, puis qu'ils ont voulu deuenir bestes, eux qui auoient l'intelligence, comme les Anges. C'est à quoy toutefois, ils ne songent point, & la priuation de l'entretien des hommes, soit-il tout à fait ou vain, ou dangereux, leur paroist le plus grand de tous les suplices. Mais quand ils y renonceroient, leur solitude n'estant qu'une simple separation des hommes, leur apporteroit du chagrin, & ne rétablirait pas leur innocence. Il faut donc qu'elle soit Chrétienne, & c'est pour la rendre telle que Iesus-Christ entre dans le desert. Il s'est chargé de leurs fautes, & il veut porter la peine qui leur est deuë; entrer dans toutes les indignitez où le péché les a fait tomber, & se prier

de toutes les choses dont ils méritent d'estre priuez. Que le Saint Esprit forme son corps dans le sein de la Vierge, sans offencer sa Virginité, c'est vn miracle au dessus de la Nature. Mais que le Saint Esprit dont il est remply, que le Saint Esprit que dans le sein de son Pere il produit avec luy, le bannisse dans vn desert; c'est vne merueille si fort au dessus de la raison, que l'esprit du plus sçauant des Cherubins n'en peut reconnoistre le secret. Cette conduite neantmoins est tres-sainte, & tres-iuste; & si le raisonnement humain y trouue l'occasion de quelque scandale, la foy y fait trouuer d'infinis sujets d'adoration, d'amour, & de reconnoissance, à ceux qui raisonnent selon sa lumiere. Celuy qui veut estre banny, non par la sentence des hommes, mais par la voix de Dieu mesme, afin de porter la honte d'un suplice dont les Loix humaines se seruent contre les coupables, & qui parmy les Romains estoit aussi fâcheux que la mort; rapelle les hommes que le péché a bannis du Ciel, à leur veritable patrie. Celuy qui est chassé dans le desert, remet les exilez dans le Paradis. Celuy qui conuerse avec les bestes de la terre,

fait entrer ceux qui auoient perdu la raison dans la société de Dieu. Celuy qui ne voit durant quarante iours que des animaux farouches, les appriuoise, & leur apprend l'humanité qu'ils exerceront vn iour vers ceux qui leur seront exposez pour la confession de son nom. Vn banny qui fait ces choses n'est-il pas adorable ? Mais doit-on s'estonner, que dans le lieu de son bannissement, il fasse des actions de puissance, luy qui sur la Croix donnera son Royaume à vn criminel. Quel amour ne doiuent point auoir pour luy ceux qui le voyent chassé dans vne effroyable solitude pour l'amour d'eux. Le péché fait perdre à l'homme le droit qu'il a sur les créatures de Dieu pour s'en nourrir, n'estant pas juste qu'un Roy entretienne ses sujets rebelles, & leur donne des armes pour l'offencer; ni qu'un pere de famille laisse vser de ses biens à des enfans qui ont perdu le respect qu'ils luy doiuent, & qui ne songent qu'à le deshonorer. Cependant les plus grans pécheurs sont ceux qui abusent le plus insolamment des dons de leur Créateur. Ce sont de mauuais riches qui font tous les iours de magnifiques festins, tandis que les

pauvres meurent de faim à leurs portes. Le Fils de Dieu qui s'est mis à la place des pécheurs, veut aussi porter la peine de la priuation des alimens qu'ils méritent, & c'est pour cela qu'il ieufne quarante iours, & quarante nuits dans le desert. Cette abstinence surpasse les forces de la Nature, & le Diable commence à soupçonner par là que Iesus-Christ doit estre, ou le Messie, ou vn homme tout à fait extraordinaire. Il ioint à ce ieufne merueilleux, la voix qu'il a entenduë lors que les Cieux se sont ouuers sur luy, en sortant du fleuve du Iordain; & dans cette inquiétude, il veut s'éclaircir de ses soupçons, & voir s'il pourra surprendre par quelque artifice celuy dont il est forcé d'auoir vne grande opinion, & qu'il apprehende sans bien sçauoir encore qu'elle est la raison de cette crainte. Il l'aborde, & le trouuant en vn estat où il sentoit la faim, il luy propose vn miracle pour la contenter. Cét artifice n'ayant pas reussi, il le tente de faire vne curieuse épreuve de sa puissance, se précipitant du plus haut du Temple, sur l'assurance que les Anges, selon ce qui estoit écrit

maines. Mais il fut encore vaincu en cette attaque, & Iesus couvrit de confusion celuy qui le tentoit, luy alléguant les paroles de l'Eſcriture, qui défendent de tenter le Seigneur. Enfin, il luy montra tous les Royaumes du monde, & luy en promit la poſſeſſion, s'il vouloit ſe ietter à ſes pieds, & l'adorer. L'inſolence ne pouuoit aller plus loin, & elle reſpondoit parfaitement à la premiere qui l'auoit fait chaffer du Ciel, où pour mieux dire, elle eſtoit beaucoup plus grande, puis qu'elle alloit à faire deſcendre le Fils de Dieu de ſon Thrône, au lieu qu'alors il ſe contentoit de mettre ſon thrône vis à vis de celuy de Dieu, & de reſſembler au Tres-haut. Ieſus repouſſa cette derniere attaque comme il auoit fait les autres, par l'autorité de la ſainte Eſcriture; & à ces paroles foudroyantes, il eſt eſcrit *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, & tu ſeruiras à luy ſeul* le Diable ſ'enfuît honteuſement du deſert, & laiffa le champ de bataille à noſtre Seigneur, qui veit incontinent deſcendre des Anges du Ciel pour le ſeruir.

Ce combat fait vne des principales parties de la Pénitence du Sauueur du monde: il

estoit le maistre du Diable, & sans luy donner le loisir de commencer sa tentation, il pouuoit d'une parole, le chasser dans les enfers. Mais parce qu'il veut porter toutes les peines deuës au péché, comme j'ay déjà dit, & que la sujétion aux tentations & aux illusions du Démon, en est vne, il veut l'endurer pour nostre instruction, & pour nostre exemple. Le péché ne peut venir que de trois sources, de la concupiscence de la chair, de celle des yeux, & de l'orgueil de la vie. Aussi est-ce par ces trois endroits que le tentateur attaque le Fils de Dieu, luy proposant de changer les pierres en pain; c'est la concupiscence de la chair; de se précipiter du Temple, c'est la concupiscence des yeux, qui embrasse la curiosité d'éprouver des choses extraordinaires; & de l'adorer pour acquérir tous les Royaumes du monde; c'est là l'orgueil de la vie, ou le desir de l'excellence & du commandement. Après cela, le texte sacré dit que la tentation estant consommée; c'est à dire, que le Diable ne sachant plus par où tenter le Sauueur, il se retira. Qui pourroit contenir son indignation contre vn criminel qui voudroit persuader

*Ep. 1. de
S. Jean
ch. 2.*

à son Iuge de voler sur les chemins, & de faire des homicides ? Qui pourroit souffrir vn esclaué lequel promettroit vne couronne à son Maistre ? Qui n'auroit en horreur le mensonge, s'il estoit visible, lequel entreprendroit d'instruire & de corrompre la verité ? Mais celuy qui a dit incontinent après qu'il fut créé. *Je seray semblable au Tres-haut*, peut bien songer à rendre semblable à luy, vn homme qu'il croit extraordinaire, le faisant deuenir vain, curieux, & superbe, en mesme temps. Son insolence est digne du Roy des enfans d'orgueil, & du pere de mensonge, & l'on ne s'en doit pas estonner, puis qu'en agissant ainsi, il suit la corruption de sa Nature. Mais que le Fils de Dieu souffre que le Diable l'aproche, qu'il luy parle, qu'il luy allégue l'Escripture sainte, pour le corrompre ; qu'il luy offre des Royaumes dont il se vante de disposer, qu'il le sollicite de l'adorer sur la terre, luy qui est adoré par les Anges dans le Ciel, & redouté par les Démons dans les Enfers : Enfin, qu'il se laisse transporter à ce traistre, sur le haut du Temple, luy que les Cieux ne sont pas dignes de contenir, qui est assis sur les Cherubins, qui

se repose dans les Thrônes , qui demeure dans le sein du Pere Eternel ; Que Iesus, dis-ic , se soûmette à ces humiliations ; c'est ce qui vous estonne sans doute, c'est ce qui vous confond ; mais c'est ce que vous devez & croire , & adorer, & imiter.

Ce Tableau n'est pas fait seulement pour vous montrer l'horreur du lieu où vostre Sauveur a pratiqué des exercices incroyables de Pénitence. Il faut que vous voyez des yeux de l'esprit, ce que le pinceau n'a pû représenter , & que vostre cœur en soit plus touché , que vostre imagination. Ce n'est pas qu'on vous veuille obliger ni d'entrer dans vn séjour aussi sauvage, ni de pratiquer vn ieusne aussi long, ni de soutenir des combats aussi difficiles. Mais le Fils de Dieu qui se met en cet estat pour vostre salut , veut que vous le suiuiiez en esprit , & en desir , où vostre condition, & la conduite de la providence ne vous permettent pas de l'accompagner de corps. Les vrais Pénitens doiuent haïr les villes comme les lieux de leur corruption , comme la mer où ils ont fait naufrage , comme les écueils où ils se sont malheureusement brisez. C'est où ils rencontrent
à toute

à toute heure, les mesmes poisons qui les ont gastez, les mesmes ennemis qui les ont défaits, les mesmes charmes auxquels ils se sont laissé surprendre, les mesmes précipices d'où ils ne font que de sortir. Il faut changer d'air pour guérir parfaitement, & pour reprendre vne santé qui soit assurée. Le bruit d'un grand peuple ne s'accorde point avec le silence que doit garder vn pécheur après auoir trop parlé. C'est le Fils aîné de l'humilité qui est la Reyne des vertus; & à qui cette glorieuse Mere est-elle plus nécessaire qu'à celuy qui songe à rentrer dans les bonnes graces de son Pere qui est dans les Cieux? Le tumulte des affaires interrompt l'attention avec laquelle le soin de son salut l'oblige de songer à expier ses offences. Les devoirs de la vie ciuile luy emportent des heures qu'il employeroit plus vtilement aux devoirs de la vie pénitente. Les pompes du monde ne sont pas propres pour des yeux qui ne doiuent plus regarder que la terre, & la poudre où l'homme doit retourner. Mais tous n'ont pas des aîles de Colombe pour s'enfuir dans cette aimable solitude, & pour prendre vn heureux repos. Heureux ceux à

qui elles sont données ! ô que leur partage est excellent ! ô que leur sort est digne d'envie ! Leur ame est déliurée des filets du Diable, comme vn oyseau des rets des chasseurs. Ils sont dans les trous de la pierre, dans les ruines de la muraille, où l'Epoux leur montre son adorable visage, & où il leur fait entendre sa voix, sans trouble, sans témoins, & sans diuertissement. Ils sont cachez dans son Tabernacle, & ils vivent à l'ombre de ses ailles, iusqu'à ce que leur iniquité passe. Mais encore que vous ne puissiez pas vous enuoler comme des colombes gémissantes, vous ne laisserez pas de pouuoir trouuer la solitude au milieu des villes ; Si vous voulez suivre les conseils & les mouuemens de la Pénitence, vostre vie ne peut estre si occupée que vous ne puissiez auoir quelques heures, les retranchant sur vostre sommeil, ou les déroband à vos diuertissemens ordinaires, quoy que licites, pour les passer avec Dieu, & pour pleurer vos fautes en sa présence. C'est de ces momens précieux dont vous devez estre bons ménagers. L'Epoux sacré dont vous auez dessein de regagner les bonnes graces, est plein de pudeur & de retenuë, &

il ne vous accordera point le bon-heur de sa présence en la présence des autres. Mais en vous retirant du corps pour quelque peu de temps, retirez-vous d'esprit pour toujours. Dieu qui est esprit desire la solitude spirituelle plus que la corporelle ; & comment ferez-vous seuls au milieu de la compagnie ? Vous iouirez de cette sainte solitude , si vous n'aimez point les choses présentes ; si vous méprisez ce que le monde estime le plus ; si vous reiettez ce que les autres desirent ; si vous ne sentez point les pertes qui vous arriuent ; si vous souffrez patiemment les injures : En vn mot , si vous estes toujours en la présence de Dieu , si vous adressez toutes vos actions à sa gloire, qui est leur veritable fin , vous ferez solitaires, quoy que vous ne soyez pas seuls. L'vn est ce que Dieu demande des veritables Pénitens, l'autre peut se rencontrer dans de grans pécheurs ; mais la charité qui est ingénieuse vous fournira mille moyens de ioindre ces deux solitudes. Aimez bien seulement , ce-luy dont vous voulez regagner l'amour ; & vous trouuerrez du temps pour luy dire toutes vos miseres : Retranchez, comme ie vous

ay dit, quelques heures de vostre sommeil, & durant que les enfans du monde, ou sont dans leurs lits, comme des morts, ou exercent des œuures de ténébres; exercez des œuures de lumiere, gémissez, soupirez, pleurez, & demandez à Dieu qu'il vous rende la clarté que vous avez perduë, en quittant les voyes qui sont lumineuses pour suiure celles du siècle, qui ne sont que ténébres. Comment celuy qui sçait auoir offensé si ingratement vn Iuge qui est si rigoureux, peut-il dormir avec autant de repos que s'il ne couroit aucun danger d'estre châtié? Si les debtes de grandes sommes d'argent réueillent les débiteurs qui n'ont pas dequoy payer: que doiuent faire celles dont les pécheurs sont redevables à la Iustice diuine, qui s'en paye par vne éternité de tourmens; Aimez donc, ô saints Pénitens, aimez les veilles, & employez les pour aquerir le repos de l'éternelle félicité. Laissez aller les autres hommes aux diuertissemens, & sçachez qu'il n'appartient pas à ceux qui craignent le Iugement de Dieu, après de grans crimes, de se diuertir. Les recreations sont bonnes pour les innocens, & pour ceux

qui n'en ont iamais abusé ; mais pour vous qui avez pris tant de plaisirs défendus, vous devez vous priver de ceux-là mêmes qui sont licites , pour faire comme vne sainte compensation.

La société des personnes raisonnables est douce & vtile , ie le confesse : mais quand vous avez offensé vostre Dieu, vous vous estes rendus semblables aux bestes, & il est iuste que vous conuersiez avec elles , c'est à dire avec vous-mêmes. Vostre Sauueur ne vous en montre-t-il pas l'exemple , se separant de la compagnie de Iean Baptiste , qui estoit vn Ange terrestre, & conuersant dans son desert , avec des bestes farrouches ? Si ces conuersations que vous avez tant de peine à quitter , ne sont tout à fait mauuaises, n'est-il pas vray qu'elles sont vaines & inutiles ; que vous n'en sortez iamais sans auoir l'esprit ou lassé , ou dissipé, ou embarrassé. Recueillez, recueillez toutes ses forces pour reconnoistre le mal-heureux estat de vostre ame ; Ne perdez pas ce temps précieux qui vous est donné pour asseurer vostre salut, & considérez que ces personnes si agréables avec qui vous le dissipez , ne peuvent vous

donner vn seul moment pour faire Pénitence , à l'heure de la mort ; & que Dieu vous le refuſera avec Juſtice, pour vous punir du mauuais vſage que vous auez fait de tant d'années qui ſe ſont écoulées en des entretiens inutiles. Cette ſéparation que ie vous conſeille , n'eſt pas ſi rude qu'elle paroïſt d'abord au ſentiment humain. Elle a des délices d'autant plus agréables qu'elles ſont plus détachées des ſens : Et comme le Fils de Dieu après auoir paſſé quarante iours ; ſans la compagnie des hommes , voit deſcendre les Anges pour le ſeruir , vous deuez eſperer qu'en vous ſéparant pour l'amour de luy , des perſonnes qui vous ſont les plus cheres , vous aurez la ſociété des Eſprits bien-heureux , & de Dieu meſme. Mais entrant dans la ſolitude ſoit ſpirituëlle , ſoit corporelle , preparez-vous en meſme temps à la tentation. Par les péchez qui vous rendent ſi deteſtables , vous eſtes deuenus eſclaves du Diable , & il a droit de troubler & voſtre corps , & voſtre imagination , & voſtre eſprit , comme il luy plaira. Il eſt vray qu'il craint le deſert, parce que c'eſt le païs de la Pénitence ; il ne laiſſe pas toutefois d'y

entrer, & vous voyez qu'il y suit vostre Sauueur, & que c'est là qu'il l'attaque, ne l'ayant osé faire dans la ville. Mais comme il voulut porter l'humiliation de ce combat pour l'amour de vous, il vous a donné l'exemple de bien combattre, & vous a obtenu la grace de vaincre. Resistez par la parole, aux raisons que le monde, la chair, & le sang vous proposeront, pour vous porter ou à des plaisirs criminels, ou à des curiositez dangereuses, ou à vne ambition déréglée. Aimez la faim que vous souffrirez, c'est à dire, toutes les priuations des choses nécessaires, ou agréables, qui vous arriue par la conduite de la prouidence. Ne luy demandez pas qu'elle fasse de miracles, afin que vous ne souffriez plus; mais demandez luy la grace de bien souffrir. Ne desirez rien puis que vous auez perdu le droit sur toutes choses. Ne vous précipitez point dans les abysses, sous pretexte de vous éleuer dans le Ciel; & n'attendez point en vous exposant aux occasions ordinaires du péché, des assistances miraculeuses, pour vous en préserver. Toutes ces vertus que vous croyez auoir aquises, ne vous pourrons garantir de

vous briser contre la pierre, si vous tombez dessus; & au lieu de vous recevoir sur leurs mains, pour vous retenir dans l'ébranlement de vostre cheute, elles vous pousseront dans le précipice. Ne songez pas aux Royaumes du monde; mais à celui du Dieu qui a fait le monde, où vous devez rentrer par l'adoration veritable de sa Majesté, & par les satisfactions amoureuses à sa Iustice. Vous l'avez perdu en vous prosternant devant les créatures, songez à le recouvrer, en vous humiliant devant le Créateur. Endurez tous les mouuemens contraires à ces saintes résolutions, qui se formeront dans vostre corps, & dans vostre esprit, comme de justes châtimens de vostre infidélité passée, & de ces desordres où vous estes demeurez durant tant d'années. Ne vous estonnez pas si vous moissonnez la corruption que vous avez semée, ne faut-il pas que le fruit responde à la semence? Est-il iuste qu'après avoir remply vostre imagination de tant de choses infâmes, après les y avoir si long-temps entretenues avec plaisir; vous les chassiez quand il vous plaira? Qu'elles ne se représentent plus à vous, pour vous punir par la chose
même

mesme qui vous a rendus coupables ? Est-il
 iuste qu'ayant si long-temps entretenu le
 feu dans vostre corps , vne petite larme de
 Pénitence imparfaite l'éteigne entierement ?
 Que vous n'en ressentiez point la chaleur ?
 Que vous ne soyez pas mesme incommodez
 de la fumée ? Qu'aussi-tost que vous auez fait
 resolution de n'en plus brûler, vous brûliez
 de ce feu celeste qui réjouit tout ce qu'il
 embraze, & purifie tout ce qu'il consume ?
 Ne voulez-vous donc point qu'il y ait pour
 vous de milieu entre la maladie, & la santé,
 entre la reuolte & la couronne ? Est-ce le
 moyen de sentir la pesanteur du péché que
 de vouloir estre déchargé de ses mal-heu-
 reux restes , aussi-tost que vous auez resolu
 de ne le commettre plus ? N'est-on pas en
 estat de retomber toujours dans l'infirmité,
 de laquelle on est guéry en vn moment ? Ne
 faut-il pas que la langueur, la foiblesse, le
 dégoüst, & les autres incommoditez qu'el-
 le laisse, seruent aux malades, à les faire re-
 nir sur leurs gardes, & les obligent à obser-
 uer le regime qu'on leur a prescrit pour se
 garantir d'une recheute ? D'auid, long-temps

après la fièvre mal-heureuse du mauuais amour qui l'auoit brûlé , sent les ardeurs de son feu , & la puanteur de ses playes : mais il les sent tranquillement , humblement , & patiemment. Il les considère comme la iuste peine de sa faute ; il les presente au Médecin celeste pour estre guéries , lors qu'il voudra luy faire cette grace , & il ne s'en plaint pas parce qu'elles luy font mal , mais parce qu'elles sont les marques du crime qu'il a commis. Il veut que tous les siècles les reconnoissent , afin d'instruire les pécheurs à la patience dans la tentation qui viendra de leurs anciens desordres. Il n'appartient qu'à Iesus-Christ qui est non pas la Médecine de Dieu comme l'Ange Raphaël , mais la vertu de Dieu , à remedier aux effets du poison par le poison mesme , à rafraichir par le feu , à purifier avec de la bouë. Aussi commande-t-il souuerainement & aux maladies , & à la mort. Aussi sçait-il changer quand il luy plaist , la nature des choses , & les faire seruir à ses volonteiz , contre leur ordre accoutumé , & contre leur inclination.

Laissez-vous donc traiter à sa mode, & ne luy prescriuez pas l'ordre de vostre guérison. Vous auriez vne entière soumission à vn Médecin qui entreprendroit la cure de quelque grande maladie qui vous menaceroit de la mort ; Et si tout d'un coup il ne vous ostoit pas vos vlceres , s'il n'y versoit pas de l'huyle de iasmin, s'il les lauoit avec du vinaigre ; l'espoir de la santé vous feroit souffrir la saleté & la rigueur des remedes. Comment donc pouuez-vous estre si délicats , que de ne vouloir pas souffrir ni en vostre corps , ni en vostre esprit , des mouuemens tant soit peu honteux, sçachant qu'ils vous sont laissez par la sagesse & par l'amour de celuy qui est vostre Sauueur plustost que vostre Médecin ? Le grand Apostre n'auoit pas semé la corruption qu'il recueilleoit en sa chair , par les soufflets de l'Ange de Sathan , qui luy auoit esté donné pour le tourmenter continuëlement. Toutefois il les endure iusqu'à la mort, & il ne demande plus à en estre déliuré quand il a reconnu que c'estoit par l'ordre de Dieu qu'il sentoit vne tentation si honteuse,

& qu'elle empêchoit vne éléuation périlleuse de son esprit, qui sans cela eust esté infaillible.

Après vn si grand exemple, qui osera se plaindre de porter quelques peines secrètes, ou rigoureuses, ou humiliantes, comme s'il estoit mal-traité de Dieu ? Si c'est sa Iustice qui employe cette conduite, il faut s'y soumettre par esprit de Pénitence, & tâcher de conuertir vostre suplice en remede. Si c'est pour l'épreuue de vostre fidélité, il faut se réjouir d'en donner vn témoignage dont nous recueillons tout le profit, puis que ce combat ne peut estre suiuy que de la victoire, la victoire que du triomphe, & le triomphe que de la beatitude éternelle. Celuy qui n'est iamais tenté, ne sçait ce qu'il est veritablement pour Dieu, selon l'Oracle du Saint Esprit ; & c'est le feu qui éprouue les vaisseaux qui sont bons pour la Table du Seigneur, ou qui sont indignes d'y estre presentez. On se persuade souuent que l'on a ou des forces, ou des foibleesses qu'en effet on n'a pas ; qu'on est attaché quand on est

libre, & qu'on est en liberté, quand on est en seruitude ; de sorte que sur ce faux iugement de son cœur, on prend de fausses mesures pour sa conduite, ce qui cause des cheutes funestes & déplorables. Il est donc absolument nécessaire que celui qui se croit au port, soit surpris d'une tempeste qui le mette à deux doits du naufrage, afin que se trouvant incapable d'y résister, il se détrompe de la bonne opinion qu'il auoit de ses forces, pour ne se fier plus qu'en la grace de celui qui a iusqu'alors empêché que les vagues ne l'engloutissent, & qui tenoit enchaînez les vents qui ne souffloient pas. Si l'orage ne se fut point élevé sur la Mer, les Apostres eussent laissé dormir le Fils de Dieu, & n'eussent point veu la preuve de sa puissance, qu'il leur montra en commandant à cet Element qu'on dit qui n'a point d'oreilles, de s'apaiser, & de reuenir à son premier calme. Heureuse tentation qui est suivie de cet effet salutaire ! Heureux ceux qui la souffrent ! Ils ont la marque des enfans de Dieu, & on voit bien - tost à leur

*En Saint
Mathieu,
ch. 8.*

auancement spirituel , que leur pere ne leur a presenté ces occasions de combat , que pour leur donner de nouvelles couronnes. Mais il faut encore prendre garde de ne se flater pas trop des victoires qu'on aura remportées , parce que la couronne de Iustice , dépend de la derniere qui est entre les mains de celuy qui se nomme le Dieu des batailles , & le Seigneur des armées. Beaucoup ont souuent vaincu en plusieurs rencontres , lesquels manquant de cœur à la derniere , ont perdu le fruit de toutes les batailles gagnées auparavant. C'est pourquoy il faut toujours craindre , toujours se defier de soy - mesme , toujours implorer le secours de celuy qui peut seul dresser nos mains aux veritables combats , & nous faire triompher iusqu'à la fin ; afin que luy confessant toujours nostre foiblesse , toujours il la fortifie ; & que par sa puissance , il acheue l'ouurage commencé en nous , par sa pure misericorde. A cette dépendance constante de la grace de Dieu , dans les tentations , il faut ioindre la ioye de l'esprit. Car les Chrétiens ne sont pas

des foldats mercenaires qui ne foufrent la fatigue de la guerre qu'à contre-cœur, & parce qu'ils ne peuuent s'en garentir. L'amour les a enrôlez dans la milice Chrétienne, & c'est luy qui leur donne tous les ordres qu'ils doiuent garder. Or la ioye est inféparable de fes commandemens pour le feruice de la perfonne aimée, dans les cœurs que veritablement il poffède. D'où vient que comme fi la nature des chofes eftoit changée pour eux, ce qui de foy eft infupportable, leur deuient aifé; ce qui paroiffoit amer, fe trouue doux; ce qu'on craignoit, fe rend fouhaitable; & ce qu'on fouhaittoit commence d'eftre craint comme vn fort grand mal. Babylone n'a que de fauffes ioyes, parce qu'elle n'a que de faux biens. Ierufalem feule a de veritables ioyes, parce qu'elle a les vrais biens; & tous fes Citoyens ne connoiffent point la triftelfe dans leur façon d'agir, parce que leur ame eftant attachée à l'amour du vray bien, iouit par confequent de ces voluptez inéfables, qui répandent le plaifir intérieur iufque fur leur viſage, & impri-

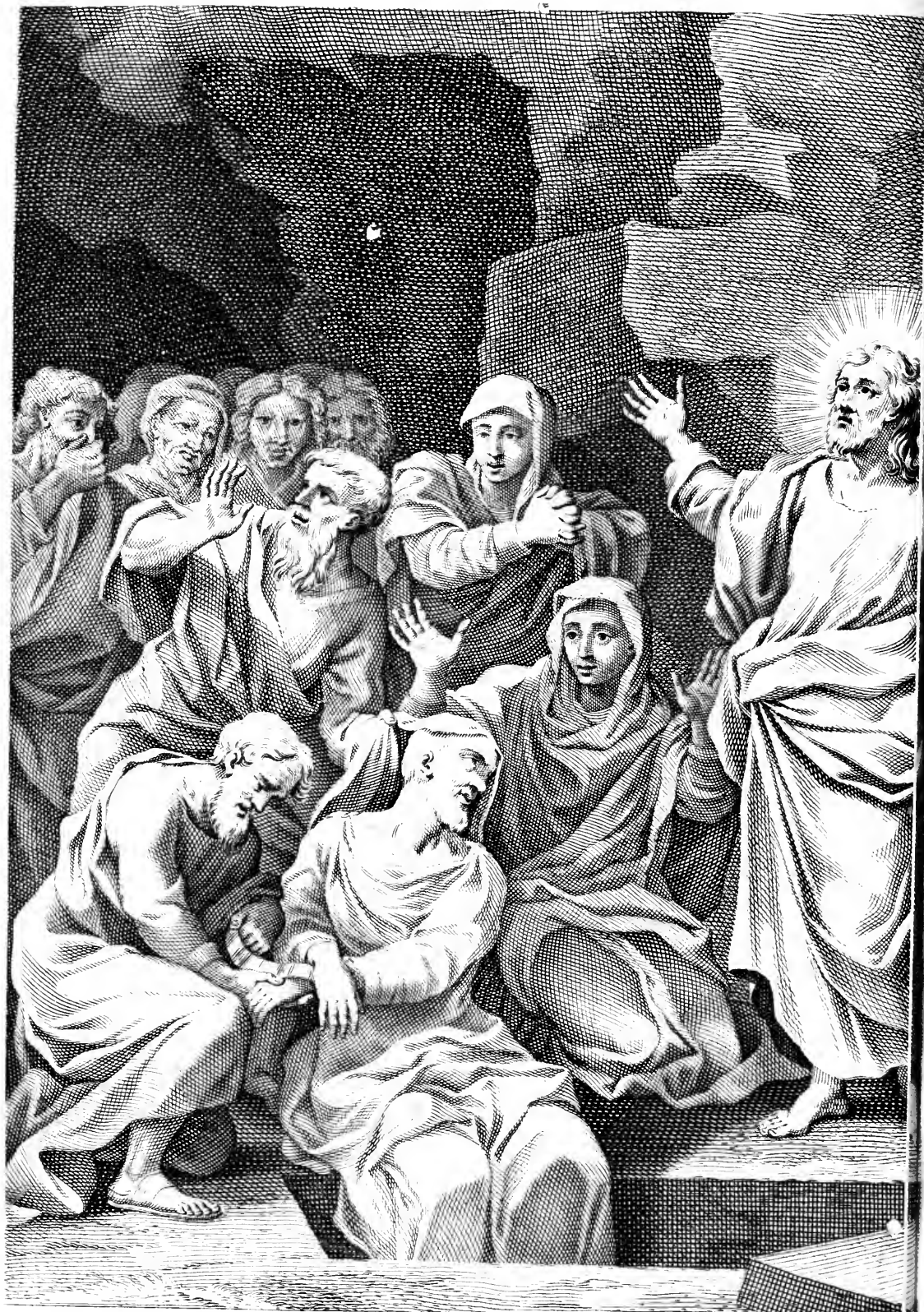
ment leur caractère dans toutes leurs paroles ; aussi bien que dans toutes leurs actions. Quand mesme il semble qu'ils sont comme abandonnez à la rage de leur ennemy , par des tentations violentes ; que leur esprit se trouue dans les ténèbres , leur volonté dans la foiblesse , leurs sens dans la reuolté , & leur corps dans la fureur. Que leur cœur est comme vne terre sans eau ; qu'ils cherchent par tout le Seigneur leur Dieu , sans le trouuer , & qu'ils paroissent tout à fait rejettez de deuant sa face ; C'est alors qu'ils ont plus de ioye , parce qu'ils peuuent montrer vne fidélité des-interessée pour leur Souuerain , & faire voir à l'Epoux celeste qu'ils courent après luy , par des chemins pierreux & semez d'épines , aussi bien qu'en l'odeur de ses parfums , & par des sentiers couuerts de roses. L'amour propre choisit volontiers ceux-cy , mais l'amour pur ne hésite point à s'engager dans ceux-là : Quand ils le peuuent conduire au bien-aimé : Et ils sont sans doute les plus asseurez , & les plus courts pour le rencontrer. Aimez donc les peines de la tentation,

tation, Chrétiens, qui entrant au service de Dieu, auez deu y preparer vostre ame. Ne quittez iamais Iesus-Christ dans le desert, marchez y après luy, & pour l'amour de luy, afin d'y marcher asseurement & vtilement. Que non seulement il soit le spectateur de vostre combat, mais qu'il en soit le Directeur, comme il en est le Iuge. Ne craignez point la puissance de vostre ennemy, tandis que vous confesserez humblement vostre foiblesse, & que vous mettrez tout vostre apuy en la protection du Tres-haut, qui a ses yeux sur les humbles pour les releuer, & sur les orgueilleux, pour les laisser choir, lors qu'ils croyent estre paruenus au comble de la perfection & establis dans vne vertu inébranlable. Tout ce qui n'est point bâty sur la confiance en sa Grace, est bâty sur le sable. Il ne faut pas que de grans torrens descendent, que des vents impetueux soufflent, que la terre tremble pour renuerfer ces édifices, qui paroissent si magnifiques & si solides : La moindre tentation les fait tomber par terre, lors que ceux qui les ont éleuez y pensent le

*Ecclef.
chap. 1.*

moins, & bien souvent leur ruine est irreparable. Au contraire ceux qui édifient sur la pierre viue de Iesus-Christ, édifient pour l'éternité, & toutes les attaques du Diable ne seruent qu'à l'affermissement de leur édifice.







LA RESVRRECTION DE LAZARE.

DOVZIESME TABLEAV.



COMME la refurrection de Lazare fut le plus illustre miracle de Iesus-Christ, le Peintre a aussi fait des efforts extraordinaires dans ce Tableau où elle est representée, & on le peut bien nommer son chef-d'œuvre. Observez les gestes de toutes ces personnes ; il n'y a rien qui ne soit viuant, quoy qu'il n'y ayt rien qui ne soit inanimé. Le Sepulchre qui paroist dans le fond de ce rocher est celuy d'où le Fils de Dieu a fait sortir par vne porte le Lazare qu'on y auoit mis depuis quatre iours. Voyez comme les Apostres sont empeschez à délier cet illustre mort. L'un luy oste le suaire qu'on luy a mis sur la teste ; les autres défont les bandelettes dont on a serré son corps.

*En S. Iean
chap. 11.*

Qq iij

Ceux-cy détachent ses pieds , & ceux-la ses mains. Tous font vne posture particuliere, mais ce qu'il y a de commun sur leurs visages, est l'étonnement pour ce qu'ils voyent. Ces deux femmes couuertes d'un grand voile, sont les deux sœurs du mort qui vient de réssusciter. Il est bien aysé de voir à leur contenance qu'elles sont surprises d'une étrange sorte; & que la douleur, la joye, la crainte, & l'esperance, agitent leur esprit en mesme temps, n'osant croire que leur cher frere soit en vie, & n'en pouuant douter; le souhaitant, & craignant que cela ne soit pas. Cét homme d'une présence si majestueuse est Iesus-Christ, l'auteur d'un miracle si incroyable. Le Peintre n'a pas oublié de marquer sur ses iouës quelques traces des larmes qu'il a répandues, quand il est venu au Tombeau de son amy. Il a les yeux tournez vers le Ciel, & il y paroist vne certaine lumiere qui donne vne crainte respectueuse à ceux qui le regardent. Autour de luy, voila plusieurs personnes que leurs habillemens montrent estre de qualité. Chacun fait quelque geste d'admiration. L'un leue les mains en haut, l'autre se retire en arriere, & ploye le corps à moitié.

Celuy-la parle à son compagnon à l'oreille, celui-cy hausse les espauls, comme s'il se confessoit vaincu : mais la plus-part montrent à leur visages, qu'ils ont plus de dépit & d'enuie, que de respect pour celui qui vient de faire vne action si miraculeuse. En effet, c'est pour eux vn coup mortel, & ils voyent bien que toutes leurs impostures ne peuuent en obscurcir la gloire, ni en détruire les heureuses suites pour l'établissement de sa doctrine ; aussi font-ils peu de temps apres la résolution de se mettre en repos par sa mort. Lazare cependant iouït de la vie qu'il a receüe de Iesus-Christ, & se met à table avec luy pour prouuer la verité de sa resurrection. Le Peintre en a curieusement représenté toutes les merueilles, mais il n'a pû le faire parler. Toutefois c'est vn Prédicateur admirable, qui apres quatre iours de silence dans son sepulchre, annonce aux pécheurs pénitens, la forme de leur resurrection. Escoutez-le donc, & grauez toutes ses paroles dans vostre cœur. I'en seray l'interprete, & ie tâcheray, si ie ne les puis rendre avecque toute leur force, de le faire avec vne exacte fidelité.

Pécheurs, tandis que vous contentez impunément toutes vos conuoitises, que vous satisfaites à vos haines, par des vengeance execrables ; à vos sensualitez, par des délices criminelles ; à vostre auarice, par l'aquisition des richesses ; à vostre vanité, par la possession des honneurs : Tandis qu'en ce malheureux estat vostre corps est sain, vos sens sont entiers, vostre esprit est libre, vostre cœur est tranquile : tandis que tout semble conspirer à vostre bonheur, que l'on vous flatte, que l'on vous adore : vous croyez iouir de la vie, & vous dites que c'est la goûter, & sçauoir s'en seruir en honnestes gens : mais en verité vous estes morts deuant les yeux de Dieu. Vous estes dans le tombeau ; vne pierre pesante vous couure ; le Ciel ne sçauroit plus supporter vostre puanteur ; il n'y a nulle apparence que vous puissiez sortir de ce déplorable estat, sans miracle. Car il faut premierement que vous ayez l'enuie d'en sortir ; & pour la former, il faut que vous reconnoissiez la grandeur de vostre maladie, & le danger où vous estes : mais cette lumiere doit venir du Ciel, où vous ne leuez iamais les yeux. Vous estes sans que vous y pensiez

estre,

estre, dans la region de la mort, dans vn sepulchre d'autant plus obscur qu'il vous paroist lumineux, & que vous vous aperceuez moins de ses ténébres. Vous pensez auoir des yeux, & ils sont fermez à la clarté du vray Soleil de Iustice. Vous ne voyez, ni la beauté de l'objet que vous laissez, ni la laideur de celui à qui vostre ame s'atache, ni les gains dont vous ne tenez point de compte, ni les pertes que vous faites, ni la liberté que vous fuyez, ni les chaines qui vous accablent. Vous avez des mains, & vous ne vous en seruez pas pour les bonnes œuvres. Vous ne les pouuez leuer vers le Ciel, & elles ne sont que des instrumens de vos violences. Vous avez des oreilles, mais elles sont sourdes aux menaces les plus effroyables de la colere de vostre Dieu. Vous avez vn odorat, mais vous ne sentez pas l'infection qui sort de vostre ame, & de vostre corps, que les iustes ne peuuent souffrir. Vous avez des pieds, mais ils sont liez, & ils ne peuuent marcher dans les voyes de la sainteté. Vne grosse pierre vous couure le cœur, & en ferme l'entrée aux inspirations diuines; ou plustost vostre cœur est luy-mesme vne pierre, qui ne peut estre

remuée que par vne force tout à fait diuine. Il y a non pas quatre iours que vous estes morts & piüans ; mais il y a plusieurs années que vous gisez dans le sepulchre , sans aucun sentiment. En vous la concupiscence a produit les mauuais actes , la repetition de ceux-cy a fait la mauuaise coütime , & cette dernière a produit vne mal-heureuse necessité de pécher. Qui vous en retirera ? Ce ne sera pas vostre raison , elle est auéglée par la conuoitise ; & quand elle seroit entierement saine, tous ses efforts ne pourroient pas rompre la plus foible de vos chaines. La sagesse humaine qui se vante de la fortifier & de l'éclairer , est celle qui a contribué à vostre mort ; comment ce qui vous a tué, vous pourra-t-il rendre la vie ? Il n'y a qu'un seul Médecin de qui vous deuiez attendre ce bien-fait. C'est Iesus de Nazaret qui est venu du Ciel sur la terre pour détruire l'empire de la mort , & pour établir vn nouuel ordre de vie. S'il eust esté dans vostre cœur , par sa Grace, vous ne fussiez pas mort ; car il est la vie en soy, & source de vie pour les autres. Il est entré en vous par le Baptême que vous auez receu en son nom, & vous estes deuenus

membres de son Corps qui vit de sa vie. Vous estes morts en Adam, & il vous a ressuscitez en ce Sacrement, qui est la figure de sa mort, & de sa resurrection. Il a éclairé vos yeux pour voir les veritez de son Euangile. Il vous a ouuert les oreilles pour entendre sa doctrine, & ses promesses. Il vous a déliés les mains & les pieds, vous donnant la force d'operer des œuvres de Iustice. En la Confirmation il vous a parfumez & fortifiez par vne Onction celeste. En son Eucharistie, il vous a nourris de sa chair viuifiante. Après toutes ces infusions de vie, vous avez voulu mourir. Vous vous estes vous-mêmes portez le coup. Vous vous estes enfermez dans le tombeau. Vous vous estes rendus la pasture des vers. Vous estes tombez dans vne corruption insupportable. Ne dites donc pas à Iesus-Christ en vous plaignant, si vous eussiez esté dans nos cœurs, nous ne fussions pas morts. Pourquoi l'avez-vous forcé d'en sortir ? Croyez-vous qu'il y pût demeurer avec son ennemy ? L'Arche peut-elle subsister avec Dagon sur vn mesme Autel ? Peut-il se trouuer quelque accord entre Christ & Beliab ? Vous l'avez pû chasser, mais vous ne pouuez pas le

En S. Jean
ch. II.

faire reuenir, quand il vous plaira. Il faut que sa misericorde seule l'inuite à ce bienheureux retour, & qu'elle luy die pour chacun de vous, *celuy que tu aymes non seulement est malade, mais il est mort.* Ouy, ingrats, il vous aime, quoy que vostre ingratitude vous rende dignes de sa haine. Il aime en vous son ouurage, quoy que vous l'ayez défiguré, où il a pitié de vostre foiblesse, ou il pardonne à vostre malice ; & sa bonté est merueilleusement ingenieuse à l'apaiser. Ne vous estonnez pas s'il vous a laissé mourir, c'est vn secret de ses iugemens qu'il n'est pas permis de sonder ; & il vous doit suffire de croire que vous auez mérité cet abandonnement, & qu'il ne fait rien qu'avec Iustice : Il me pouoit empêcher de mourir, & il ne l'a pas voulu faire. Je n'ay eu garde de luy demander raison de cette conduite, parce que ie sçay qu'estant le souuerain Maistre de la vie & de la mort de tous les enfans d'Adam, nul n'a droit de luy demander pourquoy faites-vous les choses de cette maniere ? Nostre esprit est foible, inquiet, orgueilleux, & inconstant. Il veut voir les motifs, la fin, & les secrets

des Jugemens de Dieu sur luy, & sur les autres ; Mais Dieu se plaist à le confondre par vne conduite cachée, où il ne trouue souuent que des sujets & de scandale, bien que Dieu ne fasse rien qu'avec poids, nombre, & mesure, & que tous ses Jugemens soient Iustice & verité : Quand il nous sauue, il regarde sa gloire auant que de considerer nostre salut ; & il nous fait cette faueur au temps, & en la façon qu'il veut, non pas selon nos inclinations, & selon nos raisonnemens. Il reffuscite les vns dans la maison, lors qu'ils ne viennent que d'expirer. Il rend la vie aux autres que l'on porte à la sepulture ; & il y en a qu'il retire du tombeau, lors qu'ils y ont demeuré quatre iours, & qu'ils sont déjà püans. Je veux dire qu'il y a des pécheurs auxquels il donne la Grace de la Pénitence, presque aussi-tost qu'ils ont demandé pardon ; Qu'à ceux-cy, il ne l'accorde pas si-tost ; & qu'aux obstinez en leurs mauuaises habitudes, il la fait long-temps desirer, les laissant dans leur corruption, & ne les en retirant qu'alors qu'elle semble estre sans remede. Ce sont sans doute les derniers qu'il aime dauantage.

& sur lesquels il verse des larmes. En effet, ce sont les plus déplorables, & qui ont besoin d'une plus grande miséricorde. Iesus ne pleure pas seul : la condition infortunée de ces morts fait que l'Eglise joint ses pleurs aux siens, parce que ces mal-heureux sont le fruit de leur diuin Mariage, & qu'elle sent pour eux les mêmes tendresses que son époux.

Quand vous sentirez les premiers mouemens de l'esprit de Pénitence, qui vous portera vers ses Ministres, afin qu'ils vous retirent du sepulchre, le Diable ne manquera pas de vous dire par des suggestions de desespoir, qu'il y a si long-temps que vous estes morts, qu'en vain vous vous promettez de pouoir reuiure; que vous estes déjà pourris, & que puis qu'il n'y a plus d'esperance de vie pour vous, il vaut mieux demeurer dans vne corruption agréable, que de se tourmenter pour aquérir vne pureté qui est impossible. Vos mauuaises habitudes reueilleront leur fureur qui demeurait comme endormie, tandis que vous les suiuiiez sans repugnance. Le ver de vostre conscience vous fera sentir de cruëles pi-

quères. Vous vous trouuerez les mains attachées, & les pieds liés, & vous ne croirez pas pouuoir faire seulement vne demarche hors de vostre sepulchre. Mais, courage, heureux morts qui commencez à reuiure; ne croyez pas ces mauuais conseillers dont les aduis vous ont fait mourir. Quand il y auroit quatre siècles, au lieu de quatre iours, que vous seriez morts, vous verrez la gloire de Dieu, si vous croyez en celuy qui viuifie tout ce qu'il touche. N'empeschez point seulement qu'il ne vous ressuscite, & aprenez de ceux qui le representent, l'ordre de vostre resurrection. Il leur de-

» mandera premierement où les auez-vous
 » mis? En quel rang de la Pénitence les auez-
 » vous placez? Sont-ils dans celuy des gé-
 » missemens & des larmes? Se pourroit-il
 » faire qu'ils l'eussent trouué trop rude &
 » trop laborieux? Croyent-ils qu'on puisse
 » aussi aisément recouurer la vie que la per-
 » dre? Le pleure leur mal-heur qui ne m'oste
 » ni ma gloire, ni mon repos; & ils ne pleu-
 » reront pas leurs mort qui les condamne
 » à des tourmens éternels? Mon Epouse
 » bien-aimée pleure leur perte, & ils resus-

*S. Am-
 broise au
 2. liure de
 la Pénit-
 tence,
 chap. 7.*

„sent de mêler leurs larmes aux siennes ?
 „Pour quelle occasion les veulent-ils reser-
 „uer ? En fera-t-il iamais vne plus iuste ?
 „Iamais pourront-elles produire vn effet si
 „glorieux , que d'apaiser ma colere , de la-
 „uer leurs tâches, de leur rendre la vie, d'é-
 „teindre le feu des Enfers où ils sont prests
 „de descendre ? Mes Prestres , vostre chari-
 „té est loüable de les pleurer ; mais ie veux
 „qu'ils pleurent pour le moins avec vous,
 „s'ils ne pleurent plus que vous. Les auez-
 „vous mis dans le tombeau d'une sainte sé-
 „paration des mauuaises compagnies , &
 „des occasions où ils se sont corrompus ?
 „Ont-ils refusé d'y entrer ? Ont-ils creu pou-
 „voir rimer le péril, & y demeure engagez
 „sans se perdre ? Après s'estre seruis durant
 „tant d'années , de leur esprit & de leur
 „langue , dans des discours criminels , doi-
 „uent-ils trouuer étrange que vous les obli-
 „giez à demeurer dans le silence ? Leur auez-
 „vous osté les diuertissemens permis , pour
 „leur faire expier tant de plaisirs défendus
 „qu'ils ont si long-temps goustez ? Ne les
 „ont-ils pas quittez de bon-cœur pour
 „montrer la verité de cette haine qu'ils
 disent

» disent auoir pour les choses qui ont cor-
» rompu leur innocence ? Leur auez-vous
» prescrit des mortifications corporelles,
» pour abatre les forces furieuses d'un corps
» qui s'est rendu le tyran de l'ame dont il
» deuoit estre l'esclaue ? Ont-ils retranché
» quelque chose de la superfluité de leurs
» tables ? Ont-ils commencé à manger pour
» conseruer seulement leur vie, apres auoir
» mangé si long-temps pour contenter la
» sensualité de leur goust ? Ont-ils em-
» ployé quelques heures de la nuit, pour
» satisfaire au mauuais vsage de tant de
» iours écoutez dans le péché ? Ont-ils re-
» tranché quelque chose de leur sommeil
» corporel, pour déplorer celuy de l'esprit
» où ils ont esté enseuelis si profondément ?
» Mais sont-ils veritablement morts au pé-
» ché, dont ils demandent le pardon ? Ont-
» ils coupé tous ses liens qui les attachoient ?
» Sont-ils enfin dans le tombeau de la Pé-
» nitence, comme des morts qui n'ont plus
» d'yeux pour voir les créatures ; plus d'o-
» reilles pour les nouuelles du monde : plus
» de langue pour les discours inutiles ; plus
» d'odorat pour la fumée de la reputation ;

» plus de mains pour les violences ; plus de
» pieds pour les routes d'iniquité ? Se laif-
» sent-ils remuer comme des morts par vne
» aueugle renonciation à leur propre iuge-
» ment, & par vne parfaite soumission à
» vostre conduite.

Pécheurs, voila ce que doiuent faire les Prestres de Iesus-Christ, pour vous ressusciter ; Voila ce que plusieurs tâchent de faire, mais c'est ce que peu d'entre-vous, veulent souffrir. Le péché vous déplaist, i'en demeure d'accord ; vous voulez mourir au péché, ie le veux encore ; mais sçachez qu'y mourir, ce n'est pas le conter à ceux qui vous en peuuent absoudre, comme vn secret, ou comme vne hystoire ; ce n'est pas se battre la poitrine, dire quelques paroles d'humilité, & faire quelque légère satisfaction. Cette mort est bien plus douloureuse, & il faut se résoudre à sentir bien d'autres alarmes, d'autres frayeurs, & d'autres tranchées. Vous estes morts à la Grace avec plaisir, & sans ressentir la perte d'une vie si sainte : Mais vous ne pouuez mourir au péché sans des sentimens de tristesse, sans peine, & sans contradiction de la part de la Nature, qui

apprehende terriblement ce salutaire trépas. Elle aime la pesanteur de la pierre qui l'accable, bien-loin de faire quelques efforts pour s'en déliurer. Car qu'est-ce que cette mal-heureuse habitude du péché qui vous fait pécher sans presque que vous en ayez enuie, qu'une pierre tres-lourde qui est sur vostre cœur, qui le presse, & qui ne luy permet pas de respirer. C'est à la grace de la Pénitence à la leuer; mais elle ne le peut pas faire si viste de peur qu'elle ne retombe sur vous, & qu'elle ne vous écrase. Il faut que peu à peu par diuerses actions de mortification, elle l'enleue de sa place, ou plustost elle la brise, afin que iamais elle ne vous puisse renfermer dans vostre ancien tombeau. Cette conuersation, ce commerce, cét employ, est vne pierre d'achopement pour vostre salut; ne trouuez pas mauuais qu'on commence vostre resurrection, par son enleuement. Si vous vous y opposez, vous auez beau dire que vous voulez ressusciter; vous estes des menteurs, & des hypocrites, vostre mort vous plaist, vous aimez vostre sepulchre; & c'est seulement par bien-seance que vous demandez qu'on

vous en retire. Iesus-Christ ne vous peut rendre la vie, s'il n'entre dans vostre cœur; ostez donc la pierre qui luy en ferme l'entrée, après que vous l'y aurez receu, il le bouchera, luy qui est la pierre precieuse, la pierre du coin, la pierre arrachée de la montagne, sans aucune main visible; la pierre petite en apparence, mais qui brize les statuës dont les testes s'éleuent dans le Ciel. C'est la pierre qui doit toujours y demeurer; & si le diable, la chair, & le monde vous sollicitent de la secouër, comme trop pesante, ne croyez pas ceux qui vous veulent oster vos défences, afin de piller toutes vos richesses, & vous traiter comme vne ville prise d'assaut. Entendez plustost cette voix puissante, qui vous crie comme à moy. *Lazare vien dehors*, ne déliberez point, ne dites point i'ay la teste couverte d'un suaire qui m'empêche de voir: i'ay les pieds liez de bandes, qui ne me permettent pas de marcher. Sortez seulement, & laissez au Ministres du Seigneur, le soin de vous délier. Quand le temps en sera venu, Iesus-Christ leur dira, *déliez-le, & laissez-le aller où il voudra*. Mais avant cette

Daniel
ch. 2.

permission, demeurez les yeux bandez, les pieds liez, & les mains attachées ; ou par l'excommunication, si vous l'auez meritée, ou par la suspension de l'absolution, si elle est necessaire pour vous ressusciter parfaitement. Les Apostres qui assistèrent à ma resurrection, ne se mêlèrent point de me délier qu'après que le Sauueur leur en eust fait le commandement. Il a marqué à ses Ministres qui leur succedent en cét office, le temps & les circonstances qu'ils doiuent obseruer, pour délier les Pénitens qu'ils ont liez par la conduite de son Esprit, & selon les diuines regles. S'ils sont fidèles, ils les obseruent, & vous deuez estimer à vne grace singuliere, d'estre tombez entre leurs mains. Car que vous seruiroit que leur parole exterieure vous déliaist, si vous demeuriez toûjours liez deuant Dieu. Ce qu'ils délient en terre, est délié au Ciel, ie l'a-

*En Saint
Matthieu
ch. 16.*

rigoureux , vous vous verrez bien-tost plus estroitement enchainez qu'auparauant. Vos mauuaises inclinations, n'auront fait qu'une fausse trêve avec vous ; & tout d'un coup elles se reueilleront avec tant de violence, & vous entraineront avec une si horrible fureur , que vous gémirez beaucoup plus sous ce ioug , que sous celui de la Pénitence que vous n'avez pû souffrir. Ne sçauéz-vous pas que quand un esclau est rattrapé par son maistre , il l'attache plus fort qu'il n'estoit, afin qu'il ne s'échape pas une autrefois. Il en est ainsi de l'ame laquelle ayant secoué les chaines du péché, s'y laisse reprendre. Elle est remise dans une plus rude prison que la première ; & elle reconnoît trop tard , que si elle n'eust pas voulu recevoir si tost la liberté , elle l'eust mieux conseruée , & que sa précipitation à se faire délier , a produit la dureté , & la cruauté de cette seconde seruitude. Tandis que le pécheur est chargé des fers du péché, tout le monde en entend le bruit , & toutefois il y est sourd ; de sorte qu'il ne croit pas les porter ; comment donc , songeroit-il à les rompre ? Mais quand la lumière de la Grace luy

en fait connoistre l'infamie & la pesanteur, il faut pour en estre déliuré, qu'il les porte long-temps d'un autre sorte qui luy est tres-avantageuse. Je dis qu'il doit souffrir avec ioye, que les Ministres de l'Eglise le tiennent lié par les exercices d'une salutaire Pénitence, de peur qu'estant trop tost mis en liberté sur sa bonne foy, il ne repasse incontinent dans le camp des ennemis. Est-il possible qu'après auoir esté si long-temps garotez, non pas avec des chaines de fer, mais par leur mauuaise volonté, encore plus dure que ce métal; ils ne puissent demeurer durant quelques semaines enchainez par les liens d'or de la charité, qui sont aussi doux que precieux? Est-il possible qu'ayant souffert que leur Démon ait fait de leur volonté, l'instrument de leur seruitude infortunée; ils s'opposent à Iesus-Christ qui en veut tirer les assurances de leur éternelle liberté? N'accusez donc pas les Prêtres qui refusent de vous délier si-tost, d'estre trop rigoureux, mais reconnoissez plutost qu'ils sont soigneux de vostre salut. Un Médecin qui déliache un furieux aussi-tost qu'il se plaint d'estre attaché, est-il pitoyable?

Quand le malade se iette par la fenestre, & se tuë, n'est-il pas coupable de sa mort ? Quand il est guéri de sa frenaisie, ne le benit-il pas de l'auoir lié ? Les Prestres doiuent songer à vous retirer de la gueule du lion qui vous veut deuorer, & s'ils vous laissoient aller si viste, ils seroient des boureaux, & non pas des Pasteurs. Il ne faut pas s'étonner que vous demandiez d'estre mis hors de crainte. La nature corrompuë l'abhorre, & l'amour propre ne la peut souffrir, mais si vous voulez sortir de la corruption de l'vne, & de la captiuité de l'autre; pourquoy voulez-vous qu'on suiue leurs inclinations ? Ne sçauiez-vous pas que de vous accorder ce qui causera vostre perte, ce n'est pas vous faire vne grace, mais vn tres-grand mal. Que c'est vous tromper, & au lieu de vous releuer de vostre cheute, vous pousser dans vn précipice plus profond. Quand vous auez planté vn arbre, vous attendez patiemment plusieurs années, pour luy voir porter du fruit ; & quand il commence à en porter, vous ne le cueillez pas tout verd. Et vous ne voudrez pas attendre patiemment que la terre de vostre cœur porte des fruits de

Pénitence

Pénitence , qui par leur maturité soient dignes que l'Epoux céleste les cueille, les regarde, & les conserue pour l'éternité? Vous estes encore tout mouillez de vostre naufrage ; vostre vaisseau est tout brisé , & vous voulez qu'on vous laisse remonter sur Mer ? N'est-ce pas vous trahir que de vous accorder cette pernicieuse franchise , qui ne tend qu'à vostre destruction ? Laissez , laissez à vos conducteurs le soin de vous délier , afin que ne vous déliant que par la conduite de l'Esprit de Dieu, vous soyez déliez pour toute vostre vie. Après que vos playes auront esté veritablement guéries , & non pas reformées en apparence ; après que par de veritables remedes , vous aurez repris vne parfaite santé , on vous laissera aller , parce qu'il n'y aura plus à craindre que vous vous exposiez si facilement aux dangers de recevoir de nouvelles blessures. La difficulté & les douleurs de la guérison vous feront apprehender la recheute dans la maladie. Vous aurez connu que ce n'est pas vn ieu, que de perdre la Grace, & de la recouurer;

Que le premier mal-heur arriue aisément, & presque sans que l'on y prenne garde ; mais que pour le reparer , il y a beaucoup d'amertumes à gouter & de trauaux à souffrir. Or le bien dont l'aquisition nous coûte cher , nous est plus précieux , & on en est meilleur ménager que de celuy qui nous vient par vne succession inespérée , ou par quelque coup de fortune que nous ne pouuons preuoir. C'est vne faueur bien grande à l'homme , de pouuoir retrouver celuy qu'il a perdu par le péché ; & s'il n'est soigneux après cela de prendre garde à tout ce qui le luy peut raurir , il faut le regarder comme vn homme dont l'Arrest de condamnation est résolu , quoy qu'il ne soit pas encore prononcé. Après estre ressuscité , ie suis mort vne autrefois pour satisfaire au tribut commun de la Nature , parce que ma resurrection estoit corporelle : Mais quand on a receu la spirituelle , il ne faut pas mourir derechef , à cause qu'elle est vne éfet de la resurrection de Iesus-Christ , lequel estant mort vne fois , n'est plus sujet à la mort , & ne peut plus re-

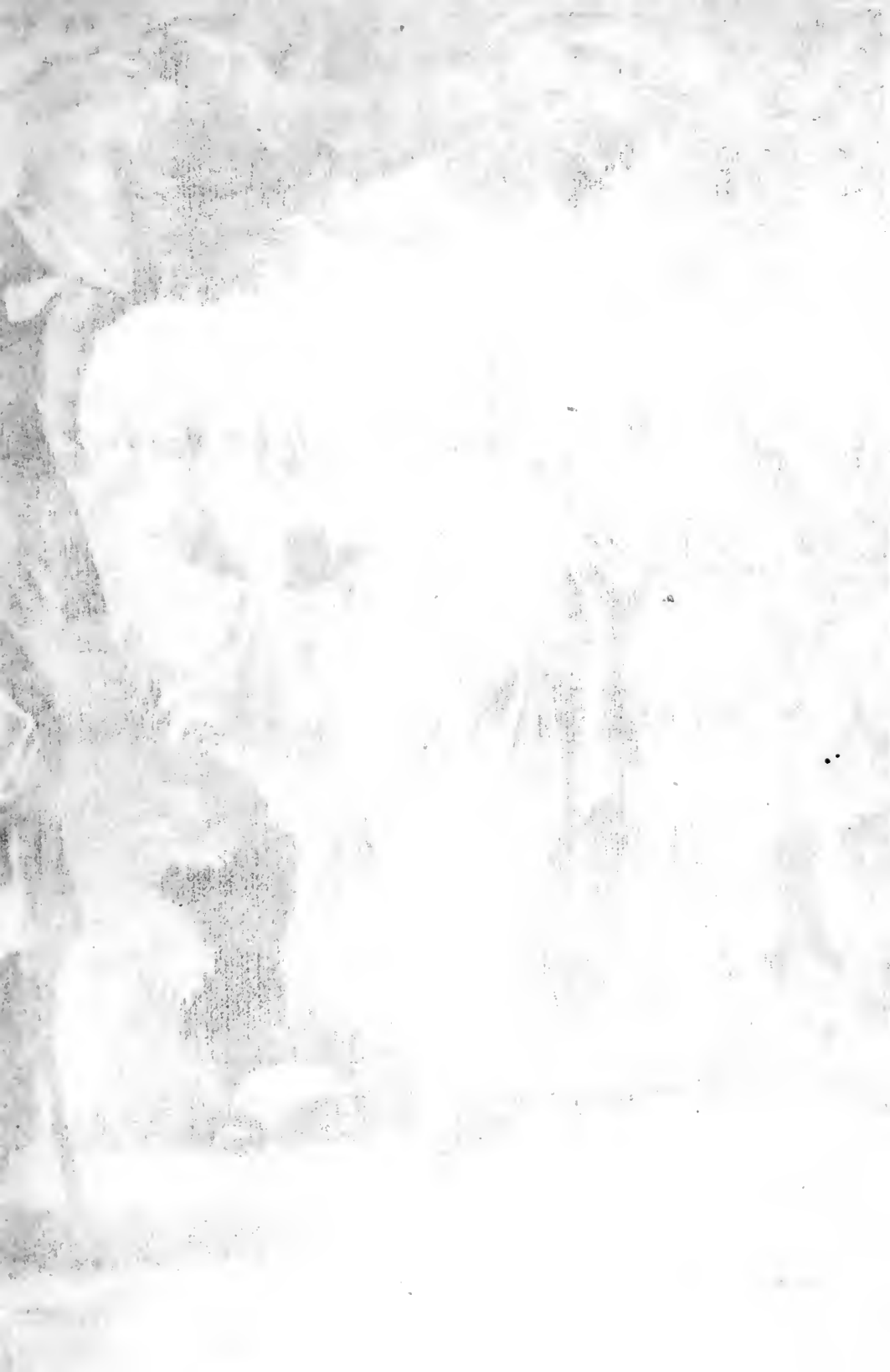
connoistre la domination de celle qu'il a détruite en s'y soumettant. La Pénitence ne vous est pas donnée afin que vous vous serviez de ce remède de vie, pour vous tuër autant de fois qu'il vous plaira. Ce seroit se servir de la Grace du Prince pour se reuolter contre luy, & luy faire la guerre avec les armes qui sont destinées pour vaincre ses ennemis. Ce seroit ériger le trophée de la malice de ceux-cy sur sa miséricorde infinie, & sur vos propres ruines tout-ensemble. Ce seroit montrer que vous vous repentiez de vous estre repentis, & estre d'autant plus mauuais que Dieu vous a esté bon. Ce seroit faire comme vne espeece d'amende honorable au Démon, de l'auoir quitté durant quelque temps pour Iesus-Christ. Ce seroit prononcer par l'épreuue de la seruitude de l'un & de l'autre, que vous iugez celuy-cy vn meilleur maistre, & plus digne d'estre seruy que celuy-là. Qu'il vous fust que sa bonté vous a remis en vie par la Pénitence; & sçachez que c'est vn plus grand bien-fait de vous l'auoir renduë, que de

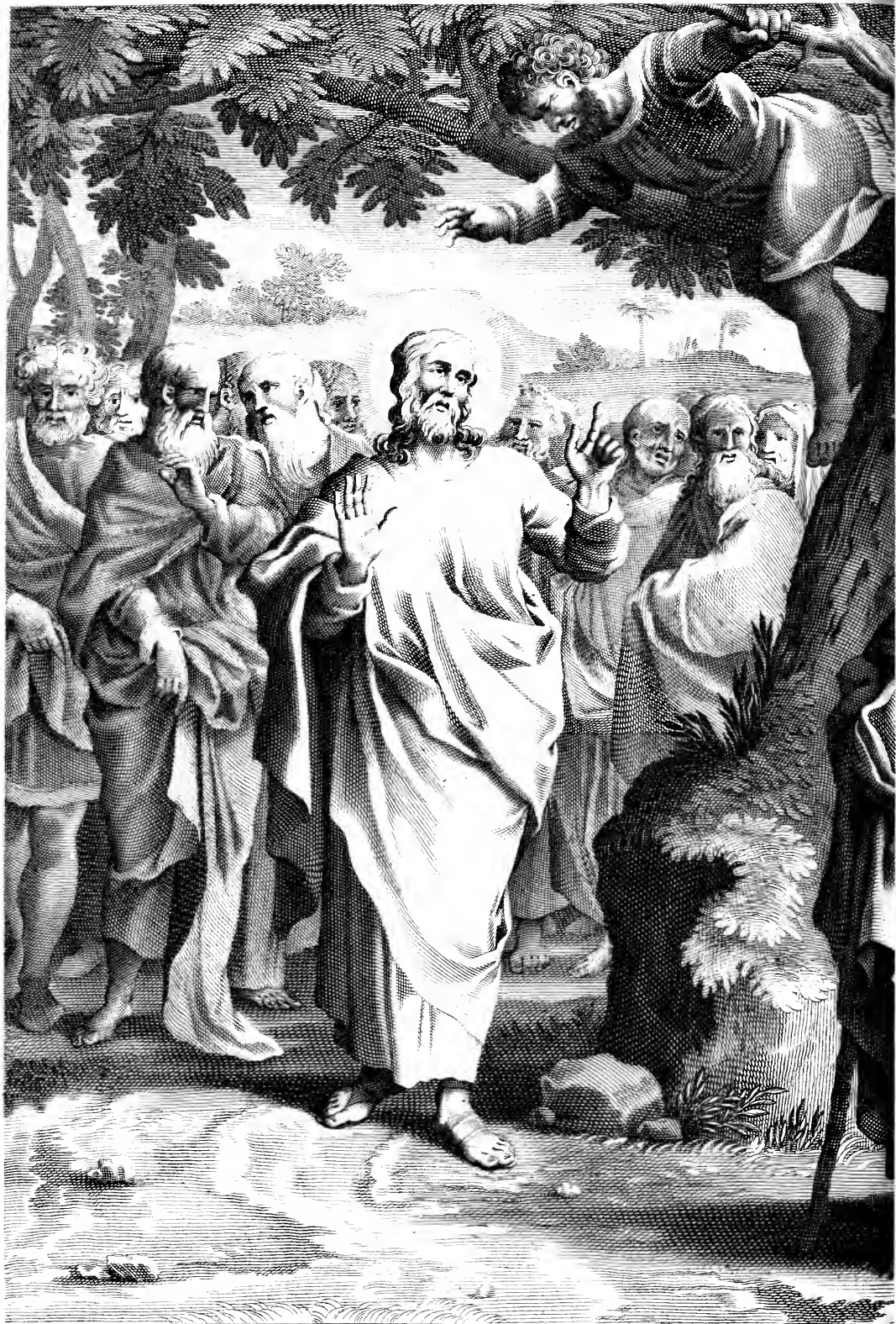
*Tertul au
liure de la
Pénitence.*

T t ij

vous l'auoir donnée. Reconnoissez cette grace, & ne vous mettez pas en estat d'auoir besoin qu'elle s'étende à vne autre perte ; Car ce seroit pour vous vn plus infigne mal-heur de la perdre , que de ne l'auoir point receuë.









ZACHÉE.

TREIZIESME TABLEAU.



CONSIDEREZ cét homme
monté sur vn Sycomore, vous
voyez bien qu'il est fort petit de
stature, & l'incommodité de sa

taille l'a obligé de grimper sur cét arbre,
pour voir passer le Fils de Dieu, qu'il ne
pouuoit voir à son aise dans la foule du peu-
ple qui le suiuiot. Le Peintre a parfaite-
ment bien planté cette figure. Regardez
comment d'une main il se tient à vne bran-
che, & comme il auance tout le reste du
corps pour iouir de la veüe qu'il souhai-
toit. Son visage marque vne certaine ioye
qui prouient de l'espérance qu'on ne luy
pourra pas dérober cette pieuse satisfaction.
En effet, elle fut contentée au-de-la de ses
espérances. Cet homme qui surpasse de

*En S Luc
ch. 19.*

la teste toute cette grande foule de personnes qui marchent après luy, & qui a vne majesté si douce & si redoutable tout-ensemble, est Iesus de Nazaret. Le voila arresté vis à vis de Zachée, à qui il fait signe des yeux & de la main, qu'il descende. Rien ne manque à cette action que ces paroles qu'il luy dit, *Zachée descens viftement, car ie veux aujourd'huy prendre ma retraite dans ta maison.* Remarques la contenance de ceux qui sont proches de luy, leur visage renfrogné montre qu'ils s'offencent de ce discours. Zachée estoit vn Publicain, c'est à dire, vn exacteur des droits de l'Empereur dans la Iudée; or comme les Iuifs portoient impatiemment les tributs imposez sur leurs biens & sur leur personnes, eux qui se disant le peuple de Dieu, croyoient par consequent ne deuoir pas estre tributaires d'aucun Prince sur la terre, & bien moins d'un estrangier & d'un infidèle; ils considéroient les Fermiers de ces Tailles odieuses, comme des personnes avec qui ils ne vouloient auoir aucun commerce.

S. Chrys.
en l'Homelie du

Saint Chrysostome les appelle des hommes nez pour la desolation publique, des ravisseurs.

uiffeurs qui ne pouuoient estre accusez, des larrons hors du danger de la condamnation de leurs larcins, des loups qui deuoroient les brebis raisonnables, & des bestes farouches qui auoient la figure d'hommes. C'est pourquoy les Iuifs accusoient continuëlement le Fils de Dieu, de ce qu'ils mangoit avec eux. Mais sa misericorde auoit des regles bien differentes de leur vanité, & il tenoit à gloire le nom d'amy des Publicains & des pécheurs, qu'ils luy donnoient pensant luy faire vne grande injure. Il sembloit mesme auoir, & il auoit en éfet, plus de tendresse pour ceux-cy que pour les iustes, ne feignant point de dire qu'il estoit venu pour les pécheurs, & non pour les autres, lesquels estant sains n'auoient point besoin de luy qui venoit faire sur la Terre l'office d'un grand Médecin, pour guérir vn grand malade. Il ne faut donc point trouuer estrange, s'il entre dans la maison de Zachée, & s'il s'y met à table avec des personnes de mesme condition que ce Publicain. Il n'auoit pas attendu qu'il l'inuitast; mais connoissant son affection par ce desir pressé de le voir, il s'inuita luy-mesme,

*Publicain
& d'auoir
risien.*

*S. Math.
ch. 9.*

voulant payer avec usure, la ioye & la magnificence de la réception qui luy seroit faite. Car il n'a pas accoustumé de se laisser vaincre en matiere de bien-faits, ou il préuiuent nos dons, ou il nous les rend au centuple ; & pour mieux parler, nous ne pouuons luy faire des offrandes, que de ses propres richesses. Zachée en est vn Illustre exemple ; Il luy donne vn repas pour nourrir son corps, & il reçoit la vie de la Grace par la sanctification de son ame ; Il ouure sa maison au Sauueur & à ses Apostres , & le salut y entre avec luy ; Il fait quelque dépense médiocre pour le traiter , & il gagne le Ciel par cette admirable distribution de ses biens, en assignant vne partie aux pauures, & de l'autre , voulant rendre le quadruple à ceux à qui il peut auoir fait quelque tort.

Pécheurs, Zachée vous donne vn admirable exemple de la veritable Pénitence que vous deuez faire , quand non seulement vous auez offensé Dieu par des péchez personnels , mais quand par vos inuentions odieuses & ruineuses , vous auez dépouillé les autres de leurs biens , & causé des calamitez publiques. Ne vous flatez pas de ces

mauvaises excuses que la convoitise déreglée des richesses vous suggere, & qui peuvent en quelque façon éblouir les yeux des simples, mais qui ne tromperont pas ceux de votre juge. Quand vous luy alléguerez, que vous avez veu faire à cent autres les marches que vous avez faits; que si vous n'eussiez entré dans des affaires que vous avez entreprises, ils les eussent conclûes; que vous n'avez pris que ce que l'on vous a donné, ou que ce que l'on vous a laissé prendre; qu'en cette sorte de traitez, vous couriez autant de peril en terre ferme, que ceux qui trafiquent sur mer; que si de grandes rivières semblent estre entrées dans vos cofres, elles se sont diuisées en beaucoup de petits ruisseaux; que d'autres qui n'ont point trauaillé, ont tiré le profit le plus liquide; enfin, que vous avez creu faire commerce d'une chose exposée en vente. Quand vous adjouterez que vous avez fait de grandes aumônes; que les Eglises & les Hospitaux portent les marques de vos liberalitez; Quand, dis-je, vous apporterez ces défences, en ce terrible iugement qui se fait dans la lumiere de

la verité de Dieu , ne croyez pas qu'elles soient admises aussi facilement par le Iuge Souuerain , qu'elles l'ont esté par ces iuges ou trompeurs , ou trompez , qui vous ont donné en ce monde de si larges absolutions. La loy de la charité vous iugera , & voyant ses regles diuines dans leur pureté , vous vous condannerez vous-mesmes. Ceux qui ont vescu sous la Loy de Moïse , seront iugez par les Maximes de la Loy ; & ceux qui ont fait profession de l'Euangile , par les Maximes de l'Euangile. Elles ne contiennent pas beaucoup de preceptes ; que dis-je , il n'y en a qu'un qui consiste en ce seul mot. *Aimez.* La charité , la dilection , dit l'Apôstre , est la plenitude , la perfection , & l'accomplissement de la Loy. Après qu'elle a rendu à Dieu ce qu'elle luy doit , elle regarde le prochain ; & comme le pais , & le Prince sous la domination de qui on est né , tiennent le premier rang dans l'ordre de cette dilection de ses freres ; il n'y a point de doute que les particuliers ne leur soient redeuables de quelques deuoirs. Ils naissent plustost pour leur patrie que pour eux-mesmes , & il y a vne obligation naturelle &

diuine de l'ayder & de la secourir selon ses forces ; les vns par l'esprit, les autres par le corps ; ceux - cy par leurs biens, ceux-là par leur industrie. Si vous estes donc du nombre des riches ; si dans vn besoin pressant vous la pouuez assister puissamment, soit par vous-mesmes, soit par vostre credit ; comment vous pourrez-vous excuser de ne l'auoir pas secouruë ? Mais ce qui est de plus execrable, comment vous sera-t-il permis d'auoir profité de ses miseres ? Quand vous pillez les Prouinces par des cruauitez détestables, vous dites que tous les biens des particuliers sont à l'Estat & au Prince, & qu'il les peut prendre ; sans faire aucune distinction de sa conuoitise déreglée, & de la necessité inéuitable d'offencer la Iustice particuliere, pour sauuer la patrie d'une entiere destruction. Mais estes vous l'Estat, estes vous le Prince ? Et pourquoy si vous estes Sujets du Prince, comme les autres, & membres de l'Estat, ne donnez-vous pas quelque portion de ces richesses que vous auez amassées, pour le seruice de celuy dont vous estendez si fort la puissance, quand elle sert pour apuyer vos pilleries, & pour

authoriser vos violences ? Pourquoi quand il vous presse tant soit peu, pour vous faire rendre quelque partie de vos larcins, criez-vous à l'injustice ? Si tous ceux qui sont dans le vaisseau de l'Estat doiuent contribuer à son salut, comme sans doute ils le doiuent, avec vne proportion équitable ; quel droit auez-vous de vous en exempter ? Où est ce zele que vous faites sonner si haut, pour le garentir d'un honteux naufrage ? Mais si c'est vn grand crime que de ne contribuer pas à sa seureté ; quel est celuy que vous faites voulant profiter de ses tempestes ? Si quand les mariniers iettent les marchandises les plus precieuses pour soulager le nauire ; quelqu'un des passagers en vouloit faire trafic, & se mettre dans l'esquif pour les receuoir & les reuendre aux Marchans ; ne meriteroit-il pas d'estre ietté dans la mer, comme vn monstre plus cruel que toutes ses vagues ? Qu'importe aux peuples que l'ennemy leur rauisse par la force des armes, le peu de bien qui est necessaire à leur subsistence ; ou que vous le leur enleuiez par ces cruëles nouueautez, dont vous estes les inuenteurs, les solliciteurs, les Iuges, &

les Ministres ? Quels estrangers , quels barbares peuvent iamais faire d'aussi grans maux à vne Prouince , que sont ceux que vous luy faites ? Quelle guerre peut-estre plus cruelle que cette paix , durant laquelle vous rendez la défense criminelle , vous autorisez l'injustice , & vous vous couvrez de l'autorité que vous exposez à vn danger évident ? Quel autre pretexte ont les reuoltes que la dureté du ioug que vous rendez insupportable par vos inuentions malheureuses ? Ce ne peut-estre vne raison legitime , ie le confesse ; mais faut-il qu'elles ayent eu le moindre pretexte , pour assouuir vostre auarice , pour contenter vostre ambition , pour satisfaire à vostre luxe , pour entretenir vostre vanité ? Car enfin , voila asseurement les motifs qui vous poussent ? Voila vostre amour , vostre zele pour l'Estat ? Voila vostre attachement aux interets , & à la gloire du Prince ? Il n'en faut point d'autre preuue que le gain excessif que vous faites avec luy. Ne dites point qu'il vous le donne , vous le rauissez : ce n'est pas vn effet de sa reconnoissance , mais c'est vne preuue de sa necessité. Il achette l'assistance dont

il a besoin ; il vous en enrichit tout pauvre qu'il est , il trafique de son propre bien ; il paye l'usure de ce qu'il emprunte. Et comment en usez vous de cette usure qui est le plus pur sang des veines du peuple ? En avez-vous quelque honte ? Gardez-vous quelque modération dans son employ ? Tous les iours ne faites-vous pas voir aux Prouinces, les dépouilles que vous en avez emportées, par la magnificence de vostre équipage, & par la somptuosité de vos festins ? Hélas ! vous pensez estre vestus d'or & d'argent, & vous estes reuestus de la peau de mille personnes que vous avez écorchées par vos monopoles. Vous croyez boire des vins précieux , & vous beuvez les larmes d'un million d'hommes. Vous croyez estre des sôutiens des Estats, & vous en estes des destructeurs. Si vous n'auiez pas ôuvert comme vous dites, ces sources d'argent, on n'auroit peut-estre pas fait tant de difficiles entreprises. La guerre manquant de nerfs se fut plustost affoiblie, & vne heureuse nécessité eust amené les deux partis à des conditions plus raisonnables ? Les Princes eussent esté meilleurs ménagers de ce qui ne couloit

couloit que goutte à goutte , & ne recueillant qu'une moisson reguliere , ils ne l'eussent pas consumée si prodigalement. Avant que vous fussiez nez pour la desolation des hommes , ne faisoit-on point la guerre ? Ne donnoit-on point de batailles ? N'attaquoit-on point de grandes places ? Ne mettoit-on point sur pied des armées de terre , & de mer ? N'entreprenoit-on point de conquestes ? On faisoit toutes ces choses , & avec autant de gloire pour le moins , qu'en nostre siècle , & cependant on ignoroit votre nom. On ne connoissoit point vos aduis , on eust eu en horreur la proposition la plus innocente ? Quand le mal se seroit rendu necessaire dans la conjoncture presente des choses , n'est-ce pas un grand crime de les avoir mises dans cette mal-heureuse necessité ? Pourquoi ne tâchez-vous pas à guérir les playes que vous avez faites ? Pourquoi si vous avez enuie de vous sauuer , comme vous le dites , n'imitiez-vous pas Zachée qui rend le quadruple , d'un bien qu'il peut avoir mal aquis. Vous nous publiez vos aumosnes , à la bonne-heure ; c'est par elles que les péchez se rachettent. Quand la colere de Dieu

seroit allumée comme vne fournaise, l'aumosne comme vne playe salutaire, l'éteindroit facilement.

Le Publicain que nous considérons, a noyé dans ce bain salutaire, toutes ses injustices. Il n'y a qu'un moment que c'estoit vn pécheur ; il n'auoit point d'autre nom ; & en promettant de donner la moitié de son bien aux pauvres, il est proclamé saint par le Dieu des Saints. D'une condition de rapine, il passe à la dignité de fidèle ; de la proye, aux legitimes conquestes, & de l'oppresser des innocens, au pere nourrisier des miserables. Son aumosne si liberale a esté pour luy vne source de iustice, où entrant plus noir qu'un Ethiopien qui sembloit ne pouuoir iamais changer de peau, il en est forté plus blanc que la neige. Il y a renouvelé sa vieillesse, comme l'aigle fait la sienne dans les fontaines. Il y a laissé le premier Adam, & s'y est reuestu du second, créé en Iustice & en Sainteté. Mais comment a-t-il esté si heureux ? Parce qu'il a ioint la justice à la charité, & qu'auant que de faire des liberalitez, il a payé ses dettes, ie veux dire, qu'il a restitué au qua-

druple ce qu'il pouuoit auoir mal-aquis. Ne vous abusez donc pas vous à qui ie le propose pour exemple , & qui dites que vous voulez vous sauuer par les aumosnes comme il a fait. Regardez si elles ont la mesme compagne que les siennes, la Iustice qui vous oblige de rendre aux hommes ce que vous leur auez enleué par vos inuentions detestables, auant que de faire quelques présens à Iesus-Christ en la personne de ses pauvres. Ceux à qui vous donnez sont ses membres, & ce que le plus petit d'entre eux reçoit de vostre charité, il dit qu'il le reçoit, & il se rend nostre débiteur en leur place. Mais ceux que vous auez dépouillez , ou de leur charges , ou de leur terres, ou de leur biens ; ceux que vous auez contrainsts de quitter le lieu de leurs demeures, pour aller chercher en vn païs estranger, la liberté de respirer l'air que vous leur vouliez vendre ; ne sont-ils pas aussi les membres du Fils de Dieu ? Croyez-vous que s'il est reconnoissant du bien que vous faites aux vns, il soit insensible au mal que vous procurez aux autres. Il les aime tous également, & s'il s'oblige par sa bonté à

vous donner le Ciel pour vn verre d'eau donné en son nom , aſſez-vous que par ſa Juſtice , il ne peut qu'enuoyer dans l'Enfer , ceux qui a peine auront laiſſé à leurs freres & aux ſiens , le moyen de boire de l'eau. Vous le traitez comme vn luge corrompu , avec qui vous partageriez vn larcin , faiſant des aumôſnes comme vous les faites , de la ſubſtance des pauvres , & à ceux ou qui ne le font pas , ou qui ne ſont pas ceux que vous avez mis en cét eſtat. Vous les nommez vne victime de propitiation, & Dieu les nomme vn homicide. Car ſa parole dit ; que celui qui fait des offrandes de la nature des voſtres , commet la meſme impiété que feroit celui qui immoleroit le Fils en la preſence du Pere, & vous croyez que Dieu qui eſt le meilleur des Peres, prend plaifir aux ſacrifices abominables, où l'on égorge ſes enfans ? Il eſt vray qu'il vous demande de l'or & de l'argent pour ſes enfans qui manquent de toutes choſes , mais c'eſt à la charge qu'avec cét or & cét argent, vous luy donnerez voſtre ame qui eſt beaucoup plus précieufe. Il ne peut ſouffrir que vous luy conſacriez des métaux , à qui

*E c'eſt.
ch. f. 34.*

la seule fantaisie des hommes donne le prix, & que vous laissiez vostre cœur qui est véritablement précieux, entre les mains de son ennemy. Et ne l'y laissez-vous pas, ne donnant que la miliesme partie de ce que vous auez dérobé, & la donnant encore ou par vne crainte tout à fait seruite, ou par vne vanité tres-criminelle, plustost que par charité. Dans la monnoye que vous presentez au Tabernacle, vous offrez à Dieu l'image du Prince, & dans vostre ame qui demeure dans le péché, vous offrez l'image de Dieu, au Diable qui ne cherche qu'à la détruire. Ne sçavez-vous pas que le Sauueur dit, rendez à Cesar, ce qui est à Cesar, & à Dieu ce qui est à Dieu. Pourquoy faites-vous donc vn si déplorable renuersement?

Quand Iudas vid. Marie respendre des parfums fort précieux sur la teste de son Maître, avec vne si grande profusion, il s'en fâcha parce qu'il en pretendoit faire son profit, & couurant son auarice du pretexte de l'assistance des pauures il s'écria, *à quoy bon cette perte?* Mais on peut dire iustement de vos aumosnes magnifiques, qui comme des parfums respendent leur odeur dans vne

*S. Math.
ch. 26.*

ville, par le bruit que vous en faites ; *à quoy bon cette perte ?* Mal-heureux que vous estes, vous pensez parfumer le Corps de Dieu, & vous le couvrez d'une bouë qui le salit ; Vous pensez luy témoigner vostre pieté, & vous venez luy offrir une part de vos concussions & de vos rapines, comme si vous aviez envie déprouver s'il devinera d'où viennent des présents si détestables ? Qu'elle perte plus fâcheuse & plus grande pouvez-vous faire que celle-cy, où vous ne rachetez point vos péchez par vos aumônes, & où vous perdez l'argent que vous employez pour les racheter ? Que dis-je, pensant vous acquitter de vos dettes, vous les augmentez. Vou-
lant payer vostre rançon, vous vous rendez de nouveau à l'injustice, & croyant vous faire des amis de la Mammonne d'iniquité, qui vous reçoivent dans les Tabernacles éternels ; vous vous faites des accusateurs devant ce Juge redoutable, qui vous fera voir ce que vostre avarice & vostre vanité vous ont caché durant cette vie, ou ce que vous n'avez pas voulu reconnoître. Vous verrez, vous verrez ; mais cette veuë, au lieu de vous estre utile, ne servira qu'à vous rendre

plus mal-heureux ; Vous verrez que les regles de la veritable restitution des biens mal aquis, ne s'adjustent pas avec celles que vous avez suiuiies ; Que cét honneur de maison que vous avez tirée bien-souuent de l'infamie & de la pauureté ; Que l'entretien de vostre condition où vous estes paruenus par des inuentions criminelles ; Que l'indigence où vous craignez de reduire vos enfans que vous avez mis en des dignitez au dessus de leur naissance, & de leur merite ; Enfin, que toutes ces mal-heureuses excuses que la conuoitise du siècle vous a fournies, pour ne pas restituer ; ne seront nullement receuës en ce Iugement épouuantable qui se fera par le feu, c'est à dire dans la lumiere de la verité, & dans l'ardeur de la iustice. Celle-là découurira l'erreur des Maximes du monde ; celle-cy consumera & reduira en cendres, ce bastiment de foin, de bois, & de paille, que vous aurez élevé par vos aumosnes, pensant auoir basti vn Palais d'or, d'argent & de pierres précieuses. Si vous alleguez que vos Confesseurs vous ont trompez, Iesus-Christ vous respondra que leur mauuaise conduite a fait vne partie de la

I. *AN.*
Cor.
ch 3.

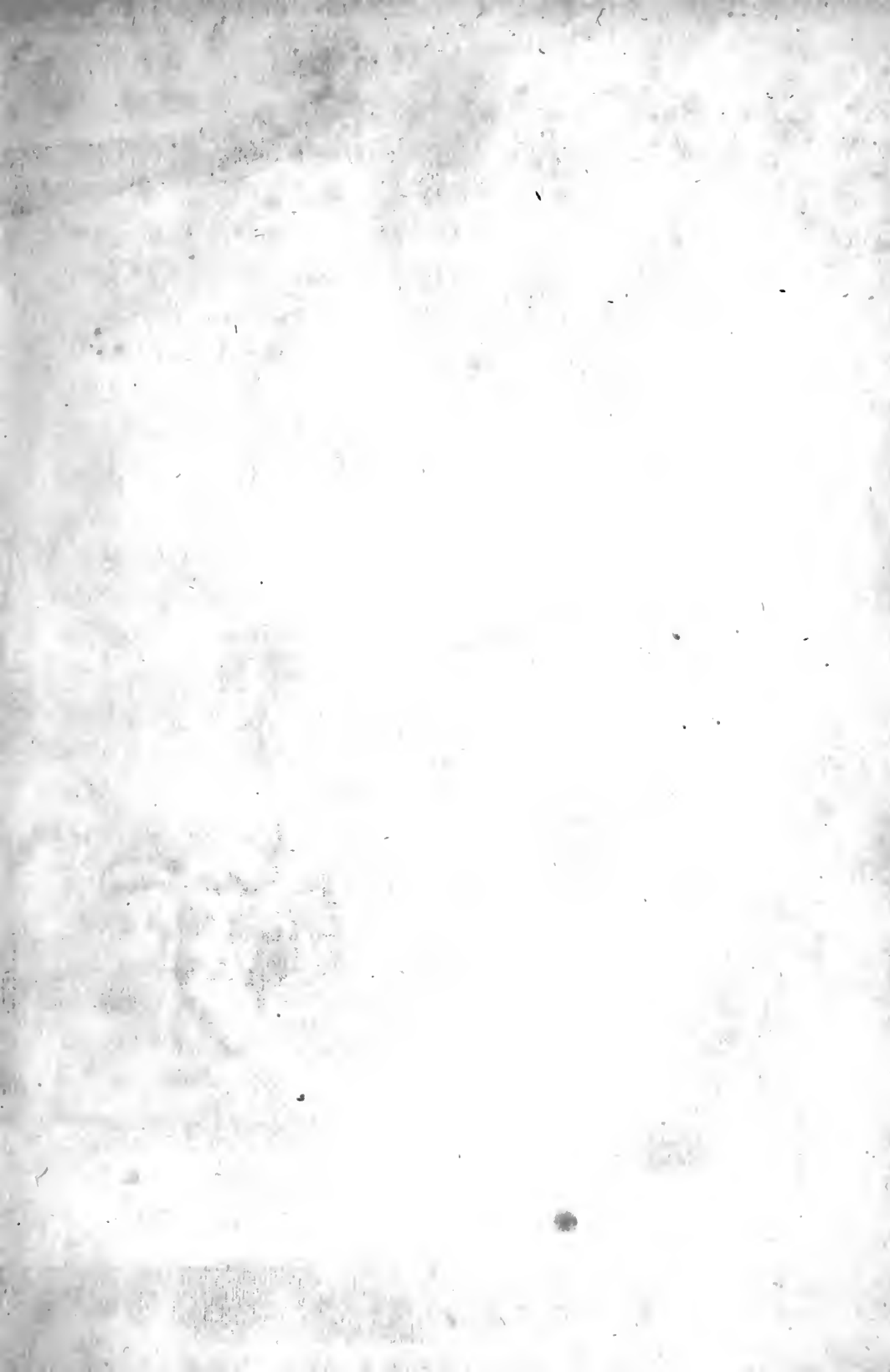
punition dont vous estes dignes ; que par vn iuste iugement sur vous , il a mis vn esprit d'erreur en la bouche , de ces faux Prophetes ; & que des aueugles en conduisant d'autres , tous deux sont tombez dans le précipice. Cela ne vous arriuera pas si vous prenez Zachée pour vostre guide , en vos aumosnes , & en vos restitutions. Suiuez-le pas à pas , & vous serez dignes de receuoir Iesus-Christ & d'entendre de sa bouche ; *aujourd'huy le salut est entré dans cette maison.* Quoy qu'il vous semble que vous soyiez fort grans , soit par vos charges , soit par vos richesses , soit par vostre credit ; toutefois vous estes tres-petits de cœur , comme Zachée l'estoit de stature , & cette petitesse vous empêche de voir le Sauueur. Qu'y a-t-il plus bas que la seruitude de l'or & de l'argent dans laquelle vous estes si fort engagez , que vous ne la reconnoissiez pas , qu'au contraire vous aimez , & dans laquelle vous vous fortifiez tous les iours , comme si vous craigniez d'estre déchargé de la pesanteur de vos chaines. Vos biens vous ont tiré de la bassesse , dites-vous ; mais ils vous ont iettez dans vne autre beaucoup plus

plus honteuse, qui fait que deuant Dieu, & mesme deuant les hommes sages vous estes des nains, lesquels tâchant de se hausser en dépit de la Nature; se rendent encore plus ridicules. Montez sur vn arbre comme Zachée, éleuez-vous de terre où vous estes attachez par vos conuoitises, séparez-vous de la multitude du bruit du peuple, par quelque sainte & iudicieuse retraite; & vous mériterez non seulement de voir le Sauueur quand il passera, mais d'entendre de luy, *Hâte-toy de descendre, car ie veux loger aujourd'huy dans ta maison.* N'est-il pas vray que tandis que vous auez esté engagéz dans l'embaras des affaires, & parmy la troupe des autres Publicains, vous ne l'auiez point veu; il faut dire dauantage, vous n'auiez pas mesme songé à luy. Il est temps si vous voulez le voir, de vous mettre sur le chemin par où il doit passer, & de laisser cette malheureuse compagnie qui vous dérobe l'honneur de sa veüe. Sa grace passe viste, & ne repasse quasi iamais par le mesme chemin, pour ceux qui n'ont pas daigné la regarder, & se mettre en estat de la receuoir. Vous mesmes vous passez sans

y songer, & vous courez dans le grand chemin qui meine à la perdition, sans regarder ni les pièges où vos pieds s'embarassent, ni le précipice où vous allez tomber, pour n'en sortir plus. Le Diable comme vn voleur, se tient sur les grands chemins, où il est assuré de trouver les riches, les doctes, les ambitieux, & les autres Pécheurs, qui veulent les routes larges & aysées, afin de n'estre pas incommodé en leur voyage. Il ya vn chemin étroit qui est celuy de la pauvreté d'esprit, de la possession des richesses sans y attacher son cœur, de la veritable misericorde aux pauvres, de la sincere pénitence, où cét ennemy des hommes ne tend point d'embuscades, parce qu'il est fort peu fréquenté: cependant c'est le seul chemin assuré, & qui conduit à la vie. Choisissez-le donc comme a fait Zachée, & assurez-vous qu'il vous conduira comme luy aux auantages qu'apporte la reception de Iesus-Christ. Vous ne serez plus apellez Pécheurs, vous ne serez plus l'objet de la haine du peuple de Dieu; mais vous deuiendrez de vrais enfans d'Abraham. Vous sçavez qu'au premier commandement du Seigneur, il sortit de son país

sans sçauoir où il alloit ; Je ne veux pas vous obliger à sortir de vostre país, ni de vos maisons ; il me fustit que vous en iettiez les Idoles que vous y auez adorées, ie veux dire, l'or & l'argent, par vne veritable restitution si vous l'auiez mal aquis, & par des aumônes discrettes, sans y chercher de la vanité. Vous n'ignorerez pas où vous irez par ce chemin, puisque la parole de Dieu nous assure, que comme on ne peut entrer dans le Paradis avec vn denier du bien d'autrui, on peut s'assurer d'y regner vn iour quand on n'a rien retenu qui fust à autrui, & que l'on a donné le sien pour faire cette heureuse vsure, où l'on gaigne le Ciel pour vn peu de terre cuite par le Soleil, & marquée du coin d'un Prince terrestre. Zachée apres auoir fait resolution d'exercer l'vne & l'autre de ces choses, arriue à la iustification, dont celuy qui le iustifie luy donne vne assurance infallible de sa propre bouche. Et quel plus auantageux commerce pouuez-vous faire que celuy-cy, où à son exemple vous achetez la iustice avec la Mammone d'iniquité. Ne craignez-pas cette sorte de simonie ; elle est tres-sainte, & au lieu que Saint Pierre dit à

Simon le Magicien, que ton argent aille avec toy en perdition ; le Sauueur vous dira, l'argent qui vous auoit perdus a operé vostre salut. N'escoutez-point ces conseils corrompus, ces sujétions tendres de l'amitié paternelle, qui veulent vous empescher de faire ce sacrifice. Vos femmes, vos enfans pleureront, ie le veux ; mais si vous ne les faites pleurer de cette sorte, les Anges riront au iour de vostre mort, & vous voyant precipiter dans les Enfers, ils diront ; *Voyla l'homme qui n'a point pris Dieu pour son protecteur, mais qui a esperé en la multitude de ses richesses, qui ne le peuuent sauuer au iour de la vengeance.* Ayez ce iour deuant les yeux, & cela suffira pour vous porter à vne resolution qui paroist si difficile. Ayez de la tendresse naturelle pour ceux à qui vous avez donné la vie, mais auant toutes choses ayez pitié de vostre ame. Soyez tendres pour vostre conscience, & songez à bastir la maison éternelle, que nulles pertes, nul changement d'affaires, & nulles violences ne pourront iamais démolir, mais qui subsistera autant que Dieu mesme.







LA FEMME ADVLTERE.

QVATORZIESME TABLEAV.



L ne faut que considérer le visage de cette femme pour con-
noistre qu'elle est accusée de quel-
que grand crime. Voyez-vous,
comme elle porte la teste basse, comme ses
yeux sont fermez, & comme elle rougit
de honte, & paroît toute estonnée. Elle a
sa coiffure en desordre, & on voit bien à sa
robe déchirée, qu'elle a esté trainée par force.
Voila plusieurs viellars autour d'elle
qui paroissent venerables, à leurs gestes ils
font voir, qu'ils l'accusent avecque grande
chaleur. Celuy-cy leue les bras au Ciel comme
luy demandant qu'il en fasse la vengeance;
Celuy-la iette sur elle vn regard de colere
capable de la faire transir de peur si elle
s'en aperceuoit. L'vn la menace de la

*En S. Jean
chap. 8.*

main, l'autre leue son voile pour la regarder ; Ils s'adressent tous à cét homme qui est panché, & qui escrit quelque chose sur la poussiere, faisant semblant de ne les pas voir, & de ne les pas entendre. Elle a esté surprise en adultere, & ces vieillars sont des Scribes, des Pharisiens, & des Docteurs qui l'amenent au Fils de Dieu, pour le tenter. Car s'il dit qu'il la faut faire mourir, ils le blâmeront de cruauté, luy qui ne fait que prescher la misericorde : & s'il la renuoye sans punition, ils l'accuseront de violer la Loy de Moïse qui la condamne à estre lapidée. Mais c'est en vain que la fourbe des méchans rend des rets à la sagesse Diuine. Iesus-Christ n'absout, ni ne condamne la péchereffe ; mais il se baïsse, & il escrit sur la terre. Il ne veut pas leur dire qu'il connoist le motif qui les pousse à luy amener cette miserable, & le dessein qu'ils ont de le surprendre ; mais par son action, il leur fait voir qu'il lit dans le fons de leur conscience. Il leur enseigne que leurs noms sont escrits en terre, & non dans le Ciel, comme ceux des predestinez ; & que le temps est venu où la Loy de Dieu ne sera plus

plus escrite sur la pierre dure , comme celle de Moïse , mais dans le cœur , par le doigt de Dieu , qui est le Saint Esprit ; afin de fructifier en toutes sortes de bonnes œuvres. Au mesme temps que ces hypocrites accusoient vne femme qui estoit tombée en adultere , ou par fragilité , ou par necessité , ou par quelque passion violente ; il escriuoit leurs péchez secrets , leur vanitez , leur enuies , leur haines , leur ambition , leur auarice , & leur impieté , qu'ils couuroient sous le nom de zele de la Loy , & des Traditions de leurs anciens. Cependant ils ne laissent pas de continuër leur accusation , & le Fils de Dieu ne les pouuant plus souffrir , se releua , & leur dit. *Que celuy d'entre-vous qui est sans péché , iette la premiere pierre contr'elle.* Il ne dit pas , laissez-la aller , ni faites-la mourir ; mais il veut que celuy qui est sans péché , la frape le premier. La Loy qui commande d'oster la vie à cette femme adultere , est iuste ; mais il faut qu'elle ait des exécuteurs innocens ; & il est raisonnable que ceux qui meinent la criminelle , exagerant si fort ce qu'elle a fait , songent aussi à ce qu'ils font , & à ce qu'ils font tous les

iours. Car y a-t-il rien de plus insupportable que de voir au rang des Iuges , ceux qui sont plus coupables que le criminel qu'ils condamnent. Iesus-Christ respondant comme vous venez d'ouïr , élude toutes leurs finesses , fait vne responce qui n'absout , ni ne condamne la pécheresse , & qui ne leur peut donner sujet de l'accuser d'estre trop seuer , ni d'auoir violé la Loy de Moïse ; mais qui insinuë secrettement qu'il a la puissance d'en moderer les peines. Après auoir respondu ainsi , il se baissa derechef , & recommença à escrire ; mais les accusateurs remplis de confusion , & voyant comme dans vn miroir , les crimes horribles dont ils estoient coupables , s'en allerent l'vn après l'autre. Les plus vieux quitterent la place les premiers , de sorte qu'ils laisserent la femme toute seule aupres de Iesus-Christ. Il se releua , & luy demanda , *où sont ceux qui t'accusoient ? personne ne t'a-t-il condamnée ?* Personne , luy respondit-elle , en soupirant , *& moy* , luy repliqua le Fils de Dieu , *ie ne te condamneray pas non plus ; va , & ne veuille plus pécher de cette sorte.* Ce iuge de misericorde la renuoye avec vne absolution qui

ne peut donner aucun pretexte à la calomnie ; Car ce n'est point pour estre innocente qu'il la laisse aller, ou pour la dispenser du châtiment de la Loy ; mais parce qu'elle n'a point d'accusateurs, sans quoy la Loy défend de condamner les coupables. Il ne condamne pas la criminelle, parce qu'il est venu pour sauuer les pécheurs ; & il la corrige, comme celuy qui est venu pour les sanctifier. Il la retire de la mort comme celuy qui est la vie, & il la nétoye comme celuy qui est la source de toute pureté.

Si l'adultere estoit puny en ce siècle aussi seuerement que dans la Loy de Moïse, il ne passeroit pas pour vne galanterie, comme il fait, à la honte du Christianisme. La Nature l'abhorre parce qu'il ruine la premiere des societez naturelles, ie veux dire le Mariage, par qui elle est conseruée. La Politique le condamne à cause qu'il trouble l'ordre de la succession légitime, qu'il met dans des familles ceux qui les ont des-honorées, & fait recueillir le fruit du travail des peres, à ceux qui ne leur appartiennent point. Dieu le punit parce qu'il rompt cette vnité estroite, qui ioint l'hom-

me & la femme par son institution, & dont
Gen. ch. 2. il a dit , qu'ils *seroient deux en une chair.*
 Adam & Eue qu'il ioignit de ses propres
 mains, estoient encore plus intimement liez,
 & plus parfaitement rendus vne mesme
 chose par la grace , que par l'amour na-
 turel ; S'ils fussent demeurez dans l'estat
 d'innocence, il n'y eust rien eu de si admi-
 rable que leur Mariage , où la fleur se fut
 trouuée avec le fruit, ie veux dire, où la
 fécondité eust esté accompagnée de la cha-
 steté du corps & de l'esprit de ces bien-
 heureux mariez ; & où la concupiscence
 n'eust pû approcher du lit nuptial, parce
 qu'elle n'eust point esté allumée. Le Ciel du
 Paradis Terrestre n'eust pas esté si net, l'air
 si serain, la terre si pure, que leur commer-
 ce conjugal. Cette vertu qu'on nomme
 maintenant la Pudeur, n'eust point eu d'exer-
 cice, parce qu'elle n'eust point eu de sujet,
 le péché n'ayant point fait naistre la honte
 de la nudité, & la rebellion du corps ne
 deshonorant point ce qui est la conserua-
 tion de la Nature. On n'a iamais veu ce
 bien-heureux estat, & Adam n'a commen-
 cé à estre Pere que depuis qu'il a esté crimi-

nel. C'est pourquoy la plus sainte conjunction du monde est deuenüe la plus souillée par la corruption de l'homme. Auant que de la contracter, l'auarice, l'ambition, la volupté, ou le hazard, en sont les médiateurs ordinaires. La premiere chose que l'on demande voulant espouser vne fille, est la somme qu'elle apportera; car pour la naissance, pour la nourriture, pour les conditions de la personne, on ne songe pas à s'en informer. Les parens de la fille font la mesme chose, & pourueu qu'un homme ait vne charge, un employ, ou du bien, l'affaire se conclut aisément. L'Epoux porte d'ordinaire à l'Epouse un corps usé de débauches; l'Epouse bien-souuent luy apporte un cœur remply d'une passion aussi déraisonnable que violente, & ne luy donne que son corps à regret, & par raison de l'obeissance que son honneur l'oblige de rendre aux volonteiz paternelles. Dieu n'est ni consulté, ni inuocé, en vne affaire de si grande importance. On se confesse, on communie auparauant; mais la plus part des hommes le font par maniere d'aquit, & pour estre mariez. Ils ont la conscience

souillée de mille crimes abominables, & il n'y a pas de temps pour en faire Pénitence. L'Espouse de son costé songe bien plus aux perles qu'elle veut auoir, au point de gênes, au carosse, à l'ameublement, à l'équipage, qu'à purifier sa conscience. Ainsi sans qu'on y prenne garde, on commence cette societé toute sainte par de grans péchez, dans la profusion qui s'y fait, pour conten-ter la vanité d'une ieune fille, ou d'une me-re encore plus folle qu'elle. La suite respond au commencement ; les maris deshonnorent le mariage par leur intemperance. Au lieu de regarder la fin que la Nature leur propose en la generation des enfans, ils regar-dent la satisfaction de leurs conuoitises dé-testables. La volupté fait leurs regles, & comme elle est bizarre, brutale, & incon-stante ; il ne faut pas s'estonner si elle les porte à des desordres aussi infames qu'ex-trauagans. De cette sorte les maris deuien-nent, dit Saint Augustin, les adulteres de leurs propres femmes, parce qu'au lieu de les auoir pour compagnes honnestes de leur vie, il les veulent auoir pour ministres de leur incontinençe. Ils ne se contentent

pas de leur possession , ils soupirent pour d'autres , & les corrompent s'ils peuuent : & leurs compagnes les traittant comme elles sont traittées, violent la foy qu'elles leur auoient promise , avec vne impudence que toutes les Loix diuines & humaines ne peuuent arrester. Car les vnes & les autres se sont accordées à punir vn crime qui les offense également. Celles-la, dans le Christianisme, le sont dauantage que celles-cy, à cause que le Mariage qui selon l'esprit des dernieres, n'est qu'une société naturelle & ciuile ; selon les premieres, est vn Sacrement, & vn grand Sacrement en Iesus-Christ & en son Eglise. C'est Saint Paul qui parle en cette sorte, & le mot de Sacrement signifie mystere , ou figure de deux vnions adorables de Iesus-Christ, l'une avec la Nature humaine, & l'autre avec l'Eglise. Escoutez ie vous prie les rapports merueilleux qui s'y trouuent.

Le Mariage est la liaison de deux personnes qui n'ont point de proximité charnelle, l'union hypostatique ioint deux natures infiniment esloignées. 2. Le Mariage fait que deux personnes ne sont qu'une même chair;

l'vnion hypostatique fait subsister deux natures en vne seule personne. 3. Le Mariage est vne societé indiuiduë de l'homme & de la femme, qui dure iusqu'à la mort; L'vnion hypostatique n'a pas esté rompuë à la mort du Fils de Dieu. 4. Le mariage change la condition de la femme, & d'une esclauë il en peut faire vne Reyne; L'vnion hypostatique a fait sortir la nature humaine de sa bassesse, & luy a communiqué toutes les grandeurs de la nature diuine. 5. On nomme vne femme du nom de son mary, & on donne en Iesus-Christ, les tiltres du Fils de Dieu, au fils de l'homme. 6. Le mari a pouuoir sur le corps de sa femme? & l'vnion hypostatique rend la diuinité maistresse de l'humanité. C'est pourquoy Nostre Seigneur dit, qu'il peut mettre son ame & la reprendre, c'est à dire, qu'il est le Maistre de sa vie. Considérez maintenant l'excellence du Mariage de Iesus-Christ avec l'Eglise qui est vne suite de l'Incarnation. Les fideles que Iesus-Christ Espouse sont infiniment éloignez de luy, & il les en rend non seulement proches, mais il les fait deuenir vn avec luy, comme il est vn avec son Pere. 2. Le Mariage

riage est indissoluble à l'égard des prédéstinés qui sont ses vrais membres, & dont il dit; *Personne ne les peut arracher de ma main.* En S. Jean chap. 10.

3. L'Eglise par ce mariage change de condition, & sort de sa bassesse pour entrer dans la dignité de son Epoux, qui d'une esclave qu'elle estoit par le péché, en fait par la Grâce la Reyne des Nations, qui voit les Roys lécher la poussière de ses pieds. 4. C'est pour cela que les enfans qui naissent de ce mariage, sont tous Roys & tous Saints, l'épouse demeurant chaste quoy qu'elle demeure féconde. De la conjonction d'Adam & d'Eue, il ne sort que des enfans d'ire & de malédiction qui peuplent seulement la Terre, & les Enfers. Mais Iesus-Christ ayant épousé l'Eglise, & contracté avec elle une union incomparablement plus pure que n'eust esté celle de nos premiers parens, quand ils fussent demeurez dans l'estat de la iustice originelle; il a voulu que le mariage des Chrétiens fust l'image, comme ie viens de dire, du sien, qu'il le representast sur la terre, qu'il en tirast sa sainteté, & qu'il le prist pour son modèle. C'est pourquoy il commande aux maris par la bouche de son Apostre, d'aymer Aux Eph. chap. 5.

leur femmes, comme il ayme l'Eglise, laquelle il a trouuée noire, sale, hideuse & criminelle, & qu'il a embellie, purifiée, & sanctifiée par la parole de vie; en telle sorte que maintenant elle n'a plus ni taches, ni rides, mais qu'elle est toute glorieuse, & parfaitement digne de luy.

Autant donc que cette conjunction est pure, autant le doit estre celle de l'homme & de la femme; & par conséquent, la corruption qu'en fait l'adultere deuant estre mesurée sur la sainteté de la chose corrompue, ne peut estre que tres-grande & tres-punissable. C'est pourquoy comme l'heresie & le schisme, qui tâchent de rompre le mariage de l'Eglise & de Iesus-Christ, sont les deux plus enormes péchez où les hommes puissent tomber; de mesme l'adultere est le plus abominable crime charnel où les maris puissent s'abandonner; & d'ordinaire ce n'est pas tant vn péché, que la punition des autres qu'ils ont commis sans scrupule dans l'usage d'une chose tres-pure. On ne lapide plus les coupables de la profanation d'un si grand Sacrement. On ne les traite plus comme infames; au contraire, on estime les hommes

qui le commettent, galans & heureux ; On prend plaisir à leur ouïr raconter leurs auantures ; & souuent non seulement ils racontent des histoires honteuses, mais ils inuentent des fables médisantes, qu'on reçoit aisément comme des veritez. Les femmes ont plus de pudeur à confesser leur crime qu'elles appellent vne foiblesse ; mais elles n'en ont guere dauantage à le commettre. La vanité d'auoir des captifs qui les adorent, l'auarice, pour profiter des presens, le luxe qu'il faut entretenir, l'inclination mauuaise qui veut estre satisfaite, les mauuais exemples des amies qui pensent estre moins coupables quand elles ont des compagnes de leurs desordres, les sollicitations puissantes de ceux qui font comme vn mestier de les corrompre, le peu d'infamie qui suit leur déreglement, les caresses qu'ils reçoient de celles qui ne leur voudroient pas ressembler, & qui deuroient les fuir comme des personnes contagieuses, ne portent que trop de femmes dans vn précipice, qu'elles voyent tout couuert de fleurs, & où elles trouuent ce que l'honnesteté ne leur feroit pas rencontrer. Encore que la

Cour des Princes ait toûjours veu des choses de cette nature; il est certain toutefois qu'il n'y a pas long-temps, que dans la nôtre, on ne fait plus de distinction entre les honnestes femmes, & celles qui ne le sont pas, & qu'une galanterie déclarée n'est plus vn sujet de rougir, ou de craindre quelque rebut. La vertu & le vice se sont apriuoisez, & ce qui paroïssoit autrefois vn monstre, ne fait tantost plus de peur.

Il est vray que toutes les femmes que l'on nomme coquettës, ou galantes, ne vont pas iusqu'au dernier crime; & avec cela elles s'estiment innocentes, ou au moins légèrement coupables. C'est vne des plus dangereuses erreurs que le Diable puisse mettre dans leur esprit; & elle ne se rend que trop commune en ce siècle. Car qu'entend on dire plus souuent que cecy; Il est vray; j'ay de l'estime pour cette personne, j'ay de la complaisance, vn peu de galanterie si vous voulez; mais tout cela ne blesse point mon honneur, & au bout du comte, ce n'est rien. Ce n'est rien pour toy malheureuse, mais c'est beaucoup & pour Dieu, & pour ton Mary, & pour ton ame. Pour

Dieu ; car ne sçais-tu pas que la Loy te défend d'escouter ce serpent agréable qui te veut empoisonner le cœur par l'oreille ? Ne sçais-tu pas qu'il punit les paroles oyssives ; à plus forte raison les paroles de cajolerie qui ont bien vne autre malice que l'oyssiveté. C'est beaucoup , & c'est trop pour ton mary ; car peux-tu nier que ce galand qui est à tes pieds , ne te soit plus agréable que luy ? S'il l'estoit moins , tu ne le souffrirois pas ; s'il ne l'estoit qu'autant , tu aimerois encore mieux ce qui est legitime , dans vn égal agreement. Il faut donc qu'il te plaise dauantage , & en cela ne l'offences tu pas mortellement. Tu luy gardes ton corps , mais n'es-tu pas obligée de luy garder ton cœur ? Le vol de l'un , ou le partage , n'est-il pas plus injurieux que celui de l'autre ? Qui t'empêche de donner le corps avec le cœur ? dis la verité ; n'est-il pas vray que tu crains où la fureur de ton mary , s'il vient à s'en apercevoir ; où l'indiscretion , la vanité & la tyrannie de ton galand , après que tu luy auras abandonné ton honneur ? N'est-ce pas quelquefois la difficulté de contenter ta passion , & la sienne , qui t'arreste sur le

Chap. 3. bord du précipice. Ainsi ton corps est innocent, mais ton cœur est tres-criminel; & c'est ce que Dieu regarde principalement; Ferme donc l'oreille afin que le poison n'entre plus dans ce cœur dont tu ne peux plus disposer. Ne dis point que la douceur de la vie n'est que dans cette sorte d'affection pour vne personne qui en vaut la peine; si tu veux confesser la verité, ta faute te sert de suplice. Tes ialousies, tes chagrins, tes craintes, les bisareries de celuy que tu aimes, ses negligences, son indiscretion, ses infidelitez te font tres-cherement acheter vne mauuaise ioye de quelques heures. Hommes, il en est de mesme de vous, il est vray que vous n'avez pas beaucoup de ces craintes qu'ont les femmes, & que vous estes plus hardis à faire le mal. Mais aduouëz que quand vostre passion est violente, elle fust toute seule pour vous tourmenter, & que les dépit, les soupçons, les inégalitez d'humeur d'une femme, sa légereté, sont des boureaux journaliers qui punissent l'injustice de vostre amour. Le châtimement de l'adultere ne s'arreste pas-là en ce monde où il est presque toujours puny. Le Saint Esprit

dit dans la Sagesse que les enfans qui naissent des adulteres seront exterminés. Dauid osta Bersabée à Vric, Absalom pensa luy oster sa Couronne, & toutes ses femmes. Il le contraignit de sortir de Ierusalem à pié, & la cendre sur la teste, ce qui luy faisoit payer bien cherement l'vsure d'un plaisir fort passager dans son adultere. Combien de calamitez extraordinaires, qui ruinent des familles puissantes & opulentes, viennent de ce péché, lequel y attire la malediction de Dieu qui le regarde bien d'une autre façon que ceux qui le commettent. Ce n'est pas par la crainte de ces peines qu'il faut fuir un péché si détestable, si vous y estes engagez; Encore que ce semble, vous n'avez rien à craindre; quoy qu'on ne vous accuse point; quoy que vous trompiez habilement vos maris, ô femmes mal-heureuses; maris quoy que vous abusiez avec adresse la simplicité de vos femmes; venez aux pieds de Iesus-Christ en la personne de ses Prestres. Car si vous attendez que la mort vous surprenne dans vostre péché, vous devez vous asseurer d'avoir & vostre conscience & les diables pour vos accusateurs devant un Juge qui ne sera plus bai-

fé contre terre, mais qui sera assis sur son Tribunal, & qui vous condamnera rigoureusement. Au contraire si vous venez vous accuser vous-mêmes, ces accusateurs ne pourront mettre leur Iuge en colere contre vous. Ils s'en retourneront confus & vous absous & iustifiez. La femme adultere qui luy fut présentée ne se défendit ni sur sa fragilité, ni sur la violence de la tentation, ni sur aucune chose qui eust pû diminuër son crime. Elle laissa parler ses accusateurs, & ne repliquant rien, elle demeura d'accord qu'elle meritoit la peine establie par la Loy. Elle baissa les yeux, mais c'est par vne honte de Pénitence, plustost que de dépit d'auoir esté surprise. Elle rougit, mais ce n'est pas tant de se voir regardée par plusieurs personnes, comme vne infame, que d'auoir commis vne infamie qui la rend digne du mépris de Dieu, & des hommes. Elle ne demande point pardon, mais elle attend que son Arrest luy soit prononcé. Enfin, elle est vn modèle parfait d'une veritable Pénitente, pour ceux qui sont tombez dans le-mesme péché. Donc qu'à son exemple, ils ayent vne Pudeur Chrétienne, & non pas vne Pudeur ou naturelle, ou ciuile, qu'ils

Qu'ils ne regardent pas tant l'infamie où ils se sont plongez deuant toutes les personnes vertueuses, que celle dont ils se sont noircis deuant Dieu ; Qu'ils aiment la confusion qui leur en reuient, mais qu'ils haïssent l'impureté qui offence leur Créateur ; Qu'ils ne soient pas en peine de ce que disent les hommes, mais qu'ils tremblent dans l'incertitude des iugemens diuins ; Qu'ils rougissent non pas d'auoir deshonoré leur famille, mais d'auoir scandalisé l'Eglise ; Qu'ils ayent dépit non pas d'auoir donné cet auantage à vn homme, ou de s'estre laissé atraper par vne femme ; mais d'auoir consenty aux sujétions du Diable ; Qu'ils ne pleurent pas pour auoir acheté des plaisirs criminels avec beaucoup de dépence ; mais qu'ils fondent en larmes pour auoir perdu la Grace de Dieu ; Que la profanation de leur corps qui est son Temple, les estonne, les trouble, les confonde continuëlement, & les fasse gémir ; Qu'ils parlent, mais non pas pour s'excuser, & pour diminuër leur offence. Ils sont fragiles ; mais l'Esprit de Dieu receu au Baptême les fortifioit. Ils ont esté surpris ; mais l'Euangile les auertissoit de veiller sur leurs sens, & de se desier d'eux-

mesmes. Ils ont esté enforcelez par les yeux; mais ils les deuoient destourner des objets qu'il ne leur estoit pas permis de desirer. La conuersation les a perdus; mais ils estoient obligez de fuir les occasions de se perdre. Les mauuais exemples les ont débauchez; mais ils en deuoient imiter de bons. La vie molle des personnes de condition les a corrompus; mais la vie des Chrétiens ne doit pas estre délicieuse. La facilité de la conquête les a obligez à la poursuiure; mais ils deuoient songer à conquérir la gloire du Ciel, qui n'est pas aisée. Leur inclination naturelle, leur temperament les a emportez; mais le Christianisme les obligeoit à mortifier leurs inclinations, & à réduire leur corps en seruitude. La cajolerie les a gagnez; mais il falloit se souuenir que le Serpent corrompit Eue par les oreilles. Enfin, ne vous défendez point, pécheurs, si vous voulez que vostre Iuge vous fasse miséricorde. Dés que vous commencez à vous excuser, vous vous accusez, & vous vous rendez coupables d'un nouveau péché, adjoûtant ou l'orgueil, ou le mensonge, ou l'impénitence, à vostre crime. Ne trouuez pas estrange ni mauuais, que le Prestre

vous reproche ſeulement voſtre faute, ce que ne fait pas Ieſus - Chriſt à la femme adultere; Car la honte publique ſouſferte par celle-cy, luy tint lieu de ſatisfaction; & il n'eſtoit pas beſoin de luy reprocher vne action dont elle eſtoit ſi touchée, & ſi publiquement conuaincuë. Mais vous vous preſentez ſouuent à ce Iuge viſible, qui tient la place de l'inuiſible, avec ſi peu de honte de voſtre péché, qu'il eſt obligé de vous en faire vne grande. Vous regardez vôt-re faute comme vne choſe ſi legere, qu'il doit vous en repreſenter fortement l'énormité, afin que vous ne vous eſtonniez pas, s'il ne vous renuoye avec vne abſolution auſſi douce que noſtre Seigneur fait la criminelle, dont vous imitez le deſordre, mais dont vous ne voulez point imiter la Pénitence & l'humilité. Il ne vous peut pas dire, perſonne ne vous a condamnez, car vous-mêmes vous avez prononcé voſtre condamnation. Toute vne ville vous accuſe, & l'Egliſe ſe plaint de voſtre ſcandale; Comment donc voulez-vous que celuy qui doit iuger ſur tant d'accuſations, ne vous condamne pas? Eſt-ce vous abſoudre que de vous renuoyer ſans aucune peine, ou de

vous en imposer vne qui n'ait aucune proportion avec vostre faute ? Que cherchez-vous en déclarant vostre offence ? C'est sans doute que Dieu vous la pardonne : Et comment vous la peut-il pardonner par bonté, si vous voulez qu'il viole sa Iustice ? Voulez-vous que pour vous iustifier, il se rende coupable de violer, non pas la Loy de Moïse dont il est le Maistre, mais la Loy Eternelle & Immuable qui n'est autre chose que sa Verité, sa Sainteté, sa Iustice, en vn mot, son essence. Or cette Loy inuiolable ayant ordonné que toutes choses fussent réglées, & tout desordre châtié; le péché qui déregle cet ordre ne peut demeurer impuny, & il faut que le châtiment le corrige, & répare la confusion qu'il a causée. C'est ce que la Pénitence a dessein de faire par les satisfactions pénales qu'elle impose; & elles sont si inévitables, que si on ne les veut pas recevoir de sa main par amour, on est contraint de les souffrir par force de celle de la main de la Iustice Diuine dans les Enfers, si les offences sont mortelles, ou dans le Purgatoire, si elles sont venielles seulement. Notre Seigneur escrit tous les péchez des hommes durant leur vie, sur la poussiere, où ils

se peuuent aisément éfacer par la Pénitence; mais si on la neglige, ils se trouuent à l'heure de la mort escripts sur l'airain, où ils demeurent pour l'éternité. Obligez le donc à brouiller ce qu'il escrit, & a n'en laisser plus de vestiges. Trainez-vous dans la poussiere, mettez la cendre sur vos testes, pour expier tant de délices que vous avez données à vos sens, & soyez aussi seueres pour vous, en retournant à Dieu, que vous avez estez indulgens & lâches en vous éloignant de luy. Mais quand il vous fera entendre ces agréables paroles, *allez en paix, ie ne vous condamne pas, mais ne vueillez plus pécher*; souuenez-vous principalement de ce dernier précepte, qui enferme la verité de son absolution, & de vôtre Pénitence. Ne vueillez plus pécher, parce qu'ayant vn libre-arbitre, vous pouuez tousiours pécher; mais vous ne deuez plus vouloir ce que vous pourriez si vous vouliez. Le Diable a tenu vostre vouloir captif, & a fait la chaisne sous la pesanteur de laquelle vous avez gémy longtemps. Iesus Christ la rompuë par sa misericorde; vous avez protesté au tribunal de la pénitence, que vous ne la reprendriez iamais; quittez-la donc selon vostre promesse, & demandez à Dieu qu'il vous oste ce

mauuais vouloir qui seroit la cause de vostre perte. Il vaudroit mieux que vous n'eussiez pas receu la grace du pardon, que de la perdre si malheureusement apres l'auoir receüe. Car ne témoignez-vous pas par cette négligence à la conseruer, que vous ne vous souciez guere du Sang de Iesus-Christ, & que vous ne faites nul scrupule de le fouler aux pieds ? Ne montrez-vous pas que vous vous moquez de luy, quand vous luy protestez de vouloir deormais estre fideles à son seruice, & luy conseruer vn amour inuiolable ? N'avez-vous pas trompé l'Eglise qui s'est réjouie de vostre conuersion, croyant qu'elle seroit de durée ? N'avez-vous pas abusé de la Feste qu'en ont faite les Anges dans le Ciel ? N'avez-vous pas surpris les Prestres du Seigneur, & volé vne absolution dont vous estes indignes ? N'avez-vous pas fait seruir les termes les plus saints de vostre Religion, à vostre hypocrisie, à vostre fourbe, à vostre impiété ? Croyez-vous que la femme aduultere que Iesus-Christ absout, soit retombée dans son péché ? En luy disant, *Ne vueille plus pécher*, il graua dans son ame vne si grande horreur de son crime, qu'elle n'eust plus besoin d'vn second pardon. S'il se fust contenté de luy

dire, *Va en paix, ie ne te condamne point*, elle eust pû croire qu'il n'eust pas trouué l'adultere vn fort grand crime. Elle eust peutestre pris ses paroles pour vn congé tacite de continuër, & on eust pû l'accuser d'estre fauteur de ce vice. Mais il adjouste, *Ne vneille plus pécher*; Et parlant ainsi, il absout la pécheresse, & condamne le péché. Il donne la seureté pour le passé, & la crainte pour l'auenir. Il montre sa mansuetude en ne condamnant pas, & sa verité en auertissant de ne plus rien faire digne de condamnation. Si vous esperez donc en sa clémence, craignez sa verité, redoutez sa iustice, & apprehendez sa fureur. Comme doux, il dit, *Je me* 15. ch. 42. *fuis tû*; mais comme iuste, il dit, *Croyez-vous* ^{65.} *que ie me taise toujours*. Il pardonne aysément aux Pécheurs, mais il iugera séuèrement ceux qui le méprisent. Et y a-t-il vn plus grand mépris que celuy que vous faites de sa grace, quand vous la perdez si aysément apres l'auoir receüe atec tant de liberalité? Vous repentir de vous estre repentis de l'auoir offensé; n'est-ce pas vne plus grande iniure que la premiere que vous luy auez faite? Et quand vous commettez de nouveau ce que vous témoignez estre sa-

*Tertul. au
liure de la
Pénitence.*

chez d'auoir commis; ne faites-vous pas vne malheureuse & criminelle pénitence, d'vne pénitence qui estoit toute sainte? Il est vray que c'est vne chose humaine de tomber; mais ne faire que tomber & se releuer, c'est vne chose diabolique. C'est abuser de la bonté de celuy qui vous releue, lequel en vous donnant du temps pour vous amender, n'a pas dessein de vous en donner pour vous corrompre touîjours dauantage. L'abondance de sa misericorde ne doit pas fauoriser vostre temerité. Sa facilité à pardonner ne doit pas vous en fournir vne à luy faire des iniures: & si vous vous rendez pires d'autant qu'il se rend bon, vous meritez qu'il perde toutes les bontez qu'il auoit pour vous, & qu'il vous enuoye dans vn lieu où vous ferez pénitence tres-rigoureuse, mais tres-inutile. Là vous reconnoistrez qu'il falloit mieux vser de celle qui vous a esté enseignée dans l'Eglise, lors que vos péchez n'estoient encore escrits que sur la poussiere, & qu'avec des larmes vous les pouuiez éfacer fort aisément. Mais cette connoissance fera partie de vostre suplice, & vous trouuerez inexorable à ces plaintes, celuy qui vous a si souuent présenté la grace du pardon, & que vous avez refusée.

L. Comay Sculptor





LE CHARITABLE SAMARITAIN.

QUINZIESME TABLEAU.



ET homme que vous voyez en vn si pitoyable estat, est vn pauvre voyageur, lequel descendant de la ville de Iérusalem (que vous voyez dans vn éloignement, au haut de ce Tableau) pour aller en Hierico, est tombé entre les mains des voleurs qui l'ont dépouillé, chargé de playes, & laissé à demy mort sur la place. Considérez vn peu son visage, la couleur de la mort y est peinte; Il a les yeux fermez, les lèvres pâles, le menton retressi, & la bouche entr'ouuerte pour faire ce semble le dernier soupir. A quelques pas plus loin, voyez-vous deux hommes qui témoignent à leur action auoir vne

grande haste de faire chemin. L'un est Prestre, & l'autre Leuite; ils ont passé deuant ce pauvre mal-heureux; mais ils n'ont pas seulement daigné le regarder, bien-loin de le secourir. Celuy qui aide à le mettre sur son cheual, est vn habitant de Samarie, lequel émeu de misericorde, s'est arresté, a bandé ses playes, & y a versé du vin & de l'huyle. Il a dessein de le conduire dans vne hostellerie, où il le fera panser par vn Chirurgien habile; & comme il est pressé de passer outre, il a resolu de donner de l'argent au maistre du logis pour fournir à sa dépense, iusqu'à la parfaite guérison; l'asseurant que s'il en faut dauantage, il le luy rendra à son retour.

Aprés auoir contenté vos yeux par la veüe des merueilles de la main du Peintre, en cet admirable Tableau, il faut que vous arrestiez vos esprits à la considération des veritez qu'il vous enseigne. Vous y auez plus d'intérest que vous ne pensez, puis que c'est vostre histoire que le Saint Esprit a déguisée sous cette admirable Parabole. Le premier homme sortit des mains de Dieu, comme son Chef-d'œuvre, où il auoit voulu

ramasser toutes les perfections qu'il auoit dispersées dans tous ses autres ouurages. Il auoit tiré son corps de la bouë, mais il y auoit versé vne ame, qui, bien que tirée du neant, ne laissoit pas de pouuoir estre nommée diuine, à cause de l'image qu'il y auoit imprimée, & des lumieres & des graces dont il l'auoit remplie. Son entendement eut pour son partage, la connoissance de toutes choses, & sa volonté fut pourueüe d'une santé parfaite, & d'une vigueur admirable; de sorte que n'ayant ni foiblesse, ni corruption en elle, ni poids qui l'inclinât d'un costé plustost que d'autre, elle agissoit comme vne Reyne absoluë, disposant parfaitement des autres puissances, & de soy-mesme, & pouuant s'attacher sans peine à l'amour du Bien-souuerain, dont rien ne l'empéchoit de iouir. La Grace qui luy estoit necessaire selon ce bien-heureux estat, ne luy manquoit pas; Et comme il ne pouuoit se porter au bien avec son secours, sans mériter vne récompense; il ne pouuoit aussi en l'abandonnant, faire mal, & demeurer impunie. Son corps estoit beau, sain, & immortel, c'est à dire qu'il pouuoit

ne pas mourir , & il n'y auoit en luy aucun mouuement qui fut tant soit peu déreglé ; de sorte que dans sa parfaite sujétion à l'ame , dans celle de l'ame à la raison , & de la raison à Dieu , Adam trouuoit vne profonde paix , vne pure ioye , & vne parfaite félicité. Mais il ne sceut pas reconnoistre la gloire & le bon-heur de sa condition. Sa lumiere l'éblouit , sa force le rendit superbe , & sa beauté l'aveugla ; de sorte qu'au lieu de demeurer constamment sous la main de Dieu , & de porter la marque de sa dépendance , par l'observation d'un précepte aussi juste que facile , il voulut secouër le joug , & estre le Dieu de luy-mesme. Il sortit de Ierusalem , qui estoit vne ville de vision & de paix , & pensant monter plus haut , il descendit dans l'amour de luy-mesme , dans la rebelle Hierico de sa volonté , qui deuint plus changeante que la Lune. Le Diable qui luy auoit conseillé ce voyage , se trouua sur son chemin. Il le dépouilla des lumieres de son entendement , de l'innocence de sa volonté , des forces de son libre arbitre , & de l'obeïssance de son corps. Celuy qui n'ignoroit rien , tomba dans vne

*Hierico
signifie
Lune.*

profonde ignorance de toutes choses. Son esprit qui estoit comme le pais de la lumiere, deuint vne region de ténèbres ; & ayant voulu connoistre le bien & le mal, par vne experience superbe, il ne püst plus connoistre ni l'vn ni l'autre, par vne erreur criminelle & digne de punition, comme estant vne peine de son péché. Cette volonté qui commandoit en Reyne, deuint esclaué ; & celle qui n'auoit pas voulu aimer le vray Bien, quand elle le pouuoit sans difficulté, ne le pût plus aimer quand elle le voulut. Elle tomba dans vne cruëlle seruitude de la Conuoitise, par vne peine terrible à la verité, mais tres-iustement proportionnée à son ingratitude & à la nature de sa faute. Car il n'y a rien de plus raisonnable, que d'oster à quelqu'un les graces dont il n'a pas voulu se seruir, comme il estoit obligé ; mais dont il a au contraire tres-ingratement abusé ; & de le laisser tomber en vn estat où il ne connoisse plus la doctrine des œuvres qu'il doit faire, quand il voudroit bien les accomplir, n'ayant pas voulu les accomplir quand il le pouuoit sans difficulté. Le corps deuint furieux, il éprouua de si honteux mouue-

*S. Augustin au liu.
3. du Libre
arbitre,
ch. 18.*

mens , il liura vne guerre si rude à l'esprit , qu'il l'accabla, & le reduisit sous vn joug qui fut d'autant plus rigoureux , qu'il paroissoit agreable ; & qui le fit gémir d'une façon pitoyable sans pouuoir sortir d'une seruitude si malheureuse. Adam en cét estat, n'a pas fait des Enfans meilleurs que luy ; & la peinture que vous venez de voir , est celle de toute sa Posterité. Comme les fleuves se grossissent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source , & souuent corrompent la pureté de leurs eaux par les torrens qu'ils reçoient : de mesme les hommes à mesure qu'ils se sont trouuez plus reculez du premier , se sont souillezz davantage, & ont si fort augmenté la malignité de leur playes, qu'il n'est rien resté en eux de sain & d'entier. La Loy de Moïse a passé sans les pouuoir guérir. Elle a bien montré aux Iuifs la grandeur du mal de la nature humaine, mais elle n'a pû les en deliurer , & leur rendre la santé. Au contraire la défense qu'elle leur a faite de commettre le peché , leur en a donné l'enuie. Ce qui deuoit estre vn frein pour les retenir , leur a donné occasion de s'emporter, comme des chevaux qui sont forts en bouche. Le remede s'est con-

uerty

uerty pour eux en poison, & ce qui estoit pour les faire viure, les a fait mourir. Il a donc falu qu'un autre Médecin plus puissant se mélast de cette cure si difficile. C'est ce qu'a fait le Fils de Dieu, descendant sur la terre, & se reuestant de cette Nature blessée & condamnée à la mort. C'est le Charitable Samaritain qui s'est arresté auprès d'un pauvre navré; qui a bandé ses playes; qui a versé dedans, non pas du vin & de l'huyle, mais son sang; qui l'a chargé sur ses espaules, & qui l'a mis dans son Eglise, pour le faire guérir.

*En l'Ep.
aux Rom.
chap. 7.*

Après la premiere guérison qu'il reçoit de luy dans le Baptême, il ne deuroit plus deuenir malade. Après auoir esté remis dans la sainte Ierusalem, il ne deuroit plus sortir de cette ville de lumiere, d'innocence, & de repos, dont on dit des choses si glorieuses; que ses fondemens sont sur les saintes montagnes, qu'elle n'enferme dans son enceinte que les vertus, & qu'elle fait des Roys de ses habitans. Il deuroit auoir horreur de cette Babylone d'où il a esté déliuré, de cette Cité de ténèbres, de malice, de confusion, & de trouble; dont on ne peut dire

assez de mal; qui ne loge dans son enclos que des monstres, qui oste l'entendement à ses Citoyens, & qui les dépouille de leur Royauté, pour les réduire sous vne servitude aussi infame que rigoureuse. Il se devroit souvenir que tandis qu'il y a fait du séjour, il n'a point veu luire le Soleil de la verité, que le Ciel a toujours esté caché pour luy sous des brouillars tres épais, & que mesme il n'a pas songé à le regarder; Qu'il a marché à tastons, & qu'à chaque pas il a fait des cheutes dangereuses; qu'il a esté inconstant en son chemin; qu'il a fuiuy toutes les routes que ses ennemis luy ont montrées, & où ses passions l'ont engagé; qu'il a long-temps cherché le repos qu'elles luy promettoient, mais qu'il ne l'a pû rencontrer; qu'aucontraire il n'a trouué sous ses pieds que des espines; & qu'enfin il est tombé dans le précipice. N'ayant eu ni ce souvenir, ni ces pensées, il meritoit d'estre entièrement abandonné, & de ne recevoir aucun secours pour guérir d'un mal qu'il s'est procuré luy-mesme. Car que peut attendre celuy qui laisse Ierusalem pour venir en Hierico, l'Eglise pour le monde, Iesus-Christ pour le

Démon, sinon de trouuer des voleurs qui le dépouillent, & qui le blessent à mort. Tandis qu'il estoit dans Ierusalem, il estoit en feureté. Les Diables rodoient autour de son cœur, comme autour d'une ville dont ils auoient enuie de s'emparer; mais le Seigneur luy seruoit de muraille & de forteresse contre toutes leurs attaques. Ils l'ont attendu à la sortie, & sur le passage dangereux d'une grande passion, ils l'ont dépouillé du sentiment de la crainte, des iugemens diuins, de la reconnoissance des grâces célestes, du desir des choses éternelles, & de l'amour du vray Dieu. Après luy auoir enleué tout ce qu'il auoit de précieux, ils luy ont fait autant de playes mortelles qu'ils ont voulu, tenant sa volonté esclaué, & la portant à toutes sortes de péchez. Car qui fait le péché est esclaué du péché, & obeissant long-temps à la Concupiscence, on s'assujettit tellement à elle qu'on ne peut plus faire que ce qui luy plaist. Ces blesseures sont d'autant plus dangereuses qu'on en a moins de sentiment, & qu'on les estime legeres; car par la négligence elles s'enueniment tous les iours dauantage, & enfin,

*S. Ieans
ch. 8.*

elles viennent au point d'estre incurables par les remedes communs & les Médecins ordinaires. Les Prestres ne passent pas par-deuant le blessé, sans le regarder, & sans le penser ; mais la pluspart perdent & leur soin, & leur temps, & tous les onguents dont ils se seruent. La cause de ce mauuais succès, est, ou qu'ils ne sont pas de Charitables Samaritains, ou qu'ils ignorent la façon dont il faut traiter les blessures qu'ils entreprennent de guérir. Comme la charité de Iesus-Christ l'a porté à instituer vn remede pour ceux qui s'en sont rendus indignes, comme ie viens de dire, ne conseruant pas la vie receüe au Baptisme ; il veut aussi qu'on le dispense avec vne grande charité. Le mot de Samaritain signifie Gardien, & il faut que ceux qui font l'office de Médecins vers les pécheurs Pénitens, soient des gardes fidèles de leur malades, & non pas des Médecins intéressez, ou négligens, qui ne les seruent que pour le gain, ou que par maniere d'aquit ; & qui par vn renuersement estrange de tout ordre, prennent d'eux la façon de les traiter, au lieu de leur prescrire avec autorité le regime qu'ils doi-

uent fuiure. Leur premier Médecin & leur Redempteur venant au monde, pour faire la cure vniuerselle des hommes, par l'effusion de son sang; n'a pas consulté sa propre volonté qui estoit si iuste, & si sainte, bien-loin de prendre aduis de ceux qu'il vouloit guérir, ou de se conduire par la sagesse humaine qui est si fautive. Mais il a suiuy l'ordre que son Pere luy a donné pour ce grand ouurage; & il ne s'est dispensé d'aucune chose qui luy ait esté marquée. Les Prestres sont des Médecins particuliers qu'il a establis pour les infirmitéz particulieres de chaque fidèle; il leur a laissé des regles pour les guérir, & il ne veut pas qu'ils s'en écartent. Que s'ils le font, comme cela n'arriue que trop souuent, outre qu'ils commettent vn grand crime; ils se rendent non seulement inutiles à leurs malades, mais ils leur sont tres-dangereux, parce qu'ils les laissent dans leurs maux, ou plustost ils les empirent, faute d'y auoir appliqué des remedes conuenables. Les malades sont aussi bien-souuent causes de leur mort. Car au lieu de receuoir les ordres que de bons Médecins iugent leur estre plus propres, ils

veulent suiure ceux , que leur fantaisie déprauée trouue les plus agréables. Il faut donc que tous deux conspirent à mesme but ; & que comme les vns doiuent s'asujettir aux axiomes que Iesus-Christ leur enseigne par la bouche de son Eglise , les autres s'y conforment , & monstrent par vne humble obeïssance au regime qui leur est ordonné , que veritablement ils ont enuie de guérir.

Auant que l'on puisse panser leurs playes, il faut qu'ils les découurent entierement. L'orgueil leur donnera vne mauuaise honte , afin de ne les pas découurrir ; mais la honte les deuoit empêcher de les faire. La honte deuoit fermer ces yeux , par lesquels la mort est entrée dans leur ame. La honte deuoit fermer leur cœur à des affections brutales. La honte deuoit arrester leur violence. La honte deuoit s'opposer à ces actions aussi scandaleuses que méchantes, qu'ils ont commises sans en auoir la moindre confusion. Elle est donc l'ennemie des blesez , & non pas vne conseillere fidèle, quand elle les empêche de monstrier leur blessures à ceux qui ne les veulent pas voir par curiosité,

mais par charité. Leur puanteur les offense, mais la charité qui est vn parfum excellent, fait que cette mauuaise odeur ne les empêche pas de les manier, & de les considérer, afin d'y appliquer les remedes propres. Le Sang de Iesus-Christ est bien le remede vniuersel de toutes, mais il faut l'appliquer diuersement, selon la diuersité du coup. Vn qui aura esté receu par inaduertence, veut estre traité plus doucement qu'un qui aura esté receu par rémerité, ou par malice. Il y a des playes qu'il ne faut lauer qu'avec vn peu d'eau; il y en a où l'on n'a besoin que d'huyle; & il y en a, & ce sont les plus ordinaires en ce siècle, où il faut verser vn vin piquant, & mesme où l'on est obligé de mettre le feu. Le Médecin ne se porte pas volontiers à cette rigueur, mais il ne seroit pas vn Samaritain Charitable, s'il ne la pratiquoit quand elle est necessaire pour la guérison. C'est l'unique fin qu'il doit regarder, & il n'est plus le maistre des moyens infailibles qui y conduisent, parce que le malade est à Iesus-Christ, dont il doit exercer l'office selon sa volonté. Il ne faut pas qu'on die, du vin qu'il verse dans les playes, qu'il

est tellement trempé d'eau qu'il n'a plus de force ; ie veux dire , que les satisfactions qu'il impose aux Pénitens soient si douces, qu'elles n'ayent aucune vigueur, ni pour expier les péchez passés, ni pour les preserver de ceux de l'auenir, ni pour donner vne sainte terreur aux fidèles, & les porter à prendre garde soigneusement de ne se pas laisser blesser de la mesme sorte. C'est ce que selon les regles de leur art ils doiuent considérer ; autrement ils sont les homicides de ceux dont ils doiuent estre les sauueurs. Ne sont-ils pas bien miserables de perdre la fanté de leur ame, ne la procurant pas aux autres ? Quel interest leur doit estre plus cher que celuy de la iuste dispensation du Sang du Fils de Dieu , de la guérison de ses membres, de l'execution des desseins de sa misericorde, & de leur propre salut ? Mais comment est-il possible que les hommes qui ont quelquefois assez de courage pour se faire rompre vn bras qui aura esté mal remis, n'en ayent pas assez pour souffrir qu'on leur fasse quelque douleur en les pansant des coups qui leur donneront la mort ? Que leur sert cette guérison imaginaire, cctte cure

trom-

trompeuse qui ne dure que quelques iours, & qui les met dans vn estat plus dangereux qu'auparauant? S'ils auoient souffert dauantage pour recouurer la santé, ils ne seroient pas si prodigues d'une chose qui leur auroit cousté fort cher; mais comme il ne leur est arriué rien de funeste après auoir péché; comme ils ont trouué l'absolution aussi facile que le crime; comme ils n'ont eu aucune violence à se faire à eux-mesmes pour l'expier; ils croient aisément que leur recherche n'est pas si dangereuse que l'on l'a fait, & ils conuertissent la mort de leur ame en vne espece de jeu, voulant mourir & ressusciter toutes les fois qu'il leur plaist. Soyez donc bien-aisés, vous qui voulez veritablement guérir, que l'on vous fasse vne grande ouuerture, pour bien sonder vostre playe; qu'on la bande, qu'on vous lie, qu'on vous oste cette mauuaise liberté qui vous a perdus; qu'on vous mette dans l'hostellerie, & qu'on vous y tienne durant tout le temps qui est nécessaire, pour vous faire recouurer vne parfaite santé. Le logis de la Pénitence n'est pas commode, ie l'auouë, on n'y voit rien qui contente la veüe. Il n'y

a point de meubles riches, point de raretez curieuses, point de luxe, point de délicatesse. Les Tableaux qui y sont presentez aux yeux, ne representent que des tombeaux, des ossemens de morts, le Tribunal d'un Iuge en colere, des Demons ministres de ses Arrests, des tortures, des rouës, & des flames. On n'y entend pour tous concerts que des plaintes, des soupirs & des gémissemens; on n'y boit que de l'eau de l'armes; on n'y mange que du pain de cendre; on y couche sur la terre nuë; on y veille durant la meilleure partie de la nuit, & le sommeil n'y est introduit que par la seule necessité de la nature; on n'y fait point d'assemblées pour se diuertir. Il y regne un profond silence, & chacun de ceux qui y sont logez, ne songe qu'à épancher son ame devant Dieu, & à se cacher aux hommes. Peu de personnes en ce temps veulent entrer dans cette maison de deuil, qui est toutesfois l'asyle des pécheurs; aussi y en a-t-il peu qui sortent de leurs péchez, & qui ne tombent dans le mal-heur inévitable à ceux qui habitent la maison de ioye, ie veux dire qui menent une vie molle & impéni-

tente, après de grans crimes. Le Charitable Samaritain, y conduit ceux qui se fient à ses soins pour estre guéris, & qui ne s'impatientent point durant tout le temps qu'il les y retient & qu'il les traite en malades, qui ne sont capables que du lait de la parole de Dieu, & non pas de la chair de Iesus-Christ. Ils soupirent après cette viande diuine; mais comme ils reconnoissent qu'estant remplis de mauuaises humeurs, il faut selon les regles de la veritable médecine, se purger auant que de se nourrir, ils prennent le refus qu'on leur en fait pour vn regime salutaire, & non pas pour vne conduite plaine de cruauté, ou d'indiscretion. Ils attendent que leur Médecin leur die, maintenant vous pouuez manger le pain des forts, & esperer que vous le digérerez, & que vous en ferez fortifiez; au lieu que si vous l'eussiez pris plustost, il fust arriué à vostre ame ce qui arriue aux corps impurs, que plus on nourrit, plus on ruine, par la surcharge des alimens. Le plaisir de la santé asseurée & ferme, paye avec vsure toutes les peines de la maladie & des remedes. La priuation des biens spi-

rituels, ou plutoſt leur ſuſpenſion, augmente le plaſir de la iouiſſance; On benit tout ce qu'on a maudit, & on remercie le Médecin à qui on a dit des injures. Cette maiſon que j'ay représentée ſi triſte & ſi aſtère, a toutefois ſes délices pour ceux que la grace du Charitable Samaritain y a conduits. Ils conſidèrent avec plaſir les objets des choſes funeſtes qu'on y voit, pour en éviter le ſentiment. Ils ſoupirent amèrement & doucement tout-enſemble, afin de ne grincer pas les dents, en ce lieu de malediction, où les ſoupirs & les gémiſſemens ſeront inutiles. Ils prennent plaſir à répandre des larmes qui eſteignent le feu de l'Enfer. Le pain de cendre leur eſt délicieux, par l'eſperance de manger le pain de vie dans l'éternité. Les haires les plus rudes n'ont point de rudeſſe pour eux, dans l'attente de la robe d'immortalité, dont Jeſus-Chriſt a promis de reueſtir ceux qui feront vne véritable Pénitence. La ſolitude leur plaſt, parce qu'ils ſçauent que quand on veut parler à Dieu, il faut ſe reſoudre à ne parler guere aux hommes. Ils ont pris leur mal, dans les grandes aſſemblées, où dans

les entretiens particuliers ; & ils iugent qu'il est raisonnable d'expier leurs fautes par la retraite & par le silence. L'amour qui leur a marqué leur place dans cette sainte demeure , y répand pour eux vn admirable parfum , y change la face , & le gouft de toutes choses. Par vn charme innocent, par vne illusion bien-heureuse, il oste l'horreur à celles qui sont le plus horribles ; il embellit les plus laides, il adoucit les plus ameres , & il rend aisées, les plus difficiles. Autant qu'on en craignoit l'entrée, autant en craint-on la sortie ; & si on la quitte de corps, on ne la quitte iamais d'esprit , ni mesme du corps entierement. Car comme le Chrétien est né au Baptisme dans le sein de la Pénitence, il y doit mourir, après y auoir toûjours vescu. Les plus innocens ne sont pas exempts de cette regle, puis que Iesus-Christ qui estoit l'innocence mesme, est né, a vescu, & est mort comme Pénitent. Il a commencé à souffrir aussi-tost qu'à viure, & sa creiche a esté vn petit Caluaire, où le froid, les injures de l'air, la pauvreté, & les embusches d'vn Tyran, ont commencé à le mettre sur la Croix. Sa vie

a esté vne suite de trauaux & de douleurs, & sa mort a couronné toutes ses autres souffrances. Comment donc les plus iustes pourront-ils s'exempter de faire Pénitence à son exemple, pour les péchez de leurs freres, dont la Charité les doit charger ? Mais s'ils sont obligez à souffrir pour d'autres, avec quel front pourront-ils demander qu'on les mette dans vn jardin de volupté, pour guérir de leurs blessures. Ils pourront bien y estre logez par quelque Médecin, ou complaisant, ou ignorant, ou infidèle ; mais ce ne sera iamais par celuy qui meritera le nom de *Charitable Samaritain*.









L'ENFANT PRODIGVE.

SEIZIESME TABLEAU.



LE Peintre en ce Tableau represente des passions bien diferentes. Considérez vn peu tous les traits du visage de ce jeune homme, qui se iette aux pieds de ce vieillart. Il n'y en a pas vn qui ne parle, & qui ne marque le regret, la confusion, la crainte, & l'esperance dont il sent les mouuemens dans son cœur. Sa misere ne peut estre mieux representée, ses cheveux sont souillez de poussiere, & tout hérisséz. Il a le visage haue, les yeux enfoncez, & les lèvres pâles. La faim qu'il souffre depuis long-temps la mis en ce pitoyable estat. Sa robe à peine le peut couvrir, & elle est faite de tant de pieces, qu'on ne peut dire qu'elle soit d'aucune étoffe, mais le Peintre s'y est

Fff

si heureusement ioüé, qu'elle vaut vne fort riche draperie. Que cét homme qui l'embrasse a vn aspect venerable ! ses yeux brillans montrent bien qu'il est transporté de ioye, & il en coule quelques larmes le long de ses iouës. La posture qu'il fait en s'abaissant pour embrasser le miserable qui luy tient les genoux, est merueilleuse en son raccourcissement, & elle explique bien l'affection du cœur qui la fait faire. Voila des seruiteurs tout à l'entour, l'vn porte vne robe brochée d'or, l'autre vne ceinture de soye, qui a deux fermoirs faits de pierre précieuses. Celuy-cy des souliers, & cét autre vn vase & vn bassin d'vne porcelaine fort transparente. Tous leurs visages font vne mine diferente ; mais il n'y en a aucun où on ne remarque de la ioye & de l'estonnement. Ils ont les yeux attachez sur le vicillard, & ils n'attendent que ses ordres pour reuestir le jeune homme, des habillemens qu'ils ont entre les mains, & pour le laver. A ce coin, voila vn personnage sur le front duquel l'enuie qui ronge son cœur, est toute visible, ses regards sont farouches, il se mord les lèvres, il détourne la teste, &

il leue les mains en haut, comme s'il vouloit demander justice au Ciel, de ce qu'il voit. Je connois bien qu'en vous faisant remarquer tout ce qui est dans ce Tableau, ie vous donne vne grandes enuie de sçauoir l'histoire qu'il represente. L'original en est dans l'Euangile, & il surpasse infiniment la plus belle copie qu'on en puisse faire.

Ce vieillard, est vn Pere riche, & ce ieune homme vn fils Prodigue, & débauché. L'un a élevé l'autre, avec vne mauuaise tendresse, qui n'a seruy qu'à le rendre sans respect pour luy, sans crainte pour Dieu, sans amitié pour ses parens, & sans soin de sa conscience. Il a veu des son enfance pulluler les racines de ses mauuaises inclinations, & il n'a pas eu la force de les couper à l'heure mesme. Il a pris ses premiers desordres pour des badineries, & pour des preuues d'un esprit ioly : Il a eu peur de le voir sage trop tost, & il a mieux aimé qu'il produisist des espines toutes formées, que des fruits trop auancez. Il s'est persuadé que ses légeretez se changeroient aisément en vertus solides, sa promptitude en viuacité, son opiniastrété en constance, &

sa mollesse en douceur, & en amitié. Il ne la pas voulu bien ployer de peur de le rompre. Les sentimens de la nature ont étouffé ceux de la raison, & sans y penser, il l'a perdu, pour auoir trop de peur de le perdre. Car à peine fut-il fort de cette enfance, où si les membres estoient innocens, l'esprit ne l'estoit pas, qu'il reconnut, mais trop tard, qu'il auoit porté vn serpent dans son sein, lequel ne tarderoit guere à le piquer. En cela il fut si mal-heureux que de ne se pas tromper. Toutes les mauuaises semences qu'il auoit negligées d'arracher, produisirent le fruit qui leur estoit propre. Il n'y eut iamais vn ieune homme si vieux en malice, si déreglé en ses desirs, si impudent en ses débauches, si obstiné dans ses folies, si indiscret en ses paroles, si insolent en ses entreprises, si à heurté à son sens, & si déterminé à se ruiner de conscience, & d'honneur. Il voulut après la perte de deux choses si précieuses y adjouster celle de ses biens. Son Pere s'éforçoit en vain d'arrester ce torrent impetueux; sa furie estoit plus forte que toutes ses remonstrances. Il ne le considéroit plus que comme l'ennemy de ses

plaisirs, le censeur de sa vie, & l'obstacle de sa félicité. A peine pouvoit-il endurer ses corrections les plus douces, & quand elles estoient vn peu trop aigres à son goust, il s'emportoit à des discours, qui perçoient le cœur du pauvre vieillard. Enfin, ne pouvant plus supporter sa présence, il le vint trouver vn iour, & il le força par des prières meslées de menaces, de luy donner la portion de l'heritage qu'il attendoit de luy. Encore qu'elle fust grande, toutefois, comme la ieunesse & la volupté en eurent la disposition, elle fust bien-tost dissipée. La curiosité de voir des païs estrangers, luy fit faire de grand voyages, & en quelque lieu qu'il passast, il y laissoit des traces de ses débauches. Ce qui doit seruir pour former l'esprit, & pour donner de la prudence, le rendit plus léger & plus inconsidéré. Il n'étudia dans les lieux où il passoit, que les mauuaises mœurs des habitans, pour les imiter. Il ne s'informoit que des raretez voluptueuses. Il ne voulut conneestre que les personnes les plus corrompues. Il ne fit que des amitez ou inutiles ou criminelles. Il ne chargea sa memoire que de mauuaises choses.

Au luxe des habillemens , il ioignit la magnificence de la table , & la pompe de la suite. Il eut auprès de luy vne troupe de flateurs , qui firent leur Dieu de celuy qui leur faisoit des liberalitez , dont son humeur capricieuse estoit la mesure. Il n'auoit point de vice si honteux dont ils ne fissent vne éminente vertu. S'il se taisoit sotement , ils le louoient de sagesse. S'il disoit des niaiseries , ils les repetoient comme les choses les plus spirituëllles du monde. Il ne sçauoit que perdre son bien , & ils l'appelloient liberal. Quelques mauuais desseins qu'il eut pour contenter ses passions , ils s'en rendoient les ministres. Ses vengeances les plus brutales estoient des ressentimens genereux , ou des éfets de iustice. Dans ses amours , ils ne connoissoient point d'autres regles pour luy , que les déreglemens de son goust. La place la plus forte qu'il auoit enuie d'attaquer , luy deuenoit facile à prendre , par leurs artifices. Enfin , cét impudent ieune homme estoit le plus acheué prodigue qui fut iamais , & qui auoit le plus de défenseurs de sa prodigalité. Mais après auoir passé quelques années dans vne

generale débauche, il tomba dans vne pau-
ureté vniuerselle. Dés que ses parasites com-
mencerent à la reconnoistre , ils médite-
rent leur retraite , & quand il n'eut plus
moyen de continuer ses dépenses, il n'eut
plus ni flateurs , ni suiuaus , ni panegy-
ristes. Celles qui l'auoient adoré durant
que sa prodigalité nourrissoit leur auari-
ce, ne le connurent plus dés qu'il fut en
estat de leur estre à charge : Leurs caresses
cesserent avec ses presens, & elles luy alle-
guerent l'honneur, quand il n'eut plus de-
quoy les corrompre. Apres auoir entretenu
trente valets inutiles, il est contraint de le
deuenir luy-mesme d'un homme qui luy
baille vn troupeau de pourceaux à garder.
A la place du dégoust que luy donnoit la
quantité des viandes que l'on seruoit sur sa
table, il sent les horreurs d'une faim enra-
gée qui le tourmente ; & il la rassassiroit vo-
lontiers des choses vilaines que mangent les
animaux dont il a le soin, s'il trouuoit quel-
qu'un qui luy en donnast. Si vous voulez
rechercher la source de tous ces mal-heurs,
c'est qu'il a quitté la maison paternelle. La
conuoitise, déreglée qui l'en a tiré, le ban-

nit de sa patrie , le dépouille de sa reputation , ne luy laisse ni les biens de la nature , ni l'innocence des mœurs , ni les sentimens de la religion , ni le mouuement de sa liberté , ni les marques de sa gloire. D'un citoyen , elle en fait un estrangier ; d'un fils , un mercenaire ; d'un riche , un mendiant ; d'un homme libre un esclau. Elle joint avec les pourceaux celui qu'elle a separé de son Pere. Elle fait seruir à des animaux immondes , celui qui n'a pas voulu seruir à la pieté paternelle. Il est vray qu'il ne falloit pas attendre autre chose de sa ieunesse in-

*Amb. l. 7.
in Luc.
cap. 15.*

considérée. Toutefois quoy que ieune , il pouuoit seruir son Pere , & s'il ne se fust point éloigné de luy , il n'eust point esté empêché par la foiblesse de ses années , de s'aquiter de son deuoir. Auprès d'un bon Pere , la sujétion est douce , la seruitude libre , la pauureté riche , la possession asseurée. Le trauail est le partage du Pere , & les enfans en recueillent tout le fruit , le prodigue n'a pas sceu connoistre son bon-heur , & il a eu bien de la peine à deuenir miserable. Il n'auoit qu'à demeurer dans un lieu où il deuoit commander , & il s'est allé égarer en

vn

vn pais éloigné, où il est tombé dans la seruitude. La famine l'y a surpris, & il ne pouoit attendre autre chose que le manquement de pain dans la region de ses ennemis. La Nature luy auoit donné en la personne de son Pere, vn maistre légitime à qui il se deuoit s'attacher ; & la débauche l'a contraint de se mettre au seruice d'un citoyen moins noble que luy, qui bien loin d'auoir pitié de sa disgrâce, & de le traiter selon sa condition, ou l'entretenant pour le renuoyer à son Pere, ou luy donnant vn employ digne d'une personne libre, l'a enuoyé à la campagne garder les pourceaux. Encore s'il l'eust fait Pasteur des brebis, il se fust consolé par l'innocence de son exercice, qui a esté celuy des Patriarches, & d'un des plus Grans Roys d'Israël.

Ce traitement si infame & si rigoureux, seruit au Prodigue, à la faire rentrer en luy-mesme. Il en estoit sorty, sortant de la maison de son Pere, & depuis il n'auoit cessé de s'égarer dans les routes de l'iniquité. S'il fust demeuré en luy-mesme & qu'il eust voulu entendre la voix de la Nature qui l'obligeoit à honorer, & à seruir toute sa vie,

celuy qui la luy auoit donnée; il eust conserué son innocence & son héritage. Mais cette voix n'estoit pas assez forte pour se faire entendre parmy les plaisirs & dans le bruit des compagnies. La voix de la volupté estoit bien plus puissante, comme estant plus agréable, & tous ceux qui l'enuironnoient estoient autant d'Echos mal-heureusement fidèles, qui encherissoient dans leur repetition, sur ce qu'elle luy disoit. Plus il l'écoute, & plus il s'éloigne de soy-mesme, où elle craint qu'il ne rentre pour voir la verité des choses qu'elle luy cache. Mais quand elle ne peut plus la faire retentir à ses oreilles, & qu'elle l'a infidèlement abandonné, après luy auoir promis vne compagnie éternelle; il rentre en soy, il reuient à son bon sens; & comme vn autre Nabuchodonosor, il sort de la société des bestes, pour commencer à conuerser avec les hommes, commençant à raisonner sur la misère de sa condition. Il la compare à ceux des mercenaires de la maison de son Pere, luy qui est fils, & il la trouue beaucoup plus auantageuse que la sienne; car ils ont, dit-il, du pain en abondance, tandis qu'icy ie

peris de faim. Remarquez ces dégrez de son retour à la félicité de son premier rang, comme ie vous ay fait remarquer les dégrez qui l'ont conduit dans le fond du précipice. Après qu'il eust rentré en soy-mesme, il ne regarde plus, ni son ancienne condition dont il s'est rendu indigne, pour souhaiter de iouir encore de ses auantages ; ni celle de son frere aîné qui goûte le repos de la maison paternelle ; mais il songe aux mercenaires qui y sont nourris avec opulence ; & par cette pensée, il reconnoist la faute qu'il a commise d'en estre fort, & la iustice de la misere où il se trouue. Dans la comparaison de leur abondance avec sa necessité, il fait celle de l'obeissance qu'il deuoit rendre à son Pere, avec l'ingratitude dont il a reconnu ses bien-faits ; & de la fausseté des esperances que sa conuoitise luy auoit données, avec la verité des mal-heurs où il se voit abysmé. Il s'en confesse digne, & s'il enuie l'estat des mercenaires, ce n'est pas qu'il soit ennuié de souffrir, mais c'est qu'il se reconnoist coupable.

L'Esperance accompagne sa douleur ; Il fait resolution de se leuer, & d'aller trou-

uer son Pere; & en se seruant de ce nom, il marque bien, que comme le respect paternel est rentré dans son cœur, la confiance en la bonté paternelle y est rentrée en mesme temps. La nuit de ses desordres est passée, la grace la réveillé, elle luy a fait dire, *ie me leueray*, & elle la tiré de ce lit mal-heureux où il estoit endormy. Elle luy a montré le chemin de la maison paternelle, elle l'a conduit pour y arriuer. Peu à peu il s'asseure, & de la crainte seruite, il passe à la charité filiale. S'il eust commencé par la confiance que donne celle-cy, il eust pû estre temeraire; & s'il se fust arresté dans les frayeurs qu'inspire celle-la, il n'eust eu qu'une fort imparfaite douleur de sa faute. Il ne songe point a employer de mediateur, sçachant qu'entre le Pere & le fils, il n'est pas besoin qu'un estranger fasse cét office; que l'aduocat de celuy-cy est dans le cœur de celuy-là; & que l'amour naturel qui plaide la cause, la gagne toûjours. Voulez-vous sçauoir ce qui luy fait esperer vne bonne reception de son Pere, ce qui luy donne vne si grande hardiesse; c'est qu'il est son Pere, comme il est son juge; c'est qu'il est vne por-

tion de celuy qu'il a offencé; c'est que son juge ne le peut condamner sans détruire la moitié de luy-mesme. Il auoit iouy en vn pais esloigné de luy, d'une liberté qui estoit vne veritable seruitude; & il se promet hardiment de viure chez luy dans vne seruitude qui sera vne agréable & parfaite liberté.

En suite de sa résolution, il prepare le discours qu'il luy doit faire, & tous les mots en sont considérables. *Mon Pere*, luy dit-il; *J'ay péché contre le Ciel, & contre-vous, ie ne suis pas digne d'estre plus nommé vostre fils; mettez-moy seulement au rang de vos seruiteurs.* Son Pere scauoit encore mieux que luy, qu'il auoit offencé le Dieu du Ciel en sa personne, parce qu'il estoit instruit que ce Pere commun de tous, s'interesse en l'honneur des Peres particuliers qui sont les images de la diuine paternité. Il connoissoit les tendresses qu'il auoit eues pour ce fils ingrat; & par la violence de son affection, il mesuroit l'injure qu'il en auoit receuë. Toutefois il faut que ce Prodiges confesse sa faute, afin qu'en l'auoüant publiquement, son Pere l'oublie, & luy en accorde aussi vn pardon public. Il auoit scan-

dalisé le lieu de sa demeure, il auoit offensé sa famille, il auoit péché contre les Loix naturelles, & ciuiles, il auoit fait des injures à beaucoup de personnes ; toutefois il ne se souuient, & il ne s'accuse que d'auoir offensé le Ciel & son Pere. Ce n'est pas qu'il compte pour rien les autres offences qu'il a commises ; mais c'est qu'il considère les premières comme les plus execrables, quoy que les hommes n'en fissent pas peut-estre le mesme iugement. Toute sa confusion vient d'auoir péché contre le Dieu du Ciel, qui ne luy fait point de reproches de son crime, comme ceux qui condamnent ses débauches, où ils n'ont point d'intérêt. Il ne se soucie pas de leurs censures, mais il ne peut souffrir le remords de sa conscience pour l'injure faite à vn Pere aussi bon que le sien. C'est avec des soupirs & des sanglots, qu'en se iettant à ses pieds il l'appelle par ce nom ; & afin qu'il ne croye pas qu'une trop grande hardiesse, après vne si grande faute, le luy mette dans la bouche, il adjouste qu'il n'est plus digne, non pas d'estre son fils, mais seulement d'estre appelé tel. Observez l'humilité de sa Pénitence. Il oublie

tout ce qu'il est par sa condition, & il ne
 regarde que ce qu'il est par ses crimes. Il
 ne se flate point luy-mesme, il ne diminue
 point son ingratitude, il ne dit point; Mon
 » Pere, ie suis vostre fils; qui viens confes-
 » ser à vos pieds, que vous auez sujet d'estre
 » en colere contre moy; mais la ieunesse m'a
 » emporté, & vous estes si bon que vous
 » excuserez aisément mes folies, & mes éga-
 » remens. Il est vray que ie vous ay mal trai-
 » té, que i'ay fort peu reconnu les bontez que
 » vous auez euës pour moy, que i'ay dissipé
 » mon héritage, & que ie merite que vous
 » me traitiez avec rigueur. Mais ie suis vô-
 » tre fils, ie suis vostre sang, & la Nature
 » vous parle pour moy. Escoutez donc sa
 » voix, & receuez mes satisfactions. Re-
 » mettez-moy en la mesme posture où i'e-
 » stois auprès de vous, quand ie fortis de
 » vostre maison, & assurez-vous que ie se-
 » ray plus sage, & plus respectueux à l'auc-
 » nir. Les pécheurs qui ne sont Pénitens
 que de nom, se confessent d'ordinaire de
 cette sorte, & comme c'est plustost vne ex-
 cuse iudicieuse, qu'un humble aveu de leurs
 crimes, il ne faut pas s'estonner s'ils n'ob-

tiennent point leur grace de celuy qui veut que le cœur humilié, mette dans la bouche des paroles aussi humbles que sinceres ; & que celuy-là soit touché d'une foy qui le prepare à la justice , afin que celle-cy fasse vne confession qui puisse servir à son salut. A peine veulent-ils souffrir que leur Pere leur fasse quelques reproches ; & ils sont bien éloignez des pensées du Prodigue pénitent , qui ne croit pas meriter le nom de fils , bien-loin de songer à recueillir vn second héritage ; & qui se contente d'estre mis au nombre des mercenaires. Il sçait qu'il y a difference entre le fils , l'amy , le mercenaire , & le seruiteur ; qu'un homme est fils par le Baptesme , amy par la vertu , mercenaire par le travail , & seruiteur par la crainte. Il a violé son Baptesme , c'est pourquoy il se iuge indigne du nom de fils. Il a dissipé toute sa vertu , c'est ce qui l'empêche de pretendre au tiltre d'amy ; Il aime , cela est cause qu'il ne veut pas estre au nombre des seruiteurs , qui n'agissent que par la crainte ; & il choisit le rang des mercenaires , parce qu'il veut reparer ses pertes , expier son oyssiveté , recueillir ses forces languissantes , &

montrer

montrer à son Pere qu'après auoir dissipé son bien, il a dessein de contribuër à la richesse de sa maison, par les trauaux fidèles, & laborieux de la Pénitence. Ce seul nom vous fait fremir, Pénitens délicats, & vous parlez avec autant de confiance, que si vous n'auiez qu'un peu blessé l'amitié paternelle, après vne dissipation effroyable des biens de la Nature & de la Grace; après vne séparation insolente de la maison de vostre Pere, celeste; après vne demeure obstinée dans les crimes; après vne honteuse seruitude sous la tyrannie du Monde, du Diable, & de la Chair; après vne faim cruelle des plaisirs dont vous ne pouuez plus iouir; après auoir offensé le Dieu du Ciel; après en auoir quitté le Royaume, pour prendre les chaînes de vos passions; après, dis-ie, auoir commis des offenses si abominables, vous croyez que l'on vous fait vne injure, si l'on ne vous reuest d'une robe toute neufue, si l'on ne vous met vn collier d'or au cou, si l'on ne vous parfume le corps, si l'on ne vous admet dans la maison, & à la table du Pere de famille. A la bonne-heure, tirez de la grace que le Prodigue reçoit, l'esperance d'obtenir celle

H h h

de vos fautes ; mais imitez-le en sa Pénitence , si vous voulez estre traitez comme luy. Vous vous estes égarez à son exemple, vous avez fuiuy les mesmes routes d'iniquité , & vous estes tombez dans vn mesme précipice ; sortez en aussi de mesme sorte, & reuez par les mesmes degrez à la place glorieuse & élevée , que vous avez perduë si facilement. Ne dites pas toûjours , nous nous leuerons demain , nous quitterons nos mauuaises amitez, nous laisserons nos commerces illicites , nous adoucirons l'aigreur de nos ressentimens , nous renoncerons à nos espérances ambitieuses ; nous abandonnerons nos délices défenduës. Car tandis que vous dites ; nous nous leuerons, vous demeurez toûjours dans le sommeil du peché. Leuez-vous, car il n'est plus temps de dormir. La nuit est passée, le iour est venu , & les Chrétiens qui sont enfans du iour & non pas enfans de ténèbres, doiuent marcher comme en plein iour , exercer des œuures de lumiere , & se reuestir d'armes qui soient, & brillantes, & fortes tout-ensemble. Leuez-vous donc , mais pour aller à vostre Pere. Ce nom vous doit donner

vne respectueuse crainte, & non pas vne frayeur seruile, & scrupuleuse. Celle-là est l'introduëtrice de la charité que vous avez perduë, & qu'il faut essayer de recouurer. Le moyen d'y paruenir est de s'en croire indigne, & de confesser son ingratitude, sans déguisement, & sans excuse; de la reconnoistre tres-énorme, & de ne pretendre pas si viste, aux auantages d'une filiation que l'on a si-tost méprisée, & dont on a fait vne dissipation si déplorable. Il est fâcheux après auoir tenu le rang d'héritier de la maison, de se voir en celuy des mercenaires; mais il sera plus fâcheux de se voir en celuy des réprouuez; & cela est indubitable à quiconque refusera de reuenir à la maison paternelle, par le trauail d'une veritable Pénitence. Quel trauail ne doit sembler doux & leger, pour obtenir vne entrée si auantageuse; si vous estiez mercenaires d'un Tyran, il y auroit sujet de craindre qu'il ne reconnust pas vostre trauail. Mais c'est chez vostre Pere & pour vostre Pere, que vous trauallez; ou plustost c'est dans vostre propre fond que vous employez vostre culture, & tous les fruits vous reuiendront.

H h h ij

Après auoir demeuré quelque temps debout deuant vostre Pere celeste, il aura pitié de vostre mal-heur, il vous reuestira de la robe d'innocence, il vous donnera le collier d'or de la charité, & enfin, il vous receura à sa table, & vous nourrira de sa chair. Ses autres enfans n'en conceuront point de jalousie, au contraire, ils s'en réjouiront, & ils chanteront avec ce Pere amoureux, vn Cantique de ioye pour le retour de ce pauvre Prodiges qui s'estoit perdu, & qui s'est retrouvée; qui auoit dissipé toute sa substance, & qui l'a recourée; qui auoit habité dans vn pais de ténèbres, & qui est reuenu à vne region de lumiere; enfin, qui s'estoit mis au seruice d'un Tyran, & qui est reuenu au seruice de son Pere. Comme tous les biens de celuy-là sont fort petits, & comme il en est extrêmement auare, il ne faut pas s'estonner s'ils font des enuieux, & si ceux qui ne les ont pas tâchent de les rauer à ceux qui les possèdent, par la violence, ou par l'artifice? Chacun s'en croit le plus digne, parce que c'est par la conuoitise qu'il regle son desir, & non pas par la Iustice, ou par la connoissance de soy-mesme: mais il en

est tout autrement des biens du Pere celeste? Ils sont abondans & précieux, leur source ne tarit point, & le Roy legitime qui les distribue, y fait les Loix d'une sagesse infinie, & d'une Justice incorruptible dans leur distribution. Ceux qui les meinent sont remplis de cette connoissance, aussi bien que de celle de leur indignité. Ils aiment tout ce qu'il aime, & le bien de la charité qui les attache à luy, les attache aux hommes. C'est pourquoy ils le benissent pour tous les biens qu'il leur donne, & il en sont aussi aises que s'ils les receuoient eux-mesmes. En effet ce qui est aux vns est aux autres dans l'admirable vnion qu'ils ont ensemble par la Grace diuine, qui n'en fait qu'un corps animé d'un mesme esprit. Mais quoy qu'ils soient sensibles aux richesses qu'elle communique aux innocens, les entretenant dans l'innocence; toutefois ils ont plus de ioye pour des miracles, qu'elle opere en faueur des pécheurs Pénitens. Car en cela ils imitent les Anges du Ciel qui sont les premiers membres du Corps de Iesus-Christ. Que dis-je, ils entrent dans les sentimens de Iesus-Christ mesme, qui est

venu pour les Pécheurs , & non pas pour les Iustes ; Outre cette raison , la puissance de sa grace , & l'excez de son amour , paroissent dauantage en la guérison des grans malades, qu'en la conseruation de ceux qui ont toûjours esté sains ; & on sent vne certaine tendresse de charité pour les vns, par la veüe de leurs maux , & par le peril qu'ils ont couru, que l'on ne sent pas pour les autres, qui ont toûjours esté en vn estat d'assurance.







LE PARALYTIQUE

DE TRENTE HVIT ANS.

DIX-SEPTIESME TABLEAU.



ANS l'Architecture de ces cinq Portiques, le Peintre n'a pas seulement obserué toutes les regles d'un art dont le sien ne se peut passer; il y a mis des beautez & vne magnificence que sans doute ils n'auoient pas en effet; mais cette fausseté est innocente, & elle contente agréablement les yeux, sans corrompre l'esprit par vn mensonge important; il a voulu suiure vn ordre different pour les colonnes; en voila de tortes à la Corinthienne. Il y en a de rondes, d'autres sont canelées, & toutes avec leurs bazes & leurs chapiteaux, composent vne Symmetrie merueilleuse. Elles sont de marbres, de dif-

ferentes couleurs ; mais de marbres rares & précieux. La voute des portiques & les corniches paroissent estre de mesme matiere, & on y voit des pampres de vigne, des fleurs, & des arbres en relief, qui imitent parfaitement le naturel. Les enfoncemens en sont admirables, & le Peintre y fait paroistre vn grand nombre de personnes, qui à leur teint pâle, à leur visage décharné, à leurs yeux languissans, & à leurs postures differentes, font voir qu'ils sont dangereusement malades. Tous iettent les yeux sur vn grand bassin remply d'eau qui est au milieu, & chacun par son geste fait connoistre qu'il se prépare à se ietter dedans. C'est la piscine qui estoit en Iérusalem ; & qu'on nommoit probatique, où des oüailles, soit parce qu'on y lauoit les brebis qui estoient offertes au Temple, soit parce que l'eau des lauoirs du Temple s'écouloit dans ce lieu, qui estoit basti auprès de la porte de la ville, par où les animaux destinez au Sacrifice auoient accoustumé d'entrer, ce qui luy faisoit donner le nom de porte des oüailles. Tous les ans il se faisoit vn miracle dans cette piscine. Car à certain iour, vn Ange descendoit du

Ciel, qui troubloit l'eau, & le premier malade qui y pouuoit descendre après, estoit guéry. Cét homme majestueux que vous voyez debout, est le Fils de Dieu, & cet autre couché sur vn grabat, à qui il parle, est vn pauvre Paralytique qui n'a plus que la langue de libre. Iesus-Christ luy demande s'il veut guérir, & depuis quel temps il languit dans cette infirmité. Il luy respond, qu'il y a trente-huit ans qu'il est là, & qu'il n'est point encore guéry, parce que n'ayant personne qui le plonge dans la piscine lorsque l'Ange descend pour troubler l'eau, vn autre s'y plonge auant luy, & y reçoit la guérison. Alors le Fils de Dieu luy dit, leue toy, pren ton grabat, porte le sur ta teste, & marche. Cette guérison miraculeuse qui deuoit conuaincre les Iuifs, & les conduire au mesme Médecin, pour obtenir celle de leur ame, plus dangereusement malade que le corps du Paralytique, leur donna vn nouveau sujet de blasphème contre son autheur, à cause qu'il l'auoit faite vn iour du Sabath. Mais nostre Seigneur les laissa murmurer, & rencontrant dans le Temple celuy à qui il auoit fait vne si gran-

Jean. 5.

de grace, il luy dit, *voilà que tu as recou-
vré ta santé ne péche plus, de peur qu'il ne t'arrive pis.*

La terre estoit autrefois vn séjour d'in-
nocence, vn Palais de gloire, vn Iardin de
délices, vn Temple de sainteté, & vn
Ciel terrestre, s'il est permis de parler ainsi.
Mais aussi-tost que l'homme l'eut souillée
par le péché, elle devint vne prison obscu-
re, vn theatre de mal-heurs, vne region de
crimes, vn desert sauvage, vn lieu d'abo-
mination, & vn enfer invifible; ou pour
mieux dire, elle fut changée en vn grand
hospital, puis que tous les hommes devin-
rent malades, & d'autant plus dangereuse-
ment, que non seulement ils ne connoissoient
pas leurs maladies, mais qu'ils les aimoient,
& qu'ils craignoient d'en recevoir la guéri-
son. Dieu ayant pitié de cette ignorance les
rangea sous la discipline rigoureuse de la
Loy de Moïse, qu'il donna aux Juifs. C'est
ce que figurent les cinq portiques de la pi-
scine, que le Peintre a remplis de malades.
Comme aucun d'eux ne guériffoit tandis
qu'il demouroit sous ceux-cy: de mesme les
hommes ne guériront point de leurs péchez
tandis qu'ils demeureront sous la lettre de

*S. Augu-
stin en son
Traité 17.
sur l'E-
vangile de
S. Jean.*

celle-là , qui leur faisoit connoistre leurs maux , mais qui ne les guérissoit pas ; qui conuainquoit les pécheurs , mais qui ne les délioit point. Elle les reseruoit au Médecin & au Libérateur , qui deuoit descendre du sein de son Pere , pour donner à la piscine du Baptême & de la Pénitence , vne force si miraculeuse que tous les malades qui y sont iettez par sa main , y recourent vne parfaite santé. Mais il y a cette difference entre ces deux piscines , que la premiere guérit sans douleur , & rend vne santé dont il n'est plus permis de douter ; au lieu que là seconde ne guérit qu'en faisant sentir beaucoup de mal , & qu'elle laisse toujours vn iuste sujet de craindre la recheute. Celle-là n'est ouuerte qu'vne fois , mais celle-cy l'est toujours , en tout temps , pour toutes fortes de personnes , & pour toutes les maladies. En celle-là on naist , en celle-cy on ressuscite. En celle-là on est reuestu d'vne robe nouvelle , & en celle-cy on quitte la vieille. En celle-là on est consacré comme vn Temple , & en celle-cy on est rebeny comme vn Temple prophané. En celle-là on est fait Enfant de Dieu , & en celle-cy

on sort de l'exhéredation où l'on estoit tombé en quittant la maison du Pere. Mais quoy qu'elle soit ouuerte à tous les malades, neanmoins tous ne s'y iettent pas comme ils veulent. Le pauvre Paralytique estoit depuis trente-huit ans, estendu sur son grabat, & il en auoit veu guérir plusieurs en sa presence, ce qui augmentoit sa douleur. Il ne pouuoit se remuer, & il n'auoit point d'homme qui le plongeast dans ce lauoir miraculeux pour y receuoir la santé. Entre les pécheurs, il y a des aueugles, des sourds, des manchots, & des boiteux ; & les maladies corporelles qui sont des peines du premier péché, sont aussi des figures des maladies spirituelles de l'ame, & des differens éfets que le péché y produit. Ceux-la ne voyent plus les choses celestes pour les desirer, & ils ont vn voile sur l'esprit plus dangereux mille fois que les taves qui couurent les yeux des aueugles. Ceux-cy n'entendent plus les menaces diuines, & les plus grans coups de tonnerre ne peuuent entrer dans leur ame, tant la surdité y est grande. Les vns n'ont point de mains pour faire de bonnes œuvres, ou les ont si foibles, & si en-

gourdies, qu'il vaudroit autant qu'ils ne fissent rien; les autres voulant marcher dans les voyes de Dieu, & du monde qui est son ennemy, clochent, & ne peuvent faire vn pas qui ne les égare du vray chemin. Mais les malades les plus difficiles à guérir, & qui courent vn plus grand danger, sont ceux qui comme des Paralytiques ne se remuent point depuis trente-huit ans; ie veux dire, que les pécheurs habituëz dans leurs péchez, sont ceux dont l'infirmité est plus déplorable, & la cure plus malaisée. D'abord le Diable qui veut corrompre la santé du Chrétien, luy offre vne viande délicieuse qui est la satisfaction de sa conuoitise déreglée. Comme la premiere femme, il l'écoute, il considère le fruit défendu, il le trouue beau à ses yeux, il y porte la main, & il en mange. Elle sentit d'abord la peine de sa perfidie; mais les pécheurs n'éprouuent pas aussi-tost qu'ils ont commis vne mauuaise action, le suplice dont elle est digne, & auquel elle les a obligez. Leur passion leur oste le remords de la conscience, ou elle l'étouffe; peu à peu la repetition des péchez, en forme l'habitude, & celle-cy estant confirmée

tous les iours par vne suite de cheutes, engendre la necessité de cheoir, & l'impossibilité de se releuer, par ses seules forces; On est attaché sur son grabat, on n'a plus ni pieds ni mains, pour marcher en d'autres voyes qu'en celles de l'iniquité, & pour faire d'autres œuvres que celles du Diable, qui a mis le malade en cét estat. On ne sent pas son mal, c'est pourquoy on est bien-éloigné de souhaïter d'en estre guéry. Que dis-ie, on craint la guérison comme vn grand mal; on considère son Médecin comme son ennemy, & les remedes comme des suplices; Que si l'on souhaite la santé, ce n'est pas si tost; on ne veut quitter le péché qu'au mesme temps qu'il menace de nous quitter; ni consacrer à Dieu vn corps que quand le monde n'en veut plus, & qu'il est vlé par la volupté. Demain, demain, dit chaque pécheur, ie me conuertiray. Mais dans la fleur de mon âge, dans l'ardeur d'une passion si douce, dans les esperances si proches de reüssir, dans les occasions si fauorables; renoncer à tous les plaisirs, à toutes les pretensions, à tous les sentimens de la nature, de l'amour, de l'ambition, & de la gloire: c'est

c'est trop tost estre sage, c'est confondre les saisons de la vie, & vouloir estre meur avant le temps. Helas ! tandis que ce demain vient, le Paralytique perd tous les iours la vie & le mouvement, son mal s'enracine, & il en vient au point mal-heureux de ne le sentir plus, ou s'il le sent, d'en souhaiter la guérison, & de ne la pouuoir obtenir. Car bien que Nostre Seigneur die, qu'il est venu pour les malades, & non pas pour les sains; neanmoins il ne guérit pas tous les malades d'esprit, non plus que tous ceux du corps. De tous ces infirmes qui estoient dans les portiques de la piscine, il n'en choisit qu'un pour luy rendre la santé, dont il paroissoit indigne, puis qu'on iuge par le discours qu'il luy tint en le rencontrant dans le Temple, que ses péchez estoient cause de sa maladie. D'abord il semble que ce choix marque en Nostre Seigneur, ou impuissance, ou faute de bonté; mais il faut sçauoir que tous ses miracles estoient des œuvres. De puissance, de misericorde, & de sagesse, de puissance, parce qu'ils surpassoient les forces de l'homme; de misericorde, parce qu'ils déliuroient ceux qui estoient tourmentez;

& de sagesse, parce qu'ils instruisoient les hommes, sur des Mysteres diuins & des veritez Spirituëlls qu'ils n'eussent pas bien compris autrement; de sorte que ce que Iesus-Christ faisoit dans les corps, estoit toujours vne figure de ce qu'il faisoit dans les ames, ou de ce qu'il vouloit faire dans l'Eglise. Ainsi les miracles du Sauueur, en-tant qu'éfets de puissance, portoient l'entendement à la Foy; en-tant qu'éfets de misericorde, à l'amour; & en-tant qu'éfets de sagesse, ils l'instruisoient en la science de l'Euangile. Certes si les guérisons miraculeuses du Fils de Dieu n'estoient que des oeures de puissance, il y auroit sujet de s'étonner pourquoy il ne guérit que le Paralytique dont nous parlons, ayant pû guérir tous les malades qui attendoient aussi bien que luy, le mouuement de l'eau de la piscine. Si elles ne partoient que de sa misericorde, on ne verroit aussi pas bien la raison pourquoy elle se seroit arrestée à vne seule personne. Mais estant des opérations de sagesse, nous deuons adorer sa conduite, nous y soumettre, & croire que par cette seule personne guérie, il nous veut enseigner

quelque grand Mystere, comme il auoit déjà fait en Nâman qui fut seul guéry par Elizée, entre tous les lépreux de Iudée & de Syrie. Et quel est le Mystere que cette guérison vnique nous veut apprendre, sinon celuy de la profondeur de l'élection de Dieu, par laquelle n'estant obligé de guérir aucun des enfans d'Adam, il choisit entr'eux ceux qui luy plaist, pour les guérir par l'infusion de son amour, qui leur rend le mouuement pour le bien, qu'ils ont perdu par l'habitude du péché. Or cela ne se peut faire avec la mesme facilité que s'est faite la desvnyon, aussi le Fils de Dieu ne iette-t-il pas le Paralytique dans la piscine, qui signifie le Baptême, où les crimes sont effacez sans douleur, mais il l'interroge s'il veut estre guéry. Voila vne excellente figure de l'ordre qu'il garde en la Iustification du pécheur; car premierement il luy fait sentir la pesanteur de son péché, le faisant deuenir insupportable à soy-mesme, comme Saint Augustin confesse qu'il estoit deuenu auant sa conuersion. Dans l'habitude des vices, on n'en ressent point le poids, non plus qu'au fond de la mer, celuy des montagnes d'eau

*S. August.
au lin. 7.
Traité sur
l'Euangile
de S. Jean.*

*Au l. 4. à
Boniface.
chap. 6.*

qu'on à sur le dos. Mais aussi-tost que la grace commence à se preparer vne demeure dans le cœur du fidèle qui a violé son Baptême ; elle en chasse la paralysie, c'est à dire l'assoupissement où il estoit, & elle y excite des desirs quoy que languissans, de guérir du mal qui le travaille. Souuent elle le laisse long-temps en cét estat, afin que reconnoissant qu'il ne peut sortir du lit où il est attaché, ni par toutes les maximes de la sagesse humaine, ni par toutes ses connoissances, ni par tous les efforts de sa volonté ; il reconnoisse son impuissance ; il auouë qu'il n'a point d'homme, & il recoure à celuy qui s'est fait homme, afin de le retirer de son mal-heur. Le Paralytique ne dit pas le premier au Sauueur, guérissez-moy, mais le Sauueur le préuient, & en luy demandant, *veux-tu estre guéry* ; il luy inspire la volonté de la guérison, qu'il ne peut pas auoir de luy-mesme, t'elle qu'elle est nécessaire pour obtenir vn si grand bien.

Pour la
jetter dans
la piscine.

Il semble que les pécheurs qui se iettent aux pieds d'un Confesseur, avec tant d'humilité, tant de larmes, & tant de soupirs, ont enuie de recouurer la santé, puis qu'ils

se presentent au Médecin. Mais quand ils disputent avec luy sur les remedes qu'il leur prescrit ; quand ils refusent tous ceux qui choquent tant soit peu leur délicatesse, quand ils ne veulent point ouïr parler de se laisser ietter dans la piscine des larmes ; quand ils rejettent la proposition de marcher dans le chemin de la veritable Pénitence, & de porter leur lit sur leur teste par la ville ; c'est à dire, d'expiër publiquement par la reformation & par les austéritez de leur vie, le scandale qu'ils ont donné à toute l'Eglise ; peut-on dire qu'en verité, ils veulent guérir ? Ne se moqueroit-on pas d'un malade, qui dans vne fièvre ardente, ne voudroit pas boire de l'eau qui la pourroit esteindre tout d'un coup ? Ne vaudroit-il pas mieux qu'il n'appellast point le Médecin, & qu'il dit, j'aime ma fièvre, ie veux brûler, ie veux mourir ; que de dire, guérissez-moy, & refuser les remedes qui seuls peuuent donner la veritable guérison ? Je dis veritable, car ces remedes doux que le pécheur desire qu'on luy ordonne, peuuent pour quelque temps appaiser la violence de ses passions, farder son teint, & luy donner quelque apparence de

santé, & si vous voulez d'em-bon-point ; mais bien-tost la maladie reuiet avec autant , ou plus de fureur qu'auparauant ; & cette petite trêve qu'elle a faite avec le malade , est semblable à celle que des assiégeans font souuent dans la guerre pour attendre vn puissant secours qui les mettra en estat de forcer la place. Donc le sincere desir de la guérison paroist par l'humble, franche , & prompte soumission aux ordres de son Médecin. L'importance est d'auoir en luy vn homme tel que le demandoit le Paralytique, qui sçache ietter le pécheur dans la piscine, lors que l'eau en est troublée par l'Ange ; ie veux dire , d'auoir vn Confesseur qui soit vn homme de Dieu, & qui par la clarté de la lumiere du Saint Esprit prenne le mouuement de la grace dans le cœur du malade , pour le ietter à propos dans les eaux de la Pénitence. Car le grand malheur de la pluspart des pécheurs est qu'ils n'ont point d'homme , pour les remuër , & les tirer hors de leur grabat, au temps, & en la maniere qu'il le faut. Tous les Ministres de Iesus-Christ sont ses coopérateurs en ce diuin ouurage du salut des hommes,

qu'il est venu faire au monde, & quand il dit; que Ierusalem n'a pas reconnu le temps de sa visite, il leur enseigne qu'ils doivent s'appliquer à reconnoître le moment de celle de sa grace, dans les cœurs qu'il a enuie de guérir, afin de seconder ses desseins, & de les faire réussir heureusement. En vain les malades se fussent iettez dans la piscine avant le mouuement de l'eau, comme negligant de s'y ietter quand elle estoit troublée, ils n'y eussent pas aussi trouué leur guérison, & si le Paralytique eust eu vn homme qui l'y eust plongé en ce moment, il n'eust pas languy trente-huit ans en ce pitoyable estat. Mais dequoy luy eust seruy d'auoir cét homme, si quand il l'eust pris sur son lit pour le ietter promptement, il eust crié, qu'il luy faisoit mal, & qu'il le deuoit manier plus doucement ? Les Médecins spirituels aussi bien que ceux du corps peuuent faire des fautes ; mais au lieu que ceux-cy en font dauantage que les malades, qui d'ordinaire leur sont tres-obeïssans, ceux-là en font moins que les Pénitens dont ils entreprennent la cure, parce que les derniers ne veulent point obeïr. Ils voudroient qu'on ne

*En S. Luc
ch. 19.*

leur dist que des paroles de soye , qu'on ne les touchast qu'avec des mains délicates & parfumées ; qu'on mélast de l'ambre & du sucre dans toutes leurs médecines ; qu'on ne les réueillast qu'au son de la harpe , & non pas à celui de la trompette. Mais Dieu dit-il au Prophete , sonne de la harpe , & chante à mon Peuple ses iniquitez & ses abominations ? Non certes, mais voicy comme il luy parle, *Is. ch. 58.* *Crie, ne cesse point, hausse ta voix comme une trompette ; & annonce à mon Peuple ses crimes & à la maison d'Israël ses péchez.* C'est ce que la plupart des pécheurs ne veulent point entendre, que le son bruyant de cette trompette, qui leur blesse les oreilles, & qui penetre trop avant dans leur ame. Mal-heureux qu'ils sont, de ne songer pas que ne pouvant souffrir la force & l'aigreur de cette trompette d'amour qui ne fait du bruit que pour les réveiller ; il faudra que malgré eux, ils souffrent le bruit épouventable que fera la trompette du Jugement. Celle-là les pressoit de se réveiller du sommeil du péché, celle-cy les réveillera du sommeil de la mort, pour se voir condamner à souffrir dans les Enfers, la iuste punition de leur endur-

durcissement. Alors ils se plaindront, mais vainement, ou de n'auoir point eu d'homme qui ait sonné de la trompette à leurs oreilles ; ou de ne l'auoir pas voulu entendre. Le premier est vn éfet de l'oculte Iugement de Dieu sur eux ; pour les punir de leur obstination dans le péché ; & le second est vne surdité volontaire, qui n'a point d'excuse. Si le Paralytique eust voulu fermer l'oreille à Iesus-Christ quand il luy dit, *leue toy, & marche* ; eust-il esté raisonnable ? eust-il pû receuoir la guérison qu'il desiroit si ardemment ? Mais s'il se fust contenté d'entendre ces agréables paroles, s'il ne se fust pas leué, ou si se leuant, il n'eust pas marché, dequoy luy eust seruy de les auoir entendues ? Vous voyez par là, Pénitens, qu'il faut ioindre l'action à la volonté de guérir ; qu'il se faut leuer, qu'il faut marcher, sans apporter aucun delay. La Sainte Epouse n'ayant pas voulu sortir du lit, à la voix de son Epoux, de peur de salir ses pieds, ne le trouua plus quand elle l'alla chercher. Le Pénitent a déjà laué ses pieds, c'est à dire purifié ses mauuaises affections dont ils sont les Symboles, par le desir de leur guérison ;

mais il faut qu'il se leue du lit, & qu'il marche après l'Epoux qui l'inuite à le suiure non pas dans ses jardins, ou dans ses celliers, mais dans les trous de la pierre, & dans les mazes, c'est à dire dans les exercices de la Pénitence. Il faut que les pécheurs portent le grabat qui les a si long-temps portez; i'entens, qu'ils souffrent la pesanteur des satisfactions deuës à leurs péchez, qu'ils ont trouuez si legers, durant qu'ils y demeuroient enseueillis par vne vitieuse habitude. Le Paralytique portant son grabat par toute la ville, portoit le Trophée de Iesus-Christ, qui l'en auoit fait sortir; ainsi les pécheurs faisant Pénitence aux yeux des fidèles, portent le trophée de sa misericorde, qui les a déliurez du ioug du Démon qu'ils n'ont plus sur le cou, mais sur la teste, & qui ne les empêche pas de marcher. Que dis-ie, ils marchent plus legerement ayant ce bienheureux fardeau, ils auancent de iour en iour en la dilection de Dieu & du prochain, à l'exemple du Paralytique qui ne demeure pas en vne place avec son grabat sur la teste, pour se faire voir aux passans; mais qui marche par la ville, & qui va se montrer à

tout le monde. Ce grabat qui le portoit signifie selon Saint Augustin, le suport que le prochain à pour le pécheur, tandis qu'il est dans ses desordres; & le port du grabat par le Paralytique, enseigne que le pécheur conuerty, doit supporter charitablement les pécheurs, comme on l'a suporté tandis qu'il estoit de ce mal-heureux nombre, afin d'arriver en la compagnie de ceux avec lesquels il marche, au Royaume de celuy avec qui ils desirent de demeurer éternellement. Certes, il est impossible d'estre vn vray Pénitent, & de n'auoir pas vne compassion extraordinaire pour ceux qui ont besoin de Pénitence; l'experience d'vn mal donne de la pitié pour ceux qui en sont atteints, que n'ont point les personnes qu'il n'a iamais tourmentées. On voit dans l'estat déplorable des malades, celuy d'où l'on est sorty; Et comme on en connoist les symptomes & le danger, on craint & on s'afflige, pour ceux que l'on considère en qualité de ses freres, & que par la charité on porte dans son cœur. La Pénitence Chrétienne est séuere; mais ce n'est que contre le Pénitent; pour le prochain quoy qu'endurcy dans son péché, elle

est douce , elle est benigne , elle est patiente ; elle espere tout , elle croit tout , elle supporte tout ; elle ne se lasse iamais , parce que c'est la fille de la charité , qui a toutes les qualitez de sa Mere. Pécheurs conuertis , prenez donc bien garde à chasser de vos cœurs ce zele amer , que l'orgueil peut faire couler dans vos ames , contre vos freres qui demeurent dans le péché. Ne les fuyez pas , s'ils ne vous portent au péché , mais tâchez de les porter par vostre exemple , & par des paroles pleines de charité , à embrasser le mesme ioug , & à se seruir des mesmes remedes que vous auez employez pour vostre guérison. Reconnoissez en leur endurcissement , la bonté de celuy qui a voulu amollir le vostre par sa Grace , que vous ne meritez point. Craignez qu'il ne la retire , si vous les condamnez comme leurs Iuges , ou si vous les tourmentez comme leurs bourreaux , par vn faux zele ; Et sçachez que ceux que vous croyez estre incorrigibles , sont peut - estre sur le point d'une parfaite conuersion ; Ainsi pensant haïr les ennemis de Dieu , vous haïssez ses Eslus , & vos freres. Pleurez sur-eux , pleurez pour-eux , pleu-

rez avec eux , afin de vous réjouir vn iour avec les Anges du Ciel , de leur retour à la maison paternelle. Enfin , ayez la mesme condescendence pour ces malades , que vous vouliez qu'on eust pour vous , tandis que vous faisiez gloire de vos maladies ; y a-t-il rien de plus iuste ?

C'estoit vn iour de Sabath , que le Paralytique parut dans les ruës de Ierusalem , avec son grabat sur la teste , & les Pharisiens qui ne laissoient pas échaper vne occasion de calomnier Iesus-Christ , accuserent ce malade de luy auoir obey , mais il se moqua de leur censure. Les vrais Pénitens trouvent touïjours des personnes qui les accusent ou d'imprudence, ou de folie , dans les exercices laborieux ausquels ils se soumettent , & qui leur alleguent mesme des raisons de pieté , comme s'ils violoient le Sabat du Seigneur ; Mais il faut les laisser dire , & porter touïjours ses péchez dans son esprit , par la continuëlle méditation de leur énormité ; & sur son corps par les satisfactions que le bon Médecin a ordonnées. Le Paralytique rencontra le sien dans le Temple , & il entendit de sa bouche cette memorable

parole, *Va, & ne péche plus, de peur qu'il ne t'arrive pis*; ce n'est pas vn simple aui, c'est vne Loy d'innocence, & vn reglement de vie qu'il luy impose après luy auoir rendu la fanté. Car il ne vouloit pas qu'estant guéry, il creust qu'il luy fust permis de viure à sa fantaisie, sans aucun regime, & de faire toutes les choses qui auoient causé sa maladie. Il l'en détourne par vne menace épouuentable d'une recheute pire que le premier mal; afin que si la reconnoissance du bien qu'il vient de receuoir ne l'arreste, la crainte d'un plus funeste accident le retienne. Certes le péché n'est iamais excusable. Mais quand on a detesté l'horreur; quand on a promis de s'en garder; quand on en a receu le pardon; il est tout à fait indigne d'excuse, si on y retombe. Il ne faut plus nommer cette recheute, vne foiblesse, c'est vne infidélité, c'est vne ingratitude, c'est vne perdie, c'est vn sacrilege qu'on ne peut défendre en aucune façon. L'euénement montre cette verité; car quel effroyable estat est celui du Pécheur, qui retombe souuent dans ses crimes? Si auparauant il estoit louche, il deuient aueugle. S'il auoit l'oreille dure,

il est tout à fait sourd. S'il begayoit, il est muet entierement. S'il clochoit, il ne peut plus faire vn pas. S'il estoit engourdy, il se voit Paralytique de tout le corps. S'il n'entendoit pas volontiers les menaces de la Justice de Dieu, il s'en moque. S'il auoit quelque retenuë dans ses débauches, il s'en glorifie. S'il auoit quelque peine à faire les grans crimes, il les auale comme de l'eau. Enfin, s'il estoit possédé d'un Démon, il est possédé de sept plus méchans que le premier, qui ne l'a quitté que pour aller prendre ses compagnons pires que luy, afin de le tenir si estroitement lié qu'il ne puisse plus échaper. N'est-ce pas vne condition pire que celle où il estoit auant sa fausse Pénitence? Et qui voudra desormais se iouër de son salut de cette sorte? Qui ne craindra de retomber après s'estre releué? Qui ne prendra garde à ses pieds, afin qu'ils ne s'embarassent pas de nouveau? Certes il faut que l'aueuglement soit prodigieux, si cette menace ne nous arreste, & rien de si funeste ne nous peut arriuer, que nous ne meritions encore vne plus rigoureuse punition. Euitons-là, leuons nous, & ne nous recouchons iamais. Marchons, &

ne nous arrestons point. Portons nos péchez,
& ne nous lassons point de ce fardeau; mais
ne péchons plus, afin que nostre santé tem-
porelle nous conduise à celle qui n'aura plus
besoin de regime parce qu'elle ne pourra
plus estre alterée.









S. PIERRE PLEVRANT.

DIX-HUITIÈME TABLEAU.



I la douleur estoit visible , on
 pourroit iustement croire que le
 Peintre a tiré sur elle , le visage
 de ce vieillart. Considérez en
 ie vous prie tous les traits , il n'y en a pas
 vn qui ne montre , qu'une tristesse extraor-
 dinaire occupe son cœur. Son front est tout
 fillonné de rides , & semble se retressir de
 honte , & de confusion. Il panche la teste
 & tient ses mains iointes sur son estomach,
 d'une façon pitoyable. Ses yeux sont en-
 foncez , hâues , & couuers de grosses larmes
 qui coulent sur ses jouës , & les cauent. Dans
 vn éloignement , le Peintre a représenté le
 feu où se chafoient les Soldats, lors qu'il a
 renié son Maistre. Remarquez ce Coq qui
 leue la creste , & se dresse sur ses pieds d'une

M m m

façon superbe. Tout cela est représenté dans vne nuit, dont les ténèbres inspirent vne sainte horreur, à ceux qui la regardent. Mais ie voy bien que vous auez plus d'enuie d'en apprendre l'histoire, que de remarquer les merueilles de l'Art avec lequel il est fait. Ie veux contenter vostre desir, mais ie vous demande en mesme temps que vos oreilles soient plus patientes que vos yeux, & qu'en-core que ie n'explique pas cette Peinture, avec les mesmes graces que le Maistre luy a données, vous ne laissiez pas toutefois de me donner vne audience fauorable.

Cét homme si affligé, & qui touche le cœur de tous ceux qui le considèrent, s'appelle Pierre. Il est le premier Apostre de Iesus-Christ, qui l'a estably Chef visible de son Eglise, pour la gouverner quand il sera retourné dans le sein de son Pere, d'où il est descendu pour la former, pour la purifier de ses tâches, & pour la rendre sainte, & digne du nom de son Espouse. Auant qu'il fust élevé à cette haute dignité, c'estoit vn pauvre homme qui gaignoit sa vie au mestier de la pesche. Il ne songeoit pas à vne plus grande fortune, qu'à celle d'auoir

toûjours vne barque , & des filets pour entretenir sa famille. Quand le Fils de Dieu les luy fit quitter pour le suiure ; il ne s'informa point de ce qu'il trouueroit à sa suite, en recompence de ce qu'il abandonnoit avec tant de promptitude. Cét abandonnement qui d'abord paroissoit vn éfet d'imprudence , & de credulité digne d'un pefcheur ignorant , estoit vne action excellente de Foy , & d'obeïssance à la voix de Dieu. La grace sans luy découurir ce qu'elle vouloit faire en luy, pour luy, & par luy, le mena où elle voulut. Si d'abord il n'eut point de hautes esperances , aussi n'eut-il point de doutes ; Et quoy qu'il ne vist pas où il alloit, il ne craignit pas neanmoins l'égarement. Mais sa grandeur surpassa toutes les pretentions qu'il eust pû conceuoir. Il eut pour Maistre celuy que les Anges écoutent , & a qui ils doiuent toutes leurs connoissances. La grossiereté de l'esprit du Disciple , ne donna point de dépit à ce diuin Precepteur, & ce Dieu qui a fait la mer, s'abaisa à la conuersation familiere d'un pefcheur, qui ne scauoit parler que de ses filets. De son Disciple , il en fit son Apostre ;

*En Saint
Mathieu
ch. 16.*

d'un pescheur de poissons , vn pescheur d'hommes ; & d'un ignorant, le Docteur des peuples. Il interrogea ses compagnons sur le iugement qu'ils faisoient de luy, & il mit dans sa bouche, vne glorieuse confession , que ni la chair, ni le sang ne luy pouuoient réueler , mais seulement le Pere celeste de celuy qu'il reconnoissoit pour le Fils du Dieu viuant. Après cette admirable profession de Foy , il fit en luy, du conducteur d'une barque , le Pilote du vaisseau de son Eglise. Il luy mit entre les mains, les clefs du Ciel, & il s'obligea à lier tout ce qu'il lieroit, & à délier, tout ce qu'il délieroit par ses Sentences. Il pria pour luy afin que sa Foy ne défailloit iamais , & il luy promit, & à ses successeurs, l'assistance éternelle de son Esprit. C'estoit luy donner vne puissance bien plus grande , que celle de guérir toutes sortes de maladies , & de commander aux Démons, laquelle il luy auoit déjà accordée. Il ne fut pas méconnoissant de tant de bien-faits. Il s'attacha à ce cher Maistre dont il les auoit receus, par vne affection toute particuliere , & qui surpassoit celle des autres compagnons de son Apostat.

Il auoit vn zele extraordinaire pour sa gloire, & rien ne luy paroiffoit impossible pour celuy qu'il aimoit si ardemment. Ce fut la violence de son amour qui luy fit promettre à Iefus-Christ de le fuiure iufqu'à la mort, & de la souffrir mille fois pluftoft que de le renier. Alors fa bouche expliquoit les fentimens de son cœur. Il difoit ce qu'en éfet il auoit enuie de faire. Ne connoiffant pas fes forces, & ne consultant que son amour; le trépas le plus cruël luy paroiffoit doux, & ce renîment de son Sauueur, vn crime auffi impossible qu'épouuantable. Il ne fçauoit pas qu'il n'eftoit encore qu'un rofeau, & que celuy qui eft la pierre angulaire, ne l'auoit pas encore rendu vne pierre en fermeté, comme il luy en auoit donné le nom. La feule penfée de la moindre perfidie contre son bon Maiftre, l'eust fait mourir de douleur, & il ne fe promettoit que d'illuftre combats, & de glorieufes victoires dans la défenfe de fa caufe; Quand il entend fa bouche, qu'il le doit renier trois fois auant que le Coq chante; il eft fur le point de perdre le refpect & de s'offencer de ces paroles, comme d'une injure atroce faite à

sa fidélité. Mais il vid bien-tost que cette prediction n'estoit que trop veritable. L'heure de la puissance des ténèbres arriua. Iudas, d'Apostre deuint le vendeur de son Maistre, & le chef des Soldats que les Prestres enuoyerent pour le prendre. Pierre se trouuant à cette capture, mit la main à l'espée, & commença à tesmoigner que bien-loin de desauouër celuy dont on se vouloit saisir, il estoit prest de mourir en le défendant, mais il fut plus vaillant de la main que de la langue; & ayant fait l'action d'un homme de guerre, ce qu'il n'estoit pas; il manqua à celle d'un Apostre, ce qu'il auoit l'honneur d'estre. Il s'aprestoit à faire encore un plus grand carnage, si son Maistre ne luy eust commandé de remettre son espée dans le fourreau. Il ne vouloit pas se seruir des armes corporelles, luy dont le Royaume n'estoit point de ce monde. Il auoit establi Pierre Pasteur pour conduire ses brebis, & non pas pour les égorger. Il en faisoit un Pilote, & non pas un Capitaine; & il auoit dessein d'apprendre à ses successeurs, que leur main doit bien manier les clefs qu'il leur a commises, & non pas l'espée qu'il leur
a défen-

a défenduë. Il remit mesme l'oreille à celui a qui Pierre l'auoit coupée, & il eut la bonté de guérir vn homme qui venoit pour le saisir, & pour le conduire à la mort. On le meine dans la maison de Caïphe, où tous les anciens de la Synagogue, les Prestres, les Scribes, les Docteurs, & les Pharisiens, estoient assemblez. Pierre qui le suiuiot entre avec les Soldats, & se mesle parmy beaucoup de personnes qui se chaufoient; vne Seruante l'aborde, & luy dit, qu'il estoit de la compagnie de Iesus de Nazaret. Ce discours le troubla, & il respondit, qu'il n'entendoit rien à ce qu'elle disoit. A peine fut-elle sortie, qu'une autre dit à la compagnie, qu'en verité il estoit de la suite de Iesus de Nazaret, que l'on interrogeoit. Le pauvre Apostre plus timide qu'auparauant, le nie, avec serment, de ne point connoistre cet homme dont on luy parloit. Enfin, ceux avec qui il se chaufoit, luy soutinrent la mesme chose, & luy dirent, que son langage Galiléen le manifestoit assez. Alors, il commença à iurer plusieurs fois, qu'il n'auoit aucun commerce avec celui dont on le vouloit rendre Disciple. Il faisoit encore des sermens aussi

parjures que lâches , quand le Coq se mit à chanter ; Ce son qui annonçoit la moitié de la nuit aux hommes , par vn instinct naturel de cét animal , luy remit dans la memoire & dans le cœur, ces paroles terribles » de Iesus-Christ , auant que le Coq chante » trois fois , tu me renâras autant. Iesus le regarde en mesme temps, & ce regard porta dans son ame, vne lumiere si viue, qu'en vn moment il connut l'horreur de la perfidie qu'il venoit de commettre. L'opinion de sa constance , & de la fermeté de son amour , l'auoit aveuglé , auant le combat ; & lors qu'il falut exécuter ses magnifiques promesses , la voix de deux Seruantes , & le témoignage de quelques domestiques du Pontife , l'auoient si fort troublé , qu'il ne vid plus , ni son deuoir , ni son honneur , ni son Maistre. Mais vn coup d'œil de ce Maistre qu'il auoit trahy si lâchement , luy refait voir toutes ces choses si distinctement , qu'il remarque les moindres circonstances , qui le peuuent rendre inconsolable. Ce coup d'œil portant la clarté dans son esprit , porte en mesme temps le feu dans son cœur ; & dans la violence de ce mouuement dou-

loureux, il le fait sortir de cette mal-heureuse maison, où il auoit commis vn parjure si horrible. D'abord sa premiere pensée fut de fendre la presse, & de s'aller ietter aux pieds de son Iuge, qui comparoissoit comme criminel deuant Caïphe. Mais la lumiere celeste qui l'éclairoit, l'arresta, & luy fit connoistre, que s'aller presenter au Fils de Dieu ne venant que de le renier, ce seroit faire vne action d'orgueil plustost que d'humilité, de mépris plustost que de Pénitence, & attirer sa iuste colere au lieu de la fléchir. Il sortit donc pour éfacer son crime par ses larmes, auant que d'en demander le pardon, & il en versa de si améres, & de si abondantes, que son infidélité y fut tout à fait noyée. La Nature n'en scauroit tant fournir à vn homme; mais la Grace de la Pénitence qui est vne source celeste, laquelle réjallit iusqu'à la vie éternelle d'où elle descend; ayant fait de son cœur vn profond bassin, il en coula toûjours des ruisseaux. Ni l'âge, ni le temps, ni la predication, ni les soins du gouuernement de l'Eglise, ne purent iamais en arrester, ou en diminuër la course. Comme l'eau que Moïse

auoit fait sortir du rocher, fuiuoit le peuple dans tous ses logemens, afin de luy fournir vn breuuage : de mesme en quelque lieu qu'aille Pierre, ses pleurs l'accompagnent, & c'est sa plus délicate boisson. Il fait nager son lit dans ses larmes, comme Dauid ; il y trempe son pain, il les mesle à toutes ses paroles, il les fait entrer dans toutes ses actions, il en trouue le sujet en tous les objets qu'il considère. S'il regarde le Ciel, il pleure, parce qu'il a trahy celuy qui luy en auoit donné les clefs. S'il considère la mer, il pleure, d'auoir defauoué celuy qui d'un pauvre pescheur, l'a fait premier Pilote du vaisseau de son Eglise. S'il voit ses compagnons, il pleure, de ce que s'estant vanté deuant-eux de souffrir la mort pour son Maistre, il n'a pû soutenir la voix de deux femmes. S'il rencontre quelqu'un de ce sexe, il pleure le mal-heur où vne Seruante l'a précipité. S'il se chauffe, il pleure de ce qu'autrefois auprès du feu il a commis vn execrable parjure. S'il sent le froid, il pleure, de ce que son cœur se trouua si glacé de crainte, qu'il assura avec des sermens horribles, qu'il ne connoissoit point

son Sauueur. S'il entre dans la maison d'un Pontife des Iuifs, il pleure, de ce que dans celle de Caïphe, il manque de foy au Souuerain Euesque de nos ames. S'il trouue des Chrétiens foibles qui sont prests de succomber aux tourmens ; il pleure, de ce qu'il a succombé, sans auoir rien souffert. S'il en rencontre de constans, qui sans redouter l'horreur des suplices, confessent hautement le nom de Iesus-Christ ; il pleure son ancienne foiblesse qui le luy fit renier auant qu'estre menacé. Le Coq ne chante iamais, & il l'entend chanter toutes les nuits qu'il passe dans les veilles & dans la priere, que ce son ne frappe son cœur, & ne remette de nouvelles larmes dans ses yeux. Je diray d'auantage, quand son Maistre après sa resurrection, daigna s'aparoistre à luy en particulier ; il fut transporté d'un plaisir qu'à peine il pût supporter. Il pleura, mais si ce fut de ioye, ce fut aussi de douleur, d'auoir renié celuy dont il receuoit cét amoureuse visite. La lumiere dont son corps étinceloit, luy reprochoit à son aduis, l'aveuglement de sa perfidie ; & plus il y voyoit de majesté & de gloire, plus il se sentoit

S. Jean
ch. 21.

coupable de l'avoir abandonné. Lors qu'il se voit interrogé pour la troisieme fois, s'il l'aimoit ; cette repetition le fait fondre en larmes. Il la prend pour vn secret & iuste reproche de son infidélité , & c'est en pleurant, qu'il respond , *Seigneur, vous sçavez que ie vous aime.*

2. Ep. de
S. Pierre
chap. 1.

Pécheurs, qui l'avez renié mille fois plus criminellement que Saint Pierre , ne voulez-vous pas l'imiter en sa Pénitence ? Il vous a fait hommes raisonnables ; mais ce qui est vne faueur beaucoup plus grande ; il vous a fait vn peuple esleu , vne nation sainte , & vn sacerdoce Royal. Il a consacré vos corps , & vos ames ; il en a fait ses Temples, il y a choisy sa demeure. Il vous a nourris de sa chair, il vous a fait des membres de son Fils, il vous a receus pour ses enfans, il vous a préparé son Royaume. Et au lieu de reconnoistre cette foule de bien-faits ; au lieu d'estre fidèles à vn bien-faïcteur si liberal ; vous l'avez renié souuent à la voix d'une femme , vous avez souillé son Temple, vous y avez placé des Idoles, vous l'en avez banny ? Vous vous estes assis à la table des Démons aussi bien qu'à la sienne, vous avez

fait des membres de son Fils, les membres d'une paillardie. Vous vous estes déclarez les ennemis, vous avez renoncé aux prétensions de son Empire, vous vous estes rendus esclaves du monde. Il n'a pas falu vous presser beaucoup pour vous porter à cette trahison. Il n'a point esté besoin d'employer, ni de grandes menaces, ni la veüe des cheualets, des rouës, & des fournaies; Vous avez à la moindre tentation d'un plaisir sensuel, quitté lâchement celuy qui vous préparoit un torrent de volupté. Si l'on vous a reproché quelque acte d'humilité, & de deuotion, vous en avez eu honte comme d'un crime. S'il a falu seruir un homme, complaire à un grand, faire une fourbe, ou une violence pour luy; vous avez dit, ie ne connois point Dieu. Comment pensez-vous sortir de cét abyssine d'infidélité. La lumiere de la Nature & de la raison ne vous en peut decouurir la profondeur. Quand mesme vous l'auriez reconnuë par leur moyen, elles ne vous en pourroient pas retirer. La voix des Coqs retentit tous les iours à vos oreilles. On vous parle incessamment de l'horreur de l'enfer, & de la feuerité des Iuge-

1. aux Cor.
chap. 5.

mens de Dieu. Mais ce n'est pas assez de ces voix, ou plustost de ces foudres que vous entendez; pour les entendre trop souvent, ils ne font point d'impression sur vos esprits. Il faut donc que Iesus vous regarde, mais d'un regard d'amour; mais d'un regard de Pere, & non pas de Iuge; d'un regard de Médecin, & non pas de bien-faicteur offensé. Ses yeux ne s'arrestent pas seulement sur les justes; ils lancent leur plus favorables regards sur les pécheurs qui se repentent par leur lumiere; ils éclairent leurs plus épaisses ténèbres; ils amolissent leur plus grande dureté; ils fondent leur plus froides glaces; ils rompent leurs plus fortes chaînes; ils guérissent leurs plus dangereuses maladies. Rien ne résiste à leur puissance, parce qu'ils sont lancez par un amour victorieux de toutes choses, & qui pour son premier trophée, oste la volonté de luy résister. Si vous recevez un de ses regards, vous verrez en mesme temps l'horreur de vos ingrátitudes, l'abomination de vos plaisirs, le dérèglement de vostre conduite, l'erreur de vos anciennes Maximes, le peril de vostre estat present, & le mal-heur dont un
aueoir

auenir infaillible vous menace. Tous ces
 voiles que vous auez tendus , ou que vous
 vous estes laissé mettre sur l'esprit, tombe-
 ront, & les choses vous paroistront dans
 la verité? Vous verrez que ce que vous auez
 creu estre vne action permise, est vn crime
 défendu; Que ce que vous preniez pour vne
 vertu heroïque, est vne grande abomination
 deuant Dieu; Que les routes où vous mar-
 chiez, vous menoient à la mort, & que vos
 péchez surpassent le nombre des cheueux
 de vostre teste, & des sablons du bord de
 la mer. Vous verrez que l'on vous a trom-
 pez; Que l'on vous disoit paix, paix, & que
 la guerre estoit dans vostre cœur, ou plu-
 tost que vos cœurs estoient de mal-heureux
 esclaves, que le Démon auoit enchainéz
 sans qu'ils aperceussent leurs chaines. Que
 ferez-vous en découurant des veritez si re-
 doutables? Irez vous soudain trouuer vostre
 Iuge, pour obtenir la remission de vostre
 parjure? Non, sans doute; si vous suiuez la
 lumiere du regard de Iesus-Christ, vous ne
 vous hasterez pas tant; Saint Pierre vous en
 donne l'exemple. Il ne se sert point de pa-
 roles humbles & ardentes pour demander

grace de sa faute , craignant avec raison qu'on ne les soupçonne de n'estre pas sinceres ; Il s'est feruy de sa langue , ou plutoſt il en a mal-heureuſement abuſé pour renier ſon Maïſtre ; elle eſt polluë , & il la veut purifier par ſes larmes , auant que de l'employer pour confeſſer ſon infidélité. Ne parlez donc pas , mais pleurez. Le langage des larmes ne peut eſtre accuſé de déguiſement, il eſt plus fort que celuy des prieres. Le diſcours ne montre pas toutes les penſées de l'homme ; mais les larmes découurent tous ſes ſentimens, toutes ſes affections, toutes ſes douleurs, tous ſes beſoins , toutes ſes miſeres. Vous ne deuiiez pas vous ſouiller, après auoir quitté toutes vos ſouilleures dans l'eau du Baptême ; mais puis que vous n'avez pas gardé la pureté que vous y avez receuë avec ſi peu de trauail ; il ne vous reſte que la fontaine de vos larmes pour la recouurer. Il eſt vray que l'eau n'en eſt pas ſi douce ; & ſeroit-il iuſte que vous reuinſſiez à l'innocence avec la meſme facilité que vous l'auiez perduë ? Ne ſeroit-ce pas vous donner vne ouuerture pour vous iouër de la Grace de Dieu , & de ſes jugemens ? Ne

regardez donc pas si l'eau des larmes est amère, mais considérez qu'elle est vn remede assurez pour vous purifier, & pour vous guérir parfaitement. Vous estes poursuiuis, ou plustost vous estes déuorez par les passions qui vous déchirent, comme des chiens impitoyables : Accourez à la source des larmes, pour vous sauuer de leur poursuite, & pour receuoir la guérison de leurs morsures. Les chiens enragez craignent moins l'eau des fontaines, que les Démons ne craignent celle des yeux des Pénitens. N'est-il pas vray que c'est par vos yeux que la mort est entrée dans vostre ame? Qu'ils vous ont montré ce que vostre cœur a désiré, qu'ils vous ont fait égarer, qu'ils vous ont trompez, qu'ils vous ont brûlez, qu'ils vous ont liurez à vos ennemis? Faites les seruir à vostre salut, par leurs larmes, puis qu'ils ont esté les principaux instrumens de vostre perte. Ils ont donné entrée à la mort, qu'ils la donnent à la vie. Ils vous ont ietté dans les pieges, qu'ils vous en retirent. Ils vous ont fait égarer, qu'ils vous remettent dans le bon chemin. Ils vous ont trompez, qu'ils vous fassent voir la verité du mal-heureux

estat où vous estes. Ils ont allumé le feu, qu'ils l'esteignent. Ils vous ont souillez, qu'ils vous purifient. Ils vous ont scandalisez; ie ne veux pas comme le Fils de Dieu l'ordonne, que vous les arrachiez; mais ie vous demande de sa part, que vous en esteigniez la lumiere inconsiderée, & la chaleur impudente, par les pleurs qu'y enuoyera vn cœur contrit & humilié. Car c'est celles-la seulement qui ont la puissance de faire toutes les choses que ie viens de dire. Si la tendresse de la nature, si la mauuaise honte, si le dépit, vous les mettent dans les yeux; n'attendez d'elles ni vostre purification, ni vostre santé, ni vostre grace. Leur source sera bien-tost tarie, & si pour quelque temps, elles ont vn peu appaisé les ardeurs de vos conuoitises, & adoucy la douleur de vos playes; bien-tost les vnes se rallumeront, & l'autre se rengregera avec plus de peril qu'auparauant. Demandez donc à Dieu les larmes qu'il met en sa présence, & dont il entend la voix. Elles vous épargneront la honte de confesser vos infamies. Elles ne rougissent point en demandant la Grace des plus grans crimes, & elles impetrent tout

ce qu'elles veulent. Ce sont des prières muettes plus puissantes que celles que forme la bouche. Elles ne disent point à Dieu, pardonnez, & elles méritent le pardon. Elles ne plaident point intelligiblement, & elles font gagner la cause au coupable. Ce n'est pas assez que vos larmes sortent de votre cœur ; il faut qu'elles en coulent durant toute votre vie. Considérez si ce terme vous paroît trop long, qu'elles empêchent que vous ne brûliez éternellement dans les enfers. Et quelques années d'une salutaire tristesse, sont-elles comparables à l'éternité de ces maux insupportables dont elles vous déliurent, & à la grandeur de ces biens incompréhensibles, qu'elles vous font acquérir ? Ou pleurer quelque temps, ou brûler toujours ; sont ce deux choses dont le choix doive estre fort difficile ? Y a-t-il lieu seulement de délibérer ? Que pouvez-vous voir qui ne vous oblige à fondre en larmes, si vous avez tant soit peu de Foy ? Pouvez-vous regarder le Ciel, & ne pleurer pas d'avoir perdu une si belle demeure ? Pouvez-vous contempler la lumière du Soleil, & ne pleurer pas les ténèbres où vous estes ense-

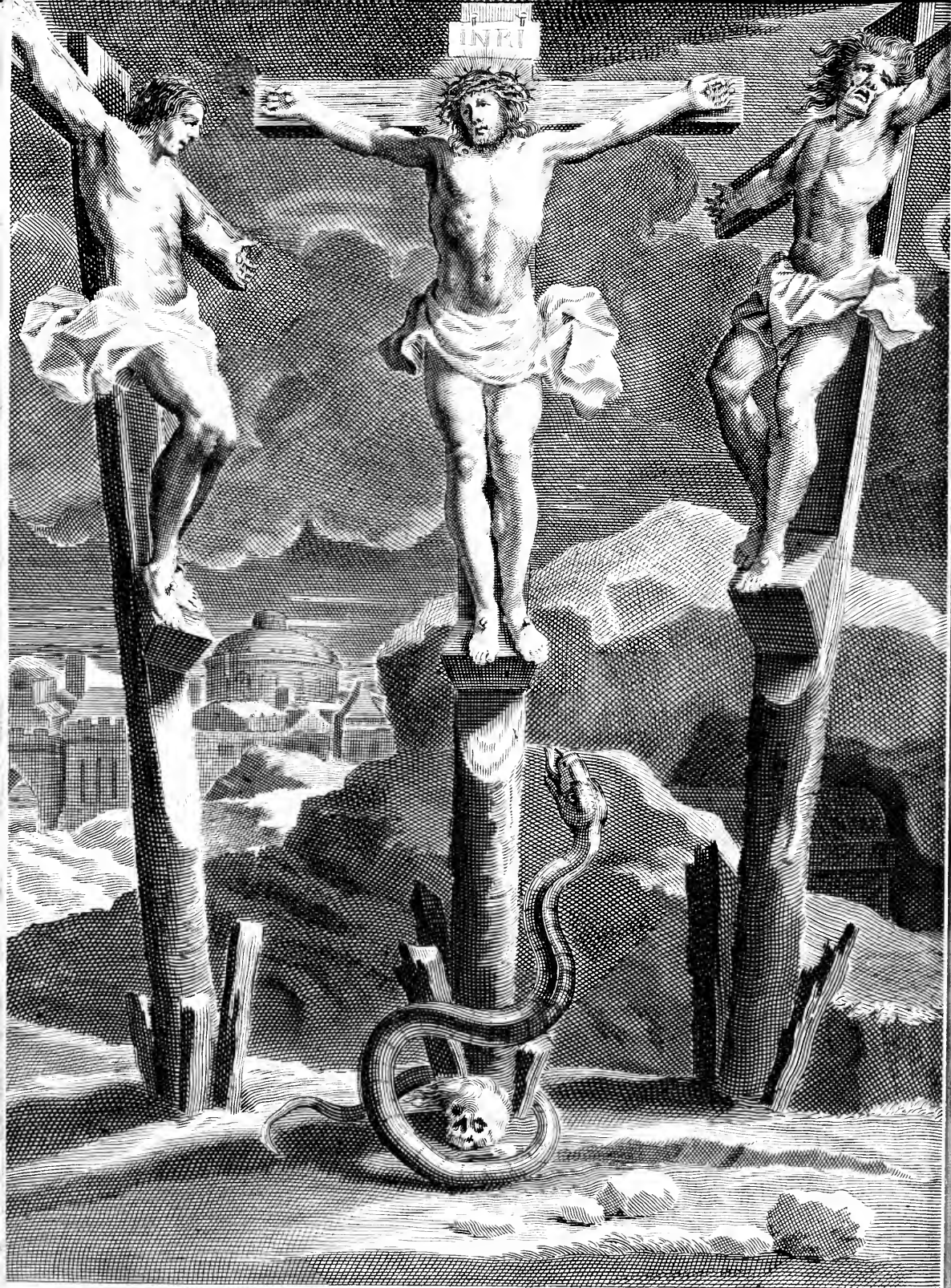
uelis ? Pouvez-vous observer le mouvement si réglé de tous les astres, & ne pleurer pas les desordres de vostre vie ? Pouvez-vous ietter les yeux sur la terre, & ne pleurer pas de ce que par vos crimes vous y attirez la malediction de Dieu ? Pouvez-vous arrester la veüe sur la beauté mortelle d'une femme, & ne pleurer pas de ce que vous la preferez à la beauté immortelle de vostre Souuerain ? Le Trône des Roys, & la Pompe de leur Cour, ne vous doiuent-ils pas faire pleurer de ce que vous auez renoncé au Trône du Roy des Rois, pour vous faire esclaves du Diable ? Les concerts que vous entendez, ne vous doiuent-ils pas faire pleurer de ce que vous auez perdu ceux des Anges, & que par vos passions l'harmonie de vostre ame, est si mal-heureusement troublée ? L'or, l'argent, & les pierreries qui frappent vostre veüe de leur éclat, ne vous doiuent-ils pas faire pleurer la perte des richesses célestes, que vous auez si follement dissipées ? Les viandes délicates dont vous vous nourrissez, ne vous doiuent-elles pas faire fondre en larmes, dans la pensée que vous auez mille fois profané la viande de la table Sacrée, c'est à dire la chair de nostre Dieu ? Si vous estes

veritablement Pénitens, vous tirerez de tous ces objets, les ruisseaux salutaires que ie demande à vos yeux, qui réjouiront la maison du Seigneur, & se changeront pour vous, en vn torrent de volupté qui ne s'écoulera jamais. La terre est le lieu de semer la gloire; mais cette diuine semence ne fructifie point, si on ne la iette en pleurant. Après vn peu de temps, on en recueille la moisson avec des chants d'allegresse, & de triomphe. Ne songez donc pas tant aux trauaux, & aux difficultez de la culture, que vous ne songiez d'auantage aux plaisirs, & à l'abondance de la moisson. Enfin, souuenez-vous que vostre Sauueur & vostre Iuge, n'a pas dit; *Bien-heureux ceux qui rient, mais bien-heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolez.* Quand ie vous demande des larmes continuëles, ie n'entens pas que vous fassiez toûjours de nouveaux péchez qui vous obligent de pleurer; Ce seroient des larmes criminelle, & qui offenceroient vostre Iuge, au lieu de le fléchir. Je veux que ce soient des larmes de Pénitence; & ne sçauiez-vous pas, que faire Pénitence, c'est pleurer les mauuaises actions que l'on a commises, & n'en commettre plus qu'il faille pleurer de nouveau. Pleurez comme Saint

Ps. 25.

S. Math.
chap. 6.

Pierre; & comme luy, après auoir vne fois renié vostre Sauueur, confessez le toute vostre vie, & soyez en disposition de mourir pour luy. Que vostre aueuglement passé, vous éclaire à l'auenir. Que vostre cheute, vous affermissé, & vous fasse connoistre, que rien n'est ferme, que ce que la grace veut soutenir. Saint Pierre deuient si fort après estre si honteusement tombé, qu'il fortifie ses freres, selon la promesse de son Maistre, & qu'il confesse deuant Neron, celuy qu'il auoit renié deuant vne chétieue femme. Pleurez donc comme luy, & espérez en la benignité de vostre Sauueur, qu'il fera seruir vos péchez précédens, à vostre innocence, & vous portera à vn plus haut degré de Vertu, que n'estoit celuy dont vos offences vous ont fait tomber. Tout coopere en bien à ceux qui l'aiment, & les crimes les plus opposez à son amour, seruent à l'augmenter quand il veut faire misericorde à vne ame veritablement Pénitente. Or vn nom si saint, n'appartient qu'à celle qui ne se iouë pas de sa bonté par des recheutes continuëles, mais qui ayant esté si heureuse que d'ouïr ces fauorables paroles, *ta Foy t'a guérie*, se souuient touiours de celle-cy, *va, & ne péche plus.*





LE LARRON CONVERTY

PAR IESVS-CHRIST MOVRANT.

DIX-NEVVIESME TABLEAV.



VOVS voyez trois hommes attachez sur des croix toutes semblables , & qui par l'égalité de leur suplice paroissent coupables de mesmes crimes. Mais il y a toutefois entr'eux vne extrême difference. Celuy du milieu qui porte vne couronne d'espines sur la teste, est le Maistre de toutes les couronnes des Roys , & c'est luy qui les affermit sur leur teste, ou qui les fait tomber comme il luy plaist. Ses péchez ne l'ont pas mis sur ce bois ignominieux. Son innocence est toujours demeurée victorieuse de la calomnie ; mais sa Vertu, sa Doctrine, & ses Miracles, attirant le peuple après luy ; les Pha-

rifiens, les Prestres, & les Docteurs de la Loy ne l'ont pû souffrir. Sa reputation a fait son crime, & ce qui le deuoit absoudre, l'a fait condamner. Ses enuieux ne se fussent pas souciez qu'il eust presché des erreurs, s'il n'eust point eu de suite; & pourueu que leur domination n'eust eu rien à craindre, ils ne se fussent point mis en peine de défendre la verité. Ces deux crucifiez, sont deux insignes larrons, qui meritoient pour leur voleries, & pour leurs meurtres, vn suplice encore plus rude. Mais s'ils se sont trouuez semblables en leur mauuaise vie, & en leur infame punition, ils sont bien differens en leur mort. Tous deux d'abord ont blasphémé le Fils de Dieu, comme vn imposteur, qui ne pouuoit se déliurer luy-mesme de son suplice; mais l'vn éclairé d'vne lumiere celeste, l'a reconnu pour son Sauueur, & l'autre est demeuré dans ses blasphêmes. Tout ce que l'Art de la Peinture peut faire de plus acheué, paroist en la posture du corps de nostre Seigneur, attaché sur la Croix. Voyez comme les nerfs, & les muscles des bras & des jambes, sont bandez, ce qui marque que les bourreaux ont

*En Saint
Mathieu
ch. 16.*

tiré les pieds, & les mains pour les clouër. Les veines ne paroissent pas fort grosses, à cause que tout le sang en est presque sorty dans la flagellation. L'estomach est enflé, & les costes qu'on pourroit aisément compter, sont hors de leur place. Le visage est d'un homme mourant, & qui souffre des douleurs estranges. Il est presque tout couuert de poussiere meslée de sang, & toutefois on ne laisse pas d'y decouvrir vne douceur si majestueuse, & vn air si triste & si haut tout-ensemble, qu'on ne peut le regarder sans estre touché de pitié, & de respect. Les yeux sont à demy fermez, la bouche entr'ouuerte, la teste pend vn peu sur vne espaule, & l'on iuge aisément qu'il est prest à rendre l'esprit. Le Peintre n'a pas oublié de mettre au milieu de la Croix, vn morceau de bois, sur lequel le corps de nostre Seigneur reposoit, afin que son poids ne déchirast point ses mains, & ne le fist tomber par terre. Regardez ce mal-heureux qui a continué à le blasphemer. Il semble qu'on entend ses maledictions; ses yeux farouches, sa grimasse hideuse, ses contorsions éfroyables; enfin, tout l'air de son visage fait con-

noistre son deſeſpoir. Au contraire on lit ſur celui de ſon compagnon , vne douleur profonde , qui eſt toutefois meſlée de quelque ioye. Sa veuë eſt arreſtée ſur le Sauueur, & ſes regards paroiffent pleins d'amour, de reſpect, de crainte, & d'eſpérance tout-enſemble.

En éfet, toutes ces choſes ſe rencontrent dans ſon ame en meſme temps , & pour conſidérer ce que la grace y fait , il faut quitter l'oſſervation des merueilles que le Peintre a ramaffées dans ce Tableau. Dans l'ordre de la Nature , Dieu n'a fait que des miracles , & il n'eſt pas moins grand en la production des plus petites Créatures , que des plus excellentes. Toutefois ſa grandeur paroift ſans doute dauantage dans celles qui ſont les plus nobles, comme dans les Cieux, dans le Soleil, dans les Aſtres, & dans l'Homme ; pour qui toutes ces choſes ſont faites. De meſme dans l'ordre de la Grace , Dieu eſt merueilleux en la conuerſion de tous les pécheurs , & il n'y en a point qui ne ſoit vn chef-d'œuvre impoſſible à toute autre puiſſance qu'à la ſienne. Il eſt vray neantmoins qu'il y a de certains changemens de cœur,

qui se font d'une maniere si admirable en toutes leurs circonstances, qu'on peut les nommer des miracles extraordinaires, que la grace se plaist de rendre uniques, pour faire adorer la puissance secrette de son auteur sur les volontez humaines, qui semblent les plus invincibles. Iesus-Christ a voulu nous donner un exemple de cela dans les diverses resurrections corporelles qu'il a faites durant sa vie, & que l'Evangile a principalement remarquées. Celle de la fille de Iairus fut connue de peu de personnes: celle du fils de la veufue de Nain fut sceüe de tous les habitans de la ville, & ils s'écrierent qu'un grand Prophete s'estoit leué parmi-eux. Mais quand Lazare au bout de quatre iours, sortit du Sepulchre; ce miracle inouy fit un si grand bruit, que toute la ville de Ierusalem en fut esmeüe, & que les Docteurs, les Scribes, & les Pharisiens, voyant qu'ils n'en pouuoient obscurcir la gloire, & que tout le monde alloit suiure son auteur, resolurent de le faire mourir. Cependant à considérer la chose en soy, la resurreccion du dernier n'estoit pas plus merueilleuse que la resurreccion des deux au-

*S. Math.
ch. 5.
S. Luc.
chap. 7.
Iean.
ch. 11. 12.*

tres, puis que la merueille consistoit à faire passer des morts de la priuation à l'habitude, c'est à dire, à leur rendre la vie après l'auoir perduë, ce qui n'appartient qu'à Dieu. La mort spirituëlle qui arriue par le péché, est égale en foy dans tous les pécheurs, & la grace seule peut rendre à l'ame, la vie dont elle s'est priuée, & luy rendant vn bien si précieux, elle opere touïours tres-diuinement. Souuent mesme quand elle semble moins déployer sa force, c'est alors qu'elle agit plus puissamment. Comme dans la guerre charnelle, il se fait quelquefois de nuit des actions plus belles, que ne sont celles qui estant esclairées du iour ont d'auantage d'éclat : Ainsi dans cette guerre sainte où les armes sont toutes spirituëlles, la Grace opère souuent en secret, & comme dans les ténèbres, des choses si admirables, en certaines personnes, que si elles estoient conneuës, il n'y a point de doute qu'elles ne fussent trouuées incomprehensibles. Mais elle se plaist à se cacher, & elle ne rend ses grans coups visibles, que pour monstrier qu'elle en pourroit touïours faire, & pour enseigner en mesme temps aux pécheurs

cheurs à craindre, & à esperer. Car s'ils estoient frequens, chacun s'en promettroit vn en sa faueur; & si l'on n'en voyoit iamais, plusieurs ayant perdu l'esperance d'un secours extraordinaire, dans des maux qui ne sont pas connus, perdroient tout desir d'embrasser la Pénitence, & toute confiance en la misericorde diuine. Ainsi la conuersion du Larron est vn Tableau à deux visages. Le regardant d'un costé, il asseure les plus grans pécheurs; & le considérant de l'autre, il les épouuante: mais de tous les deux, il confond la raison humaine, il abaisse l'orgueil de l'esprit, & donne sujet de s'écrier, *ô hauteur! ô profondeur des richesses de la sagesse de Dieu, que ses iugemens sont incomprehensibles, & ses voyes inscrutables!* *Epistre aux Rom. ch. 11.*

La Foy vient de l'ouïe, ou des yeux; de celle-là par la Prédication de la parole diuine, que la grace porte dans le cœur; & de ceux-cy par la veüe des miracles. Mais qu'a entendu le Larron? Qu'a-t-il veu pour croire en Iesus-Christ? Iamais il ne l'a ouy prêcher de cette façon admirable qui faisoit dire que nul homme n'auoit parlé comme luy: Et il n'a esté témoin d'aucun miracle. *Chap. 10. En S. Jean chap. 7.*

Tout ce qu'il voit en luy le doit empêcher de le prendre, ie ne diray pas pour Dieu, mais mesme pour vn homme innocent. Car quel rapport d'un gibet ignominieux sur lequel il va rendre l'esprit, des outrages qu'on luy a faits, du mépris public où il est exposé, des maledictions qu'on luy donne, de la haine que chacun témoigne contre luy, & de l'abandonnement de toutes les créatures, avec la diuinité qui est incapable de sentir toutes ces injures ? Les Apostres qui luy ont veu faire tant de miracles, & entendu de sa bouche des veritez admirables l'ont abandonné. Pierre qui l'auoit si glorieusement confessé pour le Fils de Dieu viuant, l'a renié. Iudas à qui il auoit donné son corps, la vendu. Et ce Larron le voyant dans la mesme peine que luy, le reconnoist pour son Sauueur. Il le voit dans les tourmens, & il l'adore comme dans la gloire. Il le voit sur vne Croix, & il le prie comme s'il le voyoit assis sur vn Trône, dans le Ciel. D'un Larron infame il deuient vn Euangeliste célèbre. D'un assassin, il se fait vn Confesseur, & d'un meurtrier vn Prophete. Pierre a esté vn larron dans la maison de Caïphe, car il a

volé à son Maistre la reconnoissance qu'il luy deuoit ; & ce larron deuient vn Pierre genereux , & fidèle , estant sur la Croix , où il confesse que Iesus-Christ, qu'il n'auoit iamais connu, estoit son Dieu. Il en prend la défense contre son compagnon qui le blaspheme, & il le prononce innocent , quoy qu'il ne soit point informé de la iustice de sa cause, ni de la maniere dont il a esté iugé. Voyez combien d'actes de vertus, il exerce tout à la fois. Il montre sa charité en reprenant son frere , qui offence le Fils de Dieu par ses maledictions, & par ses reproches. Il tâche de luy donner la crainte de leur commun iuge. Il luy represente l'estat où il est qui le deueroit empêcher d'insulter sur celuy de nôtre Seigneur. Il l'aduertit de se iuger soy-mesme , & non pas les autres. Il s'accuse en son particulier ; il accepte la peine qu'il souffre comme équitable , & proportionnée à ses mauuaises actions. Enfin, il fait l'Apologie du Sauueur , de peur qu'ayant dit, *nous sommes dans la mesme condamnation* ; il ne semblaist qu'il le voulust enueloper dans les mesmes crimes. Ne voila-t-il pas vne humilité profonde, vne sincerité admirable, &

*En Saint
Mathieu,
ch. 27.*

*S. Luc,
ch. 23.*

vne iustice merueilleuse ? Iamais pénitent a-t-il mieux accompli toutes les parties de la Pénitence ? Sa confession est publique, sans excuse, sans déguisement ; personne ne le contraignoit de s'accuser, personne ne l'accusoit, personne ne luy faisoit des reproches ; mais la Grace luy fait faire contre luy-mesme l'office d'accusateur, & de iuge ; & par-là il merite d'estre absoûs, & d'entrer dans vne gloire où il ne peut plus craindre d'estre ni accusé, ni condamné. La iustification à la vérité n'est pas volontaire en son choix, mais elle le deuient en l'acceptation humble, & amoureuse qu'il en fait. Il pouuoit demander à celuy qu'il reconnoist pour Seigneur, qu'il le déliurast de son tourment : Mais il ne songe point à sortir d'une peine qu'il confesse auoir meritée, & qu'il est bien-aise de souffrir pour expier ses péchez. Il songe au Iugement éternel de l'autre monde, & non pas à celuy qui a esté prononcé en ce monde contre luy. C'est le premier qu'il apprehende, & il desire que Iesus-Christ se souuienne de luy comme Iuge des viuans, & des morts, afin de ne le iuger pas en sa fureur ; mais avec miséricorde. De cette fa-

çon, ayant commencé à endurer la mort de la croix comme vn larron, il acheue de l'endurer comme vn Martyr, & il ne merite pas moins, reconnoissant Iesus-Christ crucifié pour son Dieu, que s'il eust esté crucifié pour luy. Voulez-vous voir sa contrition ? Elle paroist en la défense qu'il prend de celuy qu'il a offencé. Car l'amour ne peut souffrir que l'on accuse le bien-aimé, & il veut que chacun reconnoisse son innocence. Quand il n'a pas moyen de luy prester la main pour le retirer d'un malheur où il est tombé, il luy preste la langue pour l'excuser, ou pour publier l'injure qui luy est faite. Le vray Amant oublie ce qu'il souffre, & ne songe qu'à ce que souffre la personne qu'il aime ; s'il luy parle de ses interets, c'est après auoir témoigné du zele pour les siens ; c'est après s'estre mis en estat de luy plaire. Voila ce que fait le larron conuerty, après qu'il s'est purifié par la Foy, par la Confession de ses crimes, par l'acceptation de sa peine, & par la défense de Iesus-Christ.

Il luy dit, *souuiens-toy de moy, Seigneur, quand tu viendras en ton Royaume.* Toutes

ces paroles sont admirables, & marquent merueilleusement bien les dispositions excellentes de ce Pénitent merueilleux. Si d'abord il eust demandé au Fils de Dieu qu'il se souuint de luy, il eust esté temeraire ; mais s'il ne luy eust iamais rien demandé, il n'eust pas parut croyant. Il l'auoit défendu comme iuste ; mais c'estoit peu de chose , il falloit reconnoistre pour son Roy, & pour son Dieu. Souuent les mauuais Iuges enuelopent dans vne mesme Sentence de mort, des innocens, & des coupables ; & il arriue quelquefois que ceux-cy déchargent ceux-là au lieu du suplice. Mais on n'auoit iamais veu que ce larron, qui eust demandé à vn homme mourant d'vn suplice infame comme le sien, vn souuenir lors qu'il seroit dans son Royaume ; Qui pouuoit le luy faire connoistre en cette qualité, à l'heure qu'il parloit ainsi ? Où est la Majesté de son visage ? Il l'a entierement défiguré ? Quels regards foudroyans sortent de ses yeux, pour porter le respect & l'obéissance dans son cœur ? Ils nagent dans la mort qui les va bien-tost fermer. Qu'elle Couronne a-t-il sur la teste ? Elle est faite

d'espines piquantes, & on l'y a mise, non pas comme vn ornement Royal, mais comme vn suplice ignominieux. Quels trefors a-t-il dans les mains à distribuër ? Elles sont attachées par des cloux qui les déchirent ? De quelle pourpre est-il reuestu ? De celle de son Sang qui distille de toutes ses veines. Où est sa cour, où sont ses armées ? Tous ses Disciples l'ont abandonné ; & ces Soldats qui enuironnent sa Croix, sont pour empêcher qu'on ne le déliure. Que dit-il de si merueilleux & de si diuin, qui puisse faire croire qu'il est vn homme extraordinaire ? Il a proferé peu de paroles, & toutes montrent sa foiblesse & sa dépendance de Dieu. Il a dit, i'ay soif ; vn Dieu est-il capable d'alteration ? Il s'est plaint de l'abandonnement de son Pere ; vn Dieu a-t-il besoin du secours d'autrui ? Il a donné sa Mere à son Disciple, vn Dieu peut-il naistre d'une femme ? Enfin, le larron ne voit rien, n'entend rien qui ait la moindre marque de grandeur, en cét homme crucifié ; bien loin d'en voir de Maistre du Royaume céleste ; & toutefois il demande qu'il se souuienne de luy quand il y sera arriué. Il faut

I. aux Cor.
chap. 2.

donc qu'il connoisse que c'est par la Croix qu'il y doit entrer ; & connoistre Iesus-Christ crucifié , n'est-ce pas sçauoir tout ce que Saint Paul sçauoit ? N'est-ce pas estre plus éclairé que les Apostres , qui n'entendoient rien au discours qu'il leur faisoit des souffrances dans lesquelles il vâ expirer. D'où vient que ces brebis si cheres , ces brebis nourries de sa main, ces brebis qui ont ouy si souuent sa voix , sont dispersées , parce que le Pasteur a esté frappé ; & que ce loup rauissant deuient vne brebis douce & obeissante , sans entendre mesme la voix extérieure du Pasteur , sur qui Dieu fait passer tous les flots de sa colere ? C'est qu'il connoist que ce n'est pas pour ses péchez qu'il est traité de cette sorte. Il penetre le Mystere de la Redemption , & il découure que ce Criminel apparent iustifie les vrais coupables : que c'est pour les péchez des hommes qu'il porte ses playes ; ou plustost sans songer aux autres, il confesse dans son cœur, que c'est luy qui l'a mis en cet estat. Il voit en son corps déchiré , les éfets d'une cause qu'il déteste de tout son cœur. Deux Apostres luy ont autrefois demandé d'estre assis,

l'un

l'un à sa droite, & l'autre à sa gauche, quand il seroit dans la gloire de son Royaume, qu'ils considéroient comme terrestre. Ce bien-heureux Larron est à la droite d'un homme mourant comme criminel, & il le prie de se souuenir de luy quand il sera en possession de sa Royauté, qu'il regarde comme spirituelle. Il n'explique point à quoy il desire que ce souuenir se termine, mais il laisse à la libéralité, & à la volonté de son Roy, de faire de luy ce qu'il voudra. Il mon-
troit par cette soumission aueugle, qu'il reconnoissoit en luy de la sagesse, de la puissance, & de la bonté, de la sagesse pour choisir le rang qui luy estoit propre; de la puissance pour le luy donner, & de la bonté pour ne regarder pas qu'il en estoit indigne. Il ne dit pas de bouche comme le Centenier; *le suis indigne que vous entriez* dans ma maison; mais desirant d'entrer dans la maison de Dieu, & n'osant expliquer ce desir, son silence est vne confession admirable de son indignité. Cette priere contient peu de paroles, mais le sens enferme beaucoup de Mysteres, comme ie viens de représenter; la langue y a peu de part, mais

S. Luc.
chap. 7.

le cœur s'y répand tout entier. L'amour l'enflame, & la fait monter deuant Dieu comme vn encens précieux, en odeur de suauité. Que dis-je, elle luy ouure les Cieux, & celuy qu'il prie d'une façon si nouvelle, & si diuine, luy dit, *aujourd'huy tu seras en Paradis avec moy*. Ne semble-t-il pas qu'il y a vn combat entre Iesus-Christ & ce Larron; de la Foy, de l'Espérance, & de la Charité de l'un, avec la bonté, & la magnificence de l'autre. Le Larron croit contre toute raison, il espere contre toute apparence, il aime contre toute les regles de la sagesse humaine; & Iesus-Christ l'enseigne sans luy parler, l'illumine par ses ténèbres, le guérit par ses playes, & le ressuscite en perdant la vie.

Vn si grand exemple de Pénitence à l'heure de la mort après vne vie passée dans le larcin, & dans le meurtre, doit donner sans doute vn doux sujet d'esperer misericorde aux plus grans pécheurs. C'est comme j'ay déjà dit pour les empêcher de se porter au desespoir, que le Fils de Dieu a voulu faire ce miracle de sa Grace, & en remettant de si grandes dettes à ce Larron, vn Saint Père a dit, Qu'il a escrit des lettres d'assurance à

» tout le genre humain ; Que l'absolution
 » d'un desespéré, est la consolation, & l'e-
 » sperance de tout le peuple, & qu'un bien-
 » fait particulier est devenu vne liberalité
 publique. Sur la Croix ce saint voleur a esté
 l'Evangéliste de Iesus-Christ ; maintenant il
 est, & il sera dans tous les siècles, le Doc-
 teur de sa Grace victorieuse, & le Prédica-
 teur de l'esperance en sa miséricorde. Après
 qu'un homme qui n'auoit iamais eu la crain-
 te de Dieu deuant ses yeux, qui des sa ieu-
 nesse s'estoit adonné aux larcins, qui auoit
 trempé souuent ses mains dans le sang des
 hommes, qui sur le point d'expirer par vne
 cruelle mort, de passer à celle qui est encore
 plus épouuantable dans les Enfers, à cause
 qu'elle ne finira iamais, a receu non seule-
 ment la remission de ses crimes, mais la pro-
 messe de l'entrée du Ciel, par la bouche du
 Fils de Dieu, qu'il n'auoit iamais veu, qu'il
 auoit mesme blasphémé durant quelque-
 temps comme son compagnon ; Quel pé-
 cheur doit desespérer de la bonté de celuy
 en qui il fait profession de croire, dont il est
 frere, dont il est membre, au nom duquel
 il a esté baptisé, qui par sa mort à droit de

prétendre au Paradis ? Comme la confession du larron fut plus glorieuse que celle de S. Pierre, parce que celui la reconnoist Iesus-Christ pour le Seigneur, quand il meurt comme vn coupable, & que celui-cy le confesse Fils du Dieu viuant, après luy auoir veu faire vn nombre infiny de miracles; ainsi l'on peut dire, que l'esperance qu'ont les grans pécheurs en la clémence diuine, est plus recommandable que celle qu'ont les gens de bien. Car les derniers ayant obserué ses commandemens, ne peuuent douter que le iuste Iuge ne leur rende la couronne de Iustice ; & les derniers au contraire ont tout sujet de craindre, qu'en cette qualité, il ne leur face souffrir vne peine proportionnée à leurs offences. Quand donc, ils ne laissent pas d'attendre des effets de sa bonté, lors qu'ils sont les plus dignes des effets de sa colere ; il faut qu'ils conçoient vne merueilleuse opinion de sa clémence, que leur Foy soit bien viue, & leur Charité bien allumée ; ne se pouuant faire que ceux, qui attendent que Dieu leur pardonne beaucoup de péchez, ne l'aiment aussi beaucoup ; selon la Maxime que Iesus-Christ nous apprend en la con-

uerſion d'une autre grande péchereſſe. Les Amans , & les Epouſes courent en l'odeur des parfums des beautez de l'Epoux , par vn chemin ſemé de fleurs , & avec vne douce ioye. Les pécheurs qui ſont ſes ennemis , ne doiuent pas laiſſer de courir auſſi en l'odeur des parfums de ſa bonté , qui ſ'eſt répandue par toute la terre , laquelle eſt remplie de ſes miſericordes. Ceux qui ne la ſentent pas , & qui refusent de courir après elle , ou ont perdu l'odorat , ou ſont morts tout à fait. Le larron auoit les pieds attachez ſur la Croix , & neanmoins il a couru après ces parfums céleſtes , & ſa courſe a eſté ſi heureuſe , qu'il a trouué le Royaume du Ciel au bout de la carriere. De ſa Croix , cette odeur de vie ſ'eſt exaltée par tout le monde. Il y a ſeize ſiècles qu'elle dure , & elle eſt toujours auſſi forte qu'au commencement , pour recréer les cœurs des pécheurs abatus par la peſanteur de leurs crimes , & eſtoufez par la puanteur qui fort de leurs playes. Les plus enuieimées , les plus enuieillies , peuuent eſtre guéries en vn moment par ce Médecin , qui n'a pas beſoin de temps dans ſes operations , & qui reſſuſcite les ames tout d'un coup , auſſi bien

que les corps, quand il luy plaist de leur faire cette miséricorde. Il est toujours temps d'en demander la guérison, & si l'on a esté coupable en se les faisant soy-mesme, on l'est dauantage en les voulant garder, sous pre-texte qu'il est trop tard pour faire des reme-des ; ou dans la pensée qu'elles sont tout à fait incurables. Iamais la conuersion n'est trop tardiue quand elle est vraye. C'est vne Maxime verifiée, & consacrée dans le bon larron, & pour l'enseigner aux pécheurs, Iesus-Christ le fit monter de la Croix dans le Paradis, & changea son suplice en Marty-re. On fait vn estrange abus de l'esperance en la miséricorde, quand on s'en sert pour perséuerer dans les péchez iusqu'à la mort ; mais quand à la mort on ne veut pas esperer en cette miséricorde, dont on a si longue-ment abusé, on l'offence encore dauantage, parce qu'on doute tout à fait de son pouuoir, & qu'on luy égale le péché. Heureux ceux qui dès la pointe du iour ont trauaillé à dé-fricher leur cœur par la Pénitence ; mais ceux qui ne sont venus qu'à l'entrée de la nuit, lors qu'on ne pouuoit plus trauailler, ne doi-uent pas pour cela perdre l'esperance de re-

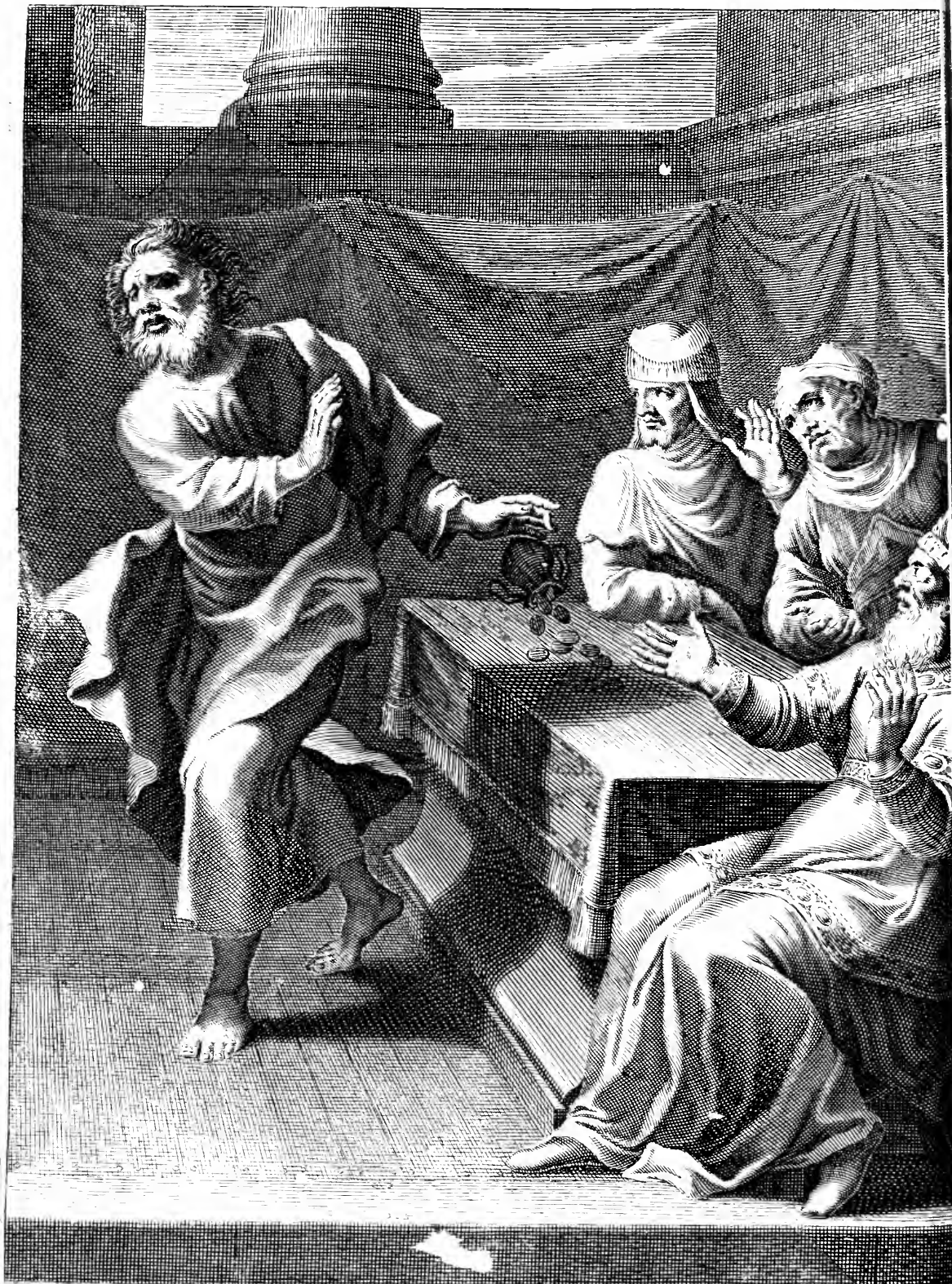
cevoir leur salaire, s'ils employent bien ce peu de temps qui leur reste. Quel admirable usage en fait le larron dont nous considérons l'exemple. Il exerce à la fois toutes les vertus Chrétiennes comme nous auons dit. Il croit, il espere, il aime, il est charitable pour son compagnon, il est doux, il est humble, il est sage, il est iuste, il est zelé, il est patient, il est fort. En mesme moment la terre de son cœur reçoit la semence, & la fait germer: En partant des barrières de la lice, il arriue au bout. Son Orient est à son Midy; son amour est aussi ardent que sa Foy est esclairée; il commence par où les autres finissent; & il semble qu'il ne veut laisser rien à faire d'heroïque aux autres Saints.

Mais comme la rémission de ses péchez, qui luy couste si peu de temps, fournit vn grand sujet d'esperance aux pécheurs, dans l'extrémité de leur vie, sa maniere d'agir que ie viens de représenter, n'en donne pas vn moindre de trembler à ceux qui veulent attendre l'heure de la mort pour se conuertir. S'ils se peuuent affeuer d'auoir sa Foy, son Esperance, sa Charité, & ses autres Vertus, qu'ils esperent sa recompence; Mais si personne ne peut se pro-

mettre ces biens, qui ne dépendent que de la pure miséricorde de Dieu, que personne ne diffère la Pénitence de ses péchez, en vne saison où pour vn larron qui la fait salutairement, vn nombre infiny de pécheurs ne l'ont faite que de bouche, & que pour leur condamnation. Il faut preuenir le iour par lequel nous auons accoustumé d'estre preuenus; & celui-là se iouë de la mort éternelle, & se trompe soy-mesme, qui continuë à pécher, parce qu'à la fin de sa vie, la Grace de Dieu le peut conuertir comme le larron. Il n'y a rien de si périlleux que cette seureté que l'on se promet en ce dernier moment; & c'est vne folie estrange de hazarder vne chose aussi importante que le salut éternel, sur quelques heures d'vne vie qui s'en vâ finir, & qui n'est plus propre à rien faire. Si le bon larron eust connu Iesus-Christ auant que de le voir sur la Croix, il n'eust pas différé à confesser son péché, & à luy demander miséricorde; Et peut-estre celui-là, qui entra le premier dans le Royaume de Dieu, n'eust pas esté le dernier dans la compagnie des Apostres de son Fils. L'heure où il s'est conuertiy a esté la dernière de sa vie, mais ç'a esté la première de la connoissance

noissance de ses fautes; de sorte que quoy que la conuersion ne se fasse qu'à la fin de ses iours, elle n'est toutefois ni tardive, ni differée. Il n'en est pas ainsi des pécheurs qui remettent volontairement à faire Pénitence, lors qu'ils ne pourront plus pécher. Ce delay est criminel, & ils se rendent indignes de la Grace qu'ils attendent, pour l'attendre trop assurément. Il faut aussi-tost qu'on se sent blessé, recourir aux remedes. Il faut choisir les plus rudes, parce qu'ils sont les plus certains; mais il ne faut pas se dégouter de leur rudesse; Plus long-temps on sent la douleur de la cure, & plus est-elle assurée. Chaque iour de la vie qui senfuit, doit servir pour gagner la vie qui ne s'enfuira iamais. Qui veut mourir dans l'innocence, doit viure dans la Pénitence, quand il l'a perduë. Les commencemens & le progrès, sont le présage de la fin. Le combat est le gage de la victoire, & la perséuerance seule gagne les couronnes. La Pénitence est vn bain volontaire où il se faut ietter soy-mesme, par vne resolution courageuse, au sortir du bain délicieux du péché, & celuy-là se trompe, qui ne pense à se tirer du dernier, que lors qu'il n'est plus capable d'entrer dans

le premier, & qui croit pouuoir éfacer des tâches contractées durant toute la vie, par quelques larmes & quelques gemissemens inutiles à l'heure de la mort. C'est se moquer de Dieu, dont on ne se peut néanmoins moquer impunément, de vouloir demeurer de longues années dans la mort, & de songer à ressusciter, quand on est mourant; d'auoir méprisé le seruice de son Maistre, quand on luy en pouuoit rendre, & de faire l'officieux, quand on est incapable d'agir. Pour obtenir la guérison, il ne faut pas seulement auoir enuie de la receuoir, il faut estre en estat de se seruir des remedes. Il faut que la main exécute ce que la bouche demande; Pour pouuoir quand on veut, on doit vouloir quand on peut. Le repentir n'est profitable, que lors qu'il part de nostre élection, & non pas de la nécessité, ou de nostre crainte. Enfin, comme rien ne rend la mort horrible que ce qui la fuit, rien ne la rend bonne ordinairement que ce qui la précède; & la conuersion d'un grand pécheur conuerty, lors qu'il alloit rendre l'esprit, ne doit pas seruir de regle, puisqu'estant vnique, c'est plustost vn miracle qu'un exemple.



F. Chateaufort del. in L. Comay, sculp.



IVDAS DESESPERE.

VINGTIESME TABLEAU.



N ce Tableau le Peintre a rendu visibles toutes les furies dont le desespoir peut agiter l'ame d'un grand coupable, tirant le visage du mal-heureux Iudas. Voyez, ie vous prie, comme ces cheveux sont hérisséz; regardez ces yeux farouchés, ce front ridé, ces jouës pâles, ces lèvres noires, cette bouche tortuë, ces dents qu'il grinsse, & la contorsion de tout son visage, qui fait vne grimasse horrible. Il iette quelques pieces de Monnoye à des hommes habillez en Prestres de la Loy ancienne, & ils paroissent surpris de son action, mais non pas affligez. Ce sont eux qui l'ont corrompu avec trente deniers pour l'obliger de mettre le Fils de Dieu entre les mains de leurs satellites. Ils

*En Saint
Mathieu
ch. 27.*

l'ont fait mourir, & quand ce grand crime a esté commis, & n'a plus eu de remede, l'infidèle Apostre en a reconnu l'énormité. Il a esté saisi d'une douleur violente, & voicy qu'il vient trouver ceux qui ont fait ce detestable marché avec luy, pour leur rapporter leur argent. C'estoit assez bien commencer sa Pénitence, puis qu'outre la confession publique de son péché, & le regret de l'auoir fait, il adjoustoit la restitution: mais en quittant les Prestres qui ne s'intéressent point du tout en son repentir; au lieu de pleurer comme Saint Pierre, attendant que Iesus-Christ fut ressuscité, pour se ietter à ses pieds; il se vâ pendre, & il crève par le milieu du corps. Le Peintre n'a pas voulu représenter cette action de desespoir qui estoit trop éfroyable aux yeux des spectateurs: mais elle l'est bien davantage à l'esprit, quand on en considère toutes les circonstances; & il est tres-vtile de n'en laisser échaper pas vne sans considération. Car autant qu'il est nécessaire d'auoir dans l'entendement des idées de la vraye Pénitence, selon les regles de l'Euangile; autant l'est-il, ou plus encore peut-estre, d'y auoir

des exemples de la Pénitence imparfaite, & du desespoir des grans pécheurs ; afin que si celles-là nous semblent trop rudes, ceux-cy nous portent par la crainte, à vaincre nostre délicatesse pour les pratiquer.

Quand vne Estoille s'éclypse, personne n'y prend garde, mais quand le Soleil, ou la Lune, tombe en défaillance, tous les hommes leuent les yeux en haut. Les ignorans sont étonnez, & les sçauans en font des observations Astronomiques, ou des Prédications curieuses. Vn Apostre dans le Ciel de l'Eglise, est vn Soleil, c'est pourquoy son éclypse ne doit pas estre negligée, & il y a de la pieté à considérer ses causes, & ses effets. Iesus-Christ auoit eleué Iudas à l'Apostolat, par vne prouidence tres-sage. Il sçauoit bien qu'il en deuoit déchoir, comme il fit ; mais il vouloit nous faire adorer la profondeur de ses iugemens dans sa chute. De son élection, qui est égale à celle des autres Apostres, qui demeurent fidèles, mais dont la fin est différente ; les Ministres de son Eglise les mieux appelez à leur Ministère, doiuent apprendre en leur particulier, que la vocation legitime ne les doit

pas tant affeurer, qu'ils ne soient toujours dans vne crainte respectueuse, & amoureuse, ne sçachant si enfin ils se trouueront dignes d'amour ou de haine, ils doiuent opérer leur salut avec d'autant plus de crainte, & de tremblement, que le salut des autres leur est commis, que leur rang est élevé, & que les choses qu'ils traitent, sont saintes, & diuines. Plus ils sont grans, plus ils doiuent s'humilier en toutes choses. Plus ils ont d'autorité sur les autres, & plus rigoureux sera leur iugement. Plus ils sont releuez, & plus profond est le précipice où ils peuuent tomber. Plus grand est le changement qui se fait d'eux, passant de la condition des brebis à celle des Pasteurs, & plus doiuent-ils prendre garde qu'il ne se fasse aucun changement en eux, ou par la vanité, ou par le luxe, ou par les délices. Que si cela est véritable des Ministres legitimelement appelez; que sera-ce de ceux qui se sont introduis comme des larrons dans le bercail de Iesus-Christ, pour dominer sur le troupeau qu'ils doiuent conduire, & pour se nourrir du lait des oüailles qui sont obligez de paistre? Iudas ne s'ingéra point de

l'A-

l'Apostolat, & cependant il s'y corrompit d'une façon si épouvantable, qu'il devint un traître. Qu'eust-il fait s'il s'en fust ingéré de luy-mesme, comme ceux qui ne suivant point Iesus-Christ, ne laissoient pas de faire des miracles en son nom? Son mélange avec ses compagnons dans le college Apostolique, montrant l'estat futur de l'Eglise, où les méchans seront toujours mêlez parmy les bons. Deuons nous, ou pouvons nous avec raison nous plaindre de ce que nous auons à viure avec des scelerats, voyant que parmy les douze premiers fondateurs du Royaume du Fils de Dieu, il y auoit un Apostat. Sa tolerance durant trois années, les faueurs qu'il luy faisoit, la familiarité dont il l'honoroit, la puissance de faire des miracles qu'il luy communiquoit, la chair dont il le nourrit lors qu'il institua l'Eucharistie; des Graces si grandes, dis-ie, ne nous doiuent elles pas consoler dans la persécution que nous font les faux freres, & ceux que nous auons le plus estroitement obligez? Nous ne voyons pas que le Fils de Dieu qui connoissoit le dessein de Judas, l'ait iamais mal traité pour cela; ou

que par la moindre parole, il ait fait con-
noître sa perfidie, auant le dernier souper
d'où il sortit pour l'exécuter. Or de dire par
quels degrez il tomba dans ce crime qui
semble incroyable, c'est ce qui n'est pas aisé.
Car lors qu'il fut élu, il estoit bon, & il y
a grande apparence qu'il conserva sa bonté
durant quelque temps. C'est ce qui oblige
» vn Saint Pere de dire, que dans les Chré-
» tiens, on ne regarde pas les commence-
» mens, mais la fin; que Paul auoit mal
» commencé, & qu'il finit bien, & que Iu-
» das au contraire ayant bien commencé
» finit par la trahison. Le Diable ne la luy
mit pas d'abord dans le cœur, & il l'eut pour
destructeur de son Empire par la Prédica-
tion sincere de Iesus-Christ, auant qu'il
l'eust rendu le principal Ministre de sa mort.
Il fut enuoyé comme les autres, prescher le
Royaume de Dieu, auant que de s'en ex-
clure soy-mesme. Il annonça le pardon des
péchez par la Pénitence, auant que de ren-
dre le sien irremissible par le desespoir. En-
fin, il entendit avec ses compagnons, *Vous*
serez assis sur douze Trônes, pour iuger les
douze tribus d'Israël, auant que de choir

Hieron.
Ep. 10.
Isid. Relus
lib. 1.
Ep. 72.

En Saint
Matthieu,
ch. 19.

d'une si glorieuse place, dans les abysses. La confiance qu'il avoit en luy, pour l'argent des aumosnes qu'on luy donnoit, le devoit obliger à vne plus grande fidélité, & ce fut l'occasion de sa perte. L'avarice qui est la racine de tous les crimes, le porta au plus grand qui se fera iamais. Le maniment de l'argent qu'il aimoit, au lieu de rassasier sa convoitise, l'échaufa peu à peu, & esteignit en luy l'esprit de la pauvreté, qui estoit l'esprit Apostolique. Ainsi le remede dont nostre Seigneur s'estoit voulu servir, pour sa guérison, le corrompit davantage par le mauuais employ qu'il en fit; & il aima mieux suiure son inclination mauuaise, que la conduite de son Médecin, qui s'accommodoit en luy, à l'humeur de son malade. D'abord il prit plaisir à manier l'argent que Iesus-Christ luy confioit. Il le distribua durant quelque temps avec fidélité & avec largesse; après il commença à deuenir chiche pour les pauvres, craignant de tomber luy-mesme en necessité, & de ne pouuoir fournir à l'entretien du Fils de Dieu, & des Apostres; & en cela il manqua de Foy. En suite, il songea à faire bourse

*Orig.**Hom. 4. in**Cant.**Chryst.**Hom.**quod nemo**la ditur ni-**si à seipso.*

*Orig.
Tract. 35.
in Math.
Hieron. in
caput. 26.
in Math.*

en son particulier. L'amour de ses parens
pauvres le tenta encore; & quand il se fut
vne fois abandonné à ces mauuaises affec-
tions, il deuint vn larron formé, vn mur-
murateur impudent, vn censeur temeraire
des actions de nostre Seigneur, vn incrédu-
le, & enfin vn traistre. Le Diable attaquat
son cœur, par l'endroit le plus foible, & le
plus ouuert à la tentation. Il ne luy propo-
sa, ni les plaisirs, ni les honneurs, ni les pre-
miers rangs dans le College Apostolique;
mais d'abord il le porta à de petits larcins
qui peu à peu luy en feirent faire de con-
sidérables. Il eut l'adresse de les cacher fort
long-temps, & on ne le reconnut que par
sa trahison dont il ne sceut pas tirer tout le
profit qu'il pouuoit, & qu'il deuoit, selon
son humeur auaricieuse, tant l'auarice auoit
ietté de profondes ténèbres dans son ame,
pour ses propres auantages; & tant elle a
de pouuoir pour esteindre tous les senti-
mens de l'honneur, de l'amitié, & mesme
des veritables interests des auares. Iudas vé-
rifie bien ce que Saint Paul dit depuis, que
ceux qui veulent deuenir riches tombent
dans le piege du Diable, & qu'ils s'en las-

fent ou s'enfilent en des desirs nuisibles, qui les meinent en vne perte affeurée. Il doutoit de la Diuinité du Fils de Dieu, & il le croyoit vn pur homme, ce qui donne fujet à Lucifer Euesque de Caillari, de l'appeller le predecesseur de Photinus, qui enseigna depuis cette hérésie. Certes, nostre Seigneur semble l'indiquer quand il dit à ses Apostres, après le discours de la manducation de son corps, qu'il y en auoit entr'eux qui ne croyoient pas, & qu'un de leur compagnie estoit vn Diable. Ce mal-heureux Disciple croyoit que c'estoit par l'aide du Démon, que son Maistre faisoit tous ses miracles; & plusieurs Saints Peres disent qu'il auoit presque toûjours eu cette pensée, & que ce fut pour cette raison, qu'il aduertit ceux qui le prirent au Iardin, de le conduire avec grande precaution, craignant qu'il ne s'échapast de leurs mains par quelque tour de magie. En effet, s'il l'eut creu vray Fils de Dieu, eust-il pû conceuoir le dessein de le trahir, & de le trahir par vn baiser? C'estoit ajouter vn outrage à vne cruauté, que de se seruir du signe de l'amitié pour faire vne trahison; de saluër comme son

*EuS. Iean
ch. 6.*

Maistre , celuy qu'il vouloit perdre comme son ennemy , & de prendre sur sa bouche sacrée , la faueur que demande l'Epouse fidèle , luy qui marchoit à la teste de ses bourreaux. Le Fils de Dieu ne la luy refuse pas , & il luy fait vn reproche capable d'amolir le cœur d'un Tygre , mais le sien estoit encore plus cruel , puis que le Diable s'en estoit saisi. Il en tenoit toutes les auenuës fermées aux considérations de la iustice , de l'amitié , & de la reconnoissance d'un Disciple pour son Maistre ; d'un Fils , pour son Pere ; d'un homme , pour son Dieu. Quand le crime est acheué , & qu'il n'y a plus de moyen de retirer son Seigneur des mains des Scribes , des Pharisiens , des Docteurs , & des Prestres , ausquels il la vendu ; toutes ces considérations rentrent à la foule dans son ame. Le bandeau qui luy couuroit l'horreur de sa trahison , tombe en vn moment. La lumiere qui s'en estoit retirée , y reuiet , & luy fait voir si distinctement l'énormité de sa perfidie , que ne pouuant plus souffrir les remords effroyables de sa conscience , il vient trouuer ceux qui l'auoient engagé dans vne si abominable action. Il confesse

qu'il a péché, leur liurant son Maistre, & leur donnant moyen de répandre le Sang iuste. Voila vne confession qui semble parfaite, car elle est accompagnée de douleur, elle est publique, elle est sincere, & la restitution du prix receu pour faire cette vente execrable, s'y trouue conjointe; mais la suite fait bien voir que la honte d'auoir commis vn crime si horrible, la crainte de l'infamie publique, ou quelque autre considération humaine, le font parler de la sorte. Car au lieu de ioindre l'espérance du pardon, à la déclaration de sa faute, & au repentir; au lieu de faire des fruits dignes de Pénitence comme vn bon arbre; il vient à vn arbre où il se pend, & où il finit sa vie d'une façon qui respondoit à l'hypocrisie, aux larcins, & à l'impiété, où il l'auoit passée. Le foudre ne tombe point sur sa teste, la terre ne s'ouure point sous ses pieds, vn lion ne le vient point deuorer, le Diable ne l'estrange pas; mais il s'estrange luy-mesme, ne pouuant auoir vn plus infame bourreau, & ne deuant pas perir par de plus honnestes mains que les siennes. L'ennemy de la Pénitence qui voyoit Pierre noyé dans

ses larmes, après auoir renié son Maistre, craignoit que Iudas qui l'auoit vendu, ne recourust au mesme remede, & qu'il n'obtint la remission de sa perfidie, comme auoit fait son compagnon. C'est pourquoy luy en ayant représenté la grandeur, ayant remply son esprit de la crainte du Iugement de Dieu, il ne luy permet pas de se reconnoistre ; & dans le trouble où il met son esprit, il le pousse à finir sa vie par vn licoû.

C'est ce qu'il pratique encore tous les iours pour les grans pécheurs, qui au lieu d'estre de fidèles dispensateurs des Graces de Dieu, qu'ils reçoient en aumosne, puisque la Grace n'est point Grace, si elle n'est gratuite ; les laissent perdre, ou s'en seruent pour contenter leurs conuoitises déreglées, ou luy en desrobent la gloire, & les veulent posséder comme les tenant d'eux-mesmes ; ou leurs preferent les fausses délices du péché, & la satisfaction de leurs passions. Le Démon, dis-ie, les laisse entrer dans la compagnie du Fils de Dieu, participer à ses Saints Mysteres, & faire quelques bonnes œuvres ; mais peu à peu il les débauche de son seruiçe, & il corrompt leur innocence sans qu'ils

qu'ils l'aperçoient. Des petits péchez, il les porte dans les péchez énormes, sans leur en laisser considérer l'énormité, ou bien il leur en fait espérer vn pardon facile de celuy dont il leur represente la misericorde comme infinie. Quand ils ont contracté vne forte habitude des plus horribles, il leur en represente la laideur telle qu'elle est. Il leur laisse dire qu'ils sont les plus misérables du monde, les plus méchans, les plus dignes de l'Enfer. Il souffre que souuent ils fassent quelques œuvres de satisfaction; mais enfin, il leur oste ce qui est comme l'esprit de la Pénitence, ie veux dire l'esperoir du pardon; & il leur dit, comme les Iuifs à Iudas.

Qu'auons nous à faire de ton repentir, & de ta déclaration; c'est a toy à y prendre garde.

En Saint Mathieu, chap. 27.

Or quoy que tous ne se fassent pas mourir de mort violente, comme cét Apostre infidèle, leur fin ne laisse pas d'estre aussi mal-heureuse que la sienne, en laquelle il n'offensa guere moins le Fils de Dieu, qu'en sa trahison. Car si en celle-cy, il pécha contre la reconnoissance de ses bien-faits, & s'il témoigna qu'il le croyoit vn pur homme capable d'estre liuré entre les mains de ses

V u u

*Aug. l. de
Utilitate
Pœnit.
cap. 3.*

ennemis, comme nous auons dit; en celle-là il pécha contre sa bonté, & il montra qu'il ne l'estimoit pas, ou assez grande, ou assez puissante pour luy pardonner son crime. Agir de cette sorte, c'estoit douter de sa diuinité d'une façon aussi criminelle que la premiere; & ce fut ce desespoir qui le perdit, plustost que sa perfidie, dans le sentiment des Saints Peres.

Pécheurs apprenez du desespoir de Iudas, à esperer en la misericorde diuine, quelques horribles que soient vos offences. Après en auoir examiné la grandeur, après en auoir senty des remords douloureux; après les auoir déclarez aux Prestres; confessez-vous indignes d'en obtenir le pardon. Mais ne laissez pas de le demander à celuy qui ne l'a iamais refusé à personne, quand on luy a demandé comme il faut. La faute pour grande qu'elle soit, est au dessous de la clémence du Iuge. Nulles playes ne sont incurables pour ce Médecin; & on l'offence d'auantage en ne les offrant pas à sa bonté pour les guérir, que quand on s'est blessé de gayeté de cœur contre sa défense. Celuy qui desespere du pardon, se compare à

luy. Il met en Parallele sa nature avec sa grace ; & il ne croit pas que Dieu soit meilleur que luy se repute méchant. Car s'il le croyoit, plus d'injustice il trouueroit en soy-mesme, plus de misericorde attendroit-il de Dieu qui auroit dauantage de bonté. Doncque celuy-là seul desespere du pardon, qui peut pécher autant que Dieu est clément : Et puis qu'il n'y a point d'homme qui puisse faire cela ; qu'il n'y ait point d'homme qui se desespere ; mais que s'il craint, à cause qu'il est fort méchant, il se console dans la pensée que Dieu est infiniment bon. Il s'offenceroit moins quand on doute de sa puissance, que quand on ne se confie pas en sa misericorde, parce que celle-cy est au dessus de toutes les œuvres qu'il fait par celle-là. C'est sa chere perfection, principalement dans la Loy de Grace. C'est celle qui est esleuée au dessus des nuës, & de tous les Cieux ; C'est celle dont la terre est pleine ; C'est celle qui continuë durant les siècles des siècles ; C'est celle qui habite avec le Seigneur, & il se dit, le Dieu, & le Pere de misericorde, c'est pourquoy le pécheur qui n'espere point en elle, l'offence en la partie la plus sensible, & comme en la

*Aug. l. 50.
Rom. 21.*

Pf. 36. 32.

Pf. 35.

Pf. 88.

106.

2. aux Cor.

prunelle de ses yeux. Il luy veut oster sa plus grande gloire, le dépouiller de son honneur le plus cher, & luy raur sa couronne, son sceptre, & son regne. Car c'est par sa miséricorde qu'il regne sur les hommes, & non par sa puissance, ou par sa Iustice. Celle-là ne veut point forcer leur liberté ; & celle-cy ne s'exerce que dans les Enfers, sur ceux qui ne luy appartiennent plus comme ses membres. Mais la miséricorde les preuient, la miséricorde les gouuerne, la miséricorde les suit, la miséricorde les éclaire, la miséricorde les guérit, la miséricorde les ressuscite, la miséricorde les couronne. Sa diuine sagesse l'empêche de changer de dessein, parce qu'elle l'empêche de se tromper : mais sa miséricorde luy fait reuoquer les arrests que sa Iustice a prononcez, & que sa puissance alloit exécuter. Il se glorifie mesme de ce changement, & il proteste que quoy qu'il ait iuré de destruire son peuple, si ce peuple vient à se repentir, qu'il se repentira de ce qu'il auoit resolu de faire contre luy, & qu'il le comblera d'autant de grâces, qu'il auoit préparé de suplices pour l'exterminer. A peine Achab qui estoit vn tres-méchant Prin-

ce, s'humilie-t-il vn peu deuant sa face, qu'il laisse tomber la foudre qu'il auoit résolu de lancer sur sa teste criminelle. Manassés le reconnoist dans les chaines, & il l'en déliure pour le remettre sur son Trône. Il enuoye vn Prophete annoncer aux Ninuites que dans quarente-iours leur ville sera destruite; & quand il les voit dans les exercices de la Pénitence, il reuoque cét arrest, sans craindre que l'on l'accuse d'estre changeant comme sont les hommes. Ainsi il semble que pour honorer sa bonté, il ne se soucie pas de l'honneur de ses autres perfections. Le carquois de sa coleres'épuise aussi tost, & il n'en laisse couler la lie que goutte à goutte : mais les sources de sa misericorde, ne tarissent iamais, & elles se répandent sur les hommes comme des torrens qui emportent heureusement tous les obstacles que le péché leur opposoit. Il veut destruire celuy-cy, mais il veut sauuer le pécheur qui le commet. Il veut qu'il se conuertisse, & qu'il viue; pourquoy donc le pécheur veut-il mourir? Pourquoy haste-t-il sa perte? Pourquoi force-t-il son iuge de le condamner, ne pensant pas qu'il le puisse absoudre? N'a-t-il pas leu dans

l'Evangile, qu'il est venu pour ceux qui luy ressembtent, & non pas pour les iustes? Les Pharisiens ne l'appelloient-ils pas amy des pécheurs? S'est-il iamais défendu de ce nom qui sembloit le deshonorer? Au contraire il s'en glorifie. Il mange, il conuerse avec les pauvres pécheurs, & il montre plus de tendresse pour eux que pour les innocens. Il s'accommode à leur foiblesse, il les suporte, il les flate, & il les inuite par des paroles pleines d'amour, & par des promesses auantageuses de Grace; au lieu qu'il ne parle aux iustes que de trauerfes, d'injures, de mépris, de mortification, d'abnegation de soy-mesme, & de Croix. Il s'enfuit quand son Epouse court après luy, & il se tourne vers les pécheurs aussi-tost qu'ils se tournent vers luy. Il iuge les iustices, & il oublie les crimes. Il punit Moïse de ce qu'il a vn peu hésité, & prononcé quelque mot entre ses lèvres qui luy auoit dépleu, lors qu'il luy commanda de parler au rocher, pour en faire iaillir de l'eau: Et il pardonne à vn peuple tout entier, des murmures éfroyables, & vne Idolatrie aussi ingrate que ridicule. Il dit que si le iuste péche, après auoir suiuy toute

Iustice, & toute verité, il ne se souuiendra plus de sa Iustice, & qu'il mourra dans son péché; & il promet aux pécheurs d'oublier leurs offences, & les ietter au fond de la Mer, & de les faire viure s'ils veulent reuenir à luy; & afin qu'ils n'en puissent douter, il iure par sa vie que sa bonté leur fera cette faueur. A ceux-cy, ce rigoureux créancier quitte le principal de la dette; & de celuy-là il exige de si grans interests, & vn compte si estroit, qu'il ne luy pardonne pas mesme vne parole oyfiue. Ceux-là en confessant qu'ils ne le peuuent payer, s'aquient; & celuy-cy est obligé de faire profiter le talent qu'il a receu, & d'en rendre vne grosse vsure. Priez le donc, pauvres pécheurs; il n'attend que vos prieres pour vous accorder vôtre Grace. Vous voulez estre priez par vos ennemis, & ils vous desarment en vous demandant pardon. Pensez-vous que Dieu n'ait pas plus de tendresse pour vous, luy qui est vostre Pere, & le meilleur de tous les Peres? Esperez en luy, vous qui voulez veritablement vous conuertir. Vostre espérance ne vous confondra point. Vostre espérance vous seruira d'vn flambeau pour vous faire

connoître les pieges tendus à vos pas. Vostre espérance vous fortifiera contre toutes les attaques du Diable, qui veut vous affoiblir, & d'esprit & de corps, pour vous destourner de marcher dans les voyes de la Pénitence. Vostre espérance vous en fera trouver toutes les amertumes douces ; toutes les contraintes, agréables ; toutes les rigueurs, délicieuses. Car comment pourriez-vous naviger long-temps sur vne grande mer, si vous n'espériez de paruenir au port ? Comment pourriez-vous toujours suivre des routes difficiles durant vn long voyage, si vous n'espériez de trouver le repos arriuant au lieu où vous tendez ? Comment pourriez-vous combattre le bon combat, si vous n'attendiez la couronne de Iustice. Comment enfin, ne seriez-vous pas emportez par les vagues de la tentation, si l'espérance ne vous seruoit d'anchre pour arrester vostre cœur flottant, & pour l'empêcher d'aller au gré des vens & des flots ? Gardez-vous bien de trahir Iesus-Christ comme Iudas ; mais quand vous l'aurez trahy, gardez-vous mieux encore de vous desesperer à son exemple ? Celui qui auoit pardonné à Pierre, son renie-

ment,

ment, celuy qui auoit donné son Paradis au larron, celuy qui auoit prié pour ses bourreaux, eust eu de la bonté pour cét infidèle Apostre, s'il y eust recouru, au lieu de recourir à vn licoû ; s'il eust fait Pénitence deuant luy, & non pas deuant les Iuifs, à qui il confesse son crime ; & s'il n'eust luy-mesme prononcé, & executé son Arrest. Tremblez donc, pécheurs, dans l'incertitude de vostre ; Confessez qu'il ne peut estre trop rigoureux, mais trauaillez à l'adoucir, par les larmes, par les souûpirs, par les veilles, par les austéritez, & par les aumosnes. Si vous auez du bien mal aquis, ne tardez point à le restituër à ses maistres légitimes. Ne demandez point des compositions frauduleuses qui ne déchargent pas les voleurs. Rendez toute la somme à l'exemple de Iudas, qui en cela fait vne action de Iustice. Si vous ne sçauiez à qui vous estes obligez de rendre, allez trouuer les Prestres de Iesus-Christ, mais prenez garde à ne choisir pas ceux qui sont capables de le vendre ou par ignorance, ou par interest. Faites-vous mourir vous mesmes ; mais d'vne mort sainte, mais d'vne mort amoureuse, c'est à dire de la

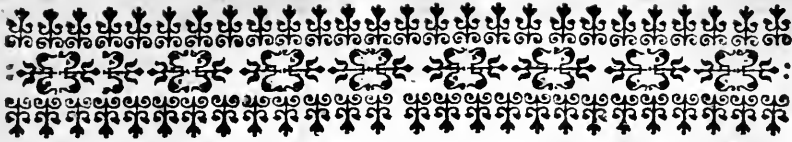
*S. Amb.
l. 2. de la
Pénitence.*

mort de la Pénitence. Suffoquez vostre vieil homme de cette sorte, à la bonne heure. Que vos entrailles corrompuës sortent de vostre ventre, mais que ce soit pour faire place aux entrailles de la miséricorde pour vos freres. Enfin, que le Tableau de Iudas desespéré soit pour vous vne leçon d'espérance, & profitez d'un exemple domestique qui ne peut estre plus éfroyable.









SAINTE MAGDELEINE
 DANS SON ROCHER,
 vulgairement appelé
 LA SAINTE BAVSME.

VINGT-VNIESME TABLEAV.



OICY vn autre desert , où le Peintre estale des caprices fort agréables. Obseruez comme il y a bien marqué ces nuës épaisses, qui desrobent la veuë du Ciel. Il y a quelque clarté dans les forests qui sont au dessous, mais elle paroist plustost vn crépuscule qu'un iour. Cette grande ceinture de montagnes en partie pelées, & en partie verdoyantes, à ie ne sçay quoy de plaisant & d'horrible tout ensemble. Les sommets sont couverts

de neige, & d'espace en espace, voila des cascades si artificieusement touchées, qu'il semble auoir leur écume, & leurs bouillons, qu'elles vont noyer tout ce qu'elles trouueront en leur chemin. Ne diroit-on pas que ce grand rocher se détache de sa place, & s'en vâ tomber. Voyez ces chèvres qui grimpent sur vn autre qui paroist tellement vny, qu'on ne sçait, où elles peuuent assoir le pié. Elles broutent quelques petites herbes qui ne montrent que la pointe au dessus d'elles. Considérez cét aigle qui entre dans vn trou où sont ses petits aiglons. Il tient vn gros oyseau entre ses serres, qui semble s'y débattre encore afin d'échaper. Ces arbres qui couurent vne plaine assez estroite, ont vn verd obscur, & font vne ombre mélancholique sous leurs rameaux. Il n'y paroist ni Bergers, ni brebis, mais seulement des cerfs & des biches qui y paissent en liberté. Ce torrent qui passe par le milieu de la vallée, trompe la veuë, qui iuge d'abord qu'il la vâ inonder, tant le Peintre a naïuement représenté l'impetuosité de sa course. Il luy fait trainer des rochers entiers, qui se sont détachez de la montagne voisine, où il n'a pas oublié de

marquer leur place. Mais la chose qui mérite mieux qu'on la considère avec attention, est cette grande cauerne, dont l'enfoncement industrieux, fait voir tout le dedans; quoy qu'il soit assez vaste, & qu'il n'y paroisse presque point de lumiere. Remarquez comme la voute est entr'ouuerte en plusieurs endroits. On diroit que ces grosses pierres qui paroissent presque suspenduës en l'air, vont choir, & combler la grotte par leurs ruines. Le pinceau imitant la nature, s'est ioüié dans les diuerfes congelations qu'il represente; Il y en a de toutes sortes de figures; les vnes sont ce semble faites à l'aiguille, tant elles sont délicates; les autres sont plus solides, mais elles ne laissent pas d'estre transparentes; celles-cy ont la forme d'oyseaux, celles-là d'arbres & de fruits. Au bout de ces longues pointes de crystal qui pendent, il y a vne goutte d'eau qui n'est encore congelée qu'à demy. Il en dégoute d'autres sur le pavé de la cauerne, qui la rendent toute humide, & à ce coin voila vne fontaine extrêmement claire, dont le bassin est fait d'une pierre rustique, & les bords sont reuestus d'une mousse qui a la couleur tres-viue. Vn peu

au dessus, il s'éleue vne pierre assez longue, sur laquelle vne femme est couchée, d'une façon fort modeste. Ses cheueux la couurent toute entiere ; & quoy qu'ils soient meslez de poussiere, & qu'ils blanchissent vn peu, on ne laisse pas de reconnoistre à leur délicatesse, & à leur couleur, qu'ils ont esté autrefois fort beaux. Elle a la teste appuyée sur sa main gauche, qui toute décharnée qu'elle est, paroist encore admirablement bien-formée. Le visage est abatu, & passe ; mais il respire vne certaine majesté, & conserue vne grace, qui font iuger que ce deuoit estre vne admirable chose, lors qu'il estoit dans sa fraicheur & dans son éclat. Ses yeux sont arrestez sur vne Croix, où le Sauueur est attaché ; & elle y iette des regards mourans, qui témoignent qu'une profonde tristesse occupe son ame, & que son esprit est extrêmement attentif à l'objet qu'elle considère.

Je voy bien que vous estes en impatience d'apprendre son nom. Il suffit de le prononcer pour faire vn grand Eloge de sa personne. C'est Magdeleine la Pénitente. Vn Peintre mortel a fait le Tableau de son rocher,

cher, & vous venez d'en considérer les raretez. Mais vn Peintre spirituel dont l'Esprit de Dieu a conduit le pinceau, fait vne image de sa personne, de sa conuersion, & de sa grace, qui merite bien mieux d'estre considérée. Ce Tableau n'amusera pas vos yeux par des caprices agréables ; il ne les trompera point par des éloignemens, des enfoncemens, des iours, & des ombres, qui sont les chefs-d'œuvres de la Peinture ; mais il éclairera vos esprits d'une lumiere céleste ; il remplira vos cœurs d'un feu tout diuin, & il fera sentir à vos sens de douces violences, & des douleurs agréables. Suiuez-moy donc de l'esprit, & ne laissez passer aucun des traits que ie vous feray remarquer, sans le grauer dans vostre cœur, & dans vostre memoire.

Vn Pharisien pria le Fils de Dieu de venir manger avec luy. Il ne refusa pas cette grace à vn homme qui sembloit luy vou-

*S. Luc,
ch. 7.*

loir rendre quelque honneur, quoy qu'il vid dans son cœur des sentimens bien-éloignez du veritable respect qu'il veut qu'on luy rende. Il se met à table avec d'autres personnes de la mesme Secte, luy qui dresse

vne table dans le Ciel, où il est la viande
 dont se nourrissent les Anges. Mais il ne
 songe pas tant à manger, qu'à rassasier la
 pécheresse, qui l'y doit venir trouuer, pressée
 de la faim de la Iustice. Elle n'a point d'au-
 tre nom dans la ville de Naim; mais c'est
 trop peu dire, non seulement elle est pé-
 cheresse en la Cité, mais elle est le péché
 de la Cité, & de toute la Prouince de Ga-
 lilée. Si vous demandez sa naissance, elle
 est Noble. Elle a vn frere qui est vn hom-
 me iuste, & vne sœur qui donne des exem-
 ples de vertu à toute la ville de Ierusalem
 dont leur maison est voisine. Mais elle n'a
 pû souffrir ces censeurs domestiques du dé-
 sordre de sa vie; & pour contenter sa pas-
 sion avec plus de liberté, & moins de hon-
 te, elle s'est separée d'eux, oubliant ce qu'elle
 deuoit à son propre honneur. Il ne faut donc
 pas s'estonner, si elle ne se souuient plus de
 ce qu'elle doit à sa famille. L'amour impur
 dont elle est esclaue, luy a mis vn bandeau
 si épais sur les yeux de l'esprit, qu'elle ne
 voit plus, ni la beauté de la vertu, ni l'éclat
 d'une bonne réputation, ni l'infamie des
 mauuais bruits qui courent d'elle par tout.

Elle n'entend plus les remords de sa conscience ; comment entendroit-elle les contes que toute la ville fait à son desavantage ? La Nature luy auoit donné de merueilleuses graces du corps , & l'on ne pouuoit rien souhaiter pour vne beauté accomplie, qui ne se trouuaſt en ſa perſonne. Elle eſtoit d'une taille au deſſus de la riche , & ſa grandeur toutefois n'auoit rien que de majeſtueux. Les fleurs qui s'épanouiſſent au leuer du Soleil, ne ſont pas ſi fraiches que ſon viſage , où paroifſoit vne certaine hardieſſe meſlée de quelque modeſtie , qui n'attiroit pas l'inſolence des éfrontez , & qui n'offençoit pas auſſi la ſéuerité des plus retenus. Ses yeux ſembloient lancer des foudres plutot que des regards , & ils eſtoient d'autant plus dangereux, que ne montrant que de la douceur, ils faiſoient des rauages cruëls dans les cœurs de la jeuneſſe. C'eſtoit la proye qu'elle cherchoit ; C'eſtoit à cette mal-heureuſe priſe qu'elle employoit les preſens que Dieu luy auoit faits. Elle ne ſongeoit pas qu'elle ſ'en ſeruoit contre leur autheur ; & qu'en abuſant d'eux , elle ſ'abuſoit elle-meſme ; qu'en voulant prendre

les autres, elle se prenoit dans ses filets propres; qu'en respendant du feu, elle se mettoit en cendre; qu'en presentant du poison, elle en sentoit les éfets; En vn mot, que voulant que tous les hommes l'adorassent, elle faisoit ses Bourreaux & ses Tyrans de tous les hommes. Elle seule pouuoit dire combien ses conquestes luy coutoient de soins, d'artifices, & d'inquietudes; combien de bassesses il luy falloit faire pour les conseruer; qu'elles craintes la trauailloient, quand elle soupçonnoit que ses esclauues songeoient à la liberté; combien de ialousies il falloit guérir par des contraintes insupportables; combien de reproches & d'extrauagances elle estoit obligée de souffrir; En vn mot, il n'y a que la pécheresse qui puisse bien exprimer les amertumes qui corrompoient toutes les douceurs de son péché. Lors qu'elle y paroissoit le plus engagée, vne lumiere céleste, qu'elle n'auoit ni demandée, ni attenduë, éclaira tout d'vn coup son esprit, & luy fit connoistre les abominations de sa vie. Ce ne fut pas pour elle l'illumination d'vn éclair, qui fait voir tout ce qui est dans vne chambre, & qui

la laisse vn moment après dans vne profonde obscurité. Ce fut vne clarté distincte & constante, qui en vn moment, dissipa la nuit où son ame estoit enseuelie, & luy montra iusqu'à ses moindres tâches. Elle connut en vn instant, que le corps ne luy estoit pas donné pour le souiller, comme elle auoit fait ; mais pour y adorer Dieu, dont il auoit l'honneur d'estre le Temple ; Que plus il estoit accomply, plus elle estoit obligée d'estre reconnoissante, & d'en faire vn vsage honneste ; & que quand il n'y auroit que les Loix de l'honnesteté naturelle, & ciuile, son débordement qui les offensoit, ne pouuoit estre excusable. Elle connut que sa beauté dont elle estoit idolâtre, n'ayant point l'honnesteté pour compagne, la deuoit plustost affliger & la confondre, que la rendre vaine, puis qu'elle ne seruoit qu'à la difamer dauantage, à l'exposer à plus de voleurs, à la ietter dans de plus grans précipices, & à l'éloigner dauantage de son salut. Elle connut que le temps & les maladies luy osterioient bien-tost cet éclat trompeur, qui l'éblouissoit plus dangereusement que les autres ; Qu'elle estoit l'esclaue de

tous ceux qui la nommoient leur Reyne; Qu'il n'y auoit rien de si pesant pour elle, que ces chaînes qu'elle appelloit de roses; rien de si troublé, que les iours qui luy paroïssent les plus serains; rien de si amer, que ses délices; rien de si passager que ses plaisirs; rien de si faux que ses ioyes. Elle connut que sa vie faisoit honte à sa condition; qu'elle se deshonoroit en deshonorant sa famille; qu'elle faisoit blasphemer contre la Loy de Moïse, dont elle faisoit profession; Elle connut qu'elle estoit l'abomination de Dieu, l'horreur des Anges, le triomphe du Diable, l'instrument de sa malice, l'organe de ses tromperies, l'opprobre de sa nation, le scandale de la ville, le iouët des débauchez, & l'auersion de tous les gens de bien. Elle connut qu'après la mort quelle ne pouuoit éuiter, & qui la pouuoit surprendre, lors que sa pensée en seroit la plus éloignée, il restoit vn épouuantable iugement, où il luy falloit comparoistre; & que le Iuge qui deuoit prononcer son Arrest, seroit celuy qu'elle auoit offensé avec tant d'ingratitude, & d'obstination. Elle connut que ses larmes, ses soupirs, ses promesses, son ré-

pentir, ne le fléchiroient point ; Qu'il estoit tout-puissant pour vanger les injures qu'elle luy auoit faites, aussi bien qu'inexorable ; & que sa vengeance ne seroit bornée que par vne éternité de tourmens qui n'auoient point de consolation. La péchereffe connoissant ces terribles veritez, fut saisie d'une frayeur, qui pensa troubler son esprit. Le Démon preuoyant où aboutiroit cette connoissance, tâcha de l'obscurcir, & de la rendre inutile, par la diminution de ses crimes, qu'il luy representoit fort legers, & par l'espérance de l'impunité, ou d'un facile pardon dans un âge plus auancé. Voyant que cét artifice ne reüssissoit pas, il les luy faisoit paroistre si énormes, qu'il luy ostoit toute espérance de miséricorde ; afin que ne voyant point de biens futurs, dont elle püst se promettre de pouuoir iouir, elle s'arrestast aux délices presens, & ne songeast plus à les abandonner. Mais par la mesme lumiere qu'il vouloit esteindre, elle connut que c'estoit son ennemy qui luy donnoit des conseils ; que son Tyran luy promettoit la liberté ; que son empoisonneur contrefaisoit le personnage de son médecin ; mais

que celuy qui pouuoit exercer vers elle cét office, estoit dans la maison d'un Pharisien où il l'attendoit ; qu'en son Iuge elle trouueroit son Aduocat ; qu'en son Roy offensé, elle rem^{ne}treroit vn Pere benin ; que les mains qui la pourroient iustement lier de chaînes éternelles , & l'enuoyer dans les Enfers pour la punir de celles qu'elle auoit fait receuoir à tant de cœurs, deuoit estre son libérateur ; & que sans qu'elle luy parlât, il découuriroit ses playes les plus cachées. Je ne veux donc plus tarder dauantage, dit-elle, à l'aller chercher ; les maux que j'ay découuers par sa grace, sont trop dangereux pour en differer le remede tant soit peu ; il ne s'agit pas de trouuer vne santé plus forte ; il est question de sauuer ma vie. Je confesse que la bien-seance ne veut pas que j'aille dans la maison d'un homme où ie ne suis point appelée ; & où pour dire la verité, ie suis conuë pour vne infame pécheresse ; Et pourquoy n'ay-ie pas regardé à vne bien-seance plus importante, qui me deuoit empêcher de faire de ma maison, vn lieu de si grand scandale ? Vne veritable pudeur, ne m'a pas empêchée de me corrompre ;

rompre ; & vne mauuaise honte , m'empêchera de me purifier ? Le me suis montrée avec impudence dans les compagnies, dans les Synagogues , dans les places publiques, pour surprendre le cœur des hommes ; & ie craindray de me montrer dans vn Festin, pour gagner l'amour de mon Sauueur ? Je n'ay point rougy quand on m'a regardée comme vne péchereffe infame ; & ie rougiray en me faisant regarder comme vne Pénitente humiliée ? Le Pharisien qui a conuié mon Iuge, fera offencé de me voir approcher de sa table ; mais ce n'est pas à luy que j'ay à respondre ; ses injures me doiuent estre douces, & son mépris, souhaitable, puis que ie me suis renduë l'opprobre de tout le monde ; Il n'importe que la compagnie se scandalise de ma présence, pourueu que Iesus la souffre. C'est luy que ie cherche, c'est à luy que ie veux plaire, c'est de luy seul que j'ay maintenant besoin.

La péchereffe estant ainsi resoluë, sort de sa maison, en vn équipage bien different de celuy où elle auoit accoutumé de paroistre. Au lieu qu'elle ne sortoit iamais sans auoir long-temps consulté son miroir, elle le casse

par vne sainte colere, comme vn des principaux complices de sa vanité, & de ses fautes. Ses cheueux qu'elle rangeoit avec tant de soin, luy pendent en desordre sur les épaules, & la couurent presque toute. Elle a pris vne méchante robe d'une couleur obscure; elle n'a ni perles, ni pendans d'oreilles, ni brasselets, ni ceinture; Enfin, on ne luy voit aucun de ces ornemens qui ne la rendoient pas moins galante que superbe en ses habits. Elle porte seulement dans ses mains, vne grande boîte de parfum. Ses yeux font couler des ruisseaux de larmes; on l'entend soupirer tout haut, & de temps en temps, elle se frappe la poitrine: Ceux qui la veirent en cet estat si estrange, furent tellement surpris, qu'ils la méconnerent, ou qu'ils iugerent que quelque passion violente luy auoit fait perdre l'esprit. Mais sans prendre garde ni à leurs discours, ni à leurs risées, elle vâ droit chez Simon le Pharisien, & elle entre dans la sale où Iesus estoit à table avec vne grande compagnie. Elle n'osa se mettre vis à vis de ce chaste Iuge, pour n'offencer pas ses yeux par la veüe d'une personne qui auoit esté si

infame en ses impudicitez ; mais apprehendant avec raison, la Majesté qui reluisoit sur sa face, elle se tint derriere luy, & n'osant ni ne pouuant expliquer par sa langue les sentimens de son cœur, sa confusion, sa douleur, ses craintes, & ses espérances, elle remit cét office aux larmes dont elle commença de mouïller ses pieds; Mais ce langage muet, estoit bien plus expressif & plus puissant, que les discours les plus enflamez, qu'elle eust pû faire. Son Iuge l'entendoit parfaitement, & quoy qu'il ne fist point de responce pour luy tesmoigner combien il l'auoit agréable, il estoit tout à fait gagné. Elle esteignit tout le feu de sa colere, par l'eau qui sortoit moins de ses yeux que de son cœur. Le sang qui se forme en cette partie dans les femmes, se change en lait dans leurs mammelles, lors qu'elles sont nourrices. Mais la contrition qui tire le sang du cœur de la Péchereffe, fait vn changement plus admirable, le conuertissant dans ses yeux, en vne eau qui entretient son espérance, qui nourrit sa charité, & qui sert d'une viande délicieuse au Iuge qui l'alloit condamner. Non seulement elle explique sa douleur par ses larmes, mais

elle expie par leurs cours, les péchez qui les luy font respendre si abondamment. Ses larmes font sa confession, & sa satisfaction en mesme temps. Elles lauent le fard dont ses iouës ont esté couuertes, & esteignent le mauuais feu que ses yeux ont allumé dans les ames, durant tant d'années, par des regards deshonneſtes. A des rys indiscrets, elle fait succeder vne salutaire & sainte tristesse; à des discours impudens, vn silence respectueux; à des caresses éfrontées, vne humiliation discrète, aux pieds de son Redempteur. Après les auoir arrosez de ses pleurs, elle les essuye de ses cheueux. De ces cheueux, qui sont la superfluité du corps, elle en auoit fait les principaux instrumens de ses conquestes mal-heureuses; & elle veut aujourd'huy qu'ils soient les instrumens de la bien-heureuse victoire que Iesus gagne sur son cœur, dont il peut bien se nommer le Conquerant. La vanité en auoit composé des filets, pour prendre les cœurs qui appartiennent à Dieu; ne pouuant luy rendre ses larcins, elle consacre à son secours ceux qui ont aidé à faire le vol; & en mesme temps elle en essuye les tâches que cét enleuement à

imprimées dans son ame. Les ennemis de Iesus seront contraints de lécher la poussiere de ses pieds; mais la pécheresse qui a esté de ce nombre a la permission de les baïser. S'il luy accorde cette faueur, ce n'est pas qu'il dissimule son péché, mais c'est qu'il approuue sa Pénitence. Elle n'est plus ce qu'elle a esté, & ce qu'il semble qu'elle soit encore; la pécheresse de la Cité, le flambeau de la jeunesse, la peste des esprits, le triomphe de l'impureté. Mais elle est la merueille de la Grace, l'exemple des Pénitens, la consolation des Pécheurs, le trophée de la Charité diuine. Elle ne fait que de sortir de l'amour des Créatures, & toutefois dans la carrière de l'amour sacré, elle a fait vn si grand progrès, que celuy qu'elle commence d'aimer, dit hautement. *Elle a beaucoup aimé; & pour cela beaucoup de péchez luy sont pardonnez.* Le Pharisien qui s'estoit scandalisé de voir qu'il souffroit qu'elle le touchast, & qui de là auoit tiré vne fort mauuaise consequence, qu'il n'estoit pas Prophète; se scandalise bien dauantage, entendant parler de la rémission de tant d'offences, dont elle estoit accusée publiquement. L'orgueil le porte à

ce iugement indiscret, & l'humilité fait endurer cette injure à la péchereſſe, qui ne doit plus eſtre appellée de ce nom, puis qu'elle eſt deuenüe, l'épouſe de celuy, qui ne peut ſouffrir rien de ſouillé. Auſſi prend-il ſa déſeſſe contre ſon accuſateur, & ne ſe contentant pas de deuenir ſon Aduocat, il deuiant ſon Panegyriſte, & la louë de toutes les Vertus, la louant de l'excez merueilleux de ſa charité, qui en eſt & la Mere, & la Reyne. Encore qu'elle ne veuille, ni ne puiſſe douter de la certitude de ſon abſolution, toutefois ſon amour ne peut conſentir à la recevoir à ſi bon marché. Tandis que ſon Libérateur eſt ſur la terre, elle le ſuit comme vne eſclauue qu'il a conquiſe, & qui veut continuellement publier ſa victoire, & honorer ſon Triomphe. Elle ne l'abandonne pas quand tous ſes Apoſtres le quittent ; mais elle le ſuit iuſque ſur le Caluaire, où le voyant mourir, elle meurt avec luy, non pas par la main des bourreaux, mais par celle de l'amour qui perce ſon cœur d'un coup mortel, & qui ne ſéparant pas ſon ame d'avec ſon corps, l'oblige deſormais à viure comme ſi elle en eſtoit ſéparée. C'eſt en eſfet

comme elle a vescu dans son rocher. Ne voyant plus sur la terre celuy qui faisoit toutes ses ioyes par sa présence, elle eust bien desiré d'en sortir ; mais n'ayant pas obtenu cette grace , elle voulut demeurer dans le monde, & le quitter en mesme temps ; conseruer sa vie, & toutefois estre morte. L'amour luy donna l'inuention d'accorder ces choses qui estoient contraires dans la Nature. Il l'enferma toute viuante dans vne caverne ; & la mit entre les Anges & les Hommes , n'estant pas encore glorieuse comme ceux-là , mais n'ayant plus ni les sentimens, ni la façon de viure de ceux-cy. Car elle ne se nourrit plus de viandes terrestres ; Elle n'a plus besoin d'habillemens , elle ne parle à personne, elle n'entend pas mesme la parole de Dieu, elle ne participe pas aux sacrez Mysteres. Son Epoux luy a défendu de le toucher, parce qu'il n'estoit pas encore montré vers son Pere ; & maintenant qu'il est assis à sa droite, elle ne le veut pas toucher au Sacrement de son Corps, par vn respect que luy inspire vne humble & amoureuse Pénitence. C'est la Pénitence qu'elle a prise pour luy tenir lieu de son Epoux , pour la conso-

ler de son absence, pour estre sa maistresse, sa nourrice, sa ioye, son tresor, sa volupté; enfin, pour luy estre toutes choses. Le souuenir de ses péchez le fait soupirer agréablement, quoy que douloureusement pour celuy dont elle en a receu vn pardon si facile & si asseuré. Elle ne le veut pas considérer dans l'éclat de sa gloire, mais elle se le represente toûjours à table chez le Pharisien. Elle admire toûjours la douceur avec laquelle il la soufroît à ses pieds. Elle luy offre des larmes de ioye pour reconnoistre la grace qu'il luy fit alors de receuoir des larmes de douleur. Elle soupire de ce qu'elle a eu besoin de soupirs. Les derniers qu'elle pousse sont des Echos des premiers; mais des Echos qui font encore mieux entendre qu'eux, ce qu'ils repetent; Le desir de se voir déliurée de sa prison les entretient; & en gémissant de ne l'auoir pas reconnuë durant les erreurs de sa ieunesse, elle gémit d'estre obligée à y demeurer, maintenant qu'elle sent la pesanteur de sa seruitude. Le manger de son Epoux estoit de faire la volonté de son Pere; c'est aussi le sien; & cét aliment admirable entretenant la vigueur
de

de son Esprit , ne laisse pas défailir son corps. Si elle ne reçoit point la chair diuine de Iesus, sous les Symboles dont il la couvre pour la nourriture ordinaire des fideles ; elle ne laisse pas d'en estre nourrie par vne Communion spirituelle, qui approche de celle des bien-heureux, dont elle mène la vie. S'il faut iuger de la bonté des alimens dont vse quelqu'un, par ses forces, & par son em-bon-point : Magdeleine ne pouoit estre nourrie que de celuy qui est la vertu de Dieu, soutenant des combats si difficiles dans sa grotte, & y montrant vne vigueur si admirable, vne pénitence si ferme, vne tranquillité si profonde, & vne perséuerance si vniforme.

Pécheurs, qui dites que vous estes Pénitens, vous voyez ce Tableau d'une veritable Pénitence ; mais il faut qu'il se change pour vous en vn miroir, & que vous vous y regardiez attentiuement, afin de voir s'il y a quelque traits en quoy vous luy soyez tant soit peu semblables. Vous auez abusé comme la pécheresse, l'un, des dons de l'Esprit, l'autre, des Graces naturelles du corps ; celuy-cy de ses richesses, celuy-là de son

autorité. Vous avez esté le scandale des
 lieux de vostre demeure, & vous n'avez
 point rougy quand tous les gens de bien
 rougissoient pour vous. Mais lors que celuy
 que vous offenciez si insolemment, vous a
 donné vne lumiere par laquelle vous avez
 commencé à reconnoistre l'infamie & le
 mal-heur de l'estat de vostre conscience ;
 avez vous comme Magdeleine, tout aussi-
 tost cherché le Sauueur ? Combien d'années
 se sont écoulées depuis que vous dites, nous
 nous voulons conuertir ? Ce sera demain, ce
 sera demain, il nous faut encore vn peu de
 temps pour dénouer les chaines que nous ne
 pourrions briser sans faire vn bruit qui des-
 honoreroit d'autres personnes avec nous.
 Cruels ménagers d'une fausse & fragile repu-
 tation des hommes, pour laquelle vous dife-
 rez à aquerir la veritable estime de la Justice,
 deuant Dieu, & deuant ses Anges ! Vous
 vous trompez ; Les liens qui vous attachent,
 ne se dénouënt point, il les faut couper tout
 d'un coup ; autrement ils s'entrelassent da-
 uantage, & on n'en voit plus le bout pour
 les prendre. Vous vous conuertirez demain ;
 & le moment où vous parlez, sera peut-

estre le dernier de vostre vie. Quel demain vous demeurera si cét accident vous arrive, que l'épouuantable éternité de la damnation qui n'aura plus ni hier, ni demain, mais qui sera vn aujourd'huy de tourmens insupportables, & qui ne s'écoulera iamais. Pourquoi donc aussi-tost que vous connoissez que Iesus vous attend, n'allez-vous à luy ? Il n'est pas sur vn Tribunal pour vous condamner ; mais, il est a vne Table Sacrée pour vous faire Grace, & pour vous nourrir de sa Chair diuine, quand il vous aura purifiez. Sortez donc de ces mal-heureuses occasions du péché ; où vous auez demeuré iusqu'icy. Vous prenez ce séjour pour vn Palais, & ce n'est en verité qu'un tombeau. Vous y pensez viure, & vous estes morts ; Toute sa pompe n'a rien que de funeste pour vous ; Ces richesses, ces ornemens, ces délices dont vous le croyez remply, sont des illusions, qui trompent vos sens, & qui ne sont en éfet que des fantosmes agréables. N'escoutez point les conseils de la raison corrompuë, ou de la bien-seance du siècle, qui vous veulent faire sortir de vos chaisnes avec prudence, & avec honneur.

Quand le feu est dans vne maison, s'amuse-t-on à se parer ? On n'a pas loisir seulement de couvrir sa nudité, & on ne songe qu'à son salut. Le monde dira que vous avez l'esprit foible, que vous vous estes laissez épouvanter par des frayeurs tout à fait vaines, que les scrupules vous ont troublé le iugement, que vous n'avez pas esté prudent en vostre retraite, qu'il falloit considérer davantage vostre résolution, que les exercices où vous vous engagez, ne sont conformes ni a vostre âge, ni a vos forces, ni a l'usage ordinaire ; enfin, que vous sautez d'une extrémité à l'autre, & que cette violence de zele ne fera pas de durée. Si le monde estoit, ou vostre iuge, ou vostre amy, ie vous permettrois de l'écouter & de suivre ses aduis. Mais ne sçavez-vous pas qu'il est l'ennemy de vostre Sauueur, & par consequent le vôtre ? Ne sçavez-vous pas que c'est vn traître, qui ne peut donner que de perfides conseils ? Vn aueugle qui ne peut que faire tomber dans la fosse, ceux qui le prennent pour guide ? Vn empoisonneur qui n'estant luy-mesme que poison, le fait glisser dans le cœur de tous ceux qui respirent son ha-

leine? Défiez-vous donc de ce mal-heureux conseiller, dont toutes les pensées sont pleines d'injustice & de malignité. Il est déjà Jugé par le Fils de Dieu, comment pouez-vous prendre vn coupable condamné, pour vostre iuge? Au Baptême n'auez-vous pas renoncé à ses pompes, à ses délices, à toutes ses loix? Le Juge des viuans & des morts, vous examinera-t-il sur la bien-seance, la prudence, & la doctrine du monde, dont il est venu confondre la sagesse, & abolir les Maximes. Le monde l'a fait mettre sur la Croix, lors qu'il estoit encore mortel; le monde le crucifie encore tous les iours; le monde luy fait vne guerre continuëlle; & quand vous recherchez sa Grace, vous prendrez les ordres de son irreconciliable ennemy? Quand vous commettez des péchez énormes, vous ne craignez pas les iugemens du monde, ni ce mal-heureux, *que dira-t-on;* & maintenant qu'il est question de faire vne action de vertu, vous le redoutez? Vous n'auez point eu de honte de vostre ardeur, de vos mal-heureuses amours; & vous craignez d'estre trop ardens dans vne amour où la médiocrité est vn grand défaut. Vous

avez voulu que le Soleil éclairast vos débauches; & vous ne voulez pas qu'il voye les reglemens de vostre nouvelle vie ? Vous avez blasphémé hautement le nom du Seigneur; & vous n'oseriez prononcer ses loüanges qu'en secret ? Il a toûjours esté temps pour vous, de prendre de mauuais plaisirs, de contenter vos passions déreglées; & iamaïs vous ne trouuez le temps de gouter des ioyes innocentes, & de suiure les mouuemens raisonnables du Saint Esprit ? Vous ne remettez pas vn diuertissement criminel au lendemain; & vous remettez à plusieurs années la guérison de vostre ame, & les soins de vostre salut ? Venez donc, venez donc, & ne tardez point, puis que le moindre retardement est de si grande importance. Que l'on vous estime legers, foibles, imprudens, il n'importe, pourueu que vostre Iuge vous pardonne vos legeretez, vos foibleesses, & vos imprudences anciennes. Quitter vn mauuais maistre pour en prendre vn bon; laisser la mollesse d'une vie criminelle, pour embrasser la séuerité d'une vie sainte; se glorifier du mépris des enfans du siècle; c'est constance, & non pas legereté; c'est fermeté de

cœur, & non pas foiblesse d'esprit ; c'est generosité, & non pas impudence. L'Homme n'ayant pour son partage en l'estat de sa corruption, que le mensonge, & le péché, ce n'est pas merueille qu'il se trompe, & qu'il soit trompé ; qu'il se souille, & qu'il souille aussi les autres. Mais c'est vne chose pitoyable qu'il veuille demeurer dans l'erreur, & dans la souillure. Comme l'effort qu'il fait pour en sortir, est noble & digne d'une grande louange ; sa demeure en un estat si malheureux, est tres-honteuse. La sagesse du siècle peut condamner ce changement, comme il luy plaira ; mais la sagesse de Dieu l'ordonne, & l'approuue. Les Anges prennent plaisir à voir cette bien-heureuse inconstance, & l'Eglise en benit & en remercie l'auteur. Mais prenez garde, ô saints Pénitens, quand vous viendrez trouver vostre Sauveur, de ne vous presenter pas tout d'un coup deuant ses yeux. Magdeleine se iette à ses pieds, & c'est le lieu qu'elle vous marque pour vostre premiere station. Encore est-ce une grande Grace, quand le Fils du Dieu viuant, souffre que des enfans du siècle les touchent. La terre est leur escabeau, mais

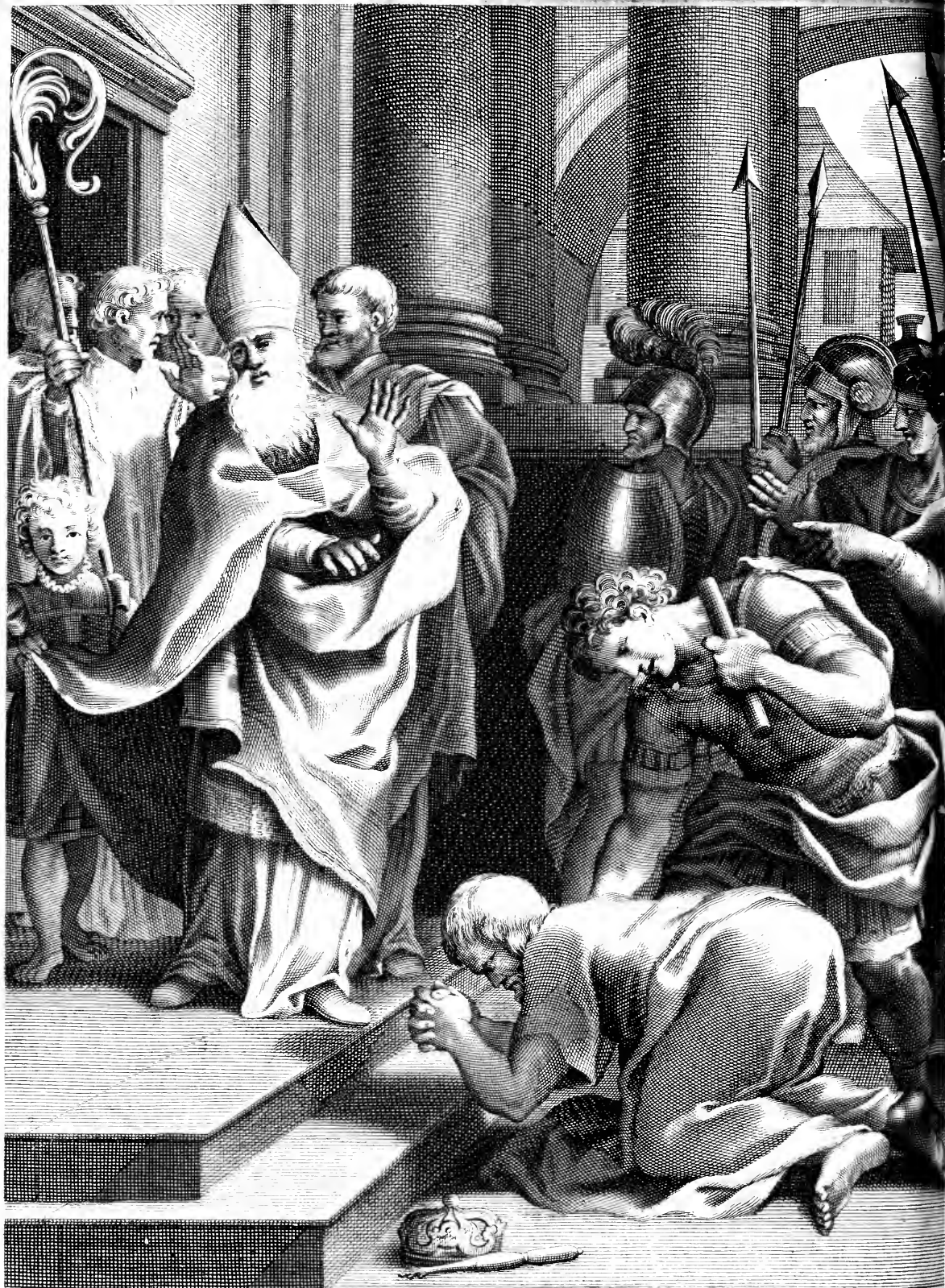
elle luy obeit, elle tremble quand il en émeut
 les fondemens, elle demeure immobile sur
 vn de ses doigs, dont il la porte, & elle pro-
 duit toutes les choses qu'il luy a ordonné
 de produire, lors qu'il la crée. Et n'est-il pas
 vray que ses menaces ont long-temps re-
 tenty à vos oreilles sans vous émouuoir? Que
 vous auez incessamment roulé non pas au-
 tour du Soleil, mais autour du feu de vos
 conuoitises déreglées? Que vous n'avez pro-
 duit que des épines ou des fruits de mort?
 Ne vous est-ce donc pas vn grand honneur
 de mettre vostre teste sous ces pieds diuins?
 Cette place n'est-elle pas plus glorieuse pour
 vous que tous les tresors du monde? Ces
 pieds vous doiuent paroistre infiniment
 beaux, puis que non seulement ils vous an-
 noncent vne paix generale, mais qu'ils font
 la vostre particuliere, & qu'ils vous com-
 blent de tant de biens admirables. Ces pieds
 ne sont pas d'vn airain brûlant, mais ils sont
 de laine, & la lenteur qu'ils ont eu à vous
 châtier, l'a bien montré pour vostre salut.
 Prosternez - vous donc hardiment deuant
 eux; & par cette iuste soumission à vostre
 Souuerain, reparez les fautes que vous auez
 faites

faites en vous prosternant aux pieds des créatures, qui estoient vos égales; Alors vous vous dégradiez d'honneur, maintenant vous le recouvrerez, & vous vous ferez vn degré aux mains, & à la bouche de vostre Roy, & de vostre Dieu. Vos pieds ont couru légèrement dans les voyes de l'iniquité; il faut qu'ils fuiuent les vestiges des pieds de Iesus, dans les voyes de la Iustice, & qu'ils aprennent d'eux à marcher. Lucifer qui se leuoit comme vn astre étincelant de clartez, n'est devenu vn Démon ténébreux & le Prince des ténèbres, que parce qu'il n'a pas voulu adorer les pieds de Iesus, lors que l'Incarnation luy fut reuélée. Et vous, saints Pénitens, vous allez devenir des Anges lumineux, d'enfans de ténèbres que vous estiez, si vous adorez humblement les pieds de vostre Sauueur. Vous ne les voyez pas ces pieds bien-heureux, mais voila ceux des Prestres qui tiennent sa place, & qui sont les Iuges qu'il a establis pour vous recevoir en Grace. Ce n'est pas assez de vous agenouïller deuant-eux, pour confesser vos desordres; il faut que l'orgueil de l'esprit, il faut que la vanité du cœur, il faut que l'amour de vostre corps, se prosternent en mes-

me temps, par vne humble, prompte, fidèle, gaye, & constante obeïſſance aux remèdes qu'ils vous ordonneront pour guérir. Magdeleine leur apprend quels ils doiuent eſtre. Elle ſoupire, elle gemit, elle iette des ruiſſeaux de larmes, elle en arroſe les pieds de Jeſus, elle les eſſuye de ſes cheueux, elle les embaume de ſes parfums. Doncques ſi vos Iuges viſibles vous diſent de la part du Iuge inuiſible, ſans l'abſolution duquel la leur ne peut eſtre véritable; il faut éſacer les tâches de voſtre ame par beaucoup de larmes; il faut long-temps gémir deuant Dieu; il faut trembler; il faut ſoupirer; il faut employer les ſuperfluités paſſées, au ſoulagement de ſes pauvres; il faut par les actions d'une véritable Pénitence parfumer l'Egliſe d'une bonne odeur, après l'auoir offencé par la mauuiſe vapeur de vos crimes; il faut ſortir du monde, ou de corps ou d'eſprit pour le moins; il ne faut plus aimer ſa vanité, ſes pompes, ſes plaiſirs; il faut faire ſeruir à voſtre ſalut, ce qui ſeruoit à voſtre perte; il faut toujours ſe ſouuenir de vos infidélitez, toujours craindre le iugement de celuy qui iugera les Juſtices, & deuant lequel vn enfant d'un iour n'eſt pas ſans ſouilleure; il faut des remèdes violens pour chaſſer vn mal en-

raciné, & d'angereux; il faut songer à recouvrer vne santé qui soit de durée, & non pas à faire vne cure palliative, qui ne soit que pour quelques iours. Quand, dis-ie, les Ministres du Dieu viuant vous parleront de cette sorte, vous voyant à leurs pieds, n'alleguez pas des excuses qui ne peuvent estre que des excuses de péché. Criminels, ne faites pas la Loy à vos Iuges; ne formez pas vous mesmes l'Arrest de vos satisfactions, sur vostre délicatesse, & sur vostre impénitence. Escoutez leur voix comme vn Oracle sacré, où il ne vous est pas permis de rien retrancher; & souuenez-vous que le Médecin ne doit pas prendre de son malade, l'ordre de son regime pour le guérir. Combien de fois auez-vous pleuré ou d'amour, ou de colere, ou de douleur, dans vos mauuaises passions. Pourquoy trouuez-vous les larmes insupportables & honteuses, quand on vous les demande pour expier ces mauuaises amours, ces coleres extrauagantes, & ces douleurs déraisonnables? Que n'auiez-vous souffert sur la terre, & sur la mer, dans des voyages que l'ambition, l'auarice, que la volupté vous faisoit faire? Faut-il que vous ne soyez délicats que quand il s'agit de faire le chemin du Ciel. Les

grans festins ont ruiné vostre santé; & maintenant vous craignez quelques iours d'abstinence, comme si l'on vous ordonnoit de prendre quelque poison? Vous avez eu le venin des aspics sous la langue, & vous ne voulez pas que le silence l'en chasse? Vous vous estes corrompus dans les mauuaises conuersations; & vous ne pouuez souffrir quelques heures de retraite? Vous ne sçavez si vos péchez que vous venez de déclarer au Prestre, vous seront pardonnez; & vous ne voulez rien faire, de ce qui peut raisonnablement vous asseurer du pardon? Le miroir de Magdeleine, en sa retraite de trente-trois ans, dans vne cauerne affreuse; en son ieufne continuël, & en son silence, qui n'estoit interrompu que par les hymnes qu'elle chantoit avec les Anges sept fois le iour; en sa solitude sans aucune consolation; en ses larmes, qui ne tarissoient iamais; en sa tristesse où son amour trouuoit ses délices, ne vous fait-il pas & des leçons & des reproches tout-ensemble? Regardez-vous dans cette glace, Pénitens délicats; mais après vous y estre veus, n'oubliez pas les tâches de vostre visage, & lauez les comme cette grande Sainte dans la Fontaine des larmes d'yne sincere, & amoureuxse Pénitence.





THEODOSE AVX PIEDS DE SAINT AMBROISE.

VINGT-DEVXIESME TABLE AV.



Lest bien mal-aisé de iuger, lequel de ces deux hommes que le Peintre represente dans ce Tableau, doit estre estimé le plus grand, ou celuy que vous voyez debout avec tant de Majesté, ou celuy qui est prosterné à ses pieds, avec vne contenance si humble. Le premier a fait vne action de grand cœur, quand sans apprehender la colere d'un maître du monde, il luy a défendu d'entrer dans la maison de Dieu; qu'il luy a ordonné d'expiër par vne veritable Pénitence, le massacre qu'il a fait faire dans Thessalonique, pour venger la mort d'un des Chefs de son Armée, qui auoit esté tué dans vne sé-

dition populaire. Mais Theodose (c'est le nom de ce Pénitent) n'a pas témoigné vn moindre courage, en se soumettant à vn ordre que ses Ministres reputoient injurieux à la Majesté Impériale, & que plusieurs Chrétiens complaisans trouuoient trop séuere. L'vn portoit à vn haut point l'autorité de Iesus-Christ, mais l'autre abaissoit celle de l'Empire iusqu'aux abyssmes. Voyez comme il se prosterne contre terre. Au lieu de porter le Diadème, sa teste est couuerte de cendres. Il a dépouillé la Pourpre Impériale, & s'est reuestu d'un sac de Pénitent. On voit sur son visage toutes les marques d'une veritable douleur, & ses yeux arrosent de leurs larmes, le pauer du porche du Temple, où Ambroise est venu le rencontrer. Les Prestres qui sont autour de sa personne, paroissent tous estonnez de ce qu'ils voyent, & ils se parlent les vns aux autres par leurs regards. Le Prelat conserue vne merueilleuse grauité, mais il n'y a rien d'orgueilleux, ni de hautain. Les Courtisans de Theodose montrent par leur gestes differens, la peine où ils sont de voir leur Maistre, en vne posture qu'ils iugent indigne de son rang. Cét
homme

homme qui est à la teste des autres , & qui se baisse pour releuer Theodose , s'appelle Rufin. C'est luy qui l'a porté au carnage de tant d'innocens dans Theſſalonique ; & s'il eust voulu le croire, il n'eust iamais fait Pénitence de ce crime, dont il auoit esté le conseiller. Mais il a creu le conseil de son Saint Euesque , en qui il a reconnu autant de bonté que de zéle. Il ne s'est point souuenue que par sa naissance il estoit son iustifiable ; mais il a considéré, que par son Caractere, il estoit son Iuge. Il sçauoit bien qu'il n'estoit pas sujet aux Loix ciuiles, qui défendent de répandre le sang innocent ; mais il sçauoit encore mieux, que les Loix diuines, qui punissent ce crime de la mort éternelle, le comprenoient aussi bien que le moindre de ses Sujets. Les flateurs excusoient sa faute ; mais sa conscience la luy representoit comme inexcusable. On luy alleguoit des raisons pour la iustifier ; mais le témoin secret qu'il entendoit parler dans son cœur , ne luy pouuoit permettre de se tromper luy-mesme. Personne ne crioit publiquement contre luy ; mais la voix du sang qu'il auoit fait verser , faisoit retentir

nuit & iour à ses oreilles, vne voix si épou-
uantable, qu'il ne pouuoit auoir le repos.
Les spectres de tant d'enfans, de femmes, &
de vieillards, qu'il auoit sacrifiez à sa cole-
re, se representoient à ses yeux en quelque
lieu qu'il allast, & demandoient vengeance
de sa cruauté. Quand il songeoit, que l'E-
glise estoit l'azile, où il se pouuoit sauuer
de leur persécution, & qu'il ne luy estoit
pas loisible d'y entrer; il estimoit cette pri-
uation le plus grand mal-heur qui luy pou-
uoit arriuer. La feste de la naissance du Fils
de Dieu approchoit, & pensant qu'en cet-
te sainte solemnité, il seroit exclus comme
vn Payen de l'Assemblée des fideles, où ses
esclaues auroient l'auantage d'estre admis;
il enuioit leur condition, & estimoit la sien-
ne tres-miserable. Il fondeoit en larmes, il
sôûpiroit à chaque parole, il auoit le visa-
ge abatu de douleur. Rien ne luy pouuoit
plaire, tout l'importunoit, tout le fâchoit.
Il haïssoit la compagnie; il craignoit la so-
litude; les autres luy estoient à charge, &
il se trouuoit insupportable à luy-mesme.
Rufin le voyant en cet estat, & en sçachant
la cause, s'offrit d'aller trouuer Ambroise,

& d'obtenir de luy, la Grace d'entrer dans l'Eglise. Vous ne le connoissez pas, comme ie fais, respondit Theodose. C'est vn homme inflexible, quand il s'agit de l'honneur de Dieu, & de la Discipline Ecclesiastique. Je sçay qu'il m'aime, & qu'il m'est fidèle; mais il aime dauantage l'Eglise, & il est plus soigneux de l'observation de ses Loix, que de la conseruation de sa propre vie. Et certes, c'estoit aimer veritablement ce malade Couronné, que de le vouloir guérir parfaitement d'une playe si dangereuse, & pour le blessé, & pour les autres. S'il luy eust esté plus doux, il n'en eust iamais reconnu la profondeur. Elle eust esté fermée, mais n'ayant pas esté lauée comme il faut, la corruption s'y fust mise, & il eust falu la r'ouurir avec plus de douleur, ou laisser perir celuy qui en estoit frapé. Les Euesques n'eussent pas eu en l'action d'Ambroise, vn exemple admirable de la fermeté Episcopale: & les Roys eussent perdu vn modèle précieux de l'obeissance qu'ils doiuent rendre à Iesus-Christ, en la personne de ses Ministres. Durant trois siècles, les Empe-reurs auoient foulé aux pieds ses saints

CCcc ij

Pontifes. Ils auoient enuoyé les vns en exil, & condamné les autres à penser les bestes de voiture, dans les lieux où l'on tenoit la poste. C'estoit bien la raison qu'on veist vn Empereur aux pieds d'un Euesque, qui ne souffroit cette humiliation, qu'afin de le retirer du précipice où il estoit tombé, & le remettre dans la Royauté spirituëlle qu'il auoit perduë par son péché. L'enfer fremit de cette action qui luy desroboit vne grande proye. Les Anges en firent vne feste solemnelle dans le Ciel, qui regagnoit en Theodose vn Citoyen si Illustre. Les Courtisans l'accuserent de foiblesse, & les Saints le louèrent d'une incomparable generosité; les libertins en firent des railleries; les iustes en tirerent des sujets de benir Dieu; & les pécheurs, vn exemple & vne Loy tout-ensemble de faire vne humble Pénitence.

Car après qu'un Empereur si grand, si redoutable, si estimé, s'y estoit soumis; avec quel front, les personnes priuées pouuoient-elles s'en excuser? Cét orgueil n'eust-il pas esté aussi ridicule, qu'impie? N'eust-il pas falu oster toute espérance de salut, à

des impénitens si superbes, & si obstinez ? Estoit-il besoin de leur alleguer les Loix inuiolables de l'Eglise, qui obligent ses enfans de reparer les injures qu'ils luy font ? Ne fussoit-il pas de leur dire, Theodose s'est abstenu d'entrer dans l'Eglise, après auoir commis vne faute que la colere & les mauuais conseils d'un Ministre, pouuoient rendre en quelque façon excusable. Il s'est ietté aux pieds de son Euesque, il s'est prosterné contre le pavé de l'Eglise, il l'a baigné de ses larmes, il a confessé sa faute, il en a fait Pénitence. Il est vray que ce grand exemple deuoit tenir lieu de toutes les Loix, & de toutes les raisons, qui obligent les pécheurs à la satisfaction de leurs offences. Mais elles furent assez foibles en ce temps-là, & elles sont aujourd'huy entierement inutiles. Reprendre vn Roy en secret de ses péchez les plus énormes, c'est vne grande hardiesse. Le faire dans la confession, c'est tout ce qu'il peut souffrir ; & pour peu que la correction soit aspre, & la proposition des veritez qu'il ignore, sincere, on passe pour vn impudent, ou pour vn brouillon. Quand les aduis en particulier sont

inutiles, & que les desordres de sa vie font vn scandale public, & donnent comme vne permission aux autres, de les commettre: leur en toucher quelque mots en chaire, c'est estre vn précheur séditieux. Luy refuser l'absolution, l'assujettir à quelques bonnes œuvres publiques, qui reparent ou l'offense de l'Eglise, ou le scandale du peuple; le lier des censures spirituelles; c'est commettre vn attentat contre la Souveraineté, & il n'y a pas assez de peines pour punir cette entreprise. Il n'est pas permis de dire qu'un Prince est vne brebis dans le bercail de Iesus-Christ, laquelle pour estre couronnée, ne laisse pas d'estre sujete à la houlette du Pasteur; Que Dieu luy remettant l'autorité Souveraine sur les biens, & sur les corps de ses Sujets; ne luy a pas remis l'autorité qu'il a sur son ame; Qu'elle est en dépost entre les mains de son propre Pasteur, & que c'est de luy qu'il doit recevoir sa nourriture, & sa conduite, soit lors qu'il chemine dans les voyes de la Justice, soit lors qu'il les quitte, & que son exemple en peut faire égarer les peuples. Si cette nourriture n'est d'ambre, & de sucre; si

cette conduite n'est accommodée à ses inclinations; le caractère le plus Saint est méprisable pour luy, & c'est beaucoup quand il défend ceux qui le portent, d'une violence ouverte.

Mais il n'y a pas tant de sujet de s'estonner, qu'un Souverain qui est éblouy par l'éclat du Sceptre, & de la Couronne, & à qui l'on souffle continuellement aux oreilles, Qu'il est l'Image de Dieu, qu'il n'a personne au dessus de luy, que ses volontez doivent servir de Loix à son peuple, qu'il n'est point obligé de rendre compte de ses actions, & qu'on doit publier les bonnes, & excuser les mauvaises, si on ne les peut défendre; Ce n'est pas dis-je, une chose si estrange, qu'un Souverain qui a commis en public des crimes atroces & infames, ne veuille pas s'abaisser aux actions humbles d'une Pénitence publique. Mais se peut-on assez estonner de l'orgueil des personnes priuées, qui après des péchez tres-scandaleux, & tres-énormes, refusent les humiliations, & les peines de la Pénitence secrète? Que feroient-ils si on les obligeoit aux rigueurs de celle qui a esté en usage

dans l'Eglise , durant douze siècles ? Si on les faisoit demeurer plusieurs années , dans le premier degré qui s'appelloit des pleurans , où les Pénitens n'entroient point dans l'Eglise , mais demeuroient à la porte , vêtus de cilices , la cendre sur la teste , les cheveux hérissés , la barbe mal peignée ; les yeux noyez de larmes , le visage abatu par les ieunes , & par les veilles : ne croiroient-ils pas qu'on les veut faire mourir ? Si on leur ordonnoit de quitter les diuertissemens les plus legitimes ; de se séparer de toutes les compagnies , de demeurer en solitude , de gémir sans cesse , de ne boire que de l'eau , & de ne manger que du pain , de coucher par terre , de passer les nuits en oraison , de porter des haïres aspres & rigoureuses ; ne diroient-ils pas qu'on les oblige à se desesperer ? Si on les empêchoit après ces satisfactions , de participer aux sacrez Mystères , les tenant encore long-temps au rang des escoutans , & des consistans , c'est à dire de ceux qui demeuroient iusqu'à la fin de la Messe , mais qui ne Communioient pas ; qu'elles tragiques exclamations , ne feroient-ils point sur cette séparation qu'ils blâmeroient

roient d'injustice, & d'impiété ? N'accuseroient-ils pas les Médecins qui les traiteroient avec cette rigueur ; De leur donner du venin, au lieu d'un remède, de leur ôter les forces, sous prétexte de les purifier ? De les obliger à une pureté impossible ? De ravir à Dieu ceux qu'ils font semblant de luy vouloir consacrer ? D'abattre le trofée de ses miséricordes ? De le peindre comme un Dieu terrible & inexorable ? De renverser les Autels ? De détruire le Sacrement de son Corps ; & d'ouvrir la porte aux débauches, & à l'impiété, sous couleur d'entretenir la discipline ecclésiastique, & de porter les hommes à la pénitence ? Nous n'en sommes plus en ces termes. On ne demande plus aux pécheurs qu'ils entrent dans ces voyes rigoureuses, où les Chrétiens ont marché durant tant de siècles, & qui les conduisoient à une parfaite guérison. Peu à peu il a falu les aplanir, & s'accommoder par une condescendance charitable & prudente, à la délicatesse de ceux qui après avoir quitté la Justice, n'y vouloient pas revenir par un chemin opposé à celui qui les en avoit fait égarer : c'est à dire, qui après avoir goûté

les plaisirs du péché, ne se pouuoient resoudre à gouter les amertumes de l'ancienne Pénitence, à guérir de grans maux par des remedes longs & douloureux, & à venger sur leurs corps les rebellions où ils s'estoient portez, les souilleures qu'ils auoient contractées, & l'injure qu'ils faisoient à l'Eglise, deshonorée par les déreglemens de leur vie. Mais cette bonne Mere relâchant de sa Discipline, n'a pas entendu la ruiner tout à fait. Elle a eu esgard à la foiblesse de ses enfans, mais elle a aussi songé à son honneur, & à leur salut. Or ni l'un, ni l'autre, ne peuuent souffrir, que les pécheurs péchent autant de fois qu'il leur plaira, & qu'ils trouuent la remission de leurs péchez toûjours preste; Qu'ils se iouent des Clefs de l'Eglise, & du Sang de son Epoux, & qu'ils tirent de sa douceur, de nouueaux sujets de prouoquer sa colere; en vn mot, qu'ils conuertissent son indulgence en impunité. Dans ses derniers Conciles aussi bien que dans les premiers, elle crie contre l'impénitence des hommes. Elle aduertit ses Ministres de ne la fauoriser pas; mais au contraire d'estre soigneux de la combattre, de peur qu'impo-

fant des satisfactions légères, pour des offenses grièves, ils ne participent aux fautes qu'ils dissimulent, & qu'ils ne punissent pas avec la sainte séuerité, qui est nécessaire pour les expier, & pour empêcher qu'on n'y retombe. Comment donc les pécheurs peuvent-ils nommer barbares, ceux qui sont vn peu rigoureux, & qui ne le sont que pour leur Salut ? Que fert-il qu'ils se viennent ietter à leurs pieds dans vn confessionnal ; si lors qu'ils y sont en vne posture extérieure d'humilité, & qu'ils y paroissent comme criminels ; ils veulent que leurs Iuges prennent d'eux la forme de leur Sentence ? S'ils combattent les raisons qu'ils leur apportent pour les porter à vne digne satisfaction, par des raisons, que leur délicatesse seule, l'insensibilité de leur ame pour les injures qu'ils ont faites à Dieu, l'attachement à leur vices, & le desir secret d'y retourner, leurs suggerent si abondamment ? En vser de la sorte, c'est desirer qu'un aueugle en conduise vn autre, sans songer que tous deux tomberont dans la fosse. C'est aller chercher le Médecin, & vouloir rencontrer vn bourreau. C'est laver ses mains

comme fit Pilate deuant les Iuifs, & répandre le Sang de Iesus-Christ, le fouler aux pieds, & le conuertir en poison.

Pécheurs, ne venez donc plus au Tribunal de la Pénitence, pour vous y asseoir vous-mesmes, & pour prononcer vos Arrests, selon vostre fantaisie. Venez y comme coupables pour estre iugez, & souhaitez vn Arrest plustost rigoureux qu'indulgent, parce que l'un est plus certain que l'autre, pour vostre salut. Ne considérez point vostre qualité, elle ne peut estre si releuée que celle d'un Empereur du monde, qui s'est abaissé aux pieds d'un Euesque ; & qui s'est prosterné contre le paué de l'Eglise, qui l'a baigné de ses larmes, & qui n'a rien oublié pour reparer le crime qu'il auoit commis. Vostre premiere & plus noble condition, n'est pas celle que la naissance vous a donnée, ou que la bonne fortune, la faueur, l'argent, les seruices, les intrigues, vous ont fait aquerir. Vostre veritable dignité est le Christianisme, & quand vous la perdez par la seruitude volontaire du péché, où vous vous engagez si facilement, vous deuenez roturiers & esclaves, de Roys que vous estes. C'est pourquoy

il n'y a point de grandeur que vous ne deviez humilier, pour tâcher de recourir celle de vostre Baptême. Si par surprise, ou par mal-heur, vous auiez fait quelque action qui eust terny l'honneur de vostre naissance; vous feriez toutes choses pour la réparer; (si vous estiez sensibles aux considérations de l'honneur) & nulle dignité, nulles richesses, nul credit, nul plaisir ne vous en pourroient consoler. Il n'y a que le parjure des promesses que vous avez faites dans le Saint Baptême; Il n'y a que les ingrattitudes des Graces receuës de la main de Dieu: Il n'y a que les lâcheté de cœur dans l'attaque des passions, à qui l'on fait gloire de se laisser vaincre: Il n'y a, en vn mot, que les injures du Créateur, que l'on compte pour rien, dont personne ne s'estime deshonoré, & pour lesquelles on ne se soucie point de satisfaire. L'un allegue sa condition que luy défend de faire des actions d'humilité, l'autre dit que sa jeunesse, ou sa vieillesse, l'exempte des mortifications corporelles. Celuy-cy a des emplois importans qui l'en-détournent. Celuy-là craint de faire faire de mauuais iugemens de luy, s'il paroist plus reformé que

*S. Amb.
liv. 1. de la
Pénitence.*

de coustume. Enfin, chacun apporte des excuses pour ne rien souffrir, & il est plus aisé de rencontrer vn Chrétien qui ait conserué l'innocence de son Baptesme ; que de trouver vn pécheur, qui après l'auoir perduë veuille la recouurer par vne veritable Pénitence. Mais quoy que le Diable fasse pour en ruiner l'esprit & les maximes, & pour substituer à leur place des satisfactions molles & disproportionnées tout à fait aux péchez qui ont esté commis ; la verité de l'Euangile demeurera toûjours ferme, & iamais les pécheurs ne guériront de leurs maladies ; iamais ils ne seront parfaitement déliurez de leurs chaines ; iamais ils ne reuiendront à la maison de leur Pere, que par des chemins rudes & difficiles de la Pénitence. La blesseure qui n'est pas traitée par les regles de la Médecine, se r'ouure bien-tost, & souuent deuient mortelle, de guérissable qu'elle estoit au commencement. La pratique des choses pénibles à la Nature, outre l'expiation des offences qu'elle fait, & leur plaisir criminel qu'elle punit ; engraue mieux l'horreur dans nostre ame. En satisfaisant rigoureusement pour les fautes passées, nous

exclions celles que nous pourrions commettre à l'auenir; & la condemnation de nostre malice se change heureusement pour nous, en vne leçon d'innocence. Dieu vengea par diuerfes captiuitez l'Idolatrie, & les autres crimes des Iuifs; mais comme elles furent courtes, ils retournerent bien-tost à leurs premieres abominations. Celle des Babylo-niens fut la plus longue, & durant soixante & dix ans, ils eurent le loisir de considérer que leurs péchez les auoient conduits à ce déplorable estat. Aussi après qu'elle fut finie, il ne se lit plus que ces Rebelles qui iusqu'à-lors auoient paru estre indomptables, ayent retourné à l'Idolatrie. Les Nouatiens reprochoient à l'Eglise Catholique, que par le pardon qu'elle accordoit aux plus grans pécheurs, elle leur donnoit comme vne espece d'impunité, & les prouoquoit à pécher. Les Saints Peres leur respondoient, que cela feroit veritable, si la Pénitence estoit délicateuse, mais que se trouuant iointe à tant de travaux, que la mortification de la chair y estant ordonnée avec tant de rigueur, que les exercices en estant si difficiles; il n'y auoit point d'apparence que ceux qui auoient esté

S. Pacien.

guéris par des remedes si rudes, voulussent dérechef s'exposer au fer & au feu. En effet, quand on demande aujourdhuy aux pécheurs qui ne font que se confesser, & retourner à leurs desordres; d'où vient qu'ils gardent si mal leurs promesses de s'en corriger, & qu'ils y retournent si aisément: Ils confessent que l'indulgence de laquelle on a usé pour eux, dans les petites Pénitences qui leur ont esté imposées, en sont la cause, & que si on les eust obligez à des satisfactions pénibles, ils eussent conceu plus d'horreur de leurs crimes, & s'en fussent abstenus avec plus de soin. Voyez de quel remede se sert l'Apostre pour guérir le Corinthien incestueux. Il liure son corps au pouuoir de Sathan, afin de sauuer son ame, il abandonne le criminel au bourreau, pour l'épargner, il met l'Ennemy dans la maison, afin d'empêcher qu'elle ne soit pillée. Il le donne à purifier à celuy qui l'auoit corrompu. Il veut que l'auteur de sa mort, le viuifie, & que le Pere du mensonge, luy apprenne la vérité. Les Sages du siècle blâmeront cette conduite, & la iugeront ou tres-impudente, ou trop rigoureuse. Mais la Sagesse du S. Esprit l'auoit

*1. aux Cor.
chap. 5.*

l'auoit inspirée au Docteur des Nations, qui iugeoit que cette maladie si peu commune, auoit besoin d'un remede extraordinaire. En cela parut la puissance de Iesus-Christ, & la force de ses Ministres, dans le Tribunal de la Pénitence, où ils commandent au Diable de se détruire soy-mesme, de contribuer au salut des pécheurs qu'il a dessein d'empêcher, & d'estre le gardien de la proye qu'il veut deuorer. Si le plus saint Euesque de l'Eglise, si son souuerain Pasteur, vouloit liurer aujourd'huy à Satan, le plus scandaleux pécheur du monde; quelles tragedies n'exciteroit-on contre luy? Avec quelles calomnies ne decriroit-on cette peine, fut-elle tres-iuste? L'excommunication fait spirituellement, ce que Saint Paul fit corporellement contre le Corinthien; mais sur qui ose-t-on aujourd'huy lancer ce foudre? Combien de testes s'en reputent-elles exemptes? Il ne reste plus que les petis buissons sur qui nous le puissions lâcher; & contre l'ordre des tonnerres, qui se forment dans l'air; les nostres qui viennent du Ciel, ne font point de peur aux hautes montagnes & aux Cedres réleuez. Les occasions

*S. Amb.
liu. 2. de la
Penit. ch.
13.*

586 THEOD. AVX PIEDS DE S. AMB.
de s'en servir sont rares, & ie demeure d'accord qu'on ne peut estre trop retenu dans leur vsage. Mais on trouue la mesme résistance pour les peines les plus légères dont on se veut servir, pour donner aux grans pécheurs le moyen de s'atisfaire à Dieu; de sorte qu'aujourd'huy il ne reste plus de la Pénitence Chrestienne, qu'une ombre & qu'un phantôme. C'est pourquoy il ne faut pas s'estonner, s'il ne reste presque rien aussi de la pureté du Christianisme, & si la pluspart de ceux qui se disent Chrestiens, ne vivent pas seulement comme de bons Juifs, ou comme de Sages Gentils. Un si déplorable aveuglement, fait sentir une douleur inexplicable à ceux qui aiment l'Eglise, & ses enfans, que le Sang de Iesus-Christ a rachetez d'un si grand prix. Ils ne peuvent que crier contre ce desordre, qu'aduerter ceux qui suivent des voyes si larges, de prendre garde à leurs pieds, pour ne pas tomber dans le précipice. Car de les faire marcher dans la voye estroite, ou de l'innocence Baptismale, ou de la Pénitence; il n'appartient qu'à celuy qui a dit, *Je suis la voye, la verité, & la vie.*

F I N.

PRIVILEGE DV ROY.

TOVS par la Grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos Amez & Feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement. Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux. Preuosts, leurs Lieutenans, & à tous autres nos Iusticiers & Officiers qu'il appartient Salut : Nostre Amé & Feal Conseiller en nos Conseils, le Sieur Goueau Euesque de Grasse & de Vence, Nous a fait remonstrer, qu'en vertu des Privileges accordez par le feu Roy nostre tres-honoré Seigneur & Pere, & par nous ; il a cy-deuant donné au public vne Paraphrase sur toutes les Epistres de S. Paul, & sur toutes les Epistres Canoniques, commé aussi la Vie du mesme Apostre S. Paul, & qu'ayant reueu depuis l'une & l'autre avec grand soin, il y a fait des changemens si notables, qu'en plusieurs endroits on peut dire, que c'est vn Ouvrage nouveau ; ce qui fait qu'on le sollicité tous les iours de les mettre en lumiere avec ces corrections & augmentations. Mais parce que le temps des Privileges cy-deuant obtenus pour les premieres Editions est expiré, ou prest à expirer : Il nous a tres-humblement fait supplier de luy en accorder vn maintenant, tant pour ladite Paraphrase, & la Vie de S. Paul, que pour plusieurs Homelies, Eleuations à IESVS-CHRIST, ou Meditations Chrestiennes sur les Euangiles, sur l'Epistre aux Hebreux, & diuers autres Ouvrages, Vne Histoire Ecclesiastique, depuis Nostre Seigneur iusqu'à present, Les Vies de plusieurs Saints de l'Antiquité, des Hymnes de S. Augustin, de S. Eustache, &c. & diuers autres Ouvrages Sacrez & Moraux, tant en Vers qu'en Prose par luy composez, ou qu'il pourra composer cy-apres. A ces causes, & desirant gratifier ledit Sieur Euesque, en consideration des services qu'il nous rend continuellement en des occasions importantes, & de ce qu'il consacre toutes les heures de son loisir à l'vtilité publique, Nous luy auons permis & permettons par ces presentes, de faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de nostre obeissance, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, la Paraphrase de toutes les Epistres de S. Paul, de toutes les Epistres Canoniques, & la Vie de S. Paul par luy reueüe & corrigée ; Ensemble lesdites Homelies, Eleuations & Meditations Chrestiennes ; L'Histoire Ecclesiastique, depuis Nostre Seigneur iusqu'à present : Les Vies de plusieurs Saints de l'Antiquité ; les Hymnes de S. Augustin, de S. Eustache & autres Saints, & generalement toutes les Oeures Morales & Sacrées qu'il a composées, ou qu'il composera cy-apres, tant en Vers qu'en Prose ; & ce con-

jointement ou separement en vn ou plusieurs Volumes, en telles marges, en tels caracteres, & autant de fois que bon luy semblera durant l'espace, de quinze ans, à compter du iour que chaque piece ou Volume sera acheué d'imprimer pour la premiere fois en vertu des presentes. Et faisons tres-expresses defences à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en imprimer, vendre, ni debiter aucune chose en aucun lieu de nostre obeïssance, sans le consentement dudit Sieur Euesque, ou de ceux qui auront son droit, sous pretexte d'augmentation, correction, changement de titres, fausses marques ou autrement en quelque sorte & maniere que ce soit, à peine de trois mil liures d'amende payables sans déport par chacun des contreueneurs, & applicables vn tiers à nous, vn tiers aux Hostels Dieu des lieux où se feront les saisies, & l'autre tiers au Libraire, dont ledit Sieur Euesque se sera seruy, de confiscation des Exemplaires contrefaits & de tous dépens, dommages & interrests. A condition qu'il sera mis deux exemplaires de chaque volume qui sera imprimé en vertu des presentes, en nostre Bibliotheque publique, & vn en celle du sieur Molé Cheualier Garde des Seaux de France, & premier President en nostre Parlement de Paris, auant que de les exposer en vente, à peine de nullité des presentes. Du contenu desquelles. Nous voulons & vous mandons que vous fassiez iouir pleinement & paisiblement ledit sieur Euesque de Grasse & ceux qui auront droit de luy, sans qu'il leur soit fait ni donné aucun empeschement. Voulons aussi qu'en mettant au commencement ou à la fin de chaque piece, ou Volume, vn Extrait des presentes, elles soient tenuës pour deuëment signifiées, & que foy y soit adjoustée, & aux copies collationnées par vn de nos amez & feaux Conseillers. & Secretaires comme à l'Original. Mandons au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'execution d'icelles tous exploits necessaires sans demander autre permission. **CAR** est nostre plaisir, nonobstant oppositions ou appellations quelconques, & sans prejudice d'icelles, pour lesquelles nous ne voulons qu'il soit differé, clameur de Haro, Chartre Normande, Priuileges obtenus, ou à obtenir, & autres Lettres à ce contraires, ausquelles nous dérogeons pour ce regard seulement. **DONNE'** à Paris, le 13. iour de Septembre l'an de grace 1651. Et de nostre regne le 9. Signé, Par le Roy en son Conseil, **C O N R A R T.** Et scellé du Grand sceau de cire jaune.

Et ledit Seigneur Euesque a cedé son droit dudit Priuilege, à Augustin Courbé Marchand Libraire à Paris, pour imprimer & vendre les Tableaux de la Pénitence, durant le temps, & selon les clauses d'iceluy, suiuant l'accord fait entr'eux, le 1. Iuillet 1652.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois, le 30. de Iuillet 1654.

Les Exemplaires ont esté fournis.

